

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Hasdrubal, les bûchers de Mégara

Girard, Patrick

VISIT...

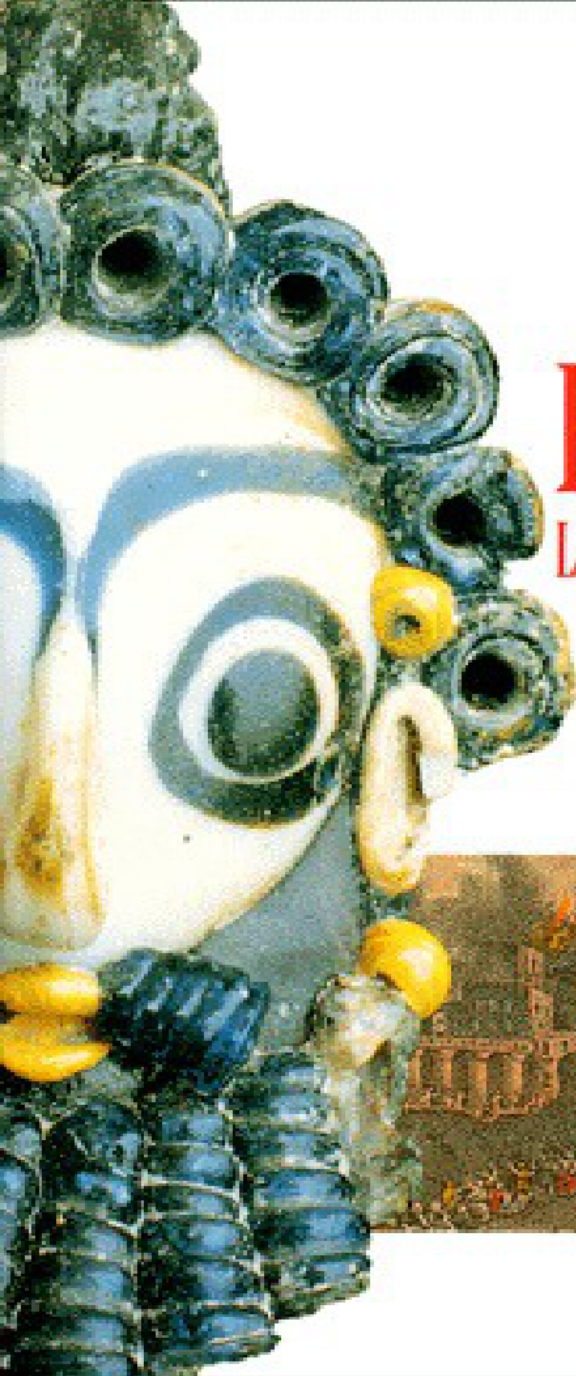
LANZAROTE
Caliente.COM

Patrick Girard

Hasdrubal

Les bûchers de Mégara

Le roman de Carthage



EDITIONS

Patrick Girard

HASDRUBAL
Les bûchers de Mégara

Le roman de Carthage
Tome III



EDITIONS 1

Introduction

Depuis quelques jours, j'ai commencé à dicter mes Mémoires à Magon, mon fidèle aide de camp, qui m'a suivi dans mon exil. J'ai longtemps hésité avant de lui infliger un travail aussi fastidieux et indigne de son rang. Il manie mieux le glaive que le calame et j'aurais pu faire appel à un scribe si l'affaire ne nécessitait pas le plus grand secret. Pourquoi cette décision ? Je suis toujours en bonne santé même s'il m'arrive de ressentir les premières atteintes de la vieillesse. Il me reste encore de longues années à vivre. Pourtant, je redoute qu'un simple accident ou une maladie imprévue ne m'empêche de mener à bien ma tâche.

Il me tarde en effet de répondre aux calomnies qui courent sur mon compte et dont Polybe, ce maudit Grec que Publius Cornélius Scipion Aemilianus honore de son amitié, est le premier responsable. Par l'un de ses esclaves, j'ai appris qu'il écrivait une Histoire où il traitera, entre autres, des guerres qui opposèrent Rome à Carthage. Pour m'être entretenu plusieurs fois avec lui, je ne me fais aucune illusion. Il ne manquera pas de me décocher quelques traits acérés et de se répandre en viles flatteries sur son protecteur. Autant prendre mes précautions et me consacrer au projet que je mûris depuis longtemps en moi. Si je n'avais peur de sombrer dans le ridicule, je dirais qu'il s'agit tout simplement d'une question de vie ou de mort.

Polybe ne le saura jamais – c'est dommage car cela lui rabattrait son caquet – mais celui qui m'a définitivement convaincu de confier à la postérité mes propres souvenirs est un vulgaire chenapan, âgé d'une dizaine d'années, le fils de mes voisins. Chaque soir, quand je regagne en titubant ma demeure sise près du Forum après avoir bu plusieurs coupes de vin de Sicile à la taverne du Dauphin agile, il m'attend avec ses compagnons de jeux pour m'agonir d'insultes. J'ai parfois encore assez de lucidité pour entendre leurs moqueries : « Regardez l'ivrogne carthaginois. Il a fière allure ! Il est ivre comme Bacchus car c'est le seul moyen qu'il a trouvé pour oublier sa lâcheté et ses fautes. »

Jamais je ne me suis plaint de lui à son père, un ancien centurion dont le corps porte la trace des coups reçus au combat. Le Sénat l'a logé à côté de chez moi moins pour m'espionner que pour veiller à ma sécurité. Trop de Romains et, hélas, je dois l'admettre, certains de mes compatriotes rêvent de me tuer parce qu'ils me croient responsable de la mort de leurs parents. Ce brave homme me tient lieu de cerbère et, plus d'une fois, il a déjoué des attentats contre ma

personne. Si je lui racontais les agissements de son rejeton, sa première réaction serait de lui infliger une bonne correction de peur que je ne me plaigne aux autorités du traitement qui m'est réservé. Je m'y refuse. Je ne suis point le seul ivrogne à être la risée de ces enfants qui ont la cruauté de leur âge. Toutefois, l'intempérance de ces hommes est moins criminelle que la mienne. Ce sont de pauvres hères qui ont toujours connu la misère et la solitude et auxquels le vin apporte un provisoire apaisement. Moi, je suis d'une autre trempe. Même vautre dans mes vomissures, je ne puis oublier que je suis Hasdrubal le boétharque, ancien généralissime des armées carthaginoises, le soldat qui préféra se rendre à ses adversaires plutôt que de périr avec les siens dans l'incendie de sa ville natale.

Les sarcasmes de ces gamins m'ont ouvert les yeux sur l'ampleur de ma déchéance. Les Fils de la Louve se sont bien moqués de moi. En me livrant à eux, je n'avais pas envie de sauver ma vie mais d'atténuer les souffrances de mes concitoyens et d'éviter à la plupart d'entre eux d'être massacrés ou réduits en esclavage. Je voulais juste négocier une reddition honorable sans être dupe de ce qui m'attendait. À Rome, les généraux auxquels le Sénat décerne les honneurs du triomphe ont coutume de faire égorger leurs plus illustres prisonniers après les avoir contraints à défiler derrière leur char jusqu'au temple de Jupiter Capitolin. Le jour de la cérémonie organisée pour célébrer l'éclatant succès de Publius Cornélius Scipion Aemilianus, je m'étais préparé à mourir sous le glaive du bourreau comme ce fut le cas pour nombre de mes compagnons d'infortune. Je n'ai pas eu cette chance. Mon vainqueur avait décidé de m'épargner, sachant qu'il me serait infiniment plus pénible de continuer à vivre que d'expirer en murmurant, une dernière fois, le nom de ma patrie bien-aimée. Il n'a pas eu tort. Voilà dix ans que je suis quotidiennement torturé par le remords d'avoir survécu à ma défaite et que je tente de l'oublier en buvant comme un pourceau. Bien entendu, je pourrais me suicider mais ce serait donner raison à mes détracteurs.

Je sais gré à ce maudit gamin de m'avoir insulté une fois de plus, une fois de trop. Quand je me suis réveillé au petit matin, gisant dans mes déjections, j'ai demandé à mon esclave de me préparer un bain et de convoquer Magon, mon fidèle aide de camp, auquel j'ai fait part de mon projet. J'ai vu son visage ravagé par les ans s'illuminer et j'ai compris qu'il attendait ce moment depuis longtemps. En un seul instant, il m'a pardonné toutes les avanies que je lui ai infligées depuis notre arrivée sur les bords du Tibre. Depuis, chaque jour, nous nous retrouvons pour travailler ensemble. Magon n'est pas un interlocuteur facile. Je n'espérais pas de lui la moindre indulgence mais sa mémoire est si phénoménale qu'il me reprend instantanément dès que j'ometts un fait ou que j'ai tendance à l'enjoliver en ma faveur.

Grâce à lui, j'ai compris qu'écrire une justification de mes actes n'aurait aucun intérêt. Pourtant, au début, je croyais naïvement que l'exposé sincère des motifs qui me poussèrent à agir de telle ou telle façon retiendrait l'attention de mes lecteurs. Magon m'a rétorqué qu'on attendait plutôt de moi une relation véridique de la guerre qui opposa Rome à Carthage sans cacher les responsabilités de l'une et de l'autre. Pour une fois, la parole sera donnée au vaincu et non pas au vainqueur. Je vise toutefois un dessein plus ambitieux : porter témoignage sur la vie d'une cité dont nulle pierre n'est restée debout.

Je suis en effet l'un des derniers survivants d'une civilisation disparue, telle la mystérieuse Atlantide dont parle Platon dans ses écrits. Certes, je n'ignore pas que, de l'autre côté de la grande mer, subsistent encore des villes, comme Utique, où l'on parle notre langue et où l'on adore nos dieux. Dans les campagnes alentour, de robustes paysans, insensibles à la fureur des événements, n'ont rien changé à leur mode de vie et la vénérable Elissa, fondatrice de Carthage, ne serait pas dépaycée si elle revenait se mêler à eux. Beaucoup continuent à envoyer chaque année un tribut au sanctuaire de Melqart à Tyr, la métropole d'où vinrent nos ancêtres. J'ai bon espoir que cette flamme sacrée ne s'éteindra jamais et que les Romains ne parviendront pas à extirper l'esprit de résistance qui anime nos compatriotes.

Toutefois, Carthage, la grande et belle Carthage, a disparu pour toujours. Sur son site, l'herbe folle a recouvert jusqu'aux rares pierres épargnées par les pioches et les pelles des légionnaires chargés de la détruire. J'ai été ému aux larmes par le récit que m'a fait l'un de mes anciens compagnons, réduit en esclavage puis affranchi par son maître romain. Au péril de sa vie, il s'est rendu en Afrique et, trompant la vigilance des Fils de la Louve, il est revenu dans les lieux où il avait grandi. Quand la nuit tombe autour des anciens ports, un silence de mort règne, m'a-t-il dit, en cet endroit qui jadis bruissait, à toute heure du jour et de la nuit, d'une joyeuse animation. Il lui a été même impossible de situer l'emplacement exact du maqom, la place où la foule se réunissait pour élire les généraux, du grand temple d'Eshmoun érigé sur la colline de Byrsa, ou du palais de ses parents dans les vergers de Mégara. Au ton de sa voix, j'ai compris que j'avais le devoir de faire revivre ma patrie par la magie de l'écrit et de raconter la catastrophe qui s'abattit sur elle et causa sa ruine sans que nos divinités tutélaires interviennent pour nous sauver.

J'ignore ce qu'il adviendra de ce récit. Je doute fort que Publius Cornélius Scipion Aemilianus apprécierait de me savoir entièrement occupé à le rédiger. Aussi fais-je très attention à donner le change à ceux qui m'entourent. Il m'arrive de retourner à la taverne du Dauphin agile pour m'enivrer jusqu'à en perdre la conscience. Quand

quelques robustes portefaix, que je rémunère grassement, me ramènent chez moi, je suis persuadé que le fils de mon voisin et ses camarades se moquent de moi. Hasdrubal le boétharque n'est plus à leurs yeux qu'Hasdrubal l'ivrogne. Puisse cette illusion ne jamais se dissiper !

Il me reste tant et tant à faire qu'il m'arrive parfois de douter de la réussite de mon projet. C'est pourtant désormais ma seule raison de vivre. Ce maudit Polybe, que je croise parfois, a eu l'impudence de me lire certains passages de ses écrits et j'ai pu constater qu'il prenait de singulières libertés avec la vérité. Il fait porter sur Carthage la responsabilité de tous ses malheurs alors que nous avons été la victime d'un complot savamment ourdi par les Fils de la Louve, y compris par ceux qui se proclamaient nos amis et nos protecteurs. Nous aurions pu l'emporter si la discorde ne s'était installée dans nos rangs, attisée par l'argent distribué par les Romains et les Numides. Je suis bien placé pour le savoir et plus d'un sera surpris par mes révélations.

Quand viendra le moment de ma mort, j'espère que Magon pourra soustraire à la curiosité du Sénat le fruit de notre travail. J'ai pris toutes les dispositions à cet effet et je compte bien que nos efforts seront un jour couronnés de succès. Non que je me fasse la moindre illusion sur la valeur littéraire de mon témoignage. Enfant, j'étais un élève plutôt dissipé et je songeais plus à courir dans les champs qu'à profiter des leçons de mon précepteur grec. Je ne suis pas un poète et je peine souvent à trouver les mots justes pour exprimer ma pensée. Mais je souhaite que ce texte imparfait traverse les siècles pour qu'un jour justice soit rendue à Carthage, la plus belle et la plus noble de toutes les cités.

Chapitre 1

Je n'ai pas connu ma mère, Germelqart, morte en me donnant le jour. D'après ce que l'on m'a dit, elle était de santé fragile et était restée alitée tout le temps de sa grossesse. L'une de ses servantes avait placé sous son oreiller une statuette de la déesse numide Viniman, représentant une femme tenant dans sa main un forceps. Ce talisman ne fut guère efficace puisqu'elle fut emportée par une mauvaise fièvre deux jours après ma naissance. Moi-même, j'étais si faible que mes chances de survie semblaient quasi nulles. C'est sans doute pour cette raison que je reçus le nom d'Hasdrubal, celui à qui Baal vient en aide, patronyme jusque-là totalement inusité dans ma famille.

Fou de chagrin, mon père, Mutumbaal, se désintéressa de moi, me tenant pour responsable du décès de son épouse. S'il en avait eu la possibilité, il m'aurait sacrifié à Baal Moloch mais les siens s'y opposèrent par crainte du scandale. Je fus donc expédié avec une nourrice éthiopienne dans l'une de ses propriétés situées dans la région du Beau Promontoire où je passais les sept premières années de ma vie, assurément les plus belles de mon existence. J'ai grandi au milieu des esclaves et des contremaîtres, en compagnie d'une ribambelle d'enfants qui ne me ménageaient guère. Pouvaient-ils en effet imaginer que le bambin sale, hirsute et dépenaillé qui partageait leurs jeux était le fils du propriétaire des lieux et de leurs personnes ? Levés dès les premières lueurs de l'aube, nous courions dans les champs, tentant d'attraper des oiseaux, des animaux sauvages ou les poissons nageant dans les canaux d'irrigation. Après un dîner plutôt frugal, nous passions la plus grande partie de la soirée à observer les étoiles dans le ciel avant de regagner la grange où nous dormions à même la paille en nous serrant les uns contre les autres pendant la saison hivernale.

J'ai beaucoup appris au contact de mes compagnons de jeux. Certains d'entre eux étaient des Numides et ils m'initièrent à leur langue étrange ainsi qu'à leurs bizarres superstitions. D'autres étaient les fils d'esclaves sardes, gaulois ou libyens, trop jeunes encore pour comprendre qu'ils passeraient toute leur vie à travailler durement la terre sous la surveillance de contremaîtres féroces distribuant, sous le moindre prétexte, coups de fouet et châtements corporels. Peut-être est-ce pour cela qu'ils se refusaient obstinément à me traiter comme leur chef de bande mais s'amusèrent à me voir leur obéir aveuglément. Viendrait bien trop tôt pour ces malheureux le moment où les rôles

changeraient et où j'aurais sur eux droit de vie et de mort.

Ma nourrice, une forte femme à la peau sombre, tentait de me raisonner et d'empêcher que je prenne trop de risques. Sans doute devait-elle, à intervalles réguliers, rendre compte à mon père de mes activités et il n'aurait pas hésité à la faire fouetter s'il m'était arrivé un accident. Parfois, quand je ne parvenais pas à trouver le sommeil, elle me racontait la vie dans son pays situé bien au-delà du désert, peuplé d'animaux féroces et dont les habitants passaient leur temps à se battre. C'est au cours de l'une de ces guerres qu'elle avait vu son village incendié, ses parents tués sous ses yeux et elle-même emmenée en captivité avant d'être vendue à un marchand d'esclaves, grand fournisseur de main-d'œuvre pour Carthage.

Je me souviens encore du jour où un lourd chariot traîné par des bœufs fit son entrée dans la cour de la propriété. Vêtu d'une riche tunique de lin blanc, un homme imposant, à la barbe soigneusement taillée, en descendit, salué avec respect par l'intendant. D'un ton rogue, il s'enquit de savoir où se trouvait le fils du puissant seigneur Mutumbaal. Quand il me vit, les cheveux en bataille, le visage sale et les vêtements en lambeaux, il eut du mal à dissimuler son courroux. Il me toisa d'un air méprisant :

— N'as-tu pas honte de ta tenue ? Crois-tu que tu fasses ainsi honneur à tes ancêtres ?

— Je ne sais pas. Je suis habitué à vivre ainsi. Et je ne connais pas les nobles personnes auxquelles tu fais allusion.

— Je vois qu'il était temps, grand temps que ton père se souvienne de toi. Va prendre un bain et rejoins-moi ensuite dans la grande salle de cette demeure afin que les esclaves t'habillent conformément à ton rang. Dès demain, nous partirons pour Carthage où tu feras la connaissance de l'auteur de tes jours. Quant à moi, sache que je m'appelle Baalnawas et que je suis chargé de veiller à ton éducation. Visiblement, j'aurai plus à faire que je ne le pensais. Tu es un véritable sauvageon et tu sembles rétif à toute discipline. S'il le faut, je n'hésiterai pas à te corriger pour t'apprendre les bonnes manières et faire de toi un homme digne de ce nom.

Les choses se passèrent si vite que je ne pus prendre congé de mes compagnons de jeux et de ma fidèle nourrice. Le lendemain matin, nous étions en route pour cette cité au nom mystérieux, Carthage, que je ne connaissais point. Quand j'aperçus au loin ses hautes murailles flanquées de tours imposantes, je poussai un cri d'étonnement. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. Et ma surprise décupla quand nous franchîmes la porte d'Hadrim pour pénétrer dans la ville. De chaque côté de la rue, se dressaient des bâtiments à plusieurs étages, des ruches géantes où s'entassaient des dizaines et des dizaines d'individus. Les rez-de-chaussée étaient occupés par des

échoppes débordant de marchandises diverses : fruits, légumes, poteries, tissus, étoffes, statuettes, parfums et bijoux. Notre chariot eut du mal à se frayer un chemin à travers la cohue. Bientôt, après avoir traversé une place gigantesque, notre convoi pénétra dans une zone de jardins et de vergers sise à l'intérieur de l'enceinte. Baalnawas, gonflé d'importance comme une vieille outre en peau de chèvre, me murmura servilement à l'oreille : « Nous voici à Mégara. Sous peu, nous arriverons dans la maison de ton père, l'une des plus belles de Carthage. Conduis-toi bien si tu ne veux pas tâter de ma lanière de cuir ! »

Inutile de dire que je fus émerveillé par le palais devant lequel notre chariot s'arrêta. À Aspis, la principale ville du Beau Promontoire, lors de mes visites au marché, j'avais aperçu les maisons des notables mais celles-ci semblaient des masures de torchis à côté de cet édifice, entouré d'une longue colonnade de marbre, aux pièces richement meublées. Je fus conduit jusqu'à un endroit bizarre, mes appartements. C'était la première fois que j'entendais un tel mot et je fus abasourdi de découvrir cette longue série de pièces aux murs décorés de peintures représentant des dieux et des déesses. L'ensemble donnait sur une vaste terrasse surplombant des jardins entretenus par une cohorte d'esclaves. Dans ma chambre se trouvait un immense lit de repos aux pieds finement sculptés. Je puis maintenant l'avouer, il me fallut attendre plusieurs mois avant de me résoudre à dormir sur cette couche trop luxueuse. La nuit, dès que ce maudit Baalnawas avait tourné le dos, je me couchais à même le sol ou, si le temps s'y prêtait, j'allais dormir dans un recoin du jardin, prenant soin de regagner la maison dès le lever du soleil.

Le soir même de mon arrivée, je fus présenté à mon père, Mutumbaal, un homme corpulent, à la voix cassante et au regard perçant. Il n'eut pas le moindre geste de tendresse envers moi mais me dévisagea des pieds à la tête comme un maquignon examinant une bête avant de l'acheter.

— Ainsi donc, tu es Hasdrubal, mon fils. Sache que j'ai beaucoup aimé ta mère, Germelqart, et que je la pleure encore. Je ne me suis point remarié par fidélité à sa mémoire et j'espère que tu sauras lui faire honneur par ta conduite. Je n'ai pu m'occuper de toi jusqu'à présent car mes fonctions au sein du Conseil des Cent Quatre me laissent peu de loisirs. Tu as grandi dans notre propriété du Beau Promontoire, livré à toi-même. Aujourd'hui, tu entres dans ta septième année et il est bon que tu reçoives l'éducation réservée aux garçons de ton rang. Voilà pourquoi je t'ai fait revenir à Carthage. Dès demain, tu seras conduit à l'école située dans l'enceinte du temple d'Eshmoun pour y apprendre à lire et à écrire et pour que nos prêtres t'enseignent l'histoire de notre ville et les mystères sacrés de notre religion. Je ne

te demande rien si ce n'est d'être le meilleur élève de ta classe. Sache que, dans le cas contraire, je te ferai fouetter jusqu'au sang par le chef de mes esclaves. Nous n'aurons guère l'occasion de nous voir mais ne t'imagines pas que cela signifie que je me désintéresse de toi, tout au contraire. J'entends que tu deviennes l'un des principaux personnages de cette cité. Aussi, prends garde de ne pas me décevoir. Ai-je été assez clair ?

— Oui, père, m'entendis-je murmurer d'un ton craintif avant de regagner ma chambre et d'éclater en sanglots. Se pouvait-il que cet homme froid et insensible soit l'auteur de mes jours ? Que lui avais-je fait pour qu'il me manifeste, lors de notre première rencontre, pareille froideur ? Je n'eus jamais de réponse à ces questions et, aujourd'hui encore, je crois que cela était préférable car l'incompréhension entre mon père et moi a dicté tous les actes de ma vie. C'est grâce à son indifférence cyniquement affichée que j'ai dû constamment me battre pour me montrer digne de mon rang et pour lui infliger le plus cinglant des camouflets. S'il m'avait aimé, je serais devenu une mauviette et j'aurais gaspillé mon existence dans la recherche de vains plaisirs comme la plupart des rejetons des grandes familles aristocratiques de Carthage, tout juste capables de se vautrer dans l'oisiveté la plus répugnante.

J'ai haï l'école située dans le temple d'Eshmoun, érigé sur la colline sacrée de Byrsa. Hormis Himilkat, le grand prêtre, tous les desservants de ce sanctuaire étaient des hypocrites et des ambitieux, soucieux avant tout d'exploiter la crédulité des fidèles. Je le dis d'autant plus que mes ennemis m'ont fait une réputation injustifiée d'impiété sous prétexte que j'ai toujours obstinément refusé de participer aux cérémonies du culte et d'observer certains interdits. Ne leur en déplaise, je suis l'être le plus pieux au monde et je révère sincèrement aussi bien le seigneur Baal Hammon que notre mère Tanit. Je les invoque chaque fois que le doute me saisit et je trouve un grand réconfort à leur adresser mes prières. Mais je suis incapable de me plier aux simagrées des prêtres.

Dans mon enfance, j'ai pu constater que ceux-ci se moquaient ouvertement des croyances qu'ils nous enseignaient et qu'ils nous débitaient d'un ton monocorde, s'assurant que nous étions capables de réciter par cœur leurs leçons. Ils se gardaient bien de répondre à nos questions et ils décourageaient par de stupides plaisanteries la curiosité légitime de certains d'entre nous. Ce sont peut-être eux les principaux responsables de notre défaite. Pourquoi nos dieux seraient-ils venus au secours d'une ville dont les prêtres les tenaient en mépris ?

Heureusement, Himilkat, le grand prêtre d'Eshmoun, m'avait pris en amitié. Il appartenait à la famille de ma mère et n'avait pas

tardé à comprendre que je souffrais d'une profonde solitude. Pour me rendre intéressant auprès de mes nouveaux camarades, je multipliais les actes d'indiscipline et je me refusais obstinément à apprendre à tracer les caractères de l'alphabet punique. Averti de ma mauvaise conduite, il me convoqua. Je comparus devant lui, tremblant à l'idée du châtiment qui m'attendait. J'étais sur le point de me prosterner sur le sol pour implorer son pardon quand j'entendis sa douce voix me dire :

— Hasdrubal, tu n'as rien à craindre de moi. Je comprends les raisons qui te poussent à te conduire comme un chenapan. On t'a arraché à la vie paisible que tu menais à la campagne pour te plonger dans la fièvre de Carthage où chacun prétend vivre selon ses inclinations, en foulant aux pieds les principes les plus sacrés. Tu souffres de cette situation et tu crois te venger de ton père en te comportant comme un cancre et en refusant d'apprendre à lire et à écrire. S'il est mis au courant de ton attitude, assurément il te châtiara cruellement et toi, mû par une fausse vanité, tu t'obstineras à ne pas lui donner satisfaction. Il finira par se lasser de toi et t'abandonnera à ton sort. Tu couleras alors une jeunesse insouciant et rieuse mais, plus tard, quand tu seras en âge d'exercer des responsabilités, tu te morfondras dans ton coin, faute d'avoir l'expérience nécessaire pour le faire. C'est alors que tu regretteras tes erreurs mais il sera trop tard pour les réparer. Réfléchis bien à cela.

— Grand prêtre, je te remercie de ta générosité. Je m'attendais à être durement puni et, au contraire, tu me tiens le langage du cœur. Pourtant, je dois te l'avouer, j'exècre mes professeurs. Ils ne voient en moi que le fils de Mutumbaal et recherchent ses faveurs. En fait, ils ne s'occupent pas de moi. Ils ne croient pas à ce qu'ils m'enseignent et cela me décourage. À quoi bon étudier auprès d'aussi médiocres maîtres ?

— Ne dis à personne que je t'ai donné ce conseil : dissimule tes sentiments et apprends à ruser avec tes ennemis. Méprise-les intérieurement mais sers-toi d'eux. Je sais trop ce que valent tes professeurs. S'il ne tenait qu'à moi, aucun d'entre eux n'aurait le droit de franchir l'enceinte sacrée de ce temple. Malheureusement, je dois faire preuve de prudence et ménager certaines susceptibilités.

— La situation est donc sans issue ?

— Chaque problème a toujours sa solution. Si tu t'obstines à demeurer un cancre, tu leur donneras satisfaction. Ils se moqueront de toi et de ton ignorance. En devenant un bon élève, tu les gêneras plus que tu ne te l'imagines car tu les obligeras à travailler. J'exige donc de toi que tu apprennes à lire et à écrire notre langue le plus rapidement possible. Dès que tu auras franchi cette étape, je t'appellerai auprès de moi et c'est moi qui t'enseignerai l'histoire de notre cité et tout ce

qu'un homme cultivé doit savoir. Tu n'auras plus à supporter les médiocres maîtres dont tu me parles. Rassure-toi, ils n'en diront rien à ton père de peur de perdre les gratifications dont celui-ci les comblera au vu de tes résultats. Sommes-nous bien d'accord ?

— Oui. Cependant, vénéré Himilkat, je me dois d'être franc avec toi. Je ne suis pas sûr d'être doué pour les études. Je suis un gamin de la campagne, un être fruste qui se satisfait de peu. Avec la meilleure volonté du monde, tu ne feras pas de moi un lettré.

— Tu confonds deux choses : la fausse érudition et la véritable sagesse. Celle-ci ne s'apprend pas forcément dans de savants traités mais au contact des gens. Je le sais d'expérience. Fais-moi confiance et tout ira pour le mieux.

Je n'ai jamais regretté d'avoir suivi les conseils du vieil Himilkat. Grâce à lui, j'ai pu donner le change à mon père, ravi d'entendre les rapports flatteurs que lui faisaient sur mon compte les prêtres du temple. Il était si fier qu'il s'abstenait par chance de les interroger longuement car ils auraient été bien en peine de lui parler longuement de moi. Je ne les voyais pratiquement pas puisque je passais l'essentiel de mes journées avec le grand prêtre qui me racontait l'histoire de Carthage dont il connaissait le moindre détail depuis sa fondation par la reine Elissa.

Quand j'eus treize ans, il me confia à l'un de ses amis, un Grec nommé Aristée, autrefois précepteur dans une famille aristocratique. Il m'apprit la langue d'Homère ainsi que des rudiments de latin, non sans mal. Après quelques années de relative sagesse, j'étais repris par mes vieux démons et mon adolescence fut plutôt dissipée. Il m'arrivait souvent de rester plus d'une semaine sans me présenter au temple d'Eshmoun. Le matin, je quittais notre palais de Mégara et je passais ma journée en compagnie d'autres adolescents dans les tavernes autour du port, écoutant avec passion les récits des marins et des marchands. Sachant qui j'étais, les aubergistes me faisaient crédit et je pouvais régaler mes invités dont l'éloquence décuplait au fur et à mesure qu'ils vidaient leurs coupes de vin. Grâce à eux, j'appris les coutumes des peuples qui vivaient de l'autre côté de la grande mer ainsi que les sordides rivalités qui les opposaient les uns aux autres. Himilkat et Aristée ne me faisaient aucun reproche. Ils me demandaient simplement de leur raconter ce que j'avais appris et ils m'aidaient à distinguer le vrai du faux.

C'est dans ces conditions qu'à l'âge de quinze ans je fis la connaissance d'un Romain, Marcus Lucius Attilius, un commerçant âgé d'une trentaine d'années. Quand son voisin de table me le présenta, j'eus un mouvement de recul qu'il perçut immédiatement. Un Romain ! C'était pour nous l'ennemi par excellence, le représentant de cette cité maudite qui nous avait enlevé toutes nos possessions en

dehors de l'Afrique et nous avait contraints à lui verser un lourd tribut après l'humiliante défaite de nos troupes à Zama. L'homme n'avait pas été dupe de ma réaction. Il préféra en rire :

— Ne me dis pas qu'un jeune Punique a peur d'un vieillard ! Par Jupiter, nos cités vivent maintenant en paix et j'avoue franchement préférer Carthage à ma ville natale. Ici, on respire la joie et la douceur de vivre alors qu'à l'ombre du Capitole nos sénateurs s'évertuent à faire preuve d'austérité pour complaire à leur maître à penser, ce sinistre grincheux de Marcus Porcius Caton qui se nourrit d'un mauvais brouet et d'eau claire. Bois une coupe de vin de Sicile à ma santé et soyons amis ! Que fais-tu dans cette taverne ? Cherches-tu un engagement comme marin à bord d'une trirème ?

— Je suis trop jeune pour cela. Disons que j'étudie.

— Tu fais un drôle de savant. Où est ton précepteur ? Il doit avoir les idées larges ou la gorge fâcheusement sèche pour te permettre de fréquenter ces lieux de perdition.

— Admettons que je suis à la fois l'élève et le maître. Et je ne considère pas cet endroit comme un lieu de perdition ainsi que tu le prétends. On y apprend une foule de choses intéressantes et je suis sûr que le récit de tes aventures me permettrait de mieux comprendre ton peuple et la manière dont il se comporte avec nous.

— Je ne vois pas ce qu'un obscur négociant pourrait t'apporter. Je vends et j'achète de l'huile et du vin, accessoirement des esclaves, des tissus et du parfum. Je ne me préoccupe que d'une chose : amasser des pièces d'or et d'argent pour faire vivre ma famille et entretenir mes maîtresses. J'en ai une ici à Carthage et cette diablesse me coûte plutôt cher. Mais je suis littéralement entiché d'elle car elle a la peau brune et douce et elle est experte dans l'art des caresses. Cela me change des matrones romaines qui font l'amour comme si on les conduisait au sacrifice. S'il ne tenait qu'à moi, je deviendrais volontiers citoyen de votre ville. D'ailleurs, puisque tu n'as rien à faire, accompagne-moi chez ma bien-aimée. Il se pourrait fort bien que la chance te sourie à toi aussi.

J'eus vite fait de comprendre ses derniers mots. Sa maîtresse était la tenancière d'un lupanar fréquenté par les marins. En me voyant entrer, les filles poussèrent des cris de joie. Un bel adolescent les changeait des rustres et des lourdauds qui constituaient l'essentiel de leur clientèle. Elles se disputèrent pour savoir à laquelle reviendrait l'honneur de m'initier aux plaisirs de l'amour. Tremblant de peur, je choisis une jeune Numide qui m'entraîna derrière un rideau. Je me suis jeté littéralement sur elle, la renversant sur une couche faite de vieux chiffons. Ma bouche chercha la sienne avant de descendre vers sa poitrine. Je me souviens d'avoir enfoui ma tête entre ses seins cependant que ses mains expertes caressaient mon entrejambe. N'y

tenant plus, je m'enfonçai profondément en elle, encouragé par ses brefs halètements de plaisir. Puis une sensation fulgurante de plaisir me traversa, me faisant quasiment perdre conscience. Quand je revins dans la grande salle, Marcus Lucius Attilius m'attendait et m'accueillit par un sonore :

— Te voilà devenu un homme ! Buvons à ta santé, jeune Punique. A propos, quel est ton nom ?

— Hasdrubal.

— Je ne suis pas près de l'oublier. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu sais où me trouver. Maintenant, rentre chez toi. Tes parents risquent de s'inquiéter car tu as beau être un bel étalon, tu me parais à peine sorti de l'enfance.

Je me souviens d'avoir longtemps erré dans les rues de la cité avant de regagner notre résidence de Mégara. J'étais devenu un homme et j'avais l'impression que cela se lisait sur mon visage. Tard dans la nuit, je me suis faulé dans le palais paternel en passant par les jardins. Au petit matin, j'ai prétexté un accès de fièvre pour ne pas avoir à me rendre en ville. En fait, je suis demeuré alité près de huit jours sous l'œil soupçonneux de Baalnawas. J'avais besoin de ce répit pour méditer et prendre les résolutions qui décideraient du reste de ma vie.

Je suis né l'année de la mort d'Hannibal, contraint au suicide par la haine inexpiable que lui vouaient les Fils de la Louve. Le poison qu'il avala pour mettre fin à ses jours ne fut pas un breuvage amer. Il se survivait à lui-même depuis qu'une odieuse conspiration ourdie au sein de notre cité par le parti aristocratique l'avait contraint à fuir précipitamment et à chercher en Orient un refuge incertain auprès de princes ingrats. L'annonce de son décès, d'après ce que l'on me raconta, ne provoqua aucun émoi particulier dans notre ville. L'homme qui avait servi sa patrie avec un dévouement sans limites était quasiment oublié de ses concitoyens, hormis d'une petite frange de vétérans des campagnes d'Ibérie et d'Italie. Persécutés par les nouveaux dirigeants du Conseil des Cent Quatre, les membres du parti barcide, au nombre desquels figurait mon père, avaient choisi de se montrer fort discrets. Au grand dam de la plèbe qui supportait l'essentiel des impôts levés pour payer l'indemnité de guerre due aux Romains, ils se tenaient cois, subissant sans sourciller le joug d'Hannon le Rab, l'homme fort du Sénat.

Mutumbaal avait été l'un des premiers à se rallier à lui dès qu'il avait appris la mort du vainqueur de Cannes. Ce geste lui avait valu de

conserver sa place au sein du Conseil des Cent Quatre et de ne point être rétrogradé au rang de simple sénateur. Toutefois, dès que je fus en âge de comprendre les subtilités de la politique, je m'aperçus que mon père jouait un double jeu. En public, il défendait le parti de la paix. Dans le privé, il entretenait d'étroites relations avec ses anciens amis ainsi qu'avec les membres de la faction pronumide dirigée par Itherbaal. Il donnait des assurances aux uns et aux autres de telle sorte que tous s'en remettaient à son arbitrage lorsque la dissension s'installait chez nos magistrats. Il avait l'art de trouver chaque fois un compromis satisfaisant pour tous et jouissait donc d'un grand prestige.

Il se gardait bien de me faire la moindre confiance sur ses subtiles manœuvres. À ses yeux, je n'étais encore qu'un gamin indiscipliné bien que fort brillant élève aux dires mensongers de mes maîtres. Lors de nos rares rencontres, il me tenait des propos insignifiants, m'interrogeant surtout sur les camarades que je fréquentais. Il voulait que mes amis appartenissent aux meilleurs lignages aristocratiques, pensant que ces relations me seraient utiles plus tard pour parvenir au faite des honneurs. Pour éviter de l'indisposer, je m'étais astreint à rencontrer ces jeunes godelureaux, de parfaits imbéciles, vaniteux et jaloux de leurs privilèges. Avec eux, j'allais chasser près de Sicca et nous banquetions de concert, observés de loin par les espions d'Hannon le Rab. Nos frasques rassuraient ce dernier : il n'avait rien à craindre de nous.

Fort heureusement pour moi, Himilkat continuait à veiller sur moi et m'ouvrit les yeux sur la réalité. Le grand prêtre d'Eshmoun était un fervent admirateur d'Hannibal et c'est par lui que j'appris les exploits accomplis par le plus grand capitaine de tous les temps, notamment sa traversée des Alpes. Émerveillé par ses récits, j'avais décidé de me consacrer à la carrière des armes et j'appris à manier le glaive et la lance avec quelques vieux soldats trop heureux de voir un jeune Punique nourrir dans son cœur des rêves de revanche.

Mutumbaal n'en savait rien. Il rêvait pour moi d'un autre destin. Pour autant que je le sache, il ne souhaitait pas que je lui succède au Sénat, devinant mon peu de goût pour les ruses et les intrigues. Il voulait faire de moi un propriétaire terrien et un homme d'affaires. En effet, parallèlement à ses activités publiques, il s'était lancé dans le négoce. Depuis des générations, sa famille possédait d'immenses domaines agricoles dans les Grandes Plaines, au nord de Carthage, et dans la région du Beau Promontoire. Des milliers d'esclaves cultivaient nos terres où poussaient le blé, l'orge, la vigne, les oliviers, les légumes et les arbres fruitiers.

Quant au cheptel paissant dans les prairies, il fournissait en viande les marchés de la cité d'Elissa. Très au fait de ses intérêts, mon père effectuait parfois des visites à l'improviste dans ses domaines

pour vérifier les comptes des intendants et se montrait impitoyable envers ceux qui avaient eu la mauvaise idée de le gruger.

Son coup de génie avait été de ne point se limiter aux seuls revenus qu'il tirait de ses terres. En bon Punique, il avait une âme de marin et il s'était associé avec des armateurs pour profiter de l'extraordinaire développement des relations commerciales entre Carthage et Rome après la défaite de Zama. Ayant dû détruire sa flotte de guerre, notre ville avait conservé ses navires marchands présents dans tous les ports de la grande mer. Après les années d'austérité imposées par les coûteuses campagnes d'Hannibal, une frénésie de luxe s'était emparée de nos concitoyens. Au début, le Conseil des Cent Quatre avait tenté de réagir en édictant des lois somptuaires interdisant par exemple aux femmes de porter des étoffes ou des bijoux trop riches. Mais les épouses des sénateurs avaient été les premières à protester et leurs maris, las d'endurer leurs récriminations, avaient rapidement abrogé ces mesures. On murmurait même que certains d'entre eux avaient touché à l'occasion d'énormes gratifications de la part des marchands.

Je dois le dire à ma grande honte, mon peuple n'a jamais eu la fibre guerrière. Les fils d'Elissa étaient moins de farouches militaires que de féroces hommes d'affaires dont la cupidité était proverbiale. Si le cothôn, le port militaire, était quasiment désert, le port marchand, lui, ne désemplassait pas à la belle saison. Les bateaux devaient parfois attendre plusieurs jours avant de pouvoir s'amarrer à quai et décharger leurs précieuses cargaisons. L'une des marchandises les plus prisées était la céramique de Campanie dont tous nos concitoyens, qu'ils soient riches ou pauvres, souhaitaient posséder quelques échantillons : plats, vases, lampes, cruches, etc. Il est vrai qu'elle était infiniment plus belle que la médiocre poterie fabriquée par les artisans locaux. Quant aux femmes, elles raffolaient des parfums de Capoue. Cette malheureuse cité avait été durement punie pour avoir ouvert ses portes aux troupes d'Hannibal mais ses nouveaux habitants avaient repris les activités de leurs prédécesseurs et le marché de la Silapia expédiait ses produits jusqu'en Orient. Les Campaniens, sitôt la paix signée, avaient retrouvé le chemin de Carthage et n'éprouvaient aucun scrupule à commercer avec leurs anciens ennemis.

En échange, nous vendions à fort bon prix notre blé, notre orge, notre fourrage et notre huile à Rome, dont les besoins ne faisaient qu'augmenter au fur et à mesure de ses conquêtes. À plusieurs reprises, le Sénat avait sollicité du Conseil des Cent Quatre des livraisons considérables de céréales pour ravitailler les légions parties guerroyer en Grèce et en Orient. Ces demandes avaient été scrupuleusement honorées sans que nos dirigeants exigent en contrepartie une diminution du lourd tribut payé chaque année aux

Fils de la Louve. Signe de l'amélioration constante des relations entre les deux cités, une forte colonie romaine s'était établie à Carthage et j'avais pu le constater en faisant la connaissance de mon nouvel ami, Marcus Lucius Attilius. De même, à Ostie et sur les bords du Tibre, vivaient de nombreux commerçants puniques dont la tenue et l'accent guttural amusaient les compatriotes de Marcus Porcius Caton.

Mon père avait fourni à certains d'entre eux des capitaux et avait empoché de copieux bénéfices aussitôt réinvestis dans d'autres opérations commerciales. Un obscur pressentiment m'amènerait à penser qu'il me destinait à surveiller l'ensemble de ses activités de négociant et cette simple idée me faisait doublement horreur. D'une part, je n'avais aucun goût pour le commerce et le marchandage. J'étais le premier à être grugé par les boutiquiers, me refusant à discuter leurs prix. D'autre part, mes longues conversations avec Himilkat m'avaient ouvert les yeux sur une évidence dont je m'étonnais qu'elle ne fut point partagée par mes concitoyens : à plus ou moins long terme, la concurrence entre Rome et Carthage provoquerait une nouvelle guerre. Assurant à la cité de Romulus une partie de son ravitaillement, celle d'Elissa ne pourrait toujours supporter l'état de quasi-sujétion où elle se trouvait et, pour assurer la sécurité de ses navires, elle devrait reconstruire sa flotte de guerre, en violation du traité signé avec Publius Cornélius Scipion l'Africain. Faute de quoi, elle devrait, tôt ou tard, renoncer à sa vocation de puissance maritime et se contenter d'étendre son influence dans l'arrière-pays, trop pauvre pour constituer un débouché intéressant pour ses produits. Quant à Rome, victorieuse sur le plan militaire mais ruinée par les expéditions menées en Grèce et en Orient, elle subirait de plein fouet l'interruption du versement du tribut annuel quand nous nous serions acquittés totalement de notre dette à son égard. Les partisans de la manière forte seraient alors tentés de déclencher un nouveau conflit afin de nous contraindre, en cas de défaite, à payer à nouveau une lourde indemnité de guerre pour renflouer les caisses du Trésor public.

Un patriote digne de ce nom devait se préparer à cette éventualité et c'est la raison pour laquelle j'avais décidé d'embrasser la carrière militaire et de suivre les traces d'Hannibal, le seul à avoir compris qu'entre Carthage et Rome une lutte à mort s'était engagée et qu'elle se terminerait inéluctablement par la disparition de l'une ou de l'autre. Lui-même, en dépit de son génie, avait commis l'erreur de ne pas marcher sur Rome au lendemain de sa victoire à Cannes et Himilkat m'avait raconté qu'il en avait conçu un remords perpétuel. Il me fallait parachever son grand dessein et, pour cela, je devais obtenir de mon père l'autorisation de devenir soldat.

C'était pour me préparer à cette entrevue décisive qu'au

lendemain de mon escapade avec Marcus Lucius Attilius j'avais choisi de demeurer chez moi afin de reprendre des forces et de fourbir mes arguments. Envoyé par Himilkat, Aristée me rendit visite et me fournit quelques conseils précieux. Quand je m'estimais prêt à affronter la colère de Mutumbaal, je lui fis savoir par Baalnawas que je désirais le rencontrer. À ma grande surprise, notre entrevue ne fut point aussi orageuse que je le redoutais. Certes, je dus me morfondre de longues journées dans mes appartements, attendant qu'il trouve enfin quelques minutes à me consacrer. Mais, pour la première fois depuis nos retrouvailles, lorsqu'il me reçut, il m'écouta attentivement. Loin de m'interrompre, il me laissa parler et chassa d'un geste de la main les serviteurs venus lui rappeler l'arrivée de gens auxquels il avait promis une audience. Quand j'eus terminé mon exposé, il demeura longuement silencieux. Deux mois auparavant, j'aurais pris une telle attitude pour de la moquerie ou du dédain. Cette fois, j'étais convaincu qu'il réfléchissait intensément à mes propos, tentant de deviner si j'avais parlé sincèrement et sérieusement ou si j'avais simplement voulu le provoquer. Finalement, Mutumbaal se décida à me répondre et ses mots furent pour moi une délicieuse surprise :

— Hasdrubal, je constate que tu as bien changé depuis quelques mois. Jamais je n'aurais imaginé que tu te débarrasserais de tes manières de gamin rustaud. Je m'en suis voulu de t'avoir laissé croupir sept années dans notre propriété du Beau Promontoire et ce uniquement parce que je te tenais pour responsable de la mort de ta mère. Quand je t'ai vu pour la première fois, j'ai eu honte de toi mais surtout de moi. Tu es l'ultime représentant d'une longue lignée d'hommes illustres parmi lesquels se trouvent quelques compagnons d'Elissa, plusieurs suffètes et grands prêtres de notre cité. Je me suis mal conduit envers toi et tu aurais pu m'en tenir rigueur. Tu m'as agréablement surpris par les efforts que tu as déployés pour rattraper le temps perdu. Himilkat m'a dit le plus grand bien de toi et cela a flatté mon orgueil de père encore que je ne sois pas dupe de certaines choses. Ne proteste pas, je suis au courant du pacte passé entre vous et je sais depuis longtemps que tu ne te rends pas chaque matin au temple d'Eshmoun pour y retrouver tes condisciples. Tu as choisi pour classe les tavernes du port marchand. Il y a pire école ! Je t'en veux d'autant moins que, tu l'ignores sans doute, tu es pour cette raison très populaire auprès de la plèbe. Or j'ai appartenu et j'appartiens encore secrètement au parti barcide qui combat l'égoïsme aveugle des grandes familles aristocratiques. Pour l'heure, depuis le départ d'Hannibal, nous sommes en minorité mais il n'est pas exclu qu'un jour, le vent tourne en notre faveur. Grâce à toi, je pourrais alors prendre la tête de l'opposition à Hannon le Rab. Tu m'as servi sans le savoir et sans le vouloir. Cela m'incline à examiner avec indulgence ta

requête. Tu veux être soldat ? Je rêvais pour toi d'un autre avenir mais je souscris à l'analyse que tu as faite de l'évolution de nos rapports avec Rome. Je crois, moi aussi, que la guerre avec les Fils de la Louve est inévitable. Malheureusement, nous n'avons plus d'armée puisque nous avons dû licencier la quasi-totalité de nos mercenaires étrangers après la défaite de Zama. Quant à nos concitoyens, tu sais mieux que moi qu'ils considèrent comme dégradante la carrière militaire. Il nous faut donc impérativement reconstituer nos forces dans le plus grand secret et ce sera ta mission dans les années à venir. Tu devras, je t'en préviens, faire preuve de patience. À ma demande, dès demain, le Conseil des Cent Quatre t'affectera à l'une de nos garnisons pour que tu y apprennes le métier d'officier. Il se passera beaucoup de temps avant que tu ne puisses revenir à Carthage. Mets à profit cette période pour observer ce qui se passe autour de toi. Ne prends pas ton éloignement pour un exil et ne te fais aucune illusion. Tu rencontreras plus de déconvenues que de surprises agréables. Tu seras au contact des Numides qui furent jadis nos alliés avant d'être ceux des Romains. Essaie de te lier d'amitié avec eux et, en particulier, avec les fils de leur vieux roi Masinissa. Un jour, il se pourrait que notre sort dépende d'eux. Voilà, je n'ai plus rien à te dire. Nous ne nous reverrons peut-être pas avant plusieurs lunes mais Baalnawas t'accompagnera et nous resterons en contact grâce à lui. Puissé-je ne jamais regretter la décision que je viens de prendre aujourd'hui !

— N'aie aucune crainte, père. Je saurai toujours te faire honneur.

Chapitre 2

Mon père tint parole. Quelques jours après notre entretien, je fus convoqué par Baalyathon, l'un des principaux conseillers de Hannon le Rab. L'homme avait mauvaise réputation. Son grand-père était soupçonné d'avoir trempé dans l'assassinat du grand Hamilcar, le père d'Hannibal, et lui-même dirigeait la nuée d'espions et de mouchards chargés de surveiller tous les opposants à son protecteur. D'un ton ironique, d'où n'était point absente une certaine malveillance, il m'annonça que je devais rejoindre sans tarder la garnison d'Oroscopa. C'était une localité située à une dizaine de jours de marche de Carthage, à l'extrémité de la province des Grandes Plaines.

Accompagné de Baalnawas et d'une demi-douzaine d'esclaves, je me mis en route pour gagner ce poste éloigné dont nul militaire ne semblait se souvenir. Nous fîmes halte chaque soir dans les propriétés de mon père ou de ses amis et je pus de la sorte me procurer quelques chevaux numides de remonte. Petits et nerveux, ils étaient particulièrement robustes et tout officier digne de ce nom se devait d'en posséder. J'eus beau suivre le conseil de Mutumbaal, ne me faire aucune illusion, je fus douloureusement déçu par ce que je découvris en prenant mes fonctions. Oroscopa était une grosse bourgade endormie juchée sur une colline dominant une plaine immense. C'était, à première vue, une position stratégique importante mais l'enceinte de la cité tombait en ruine. Seuls restaient debout deux tours et quelques pans de muraille. Partout ailleurs, les fossés avaient été comblés et les pierres des fortifications avaient été utilisées par les habitants pour agrandir ou consolider leurs demeures.

Les soldats avaient déserté le fort pour s'installer en ville chez leurs concubines. Ils n'avaient pas touché leur solde depuis plus d'une année et vivaient aux crochets de la population, trop heureuse de les entretenir plutôt que de les voir se livrer à des exactions ou à des pillages. La plupart du temps désœuvrés, ils prêtaient main-forte à leurs voisins lors des récoltes ou des vendanges.

Leur commandant, Bodeshmoun, n'avait pas été prévenu de mon arrivée et m'accueillit plutôt froidement :

— Ainsi, Carthage daigne se souvenir de nous. Mieux, elle nous envoie comme officier un gamin alors que je suffis amplement à la tâche. Je n'ose te souhaiter la bienvenue faute d'avoir les moyens nécessaires pour le faire. Installe-toi où tu veux si tu trouves un logis habitable dans ce fort, ce dont je doute. Moi-même, je vis avec ma fille

dans deux mauvaises pièces où nous étouffons l'été et gelons l'hiver. C'est la seule partie de la caserne à être restée intacte et, tout fils d'un membre du Conseil des Cent Quatre que tu sois, je ne te laisserai pas m'en déloger.

— Ce n'est nullement mon intention. Je ferai comme tes subalternes et je suis sûr que les familles riches de la ville se disputeront l'honneur de me recevoir, croyant ainsi s'attirer les bonnes grâces de mon père. Plus tard, quand nous aurons reconstruit la forteresse, je te promets que tu disposeras de quartiers conformes à ton rang.

— Je ne te savais pas magicien, Hasdrubal. Avec quel argent comptes-tu mener ces travaux ? Ce serait déjà justice que le Sénat nous verse les sommes qu'il nous doit.

— Mutumbaal a décidé d'y pourvoir lui-même quitte à se faire rembourser par les comptables du Trésor. Vos soldes vous seront distribuées dès demain matin. Quant aux crédits affectés à la réfection de ce poste, il les obtiendra d'Hannon le Rab sans difficulté.

— Voilà bien la première bonne nouvelle que j'apprends depuis des lunes. Pardonne mon ton brusque. C'est celui d'un homme amer qui n'a pas mérité l'ingratitude dont ses supérieurs font preuve envers lui. Je croupis ici depuis dix ans sans recevoir d'instructions de mes chefs. C'est à croire que Carthage a oublié jusqu'à mon existence. Plus d'une fois, il m'est arrivé de trembler en songeant à ce qui pourrait se passer si nos voisins numides décidaient de nous attaquer. La chose ne s'est heureusement jamais produite car je n'aurais pas été en mesure de leur offrir la moindre résistance. Je suis ravi des changements que semble annoncer ta venue et nous aurons sans doute l'occasion d'en reparler. Pour l'heure, trouve à te loger en ville, toi et ta suite.

— Mon intendant, Baalnawas, s'est sans doute déjà occupé de ce détail. Ce soir, pour fêter mon arrivée, j'ai l'intention de donner un banquet et j'espère que tu me feras l'honneur d'y assister en compagnie de ta fille. Sa vie, ici, n'a pas dû être toujours plaisante et elle mérite d'être récompensée de sa patience.

— Je te remercie de ta générosité mais je doute fort qu'elle accepte de se joindre à nous.

— Parce qu'elle n'a pas de robe assez belle pour paraître en public ? Ne proteste pas, j'ai bien compris ce que cachaient tes paroles. Je suis sûr que ma logeuse se fera un plaisir de lui prêter une tenue d'apparat. À ce soir donc.

Durant mon entretien avec Bodeshmoun, Baalnawas n'avait pas chômé. Il avait trouvé pour notre petite troupe un logement dans la demeure d'Abdmelk, suffète d'Oroscopa. Ce personnage replet, grand propriétaire terrien, connaissait mon père et il tint à me faire visiter lui-même mes appartements : une série de pièces somptueusement

meublées disposées autour d'une cour intérieure ornée en son centre d'une fontaine. Il donna des ordres à son intendant pour le banquet du soir, le menaçant de le faire fouetter si la fête n'était pas somptueuse. Nous dressâmes de concert la liste des invités et je pus noter qu'il réprima une moue de désapprobation quand je lui annonçai la présence de Bodeshmoun et de sa fille. Il n'osa pas toutefois refuser de faire prêter à Arishat une robe par son épouse.

La soirée fut très réussie. Je dus déployer des efforts considérables pour dissimuler mon impatience de voir ce à quoi ressemblait la fille de mon supérieur. Quand elle parut, dans une tunique rehaussée de broderies, je fus littéralement conquis par sa beauté. Âgée d'environ dix-huit ans, la peau mate et soyeuse, les yeux envoûtants, elle était resplendissante. Elle me salua d'un ton plutôt enjoué :

— Je suis heureuse de faire ta connaissance, Hasdrubal, et te suis reconnaissante de tes attentions. Sans toi, je n'aurais pu paraître ici ce soir car je possède en tout et pour tout quelques mauvaises hardes. Je me réjouis d'avoir désormais un compagnon de mon âge. Cela me changera de tous ces sinistres vieillards qui ne cessent de m'importuner de leurs assiduités. Durant ce banquet, nous n'aurons guère l'occasion de nous parler car ces hypocrites vont t'accaparer pour te présenter leurs doléances et te vanter leurs mérites. Mais j'espère que tes activités te laisseront le temps de me rendre visite. Je brûle d'entendre de ta bouche les derniers ragots en provenance de Carthage et il se pourrait que je puisse t'apprendre des choses intéressantes.

Elle n'avait pas tort. Pendant qu'on servait viandes, légumes et fruits à foison, les notables locaux se répandirent en flatteries outrancières sur le compte de Mutumbaal et m'offrirent leurs services. A les entendre, le commandant de la garnison, Bodeshmoun, était un incapable et ils se réjouissaient de voir le Conseil des Cent Quatre lui donner pour adjoint un homme de ma qualité. Je ne fus pas dupe de leurs bonnes paroles et je n'avais nullement l'intention de suivre leurs conseils même s'ils prirent mon silence pour une approbation de leurs dires.

Deux jours après cette soirée, je fis rassembler les soldats de la garnison dans l'enceinte délabrée du fort. Beaucoup avaient dépassé la trentaine et paraissaient avoir oublié le métier des armes. Ils me firent une chaleureuse ovation quand je leur annonçai que leurs soldes, augmentées d'une gratification prélevée sur mes fonds propres, leur seraient distribuées en fin d'après-midi. Puis je m'enfermai avec Bodeshmoun qui me traça un tableau de la situation aussi précis que possible. Le territoire qu'il contrôlait était très étendu et parsemé d'immenses propriétés appartenant à des aristocrates carthaginois qui

ne s'y rendaient pratiquement jamais. A son extrémité septentrionale, se trouvait la frontière avec le royaume numide de Masinissa dont les habitants fréquentaient le marché d'Oroscopta pour y acheter de l'huile, du vin, du blé et différents produits de consommation courante et pour y vendre leurs chevaux. Les relations entre les deux peuples étaient cordiales, en dépit de la présence de quelques pillards qui effectuaient des raids sur des fermes isolées avant de regagner leurs montagnes. Les plaintes circonstanciées adressées par Bodeshmoun à Masinissa étaient examinées avec soin par le vieux souverain. Chaque fois, protestant de son innocence, il dédommageait les colons spoliés et envoyait quelques détachements de cavaliers parader ostensiblement dans les villages rebelles, ce qui dissuadait pour un temps leurs habitants de se livrer à leurs rapines.

Tout en manifestant un grand respect pour Masinissa, Bodeshmoun ne me cacha pas ses inquiétudes.

— L'homme se fait vieux et je redoute ce qu'il adviendra après sa mort. Il a trois fils, Mastanabal, Micipsa et Gulussa, qui rêvent, chacun, de monter sur le trône. Il le sait mais veut à tout prix éviter la partition de son royaume. Dès lors, afin de laisser à ses descendants un héritage suffisamment important pour prévenir des affrontements fratricides, il doit à tout prix étendre ses domaines et nous sommes les victimes désignées de ses ambitions. Pour l'heure, il a les pieds et les mains liés par le traité de paix que nous avons signé, au même titre que lui, avec Rome et qui nous garantit la légitime possession des terres que nous occupions en Afrique au moment de la défaite de Zama. Il est conscient que le clan des Scipions ne le laissera pas violer ces engagements sacrés tant que les héritiers de Publius Cornélius Scipion disposeront de la majorité au sein du Sénat. C'est la raison pour laquelle ses maudits rejetons se sont acoquinés avec Marcus Porcius Caton, le plus implacable de nos ennemis. As-tu entendu parler de lui ?

— Oui et par l'un de mes amis romains qui ne semble pas le porter dans son cœur.

— Il n'a pas tort. C'est un fou, un véritable déséquilibré. Chaque fois qu'il prononce un discours devant ses pairs, et quel que soit le sujet, il ne peut s'empêcher de le conclure par cette phrase : « Voilà pourquoi, Pères conscrits, il est nécessaire que Carthage soit détruite. » Ses collègues rient sous cape de cette monomanie, moi, elle m'inquiète. Je redoute ce type de fanatiques car ils finissent toujours par l'emporter sur les gens raisonnables. Un jour ou l'autre, il encouragera Mastanabal, Micipsa et Gulussa et à nous provoquer ouvertement et à lancer contre Oroscopta une offensive d'envergure, après leur avoir promis que les Fils de la Louve ratifieront, sous un mauvais prétexte, l'annexion de notre province. Or, tu as pu le

constater, nous ne sommes guère en mesure de repousser ses troupes.

— Bodeshmoun, fis-je, sois convaincu que je partage ton point de vue. Tes craintes sont les miennes et c'est pour cette raison que j'ai choisi de devenir officier. Ton analyse confirme mes appréhensions et j'en ferai part à mon père dans mon prochain courrier. Pour l'heure, nous devons nous préparer en secret à d'aussi funestes événements.

— De quelle manière ?

— Le plus urgent est de rebâtir la forteresse. Une cité comme Orosropa ne peut être laissée sans défense. Dès la prochaine lune, les travaux commenceront. Il nous suffira pour cela de réquisitionner la main-d'œuvre servile employée dans les fermes des aristocrates carthaginois. Le temps des moissons n'est pas encore venu et elle est condamnée à une semi-oisiveté. Autant en profiter.

— Crois-tu que ton hôte, Abdmelk, acceptera de te prêter ses esclaves ? Il trouvera tous les prétextes possibles pour ne pas avoir à le faire.

— J'avais prévu ton objection. Sache qu'il sera convoqué sous peu par mon père à Carthage. Ce dernier le flattera, le bercera de belles paroles et lui fera comprendre que son zèle pourrait être récompensé par l'octroi d'un siège de sénateur. Il est trop dévoré par l'ambition pour ne pas saisir la perche qui lui sera tendue et il sera le premier à venir nous proposer d'employer ses domestiques à la réfection de la muraille. Mutumbaal est assez rusé pour lui souffler cette idée sans que nous ayons à lui en parler. Crois-moi, si tout se passe comme je le prévois, ce sera Abdmelk qui exigera d'être reçu par nous et qui nous menacera des pires châtiments si nous ne mettons pas à exécution son plan de reconstruction des murailles d'Orosropa.

— Hasdrubal, tu commences à me plaire ! Je vois que tu sais comment t'y prendre avec ce genre de personnages. Mais, une fois la forteresse reconstruite, elle ressemblera à une coquille vide si la garnison ne reçoit pas de renforts. Dans le même temps, l'arrivée de nouveaux soldats pourrait alerter les Numides et leur fournir un prétexte pour déclencher une attaque préventive.

— Je n'ai pas l'intention de tomber dans ce piège. La garnison restera la même, pour l'instant. Par contre, je ferai venir de Carthage des ouvriers des arsenaux afin qu'ils créent ici des ateliers produisant en grandes quantités glaives, armures, boucliers, lances, billes d'argile pour les frondes et machines de guerre. Toutes ces armes seront stockées au fur et à mesure dans des caches tout autour de la ville. Quand viendra l'heure des combats, les troupes stationnées dans la capitale accourront à marches forcées et d'autant plus rapidement qu'elles n'auront pas à porter leurs équipements. Elles trouveront sur place ce dont elles auront besoin et ce alors que nos adversaires s'imagineront que nous ne sommes pas en mesure de nous défendre.

Nous profiterons de cet effet de surprise pour les tailler en pièces et leur infliger une défaite cuisante. Fais en sorte d'ailleurs que tes hommes n'arrêtent pas de rechigner contre l'ingratitude dont ferait preuve Carthage envers eux. Je compte sur leurs concubines et leurs voisins pour que leurs propos soient fidèlement rapportés à Masinissa et à ses fils. Ils sont assez naïfs pour croire à ces balivernes et, de la sorte, le temps venu, nous pourrons leur jouer un tour pendable.

Je n'eus qu'à me féliciter du zèle déployé par Bodeshmoun et de la stupidité d'Abdmelk. Ce dernier, reçu par mon père, se laissa circonvenir comme je l'avais prévu. À son retour à Oroscofa, il nous convoqua, mon supérieur et moi, pour nous tancer d'importance et nous accuser de faire planer sur la cité, du fait de notre inaction, un danger mortel. D'un ton qui ne supportait aucune contradiction, il nous ordonna de rebâtir dans les meilleurs délais les murailles de la ville. A l'en croire, c'était lui et lui seul qui avait eu cette brillante idée dont le Conseil des Cent Quatre l'avait chaudement félicité. Quand Bodeshmoun objecta qu'il manquait d'ouvriers, il lui rétorqua qu'en sa qualité de suffète appelé à devenir prochainement sénateur il avait décidé de réquisitionner tous les esclaves travaillant sur ses terres et sur celles de ses voisins. Quand il quitta la pièce où nous l'avions reçu, Bodeshmoun et moi-même ne pûmes nous empêcher de pouffer de rire. Notre plan avait réussi au-delà de toutes nos espérances. Pendant de longues semaines, je dus me transformer en contremaître, surveillant le labeur de milliers d'esclaves occupés à reconstruire l'enceinte.

Pour être disponible à tout moment, j'avais quitté la demeure d'Abdmelk et je m'étais installé dans le camp des travailleurs. Je vivais là sous une tente, debout de l'aube jusqu'à tard dans la nuit, sans prendre un seul instant de repos durant la journée. J'étais le seul officier présent. Bodeshmoun, lui, était parti pour Carthage afin de choisir la future main-d'œuvre de nos ateliers. Je vivais donc comme un reclus quand, un soir, l'un de mes domestiques m'annonça qu'une jeune femme demandait à me voir. C'était Arishat que j'avais à peine entrevue depuis le banquet donné en l'honneur de mon arrivée. Vêtue d'une tunique de lin blanc, elle pénétra sous ma tente, l'air narquois :

— Salut à toi, Hasdrubal, noble bâtisseur. Tu es tellement préoccupé par tes travaux que tu ne te soucies pas de savoir si la fille de ton supérieur est en sécurité.

— Cesse de plaisanter. Je te crois parfaitement capable de mettre en fuite les importuns.

— Et tu penses peut-être figurer au nombre de ceux-ci ?

— Je ne te fuis point, loin de moi cette idée saugrenue.

Mais, tu l'as dit, ma mission m'absorbe entièrement.

— Tu es beaucoup trop sérieux pour ton âge. Observe tes

travailleurs qui suent sang et eau pour hisser de lourds blocs de pierre jusqu'au sommet de la colline. Quand la trompette annonce la fin de la journée de travail, ils se rassemblent autour de grands feux pour chanter et danser. Sans cela, le lendemain, ils ne pourraient poursuivre leur dur labeur.

— Je ne puis toutefois me joindre à eux, non que je m'estime supérieur à ces malheureux. Mais, dès qu'ils me verraient, ils feraient immédiatement silence, craignant que je ne sois venu les espionner.

— Voilà pourquoi j'ai décidé de te rendre visite afin de briser le carcan de ta solitude. Ma servante nous a préparé un excellent repas et il te suffira de débarrasser cette table pour que nous puissions dîner.

— Arishat, j'aurais mauvaise grâce à refuser ta proposition. Mangeons donc ces mets succulents.

À la fin du repas, la jeune fille ne donnait pas l'impression de vouloir regagner Oroscopa. Elle m'emmena pour une longue promenade autour du camp et me conduisit jusqu'à un bosquet d'arbres d'où personne ne pouvait nous apercevoir. Couchés sur l'herbe, nous regardions silencieusement les étoiles briller au firmament quand je sentis sa main caresser doucement ma poitrine en murmurant des mots doux. C'était là plus que je n'espérais et, très rapidement, nos deux corps se mêlèrent dans une fougueuse joute. Visiblement, elle avait déjà connu d'autres hommes car elle n'ignorait rien des plus subtiles techniques de l'amour. À quatre reprises cette nuit-là, nous connûmes le plaisir. J'étais comme ivre de bonheur et, quand nous nous réveillâmes au petit matin, j'eus le pressentiment que notre liaison serait loin d'être passagère. Elle-même se trouvait dans la même disposition d'esprit et me confia avant de partir :

— Hasdrubal, sache que je t'appartiens désormais. Tu pourras exiger de moi tout ce que tu voudras. Je n'ai qu'une seule envie, être à ton service et obéir fidèlement à tous tes désirs. Je ne te demande qu'une seule chose : ne dis jamais à mon père ce qui s'est passé cette nuit. Je le connais assez pour savoir qu'il te tiendrait rigueur de ce fait ou qu'il nourrirait pour moi le projet d'un mariage avec le fils d'un membre du Conseil des Cent Quatre. Or, en dépit de l'amour que je te porte, je tiens à conserver ma liberté et je ne voudrais pour rien entrer dans l'une de vos familles aristocratiques. Ce n'est pas mon monde. J'ai l'âme d'une aventurière et d'une rebelle et je veux choisir moi-même mon destin.

— Quoi qu'il m'en coûte, je respecterai ton souhait. Il me tarde de te retrouver. Sache que je t'attendrai toutes les nuits et que j'espère que tu seras fidèle à ce rendez-vous.

* *

Quand il revint de Carthage, Bodeshmoun était porteur

d'excellentes nouvelles. Grâce à l'appui efficace de Mutumbaal, il avait pu débaucher des arsenaux de la ville plusieurs centaines d'ouvriers, attirés par les promesses de gains élevés qu'on leur avait faites. Avec la complicité d'Abdmelk, toujours aussi imbu de son rôle, il fit installer des ateliers dans toutes les grandes propriétés autour d'Oroscopa et, bientôt, le bruit des forges retentit dans ces domaines voués jadis uniquement à l'agriculture. Pour nous procurer le bois nécessaire à la construction des machines de guerre, nous eûmes recours aux forêts séculaires entourant Sicca. Au bout de quelques mois, nous pûmes emmagasiner des milliers de lances, d'armures, de glaives et de boucliers dans des cachettes soigneusement aménagées, soit dans des fermes, soit dans des grottes.

Mes activités ne m'empêchaient pas de retrouver souvent, à la nuit tombée, Arishat dont j'étais devenu profondément amoureux. Elle se comportait avec moi de manière curieuse. Elle me prodiguait des caresses expertes et se soumettait à toutes mes exigences tout en faisant preuve d'une farouche indépendance d'esprit. Elle m'aimait assurément et savait trouver les mots pour le dire. Toutefois, j'étais conscient de la fragilité de notre liaison. Un jour viendrait où elle se lasserait de moi et irait chercher dans les bras d'un autre homme de nouveaux plaisirs. J'en avais pris mon parti d'autant plus facilement que cela me permettait d'afficher la plus complète indifférence à son égard quand je me trouvais avec elle et son père. A l'époque, Bodeshmoun ignorait tout de mes relations avec Arishat et il lui arriva plus d'une fois de s'étonner de ma trop grande sagesse. Il n'aurait pas été choqué d'apprendre que je fréquentais certaines tavernes d'Oroscopa dont les servantes étaient réputées pour faire commerce de leurs charmes. Il s'amusait de me voir en apparence être totalement absorbé par mes fonctions et me prodiguait de précieux conseils pour pallier mon inexpérience. Je dois aujourd'hui le reconnaître, c'est grâce à ce vieux soldat que j'ai pu me hisser dans la hiérarchie militaire et devenir un bon officier. Il m'a appris à commander les hommes et à les ménager car c'était, à ses yeux, le plus sûr moyen d'obtenir d'eux un dévouement sans limites. Je pus le vérifier : en quelques mois, la petite garnison d'Oroscopa avait cessé d'être un ramassis de désœuvrés et de mécontents. Régulièrement payés et équipés de neuf, ses membres avaient repris goût au métier des armes et parcouraient la région pour y faire régner l'ordre. Le rétablissement du calme eut des effets bénéfiques. L'on vit bientôt arriver, en provenance d'Utique ou de Carthage, des centaines de colons qui s'installèrent sur des terres à l'abandon et y commencèrent des travaux de défrichement.

Pendant ce temps, nous poursuivions dans le plus grand secret la fabrication de stocks d'armes et, au bout de deux ans, nous avions

atteint nos objectifs. Un soir, l'air grave, Bodeshmoun vint me trouver.

— Hasdrubal, notre tâche est achevée. J'en suis particulièrement fier et je dois te remercier pour ton précieux concours. Il nous faut maintenant renvoyer notre main-d'œuvre. Nous disposons d'assez d'argent pour leur verser les sommes promises. Néanmoins, cette idée m'inquiète plus qu'elle ne me réjouit. Certes, ces hommes nous ont donné satisfaction mais ils détiennent un trop lourd secret. Trop de gens sont au courant de ce qui s'est passé et je redoute que certains ne soient un jour tentés de nous trahir en livrant à nos ennemis l'emplacement de nos entrepôts. Comme tu le sais, de nombreux Numides vivent dans la cité d'Elissa et certains d'entre eux sont des espions à la solde de Masinissa. Ils sont riches et l'argent permet de délier bien des langues.

— Je suis heureux que tu évoques cette question qui me préoccupe aussi. J'ai écrit à mon père à ce sujet et il m'a assuré que nous n'avions aucune inquiétude à nous faire. Sous peu, quand ces malheureux reviendront dans leurs foyers, une mauvaise surprise les attendra. Tu l'ignores peut-être mais ils prennent leur repas de midi dans les arsenaux situés à proximité du port militaire. Un poison foudroyant sera mélangé à leur nourriture et aucun n'en réchappera. Bien entendu, une enquête sera ouverte et le Conseil des Cent Quatre attribuera cette tragédie à un complot ourdi par quelques criminels de droit commun qui seront jugés et passeront aux aveux moyennant la promesse que nous leur ferons de faciliter leur évasion. Quant aux familles des victimes, elles recevront un dédommagement substantiel qui atténuera leur chagrin.

— C'est peut-être la seule solution raisonnable mais je dois t'avouer qu'elle me glace d'horreur. Ces pauvres hères ont travaillé dur et c'est bien mal les récompenser que d'agir de la sorte envers eux. Je redoute qu'un jour les dieux ne nous fassent expier durement ce forfait.

— Ni toi ni moi ne sommes responsables de la décision prise par les plus hautes autorités de la cité d'Elissa. Nul ne pourra faire retomber sur nous la responsabilité de ce crime qui n'en est pas un. En d'autres circonstances, Carthage a usé de moyens infiniment plus cruels pour obtenir la victoire et je ne sache pas que Baal Hammon et Tanit en aient été irrités. Tes scrupules t'honorent mais je te conseille d'oublier cette conversation.

De fait, quelques semaines après le retour des travailleurs dans les arsenaux du port militaire, un messenger envoyé par Mutumbaal

m'apprit qu'ils avaient succombé à un empoisonnement dont les responsables furent appréhendés et condamnés à périr sur la croix. J'avoue n'avoir porté aucun intérêt à leur sort et, encore aujourd'hui, j'ignore si ces faux coupables furent soustraits, ainsi que convenu, au bourreau. Les événements en effet venaient de prendre une tournure gravissime. Une rixe entre bergers numides et colons carthaginois s'était soldée par la mort de dix sujets de Masinissa. Pour être honnête, je ne suis pas sûr que mes compatriotes n'aient pas été les véritables responsables de ces incidents. Ces nouveaux colons avaient entrepris de défricher et de borner des terres où les Numides, depuis des temps immémoriaux, avaient pris l'habitude de faire paître leurs troupeaux. Les dégâts occasionnés par ceux-ci aux cultures avaient poussé nos paysans à monter une opération de représailles et l'affaire avait dégénéré. Prenant prétexte de cette tragédie, Gulussa, l'un des fils du vieux souverain, envahit le nord de la province des Grandes Plaines ainsi que la province de Tysca, incendiant les fermes et chassant leurs occupants qui vinrent se réfugier à l'abri des murailles d'Oroscopa.

Avec Bodeshmoun, notre première réaction fut de fermer les portes de la cité et de dépêcher Baalnawas à Carthage pour demander l'envoi de renforts afin de pouvoir récupérer les terres indûment occupées par les Numides. À ma grande surprise, pour toute réponse, je reçus l'ordre de me présenter devant le Conseil des Cent Quatre dans les meilleurs délais. En galopant à bride abattue, il me fallut quatre jours pour gagner Mégara. Après m'être rapidement changé, je me rendis au Sénat où m'attendaient Hannon le Rab et Mutumbaal. Sans me laisser le temps de lui exposer la situation, le premier m'invectiva grossièrement :

— De quel droit oses-tu ordonner à nos troupes de faire mouvement en direction des Numides au risque de déclencher une guerre ? Ignores-tu qu'il nous est interdit de nous lancer dans une opération militaire contre un allié de Rome sans obtenir l'autorisation de celle-ci ? Tu es un jeune freluquet et ton initiative intempestive est indigne d'un officier responsable. Ta légèreté mériterait un châtiment exemplaire mais, par amitié pour ton père, l'un de mes plus proches conseillers, j'ai décidé de mettre ce fait sur le compte de ton inexpérience.

— Hannon, fis-je d'un ton indigné, je ne comprends pas les reproches que tu me fais. Nous sommes victimes d'une agression délibérée de la part de nos voisins et il ne s'agit pas, cette fois, d'une simple expédition de pillards isolés. Le fils de Masinissa est à la tête de son armée et il a immédiatement mis en place dans les régions conquises une administration qui lève les impôts et les taxes à notre place. C'est une annexion de fait et toute passivité de notre part

encouragera les Numides à pénétrer plus avant sur nos terres. A quoi bon attendre la réponse de Rome ? Notre bon droit est si clairement établi que les Fils de la Louve ne pourront que nous donner raison d'avoir agi de la sorte.

— Je n'en suis pas persuadé, fit Mutumbaal. Ces maudits Romains sont scrupuleux à l'excès dès lors que cela ne les concerne pas. Eux peuvent violer les traités en toute impunité et ils l'ont prouvé à maintes reprises dans le passé. Ils avaient promis de nous laisser la possession de la Sardaigne et ils s'en sont emparés. Ils avaient juré de ne pas s'aventurer au sud de l'Èbre et, lorsque nous avons voulu occuper Sagonte, ils ont affirmé que cette ville se situait dans leur zone d'influence. Mais ces parjures impénitents ne tolèrent pas que les autres les imitent.

— Nous aurions pu les mettre devant le fait accompli, fis-je.

— Pour ton information, sache que séjourne actuellement dans nos murs l'un de leurs ambassadeurs, Cnaeus Marcellus Rufus, à la tête d'une commission d'enquête composée d'une dizaine de sénateurs. Ils sont venus ici percevoir la dernière annuité de l'indemnité que nous versons à la cité de Romulus depuis la défaite de Zama. Évidemment, des esprits bien intentionnés l'ont informé de ton initiative et il a immédiatement exigé que je le reçoive. Notre entrevue a été plutôt houleuse et il m'a fallu déployer des trésors de diplomatie pour le convaincre de notre bonne volonté.

— Qu'il vienne donc visiter la région des Grandes Plaines. Il se rendra compte par lui-même de la perfidie des Numides.

— Sur ce point, fit Mutumbaal, tu peux être rassuré. L'un de tes amis, un commerçant du nom de Marcus Lucius Attilius, se trouvait dans l'une des villes occupées par Gulussa. Ce fut une chance pour nous car il a pu confirmer tes dires, ce qui a provoqué chez Cnaeus Marcellus Rufus un changement d'attitude radical.

— Et c'est à ton ami romain, ajouta Hannon, que tu dois de ne pas être sanctionné. En te liant d'amitié avec ce marchand, tu nous as rendu, sans le savoir, un fier service. De surcroît, Mutumbaal est l'un de mes meilleurs conseillers et je m'en voudrais de punir son fils.

— Je te remercie de ta générosité, fis-je d'un ton doux. À l'avenir, je te promets de me montrer plus circonspect.

— Tu auras à nous le prouver sous peu. Pour faire valoir nos droits, nous avons décidé, dit Hannon, d'envoyer une ambassade à Rome. Azerbaal, mon beau-frère, la conduira et tu lui serviras de conseiller. Au besoin, il fera appel à ton témoignage et je te conseille de peser soigneusement tes mots.

— Hasdrubal, mon fils, ajouta Mutumbaal, tu n'as pas de temps à perdre. Notre délégation quitte Carthage demain et tu dois te présenter dès cette nuit au port pour embarquer. N'aie aucune crainte.

J'ai donné des ordres à nos domestiques pour qu'ils préparent tes bagages. Dans un coffre, tu trouveras assez d'argent pour subvenir à tes besoins et, le cas échéant, pour corrompre certains de nos adversaires parmi les Fils de la Louve ou pour stimuler le zèle de ceux qui nous veulent du bien. Hannon et moi pouvons t'assurer qu'en cas de succès tu seras appelé à de nouvelles fonctions. Maintenant, retire-toi. Tu n'as pas beaucoup de temps pour aller à Mégara et en revenir.

De fait, je restais à peine deux heures dans notre demeure avant de gagner le port et de monter à bord de la trirème où m'attendaient Azerbaal et ses compagnons. Le beau-frère d'Hannon le Rab m'accueillit plutôt froidement, ce qui ne m'étonna guère. Il se méfiait de mon père qu'il soupçonnait de continuer à diriger clandestinement le parti barcide et il lui déplaisait d'avoir à supporter la présence de son rejeton dont dépendait en partie la réussite de sa mission.

Au début, il m'adressa à peine la parole. Mais, au matin du troisième jour de notre voyage, alors que nous venions de dépasser les côtes siciliennes, nous essuyâmes une forte tempête et, si je ne l'avais pas poussé de force dans sa cabine, il aurait été emporté par la lame qui balaya le pont du navire. Je ne suis pas sûr qu'il en eût fait de même pour moi mais ce geste contribua à le rendre plus affable.

Durant tout le reste de la traversée, nous ne nous quittâmes guère. Il m'interrogea longuement sur mon séjour à Oroscopta et sur les stocks d'armes dont nous disposions. À l'entendre, je compris qu'il était un partisan inconditionnel de l'alliance avec Rome et qu'il était prêt à multiplier les concessions pour ne pas envenimer la situation ou mettre dans l'embarras les membres du Sénat. Sans doute avait-il reçu des consignes en ce sens d'Hannon le Rab mais je savais celui-ci suffisamment dévoué à sa patrie pour faire preuve de fermeté si la situation l'exigeait. Son beau-frère me paraissait avoir l'échine souple, trop souple. J'en conclus, non sans raison, que cette ambassade n'avait pas pour but de trouver une solution au conflit mais plutôt de sonder l'état d'esprit de nos vainqueurs. Ce n'est qu'après son retour à Carthage que le Conseil des Cent Quatre déciderait véritablement de la conduite à adopter et enverrait, si nécessaire, une autre délégation conclure un accord.

Après six jours de navigation, notre trirème entra dans le port d'Ostie où Cnaeus Marcellus Rufus nous attendait. Un tantinet gêné, il nous annonça que nous devions rester dans cette petite ville jusqu'à ce que le Sénat, prévenu de notre arrivée, ait délibéré pour savoir si nous pouvions être ou non reçus par lui. En attendant, il nous était interdit de pénétrer dans l'ager romanus, le périmètre sacré comprenant Rome et ses environs immédiats. Nous trouvâmes à nous loger chez des marchands puniques, heureux de rencontrer des compatriotes et d'obtenir d'eux des nouvelles fraîches de Carthage.

À la nuit tombée, je fis la tournée des tavernes du port pour écouter les conversations de leurs clients. En pénétrant dans le premier établissement, j'eus la surprise d'y retrouver, attablé en joyeuse compagnie, Marcus Lucius Attilius. Il me fit asseoir à son côté et se montra fort disert :

— Tu le vois, Hasdrubal, j'ai quitté votre belle cité pour regagner mes foyers. Mon épouse était furieuse de ma trop longue absence et j'avais amassé plus de marchandises qu'il n'en faut pour que leur vente fasse de moi un homme riche. Mais que nous vaut l'honneur de ta visite ? J'espère que tu n'es pas venu chercher ici des distractions pour te consoler d'une déception sentimentale car tu déchanterais rapidement. Rome, je te l'ai dit, est une ville austère et ses femmes sont d'une insupportable pruderie. Tu risques fort de t'ennuyer si tu prolonges par trop ton séjour.

— Je suis ici en mission officielle. J'accompagne l'ambassade conduite par Azerbaal venue protester contre les agissements des Numides envers nous.

— Je suis au courant de cette affaire et j'ai eu l'occasion – on te l'a peut-être rapporté – de m'en entretenir avec Cnaeus Marcellus Rufus. Je suis persuadé que celui-ci plaidera votre cause auprès de ses collègues même si ce vieil imbécile de Marcus Porcius Caton profite de l'occasion pour vaticiner comme à son habitude. Par chance, il est actuellement en minorité au sein du Sénat où l'homme le plus écouté est Publius Cornélius Scipion Corculum, un parent de Scipion l'Africain. Or les Scipions, pour des raisons qui me demeurent étrangères, ont toujours été favorablement disposés envers Carthage et chacun, ici, se souvient de l'estime que portait à Hannibal le vainqueur de Zama. On murmure même qu'il l'aurait prévenu de l'arrivée prochaine d'une délégation venue exiger de Prusias sa livraison et qu'il lui aurait fourni le poison lui permettant d'échapper à ses bourreaux. Si tu le souhaites, je puis te mettre en rapport avec Publius Cornélius Scipion Corculum car c'est l'un de mes plus gros clients.

— Je te remercie de ton offre et, si le besoin s'en fait sentir, j'aurai recours à tes services. Pour le moment, nous devons attendre la réponse du Sénat à notre demande d'audience. J'espère que celle-ci ne tardera pas trop.

— Tu n'as aucune crainte à te faire à ce sujet. La belle saison a déjà commencé et beaucoup de Pères conscrits sont impatients de gagner leurs villas de Campanie pour fuir la chaleur de Rome.

— Puisses-tu dire vrai ! En tout cas, sache que nous logeons chez nos compatriotes à Ostie. Je compte sur ta diligence pour m'informer si tu apprends quelque chose d'important. Ton zèle, je puis te le promettre, sera généreusement récompensé.

— Tu es mon ami et je suis prêt à te rendre service sans rien exiger en retour. Mais je ne te cache pas que plus vite vous aurez conclu un accord avec Rome, plus vite je pourrai repartir à Carthage pour y retrouver ma maîtresse et oublier dans ses bras la vie infernale que me mène ici ma femme légitime. Autant te dire que je vous souhaite, à toi et à Azerbaal, le plus complet des succès !

Chapitre 3

Une semaine à peine après notre arrivée, Cnaeus Marcellus Rufus vint nous avertir que notre ambassade serait reçue le surlendemain. Il nous invita à quitter Ostie sur-le-champ et nous offrit de nous loger dans sa vaste demeure sise près du Forum. Nous nous mîmes rapidement en route et, après quelques heures, nous fumes en vue de Rome et de ses murailles. La ville me déplut d'emblée. Elle était plus petite que Carthage et ses plus riches monuments faisaient piètre figure à côté des nôtres. Ses rues étaient animées mais l'atmosphère y était pesante. Qu'ils fussent oisifs ou actifs, les habitants me parurent tristes et austères. Ils n'avaient pas l'insouciance légère de mes compatriotes et ne s'interpellaient pas joyeusement d'une échoppe à l'autre. Notre cortège fut salué par quelques cris hostiles, imputables moins à notre qualité de Carthaginois qu'au fait que nous étions des étrangers, volontiers tenus ici en suspicion.

Cela me surprit. Dans la cité d'Elissa, toutes les races et tous les peuples du monde connu se côtoyaient quotidiennement sans la moindre animosité et les mariages mixtes étaient fréquents. Ici, les descendants de Romulus affichaient ouvertement leur sentiment d'appartenir à une espèce supérieure à laquelle les dieux avaient confié la mission de régner sur l'ensemble des terres connues. Ils méprisaient ouvertement ceux qui n'étaient pas citoyens de leur ville. Je compris alors pourquoi Hannibal, lors de son expédition, avait pu recruter autant d'alliés chez les Campaniens ou les habitants du Bruttium. Ceux-ci subissaient un joug infiniment plus sévère que celui que nous avions jadis imposé aux Sardes et aux Ibères. Ma seule erreur fut de croire que nous pourrions exploiter à notre profit ce mécontentement. Hélas, rares sont les hommes faits pour la liberté. La majorité se satisfait de son sort et se complaît dans une servitude dorée.

Cnaeus Marcellus Rufus nous installa dans les luxueux appartements préparés à notre intention et nous passâmes une partie de la nuit à mettre au point le discours que devrait prononcer Azerbaal. Au matin, des litières vinrent nous chercher pour nous conduire à la curia Hostilia, lieu habituel des délibérations du Sénat où l'on nous fit attendre dans une vaste salle en nous servant des rafraîchissements.

De cet endroit, je pouvais entendre distinctement les propos

échangés par les sénateurs. J'avais soigneusement caché à mon hôte que je comprenais sa langue. Nous nous entretenions en grec qu'Azerbaal, lui aussi, parlait couramment. Les paroles qui parvinrent à mes oreilles sont restées gravées dans ma mémoire. Nous étions arrivés alors que Marcus Porcius Caton terminait son discours en martelant cette phrase : « Encore une fois, je vous le dis et le redis, illustres Pères conscrits, tous nos problèmes trouveront une solution si vous parvenez à vous convaincre de cette évidence : Carthage doit être détruite ! »

Nul applaudissement ne salua sa péroraison mais un rire strident attira mon attention. Le nouvel orateur – j'appris plus tard qu'il s'agissait de Publius Cornélius Scipion Corculum – apostrophait son collègue d'un ton désinvolte :

— Marcus Porcius Caton, je me demandais si tu parviendrais à placer ta sentence préférée au terme du fastidieux exposé que tu as consacré au projet de réfection du temple de Jupiter Capitolin. Tu y as réussi en nous expliquant que nous pourrions financer ces travaux et bien d'autres en nous rendant maîtres des richesses de la cité d'Elissa. Décidément, tu es habile, très habile. Je t'en félicite mais tu auras pu constater le médiocre intérêt que tes propos ont éveillé chez nos collègues. Il serait temps, grand temps pour toi de t'incliner devant la dure réalité : tu es le seul ici à vouloir à tout prix la reprise des hostilités avec Carthage.

— Je suis romain et, tant que je vivrai, je n'aurai de cesse que je n'obtienne l'anéantissement de notre plus mortel ennemi ! hoqueta de fureur Marcus Porcius Caton.

— Chacun essaie de se rajeunir comme il le peut. Toi, tu penses échapper au poids des années en te comportant comme si tu étais toujours à la tête de nos armées et comme si Hannibal se trouvait encore sous les murs de Rome. Ce temps-là est bien révolu et ne reviendra jamais.

— Détrompe-toi, d'après mes informations, je puis t'assurer que...

— Crois-tu, fit Publius Cornélius Scipion Corculum, que je vais te permettre de m'interrompre et te laisser vaticiner à ton aise ? Si je le faisais, tu serais fort capable de nous raconter par le menu l'histoire des rapports entre nos deux villes depuis la fondation de notre cité par Romulus et Remus ! Tu oublies simplement une chose : mon illustre parent, Scipion l'Africain, a résolu cette question il y a de cela cinquante ans en mettant en déroute les Puniques lors de la bataille de Zama. Le Conseil des Cent Quatre a dû accepter les conditions que nous lui avons alors imposées pour la conclusion de la paix : la destruction de sa flotte de guerre et le versement d'une indemnité de dix mille talents d'argent payables en cinquante annuités. Malgré cela,

aujourd'hui, notre allié le plus fidèle est Hannon le Rab, le chef du Sénat carthaginois. Lors de la guerre contre Persée de Macédoine, il est venu spontanément nous offrir son aide. Non seulement il nous a fourni une cinquantaine de navires de transports mais il nous a, en plus, livré gratuitement un million de boisseaux de blé et cinq cent mille boisseaux d'orge pour ravitailler nos légions. Il est venu lui-même dans cette enceinte nous annoncer cette décision et je me souviens encore de ses paroles pleines de noblesse : « Nous ne sollicitons aucune amélioration de notre sort. Nous avons eu le tort d'écouter Hannibal et nous méritons le châtement qui nous a été infligé. Ce présent et ce service que nous vous offrons sont loin, sans doute, de répondre aux bienfaits du peuple romain, mais sont la manifestation de notre gratitude envers Scipion qui a sauvé de l'anéantissement notre ville. En d'autres temps, quand la fortune de nos deux peuples était également prospère, nous avons maintes fois rempli les devoirs de bons et de fidèles alliés. Nous entendons continuer de le faire afin de dissiper tout malentendu entre nous. »

Sans cette aide, dois-je vous le rappeler, nous n'aurions pu venir à bout de la révolte de Persée de Macédoine qui avait rallié sous ses enseignes toutes les cités grecques récemment soumises. Nos anciens ennemis ne se sont point contentés de belles paroles, ils nous ont prouvé par leurs actes qu'ils étaient désormais de puissants et fidèles amis.

— Je reconnais bien là, fit Marcus Porcius Caton, la perfidie des Puniques. Ce peuple est un ramassis de fieffés menteurs et ils cherchent par tous les moyens à endormir notre méfiance. Je ne comprends pas qu'un homme aussi expérimenté que toi puisse croire à la sincérité de pareils propos.

— Non seulement j'y crois, fulmina Publius Cornélius Scipion Corculum, mais je puis également t'affirmer que le résultat aurait été bien différent si Scipion l'Africain avait écouté ceux qui lui conseillaient de raser Carthage.

— Est-ce à moi que tu fais allusion ? J'étais alors présent aux côtés de ton oncle.

— Par Jupiter Capitolin, je jure bien que non. À l'époque, tu étais infiniment plus pondéré dans tes jugements sur les Puniques. Tu réservais tes foudres à tes propres concitoyens accusés d'abandonner les mœurs austères de notre cité. Nous sommes quelques-uns à nous souvenir que tu fis chasser de cette enceinte le malheureux consul Manlius parce que ce dernier avait eu l'audace d'embrasser sa femme en public.

— Tu sais très bien que ce type de frivolité est indigne des descendants de Romulus et doit être sanctionné !

— La belle affaire ! fit en riant un sénateur. Oserais-tu prétendre

que tu n'as jamais agi de la sorte avec ton épouse ?

— Jamais en public et, s'il m'arrive de l'embrasser, à l'abri des regards indiscrets, c'est uniquement quand le tonnerre gronde et réveille en moi certaines frayeurs enfantines. Voilà la raison pour laquelle le mauvais temps me met toujours de bonne, de très bonne humeur.

— Nous nous égarons, remarqua d'un ton acerbe Publius Cornélius Scipion Corculum. Aujourd'hui, je puis te le dire, tu as eu raison de ma légendaire patience. J'en ai assez de tes vaines divagations et de tes appels répétés à la guerre. Jusque-là, je ne savais que faire pour t'empêcher de nuire. Les dieux ont écouté mes prières et sont venus à mon secours. Grâce à eux, je suis en mesure maintenant de te clouer définitivement le bec. Illustres Pères conscrits, vous le savez, Cnaeus Marcellus Rufus est de retour d'Afrique depuis plus d'un mois. Nous l'avions envoyé là-bas avec d'autres sénateurs pour y enquêter sur la situation. Jusqu'à présent, nous n'avons pu prendre connaissance de son rapport. Il est temps de le faire avant que nous ne recevions la délégation carthaginoise. Il vous confirmera les bonnes dispositions d'Hannon le Rab à notre égard et t'infligera, Marcus Porcius, le plus cinglant des démentis. Qui s'oppose à son audition ? Personne. Cnaeus Marcellus Rufus, je te cède donc la parole pour que tu nous rendes compte de ton ambassade.

— Vénérables membres du Sénat romain, les deux mois que mes compagnons et moi-même venons de passer de l'autre côté de la grande mer n'ont pas été inutiles. Vous le savez, Carthage a achevé cette année de payer l'indemnité à laquelle elle avait été condamnée par Scipion. Avec raison, vous avez considéré que, libérée désormais de ce fardeau, elle pourrait renouer avec ses traditions guerrières dont nous eûmes tant à souffrir dans le passé. Vous m'avez donc demandé de m'assurer que le Conseil des Cent Quatre ne consacrait pas les sommes dont il dispose enfin à lever une nouvelle armée. Je puis dissiper vos craintes : pareille peur est sans fondement.

Pour une simple raison : la race maudite des Barca est éteinte depuis la mort d'Hannibal et il est fort douteux qu'un nouveau chef militaire surgisse de ce peuple de marchands. Ses membres sont avant tout soucieux d'accroître les bénéfices que leur procure le commerce avec l'Orient et l'Occident. Ils n'ont pas tort car le port marchand ne désemplit pas de bateaux venus décharger ou charger des cargaisons. J'ai été le premier frappé du nombre de nos négociants installés dans la cité d'Elissa où ils vendent aussi bien les parfums de Capoue que les vins de Sicile ou la céramique campanienne.

Nous pouvons donc nous réjouir : nous avons vaincu militairement Carthage et sa prospérité économique dépend en partie de ses échanges avec Rome. Si nous cessions d'acheter son blé et son

orge ou si nous interrompions nos envois de céramique, de vins et de parfums, ses artisans, commerçants et portefaix seraient réduits à la misère. Aucun d'entre eux n'a envie de faire la guerre à la ville qui lui fournit de quoi vivre. Si Hannon le Rab et ses amis tentaient de passer outre, les marchands et la plèbe se révolteraient contre eux. Le parti de la guerre est très impopulaire et ses dirigeants n'osent pas exprimer en public leur point de vue. Je puis donc confirmer en tous points l'analyse faite devant vous par Publius Cornélius Scipion Corculum.

— Je crains fort que tu ne te fasses beaucoup d'illusions, murmura d'un ton courroucé Marcus Porcius Caton. Hannon le Rab t'a bercé de belles paroles et tu l'as cru naïvement. As-tu réellement enquêté ? Mes informateurs – car moi aussi j'ai prêté grande attention à ton voyage au point de te faire suivre par mes espions – m'ont rapporté que tu n'es guère sorti des jardins de sa luxueuse maison pour vérifier le bien-fondé de ses assertions.

— Caton, ta langue de vipère te jouera toujours des tours. Tu mens avec un tel aplomb que les plus naïfs sont tentés de te croire. Mes compagnons pourront se porter garants du zèle que j'ai déployé pour mener à bien ma mission. Je ne me suis pas contenté de me promener longuement dans les rues de Carthage ne serait-ce que pour rencontrer les trois mille commerçants romains qui y tiennent boutique. Je ne t'étonnerai pas en te disant que tu n'es guère populaire auprès d'eux. Ils t'accusent de mettre en danger leur sécurité et leurs affaires par tes propos irresponsables. Je me suis aussi rendu à Utique dont le Sénat est favorablement disposé à notre égard. J'ai même poussé la conscience jusqu'à visiter la région du Beau Promontoire. Autrefois, c'était le fief d'Hannibal et tout Romain qui s'y serait aventuré aurait été massacré sans pitié par les habitants. Aujourd'hui, ceux-ci sont les premiers à vendre leurs récoltes à nos compatriotes et ne savent que faire pour leur rendre leur séjour agréable. Certains négociants grecs ont même appris le latin afin de pouvoir se faire passer pour Romains et bénéficier ainsi d'un traitement privilégié. Rien de tout ce que j'ai vu, je le dis et je le répète, ne m'a paru devoir éveiller en nous suspicion ou inquiétude.

En me rapprochant de la porte de la salle où nous nous trouvions, je pus observer une scène extraordinaire. Après avoir entendu les derniers mots de Cnaeus Marcellus Rufus, le vieux Caton se leva brusquement, fit quelques pas en avant puis se retourna vers ses collègues. D'un pli de sa toge ornée d'une large bande pourpre verticale, il fit habilement glisser trois figues. Elles roulèrent sur le sol de marbre, laissant apparaître derrière leur enveloppe noire leur chair rougeâtre.

— Voilà, tonna l'ancien censeur, la menace que tu n'as pas su voir durant ta mission ! Ces fruits ont été cueillis il y a trois jours de

cela dans les vergers de Mégara et je les ai reçus ce matin. Cela peut te sembler anodin mais c'est la triste réalité : en moins de temps qu'il n'en faut pour gagner par la route Medolanum[1], une flotte carthaginoise peut se présenter devant le port d'Ostie et détruire par surprise nos navires de guerre ou de commerce. Ces fruits, dont je n'ai pas besoin de vous dire combien ils sont succulents, sont la preuve de la richesse et de la puissance retrouvées de la cité d'Elissa. Voilà pourquoi, illustres Pères conscrits, je vous le dis et le redis, Carthage doit être détruite.

Les sénateurs parurent ébranlés par l'argument et demeurèrent longtemps silencieux jusqu'à ce que Publius Cornélius Scipion Corculum quitte sa place et aille ramasser l'une des figues. La soupesant dans sa main gauche et l'observant avec attention, il éclata de rire et rétorqua à Caton :

— Marcus Porcius, tu es un être rusé et, comme te l'a déjà fait remarquer mon collègue, tu es prêt à tout pour aboutir à tes fins. Chacun d'entre nous sait que tu es un expert en agriculture et que tu as rédigé, à l'usage de nos fermiers, un traité d'agronomie fort savant. Cet ouvrage doit beaucoup, ce que tu t'es bien gardé de préciser, aux écrits du Carthaginois Magon. Je t'ai lu avec attention et tu ne me démentiras pas si je t'affirme que cette figue provient de l'un de tes vergers. C'est une espèce que tu as acclimatée sous notre ciel mais ce n'est pas une figue africaine. Celles-ci sont plus lourdes et supportent mal le voyage par mer. Il faut les consommer sitôt cueillies.

— Oserais-tu mettre ma parole en doute ?

— Loin de moi cette idée ! Je ne fais que citer les remarques pleines de bon sens consignées dans ton traité et le récit que tu y fais de tes expériences. Dois-je demander à un scribe d'aller chercher une copie de ton ouvrage dans la bibliothèque du Sénat pour le lire à nos collègues ?

— Là n'est pas l'important. Quatre jours, il faut quatre jours, Pères conscrits, à une trirème carthaginoise pour parvenir à hauteur de nos côtes !

— Tu sais très bien que non, répliqua Publius Cornélius Scipion Corculum. A cette époque de l'année, il faut au moins six jours pour parcourir une telle distance. L'on ne peut compter sur des vents favorables pour cingler rapidement à la simple force de la voile et les rameurs les plus expérimentés ne pourraient soutenir la cadence nécessaire pour parcourir en si peu de temps pareille distance. Au printemps, je te le concède, un exploit de ce type n'est pas impossible pour autant que le navire en question, poussé par le zéphyr, puisse échapper à la surveillance de notre flotte croisant en permanence au large de la Sicile et de la Sardaigne. Reprends tes figues et fais un bon dîner avec elles. Tu as voulu nous effrayer et il est heureux pour toi

que la plupart de nos collègues soient absents car, sinon, tu aurais été la risée de Rome. La prochaine fois, choisis mieux tes arguments si tu veux nous convaincre de déclarer la guerre à la cité d'Elissa.

— À vrai dire, renchérit Cnaeus Marcellus Rufus, si hostilités il doit y avoir, la faute en incombera non pas au Conseil des Cent Quatre mais à notre allié Masinissa que nous avons porté sur le trône de Numidie en éliminant son rival Syphax. Ce rusé vieillard ne rêve que d'une chose : agrandir son royaume. Il a de bonnes raisons pour cela. Ses trois fils, Mastanabal, Micipsa et Gulussa attendent sa mort pour se partager ses dépouilles. Afin de satisfaire les ambitions de chacun d'entre eux et éviter des luttes fratricides, il doit posséder assez de territoires pour qu'aucun ne s'estime lésé.

— Où veux-tu en venir ? grogna Marcus Porcius Caton.

— A ceci : profitant de la faiblesse militaire de Carthage, notre allié a envahi le territoire des Grandes Plaines, situé au nord de la cité d'Elissa ainsi qu'une province nommée Tysca, réputée pour la richesse et la multitude de ses villes. Hannon le Rab a eu beau protester contre cette violation du traité qui laissait à sa cité les territoires qu'elle contrôlait au moment de sa défaite, le souverain numide n'a rien voulu entendre et a établi de puissantes garnisons dans ces régions conquises par la ruse.

— Ce sont là des accusations sans fondement, murmura Caton.

— Non, fit Cnaeus Marcellus Rufus. J'ai pu le constater sur place et le fait vous sera confirmé par l'ambassade carthaginoise conduite par Azerbaal. Elle attend, illustres Pères conscrits, dans une pièce attenante d'être reçue par vous afin de vous exposer ses griefs.

— Mes interlocuteurs, grinça Marcus Porcius Caton, m'accusent de vous dissimuler la vérité. Je constate qu'ils prennent aussi des libertés avec elle lorsque cela les arrange. En se rendant à notre séance, Publius Cornélius Scipion Corculum savait qu'il pourrait demander à Cnaeus Marcellus Rufus d'intervenir devant vous. Je n'en étais pas prévenu car, si tel avait été le cas, j'aurais battu le rappel de mes partisans afin de nous opposer à cette déposition. Maintenant, Publius Cornélius Scipion Corculum nous apprend qu'une délégation carthaginoise est présente dans cette enceinte. C'est une atteinte intolérable à nos prérogatives et je vous le dis : il ne saurait être question de la recevoir. Sa présence à Rome est une insulte grave à la mémoire de nos soldats tombés à La Trébie et à Cannes en combattant contre Hannibal. Qu'elle retourne chez elle et attende que nous lui communiquions nos décisions lorsque bon nous semblera !

— Tu étais absent lors de la séance qui a décidé que cette délégation pourrait se présenter devant nous en cette journée et tu feins de faire comme si tu n'étais pas au courant de l'ordre du jour de nos délibérations aujourd'hui. Or celui-ci t'a été communiqué

régulièrement et, au début de la séance, tu n'as élevé aucune objection à ce sujet. Mieux, quand, dans mon discours, j'ai mentionné explicitement la présence des ambassadeurs puniques, tu n'as pas réagi ni manifesté ta désapprobation. Pourquoi le fais-tu maintenant ?

— J'ai changé d'avis depuis le début de cette séance.

— Libre à toi mais il est trop tard pour t'opposer à cette audience dont le principe a été voté par tes pairs. Ne pas accueillir dans cette enceinte ces délégués serait commettre une grave erreur qui nous aliénerait, à coup sûr, les sympathies de tous nos alliés, inquiets d'un pareil précédent. Veux-tu que les Grecs, les Ibères et bien d'autres peuples se révoltent parce que tu as décidé de les ignorer ou de les mépriser ? Vas-tu nous dire qu'il faut détruire non seulement Carthage, mais aussi Sagonte, Massalia ou Athènes ? Aussi, fit Publius Cornélius Scipion Corculum, je propose donc que nous invitions les Carthaginois à se présenter devant nous comme convenu. Qui y est favorable ?

Seul Marcus Porcius Caton s'opposa à cette requête et les sénateurs décidèrent qu'il était grand temps de nous faire chercher. Durant tout cet échange de propos acerbes, j'avais traduit à Azerbaal ce qui se disait afin qu'il puisse, s'il le souhaitait, modifier en conséquence certains termes de son discours.

Nous fûmes donc introduits dans la salle des délibérations de la curia Hostilia. Notre délégation se composait d'une dizaine de sénateurs et de moi-même, tous vêtus de la longue robe punique traditionnelle. Présenté par Cnaeus Marcellus Rufus, Azerbaal prit la parole d'un ton empreint d'une grande dignité :

— Romains, nous venons ici réclamer que justice soit faite. La fortune des armes nous a été défavorable et notre peuple a subi les conséquences de ses erreurs, à savoir la funeste confiance qu'il avait placée dans la famille Barca. Mon protecteur, Hannon le grand, aujourd'hui disparu, avait tout fait pour contrecarrer les ambitions criminelles d'Hannibal et de ses frères mais il ne fut pas entendu par nos concitoyens. Vous savez, mieux que moi, combien la populace, lorsqu'elle est abusée par des chefs irresponsables, peut se livrer à des emportements préjudiciables à la raison. Elle en a payé le prix.

Ces temps sont heureusement révolus et notre parti n'a cessé de vouloir réparer les erreurs du passé en exécutant scrupuleusement les clauses du traité conclu avec Scipion l'Africain, quoi qu'il nous en ait coûté. Depuis cette date, vous n'avez pas eu d'alliés plus fidèles que nous. Vous chercheriez en vain trace d'un quelconque manquement à

notre parole. Avec les sommes que nous vous avons versées ponctuellement, vous avez pu édifier des temples et des bâtiments publics qui font l'orgueil de votre cité. Je ne suis pas venu ici pour demander une modification du pacte conclu entre nos deux villes et qui, je l'espère, demeurera éternellement en vigueur. Nous ne demandons pas à récupérer nos colonies ni nos comptoirs. Non, ce que nous voulons, vénérables Pères conscrits, c'est la stricte application du texte en question. Or celle-ci pose des problèmes juridiques quasi insolubles à résoudre.

Votre allié Masinissa s'est emparé par trahison d'une partie des Grandes Plaines et d'une de nos provinces dont vous nous aviez garanti la possession. Nous aurions pu alors nous considérer en état de légitime défense et engager les hostilités contre lui. Mais le traité signé avec vous nous interdit toute opération militaire dirigée contre l'un de vos alliés sans avoir, au préalable, sollicité votre accord.

Rassurez-vous, nous ne voulons pas à tout prix faire la guerre pour obtenir satisfaction. Vous disposez de moyens de pression suffisants sur le souverain numide pour le ramener à la raison et l'obliger à accepter une solution pacifique de ce conflit.

De la sorte, vous porteriez un coup fatal aux menées de vos adversaires au sein de notre cité, en leur démontrant que la ville de Romulus, si elle sait se montrer sévère, peut aussi faire preuve d'équité et de générosité. Faute d'une intervention de votre part, hypothèse que nous n'osons envisager, nous devons en conclure qu'en dépit de nos gestes de bonne volonté vous ne songez qu'à une chose : réduire notre ville à la misère et la condamner, à plus ou moins long terme, à disparaître. Si l'on ne veut pas nous accorder réparation du préjudice subi et si, depuis la conclusion de la paix avec Scipion, vous estimez avoir à notre encontre des griefs légitimes, dites-le franchement et nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour dissiper les malentendus. Mais sachez une chose : nous préférons la mort à une servitude franche ou déguisée.

— Azerbaal, fit Cnaeus Marcellus Rufus, je te remercie de ta franchise. Je ne doute pas un seul instant de la sincérité de tes propos et de la loyauté du Conseil des Cent Quatre depuis que vous avez chassé de son sein les partisans des Barcides. Nous avons d'ailleurs si peu de griefs à votre égard que nous avons libéré, bien avant le versement intégral de l'indemnité de guerre, les otages garants de la bonne exécution de son paiement. Mais Masinissa est notre allié et nous ne pouvons malheureusement pas vous autoriser à entrer en guerre contre lui.

A ces mots, notre délégation éclata en sanglots et, en proie à la plus violente des émotions, se prosterna devant les sénateurs en les suppliant de revenir sur cette décision. Allongés sur le sol de marbre

de la curia Hostilia, nous versâmes des larmes abondantes, hurlant qu'on nous condamnait à mort, nous et nos familles, au mépris de la justice et de l'honneur. Au fond de moi-même, je n'étais pas d'accord avec la conduite adoptée par mes collègues. Toutefois, j'avais dû les imiter et je compris qu'Azerbaal n'avait pas eu tort de se livrer à cette comédie. Bon nombre de Pères conscrits, conscients de la fourberie du souverain numide, ne purent dissimuler leur émotion. Certes, en dignes fils de l'austère Rome, ils étaient choqués par notre comportement excessif : eux ne se seraient jamais abaissés à solliciter de façon aussi humiliante l'aide d'une puissance étrangère ou d'un ancien vainqueur. Ils ne pouvaient cependant pas rester insensibles à cette manifestation émouvante d'un patriotisme sincère. Publius Cornélius Scipion Corculum le réalisa et jugea alors opportun de prendre la parole :

— Azerbaal, je t'en prie, demande à tes collègues de se ressaisir. Vous avez mal interprété les propos de Cnaeus Marcellus Rufus. Rome vous interdit de prendre les armes contre Masinissa. Cela ne signifie pas que nous approuvions son geste. L'un de ses fils, Mastanabal, séjourne actuellement dans notre ville. Dès demain, nous lui demanderons de venir s'expliquer devant nous. Alors et alors seulement, nous pourrons nous prononcer et notre sentence, croyez-moi, aura force de loi.

À demi rassurés, nous nous retirâmes, attendant la suite des événements. Dûment chapitré par Marcus Porcius Caton, le jeune prince numide se présenta le lendemain devant les sénateurs et les mécontenta en fournissant des réponses tortueuses à leurs questions précises. Tout en admettant que son père avait annexé unilatéralement deux provinces, Mastanabal soutint que ce geste ne constituait pas une violation des traités passés avec Carthage. Selon lui, ses ancêtres avaient jadis concédé aux Puniques fuyant Tyr un morceau de territoire de la taille d'une peau de bœuf. La ruse d'Elissa, qui avait découpé en fines lanières la peau, leur avait permis d'occuper la région des ports et de la colline de Byrsa. Tout le reste, affirma Mastanabal appartenait aux Massyles et aux Masaesyles. En envahissant les Grandes Plaines, ces derniers n'avaient donc fait que récupérer leurs biens. Nous n'étions pas présents à cette séance mais Marcus Lucius Attilius m'en fit un compte rendu détaillé, ayant interrogé à ce sujet Publius Cornélius Scipion Corculum.

Ce dernier, fou de rage, avait interpellé le prince numide d'un ton qui ne souffrait aucune réplique :

— Mon ami, ta mauvaise foi est patente. Pendant des siècles, tes ancêtres ont laissé les Puniques étendre leurs domaines dans l'arrière-pays sans élever la moindre protestation. Mieux, ils leur ont prêté main-forte en leur fournissant des cavaliers et des fantassins pour

mener à bien ces conquêtes et pour se tailler un empire en Sicile, en Sardaigne et en Ibérie. Avant d'être nos alliés, vous avez été ceux de Carthage. Ton propre père a combattu mes parents en Ibérie, puis a changé de camp après le débarquement des légions romaines en Afrique. Lorsque la paix a été signée, il n'a pas revendiqué pour lui les domaines que nous abandonnions à notre ennemi de la veille. Lui qui se proclame notre plus fidèle ami n'a pas daigné nous consulter avant de s'emparer par trahison des Grandes Plaines et des villes voisines car il savait que nous condamnerions fatalement cette entreprise criminelle.

Aussi, je te donne l'ordre de partir sur-le-champ pour apporter à Masinissa le message suivant : « On a déjà fait et l'on fera encore beaucoup pour le roi des Numides afin de le récompenser de son dévouement ; mais l'on respectera la justice et l'on ne cédera rien à la faveur. Les Romains désirent que le territoire contesté reste à son propriétaire légitime et que les anciennes limites tracées entre les deux États soient respectées. Les Fils de la Louve n'ont pas rendu aux Carthaginois vaincus leurs villes et leurs terres pour leur arracher, par la violence, durant la paix, ce qu'ils n'ont pas voulu leur enlever par le droit de la guerre. » Qu'il se conforme en tous points à cette ligne de conduite et il n'aura pas à le regretter.

Le fils de Masinissa, comprenant qu'il était allé trop loin, avait alors tenté de trouver une porte de sortie en déclarant, d'un ton doux, à ses interlocuteurs :

— J'accepte de transmettre ce message à mon père mais je crois qu'il aurait plus de poids s'il lui était remis par l'un d'entre vous. Nous serions heureux de recevoir une ambassade du Sénat romain dont les membres pourraient infirmer ou confirmer les conclusions de Cnaeus Marcellus Rufus. C'est le moins que vous deviez à notre famille pour les multiples services qu'elle vous a rendus et je suggère qu'à la tête de cette délégation, vous nommiez Marcus Porcius Caton.

Désireux de ne pas envenimer la situation, Publius Cornélius Scipion Corculum s'était rangé à cette proposition en ces termes :

— Tu choisis là un homme dont la partialité est connue. Toutefois, qu'il en soit fait selon tes vœux ! Après tout, Rome respirera peut-être mieux lorsque ce vieux grincheux sera loin d'elle.

Sitôt avertie de cette décision, notre délégation reprit espoir. Le message que le Sénat avait adressé à Masinissa par l'intermédiaire de son fils était empreint d'une grande fermeté en dépit des formules flatteuses qu'il contenait. À sa lecture, le souverain numide y regarderait à deux fois avant de passer outre aux recommandations de ses puissants protecteurs et ceux-ci laissaient clairement entendre que sa qualité d'allié ne lui donnait pas tous les droits, notamment celui de violer impunément les traités signés par lui. Or nous savions que, sans

l'appui militaire de Rome, il n'était pas en mesure de poursuivre ses incursions au-delà de la région des Grandes Plaines. En décidant de lui envoyer cette mise en garde, Publius Cornélius Scipion Corculum s'était montré fidèle à la tradition pacifique de sa famille.

C'était là un premier point positif, le seul peut-être dont nous puissions nous targuer. Au sein de notre ambassade, les avis étaient plus partagés quant à l'annonce de la venue de Marcus Porcius Caton dans notre ville. Pour certains, c'était introduire le loup dans la bergerie et lui fournir une occasion inespérée de raviver sa haine et sa rancœur à notre encontre. À ma grande surprise, Azerbaal se montra d'un avis contraire. Certes, il eût préféré avoir affaire à un autre interlocuteur mais il ne doutait pas un seul instant que le vieux sénateur, confronté à l'évidence, devrait réviser son jugement et faire amende honorable, à tout le moins se montrer à l'avenir plus circonspect. C'était d'ailleurs l'avis des négociants puniques d'Ostie qui donnèrent un banquet somptueux en notre honneur pour nous féliciter des résultats obtenus. Leur optimisme était communicatif et nous repartîmes donc pour Carthage convaincus que Rome tiendrait ses promesses et enjoindrait à Masinissa de nous rendre nos possessions.

Chapitre 4

Portés par des vents favorables, nous mêmes cinq jours pour effectuer le trajet entre Ostie et Carthage. À peine débarqués, Azerbaal et moi-même nous rendîmes au Conseil des Cent Quatre où Hannon le Rab et Mutumbaal nous interrogèrent longuement sur notre séjour à Rome et sur l'état d'esprit des sénateurs. Je dois reconnaître que le chef de notre délégation me surprit agréablement par ses propos. Je craignais en effet qu'il ne cherchât à embellir la réalité et à s'appropriier tout le mérite du très maigre résultat obtenu par notre ambassade. Après tout, il était le beau-frère de l'homme le plus influent de notre cité et la méfiance qu'il nourrissait envers mon père aurait pu l'inciter à me nuire en m'accusant d'initiatives intempestives. Or il me couvrit d'éloges en soulignant l'aide précieuse que nous avait apportée mon ami Marcus Lucius Attilius grâce à ses relations avec Publius Cornélius Scipion Corculum. Et mon étonnement redoubla quand je l'entendis formuler une proposition à laquelle je ne m'attendais pas :

— Sous peu, Marcus Porcius Caton sera dans nos murs, mandaté par le Sénat romain. C'est un homme redoutable, le pire de nos ennemis. Il est rusé comme un vieux renard et cherchera dans chacun de nos gestes à son égard le piège que celui-ci cache. Un temps, je l'avoue, j'ai pensé que je serais le dignitaire le plus qualifié pour le recevoir. J'ai changé d'avis. Me sachant membre du parti de la paix, il en conclurait que nous cherchons à le berner en lui présentant uniquement les amis de Rome. Il est préférable de confier cette mission à Hasdrubal. Ses espions ont dû le renseigner à son sujet et lui apprendre que notre jeune ami était favorable à l'emploi de la force contre Masinissa. Ce choix lui prouvera qu'en dépit de leurs désaccords les Carthaginois parlent d'une même voix. Nous lui montrerons que nous avons si peu de choses à cacher que nous confions une tâche aussi délicate à l'un des représentants du parti de la guerre.

— Azerbaal, l'interrompit sèchement Mutumbaal, je ne puis te laisser parler de la sorte. Certes, mon fils a la fougue de la jeunesse et, lors de l'entrée des Numides sur notre territoire, il s'est laissé emporter au point de prendre une initiative regrettable pour laquelle Hannon et moi l'avons tancé. Mais c'est un officier loyal et intègre. Tu as pu toi-même constater qu'il a scrupuleusement obéi aux ordres reçus et calqué ses propos et ses gestes sur les tiens. Dois-je conclure qu'en

formulant cette proposition dans les termes que tu as utilisés, tu ajoutes foi aux rumeurs qui courent sur mon compte ? L'on m'accuse d'être le chef du parti barcide alors que ce dernier n'existe plus. Ton beau-frère peut en témoigner, je l'ai toujours secondé de mes sages conseils et je ne me suis jamais opposé à la politique de paix qu'il préconise. M'accuses-tu d'être parjure ou de jouer double jeu ? Quant à mon fils, je réponds de lui. Il sait trop dans quel état se trouve notre armée et il ne lui viendrait pas à l'idée de provoquer le courroux de notre visiteur.

— Loin de moi cette idée fit Azerbaal, approuvé d'un hochement de tête par Hannon le Rab. Je ne doute pas un seul instant de votre loyauté à tous deux. Toutefois, Marcus Porcius Caton est un Romain. Ce fut, dans sa jeunesse, un militaire expérimenté et il est persuadé que tous les jeunes gens, qu'ils soient citoyens de sa cité, grecs ou carthaginois, ne rêvent que d'une chose : mourir sur le champ de bataille pour défendre l'indépendance de leur patrie ou accroître ses domaines. Hasdrubal, à ses yeux, fait partie de cette espèce et il n'aura de cesse qu'il ne le prenne en défaut. Or ton fils, Mutumbaal, ainsi que tu l'as justement noté, est le premier à savoir que, dans les circonstances présentes, Carthage n'a pas les moyens de déclarer la guerre aux Fils de la Louve et j'espère qu'il saura faire quelques confidences amères à ce sujet à ce vieux grigou. Elles auront plus de poids que si elles émanaient de vieillards comme nous, habitués à ruser et à mentir. Voilà pourquoi il nous faut confier cette mission à ce jeune homme.

— Ne crains-tu pas, fit mon père, que les espions de Marcus Porcius Caton l'aient aussi informé qu'il a pour ami un Romain proche de Publius Cornélius Scipion Corculum, son principal rival ? Ne serait-il pas plus avisé de trouver dans nos rangs un sénateur ou un magistrat admirateur de Caton ?

— Crois-tu que ce dernier serait dupe de ce médiocre stratagème ? Peut-il exister dans notre cité un être assez fou pour se proclamer l'ami de celui qui termine toujours ses discours par la phrase : « Je vous le dis et le redis, illustres Pères conscrits, Carthage doit être détruite ! » Non, la sagesse commande que Hasdrubal soit chargé de recevoir ce maudit ambassadeur et de l'accompagner dans tous ses déplacements.

Hannon le Rab et mon père se rallièrent à cette suggestion et je dus déployer des trésors d'ingéniosité pour réserver le meilleur accueil possible à notre ennemi. Sachant qu'il refuserait d'être hébergé chez l'un d'entre nous, je le fis loger chez un prospère marchand romain de céramiques, un nommé Septimus Aurélius Rufus qu'on savait être d'une avarice sordide en dépit de ses richesses considérables. Sa demeure était meublée sommairement et il se nourrissait la plupart du

temps d'un maigre brouet et d'eau claire, le repas favori de Marcus Porcius Caton. Toutefois, parce qu'il devait sa fortune au commerce avec notre ville, j'étais sûr qu'il expliquerait à son illustre invité qu'une guerre entre Carthage et Rome serait préjudiciable aux intérêts de cette dernière.

Pendant de longues semaines, nous vécûmes dans l'expectative. Rome tardait à envoyer son ambassadeur et nos compatriotes installés sur les bords du Tibre nous avaient avertis que Marcus Porcius Caton continuait à siéger au Sénat comme si de rien n'était. Puis il partit pour ses terres sous prétexte de vérifier les comptes de ses intendants. Nos espions s'assurèrent de la réalité du fait et nous nous demandions quand ce maudit Romain se déciderait à remplir la mission dont il avait été chargé.

Un matin, un courrier du Conseil des Cent Quatre vint à Mégara m'informer qu'une trirème romaine était sur le point d'entrer dans le port. J'eus à peine le temps de sauter à cheval pour être là quand Marcus Porcius Caton débarquerait. Ayant trompé la vigilance de nos informateurs, il avait quitté sa propriété pour Rhégium où un navire l'attendait. Il voulait nous surprendre et je le compris tout de suite quand il me demanda de le conduire sur-le-champ au cothôn, le port militaire, qu'il soupçonnait regorger de bateaux de guerre. Il en fut pour ses frais. L'endroit ne contenait, en tout et pour tout, que les dix trirèmes en piteux état que notre ville avait eu le droit de conserver après la défaite de Zama. Ces misérables bâtiments étaient tout ce qui restait de l'imposante flotte de guerre punique d'antan qui nous avait permis de régner sur la grande mer. Leurs capitaines et leurs marins erraient, désœuvrés, et l'interrogatoire auquel ils furent soumis par le Romain – je fis office d'interprète – ne fut qu'une longue suite de plaintes et de récriminations. Les officiers se plaignirent de ne pouvoir sortir en mer que fort rarement et d'être dans l'incapacité d'assurer la protection des convois de bateaux marchands contre les pirates qui opéraient à partir de la Sardaigne ou de la Corse, attaquant indistinctement nos bateaux et ceux de Rome. Dans la foulée, nous visitâmes les arsenaux militaires où quelques centaines d'ouvriers réparaient tant bien que mal des armes en mauvais état et des cuirasses bosselées. La quasi-totalité d'entre eux étaient des esclaves que nous avions achetés après la disparition brutale de ceux qui avaient été employés à Oroscopa et ils ignoraient tout de l'existence des stocks que nous avions dissimulés dans la campagne autour de mon ancienne garnison.

Les jours suivants furent consacrés à l'inspection des murailles de Carthage. Elles étaient en bon état mais je pus faire remarquer à mon irascible compagnon que les casernes, où vivaient jadis des milliers d'hommes, n'en abritaient plus que quelques centaines et que

nous ne disposions que d'un millier de cavaliers. L'air méfiant, il me demanda :

— Où sont vos machines de guerre ? Où sont vos éléphants ?

— Les premières ont été détruites sur ordre de Publius Cornélius Scipion l'Africain et nous n'avons pas cherché à en construire de nouvelles puisque, jusqu'à l'intrusion dans la région des Grandes Plaines de vos alliés numides, la paix régnait dans ces contrées. Quant aux animaux qui faisaient jadis la gloire de nos armées, je puis te montrer quelques vieux pachydermes qui attendent de mourir de leur belle mort. Nous n'avons pas les moyens d'en acheter de nouveaux car il nous faudrait lancer des expéditions de chasse et celles-ci coûtent cher. Or, jusqu'à l'année dernière, nous devions vous verser un très lourd tribut et les caisses de notre Trésor, après l'envoi desdites sommes, étaient désespérément vides. Il nous aurait fallu lever de nouveaux impôts mais le peuple était écrasé par les taxes et n'aurait pas manqué de se révolter si nous avions voulu le pressurer un peu plus.

— Tu semblés regretter de n'avoir pas été en mesure de te procurer des éléphants.

— Crois-tu qu'il soit agréable à un jeune Carthaginois de voir sa cité réduite à ne pas pouvoir se défendre quand elle est attaquée ? Que dirais-tu si tu te trouvais à ma place et me faisais visiter une Rome vaincue ? À n'en point douter, ton cœur serait rempli d'amertume et de honte !

— Je ne rêverais que d'une chose : me venger et infliger à nos vainqueurs une défaite cuisante.

— Tu parles en Romain. Ton peuple est un peuple guerrier. Vos paysans et vos citadins passent la plus grande partie de leur jeunesse à servir dans vos légions dispersées aux quatre coins de l'Italie, de la Grèce et de l'Orient. Pour vous nourrir, vous avez recours aux livraisons de blé, d'huile, de vin et de viande des peuples que vous avez soumis ou des vastes propriétés qu'exploitent pour vos patriciens des centaines de milliers d'esclaves.

— Ne faisiez-vous pas de même autrefois ?

— Oui mais nous avons perdu toutes nos possessions de l'autre côté de la grande mer. De plus, mes concitoyens sont des gens pacifiques. Ce sont des marins, des commerçants, des artisans ou des paysans qui répugnent au métier des armes. Quand nous faisions la guerre, nous devions engager à prix d'or des mercenaires car mes compatriotes n'étaient pas assez nombreux pour former une armée digne de ce nom.

— Pourtant, tu es officier. Ne me dis pas que tu n'as pas d'hommes sous tes ordres.

— En nombre bien insuffisant et la plupart sont des étrangers

dont le courage est fonction de la solde que nous leur versons. Notre armée nous suffit à peine pour assurer l'ordre à Carthage et pour protéger nos garnisons aux frontières. D'ailleurs, quand Masinissa a envahi les Grandes Plaines, nous n'avons pu envoyer de renforts pour endiguer son avance.

— Ce qui ne vous empêche pas de solliciter notre autorisation pour lui déclarer la guerre afin de récupérer vos biens.

— Les Numides sont nos voisins et nous avons longtemps vécu en bonne entente. Nous ne souhaitons pas envahir leurs terres et y porter la désolation. Si Rome fait savoir au vieux roi qu'il doit se retirer des territoires qu'il a conquis, nous n'aurons pas à nous battre.

— Je vais te parler franchement, Hasdrubal : que ferez-vous si notre Sénat se refuse à vous donner satisfaction ?

— C'est une hypothèse que je préfère écarter car elle prouverait que ta cité viole la parole donnée devant l'autel de ses dieux. Je te sais assez pieux pour redouter en ce cas la vengeance de ceux-ci.

— Tu as réponse à tout et je dois t'avouer que tu es le premier Carthaginois capable d'ébranler mes convictions. Je comprends maintenant pourquoi Hannon le Rab et les tiens t'ont choisi pour m'accompagner durant cette visite. Mais c'est avec eux que je dois maintenant m'entretenir de choses sérieuses.

Préviens-les que je souhaite les rencontrer le plus rapidement possible.

Je transmis cette demande à mon père en lui rapportant fidèlement les paroles de mon interlocuteur. Mutumbaal me félicita chaleureusement de ma conduite et rendit compte à Hannon du tour heureux que prenaient les événements. Ce fut là son erreur. Car le beau-frère d'Azerbaal n'entendait pas laisser à ma famille le mérite d'avoir su écarter la menace de guerre et obtenir de Rome qu'elle désavoue Masinissa. S'il s'était contenté d'accorder une audience à Marcus Porcius Caton en présence des membres du Conseil des Cent Quatre, je crois sincèrement qu'un compromis aurait été trouvé, ménageant les susceptibilités des parties en présence. Mais Hannon le Rab était trop imbu de ses prérogatives pour se satisfaire de ce résultat. Il était le maître de notre cité et ne voulait pas que mon père bénéficie d'un surcroît de popularité.

Aussi prit-il une initiative qui constitua une maladresse lourde de conséquences. Sachant que Marcus Porcius Caton était passionné d'agriculture, il l'invita à passer quelques jours dans l'une de ses propriétés du Beau Promontoire pour y observer les travaux des champs et pour négocier seul à seul avec lui. Le chef carthaginois estimait que, de la sorte, son invité se rendrait compte que sa cité se préoccupait uniquement de rentabiliser l'intérieur des terres, abandonnant ainsi tout rêve d'expansion au-delà des mers.

Le Romain fut au début ravi de cette escapade à la campagne. Il interrogea longuement les paysans sur les techniques qu'ils utilisaient pour obtenir d'aussi belles récoltes. Visiblement, il comptait enrichir son fameux traité de quelques chapitres supplémentaires. Hannon le Rab respira. À tort. Car, au fur et à mesure qu'il découvrait les formidables potentialités de l'économie carthaginoise, Marcus Porcius Caton sentait sa haine se raviver. Les richesses impudemment étalées sous ses yeux constituaient pour lui une insulte à la relative pauvreté de Rome dont les conquêtes avaient épuisé les finances. L'ennemi était certes vaincu mais surpassait Rome en bien des domaines. C'était là encore à ses yeux un exemple de la fameuse « perfidie punique » dont les siens avaient tant eu à souffrir dans le passé. Il comprit que, si on laissait Carthage exploiter son arrière-pays, elle acquerrait bientôt une position de quasi-monopole dans le commerce des grains, de l'huile et du vin, menaçant de la sorte la production des paysans romains. Quant au luxe des propriétés des aristocrates carthaginois, il le choqua. Il redoutait en effet que les négociants romains se rendant de l'autre côté de la grande mer ne soient impressionnés par cette prospérité et ne finissent par vouloir adopter notre mode de vie, contrastant avec l'austérité des mœurs de sa cité. Tous mes efforts se révélèrent vains. À l'issue de sa visite, il était plus que jamais convaincu de la nécessité de détruire Carthage.

Avant son départ, il ne souffla mot de ses réflexions et les paroles aimables qu'il eut pour Hannon le Rab et moi-même nous réconfortèrent. Nous étions persuadés d'avoir eu gain de cause. Quelle ne fut donc pas notre déception quand nous apprîmes par l'un de nos espions la teneur du rapport qu'il avait rédigé pour ses pairs :

« Carthage vit en paix et ne cherche pas la guerre. Elle n'en a pas les moyens comme j'ai pu le constater. Elle n'en est que plus dangereuse. Jamais je n'ai vu une ville posséder autant de richesses et être en mesure d'accroître à l'infini celles-ci grâce au labeur et à l'ingéniosité de ses habitants. Si nous n'y prenons garde, elle supplantera nos commerçants dans tous les ports de la grande mer et Ostie sera bientôt déserté par les navires en provenance de Grèce et d'Orient. Privée de travail, la plèbe murmurerait contre nous et nous accuserait d'être responsables de ses malheurs.

« Il convient donc d'entraver le développement de cette cité et de faire sentir le poids de notre autorité. Pour l'heure, le seul moyen d'y parvenir est d'encourager secrètement Masinissa à poursuivre ses opérations militaires. Il occupe certes indûment des territoires puniques mais ce sont là autant de richesses qui ne tombent pas dans les coffres du Trésor de notre adversaire. Tant que ce dernier sera menacé par les Numides, il multipliera les concessions dans l'espoir de mériter notre bienveillance. Laissons les choses traîner jusqu'à ce que

les protagonistes finissent par négocier un compromis auquel nous donnerons, bien entendu, notre garantie. »

Les négociants carthaginois installés à Ostie nous firent savoir que le rapport de Marcus Porcius Caton avait été favorablement accueilli par ses collègues, y compris par ses adversaires au sein du Sénat. A leur grand soulagement, le farouche vieillard n'avait pas mis à profit son séjour en Afrique pour réclamer une fois de plus la destruction pure et simple de la cité d'Elissa. Il se contentait de proposer une solution évitant le recours aux armes. Si on l'écoutait, les portes du Temple de Janus resteraient closes, signe que la ville de Romulus n'était pas en guerre avec ses voisins. On lui sut gré de cette relative et surprenante modération. Par déférence envers leur illustre aîné, les Pères conscrits suivirent ses consignes de prudente neutralité et firent savoir à Hannon le Rab qu'il devait négocier avec son voisin un accord de paix, étant entendu qu'il lui était interdit de recourir à la force et de lever une armée pour récupérer les Grandes Plaines et la région de Tysca.

C'est dans ces circonstances que s'introduisit dans notre ville le germe d'une discorde fatale, responsable de tous nos malheurs futurs. Certains seront surpris de cette affirmation mais, à mes yeux, le véritable responsable de la destruction de notre cité n'est pas Publius Cornélius Scipion Aemilianus mais Marcus Porcius Caton bien que ce dernier n'ait pas vécu assez longtemps pour voir la réalisation de son rêve. Son rapport provoqua en effet une grave crise politique au sein du Conseil des Cent Quatre dont les différentes factions ne cessèrent dès lors de se déchirer, de nouer des alliances passagères et dont les membres, plutôt que d'œuvrer au salut de notre patrie, cherchèrent tantôt à se concilier les bonnes grâces de notre ennemi, tantôt à pousser ce dernier à bout et à ruiner toute possibilité de trouver une issue honorable à la crise. Certes, je n'en étais pas encore conscient, mais, avant même le début des hostilités, nous avions déjà perdu la guerre et ce même si nous avions disposé d'une armée supérieure en nombre à celle de nos adversaires. Je frémis de rage en dictant cette phrase à Magon mais Carthage a péri dans les flammes parce qu'elle n'avait plus en elle la volonté de vivre, ses citoyens étant devenus étrangers les uns aux autres et incapables d'opposer à l'ennemi un front commun.

Un signe aurait dû m'alerter : la rupture, au début imperceptible, entre Hannon le Rab et Azerbaal. Le premier, contrairement à toute attente, n'avait manifesté aucune inquiétude en

prenant connaissance du rapport de Marcus Porcius Caton. Son calcul était d'une naïveté déroutante. Masinissa s'était emparé de riches terres agricoles mais il ne disposait pas de la main-d'œuvre nécessaire pour les exploiter. Certes, les esclaves des colons carthaginois étaient restés sur place mais leurs maîtres étaient les seuls à maîtriser les techniques indispensables pour faire pousser d'abondantes récoltes et transformer les raisins en un vin lourd et capiteux. De surcroît, les acheteurs de ces produits habitaient Carthage et un édit du Conseil des Cent Quatre interdisait à nos concitoyens de commercer avec les régions annexées. Quant aux négociants romains installés à Cirta[2], ils y réfléchiraient à deux fois avant d'acheter ladite production. Hannon le Rab avait fait savoir aux Fils de la Louve qu'un tel geste serait considéré comme inamical. Ravi de jouer un mauvais tour à Marcus Porcius Caton, Publius Cornélius Scipion Corculum avait fait interdire l'entrée du port d'Ostie aux marchandises en provenance des Grandes Plaines et de Tysca sous peine de lourdes amendes imposées aux contrevenants. Masinissa était donc ainsi à la tête de terres dont l'entretien grèverait lourdement son budget. Tôt ou tard, il chercherait à négocier un accord et rendrait les territoires conquis moyennant le versement d'une centaine de talents.

Cette stratégie n'était pas du goût d'Azerbaal, pourtant jusque-là allié indéfectible de son beau-frère et que mes amis n'hésitaient pas à considérer comme responsable de l'arrestation et de l'exil de dizaines d'entre eux. Or, depuis son voyage à Rome, il avait changé du tout au tout. Comme tous les êtres fourbes, il conservait en lui un restant d'honnêteté. C'était son jardin secret, sa raison secrète de vivre sans totalement déchoir à ses propres yeux. Il avait trop sincèrement cru aux promesses de Rome pour ne pas être ulcéré par la mauvaise foi de Marcus Porcius Caton. Excessif comme seuls peuvent l'être les gens de sa trempe, il avait sombré dans le désespoir et s'était retiré dans sa luxueuse propriété de Mégara, ruminant son chagrin et sa colère.

Un matin, il se présenta devant le Conseil des Cent Quatre dont je commandais la garde, dignité qu'on m'avait accordée pour me remercier de mes bons et loyaux services durant mon séjour à Rome et la visite de Caton. D'une voix cassée par l'émotion, Azerbaal s'adressa à ses collègues :

— Magistrats de la plus belle cité du monde, c'est pour moi un honneur insigne que de siéger parmi vous. Je dois maintenant renoncer à ce privilège pour des raisons qu'il m'est pénible d'exposer devant vous. Depuis vingt ans, je consacre toute mon énergie à la vie publique et, pour cela, j'ai négligé mes intérêts personnels. Mes intendants en ont profité pour me gruger et je me trouve aujourd'hui dans une situation financière catastrophique. La quasi-totalité de mes propriétés est hypothéquée et mes créanciers, de véritables vautours,

ne sont prêts à m'accorder un répit qu'à la condition que je mette moi-même de l'ordre dans mes affaires et que je chasse ceux qui ont abusé de ma confiance. Vous le savez, j'appartiens à l'une des plus illustres lignées de cette ville et je ne puis priver mes enfants de l'héritage qui leur revient de droit. Aussi est-ce le cœur lourd que je vous supplie de me décharger provisoirement de mes fonctions et de m'autoriser à me retirer dans mes terres.

Ses collègues firent mine de le croire. Les uns n'ignoraient pas que ses propos contenaient une part de vérité. Habitué à mener grand train de vie, les aristocrates carthaginois avaient pris la fâcheuse habitude de s'endetter et Azerbaal pouvait donc compter sur la compréhension de nombreux sénateurs tout aussi désargentés que lui. Les autres étaient trop heureux de le voir s'éloigner pour un temps de la scène publique. Si les pourparlers avec Masinissa aboutissaient, il ne pourrait en retirer aucun bénéfice et cela les comblait d'aise. Aussi lui octroya-t-on le congé qu'il sollicitait.

Azerbaal partit donc sur-le-champ pour ses domaines du Beau Promontoire. Par mes agents, j'appris qu'il fréquentait assidûment le marché d'Aspis, surveillant en personne la vente de ses récoltes à de prospères négociants romains. Ses anciens amis ne tardèrent pas à se gausser de ce rustaud qui, après avoir dialogué avec les puissants de ce monde, en était désormais réduit à parler au cul de ses vaches. Je ne fus pas le dernier à rire de lui afin de donner le change.

En fait, je savais que sa soudaine passion pour les choses de la terre était le seul prétexte qu'il avait trouvé pour quitter Carthage sans éveiller les soupçons de son beau-frère Hannon le Rab. Il lui fallait à tout prix être loin des regards indiscrets pour recevoir un homme dont tout le séparait : moi-même. Je l'ai dit, à l'époque, j'étais devenu un personnage important en dépit de ma jeunesse. A mon retour de Rome, j'avais été désigné comme boétharque, c'est-à-dire comme chef des auxiliaires de l'armée. J'avais sous mes ordres les quelques centaines de mercenaires demeurés au service de notre ville. Pareille distinction m'avait valu d'être ardemment courtoisé par les chefs du parti démocratique favorable à la reprise de la guerre avec Rome. J'avais fait mine de repousser leurs avances mais j'étais devenu en secret un des leurs. Renseigné par ses espions, Azerbaal l'avait appris et il entendait mettre à profit les relations que nous avions nouées lors de notre séjour à Rome pour prendre langue avec mes amis.

Au début, ceux-ci se montrèrent plutôt réticents à l'idée de s'allier à celui qui les avait persécutés durant des années. Il me fallut beaucoup d'habileté afin de leur expliquer qu'Azerbaal, pour une fois, ne jouait pas double jeu. La déconvenue qu'il avait essuyée auprès des Pères conscrits lui avait ouvert les yeux. Il pressentait que leur refus d'intervenir dans le conflit avec Masinissa dissimulait une adhésion

tacite aux cruels desseins de Marcus Porcius Caton. Face à cette menace, il avait compris que tous les patriotes carthaginois devaient oublier leurs dissensions et unir leurs forces afin de sauver leur ville de la destruction.

Les dirigeants du parti barcide m'autorisèrent donc à entamer des discussions avec lui. Ils ne risquaient pas grand-chose en prenant cette décision. Officiellement, je n'étais point l'un d'entre eux et ils pourraient toujours, le cas échéant, me désavouer. Officieusement, il ne leur déplaisait pas de sonder les reins et le cœur de mon interlocuteur, quitte à se targuer, par la suite, d'avoir été les véritables instigateurs de son ralliement à notre cause. Nous dûmes redoubler de prudence pour organiser une rencontre sans éveiller les soupçons de Hannon le Rab. Celui-ci entretenait une nuée d'espions et je devais faire preuve de la plus grande prudence. Fort heureusement, un homme vint à ma rescousse, mon ancien précepteur, Aristée. Il vivait toujours dans notre palais de Mégara et mon père lui versait une modeste pension pour le remercier de ses services. Nous montâmes une ruse qui nous amusa beaucoup. Mon vieux professeur fit mine de s'être fâché avec moi et clama partout qu'il devait trouver un nouvel emploi.

Or Azerbaal avait des enfants en âge d'étudier et il le prit à son service après qu'Aristée lui eut rendu visite.

Celui-ci revint à Mégara pour prendre ses affaires et put donc me transmettre une lettre de son nouveau maître, fixant les conditions de notre rencontre dans sa propriété du Beau Promontoire. Restait à trouver le moment propice. Or, Hannon le Rab m'annonça qu'il s'absentait quelques jours de Carthage pour une partie de chasse en compagnie de mon père. Il me proposa de me joindre à eux. Je fis semblant d'être flatté par son invitation mais, l'air gêné, je lui confiai que j'avais un rendez-vous galant avec la fille d'Itherbaal, le chef de la faction pro-numide au sein du Conseil des Cent Quatre. La jeune fille, dis-je, était tombée éperdument amoureuse de moi, à la grande fureur de ses parents, et je suppliai Hannon de ne pas contrarier nos projets. Cela le fit beaucoup rire et il m'accorda libéralement une permission.

Un soir, alors que la nuit commençait à tomber, deux coureurs à pied se présentèrent aux portes du domaine d'Azerbaal pour l'avertir de mon imminente arrivée. J'avais voyagé à bord d'une litière portée par huit robustes Éthiopiens aux muscles saillants. Je ne fus pas fâché de m'extirper de ma prison ambulante et de poser le pied sur le sol. Mon hôte m'attendait à l'entrée de sa maison.

— Sois le bienvenu, me dit-il d'un ton affable. Je te sais gré d'avoir accepté ma proposition et je te prie de bien vouloir excuser les précautions singulières que j'ai dû prendre afin que nous nous rencontrions. La ville, tu le sais, grouille d'espions à la solde du

Conseil des Cent Quatre et ceux-ci n'auraient pas manqué d'informer Hannon le Rab s'ils m'avaient vu pénétrer dans ton palais de Mégara. As-tu vérifié que personne ne t'a suivi ?

— Ne t'inquiète pas. J'ai laissé quelques mercenaires triés sur le volet en arrière-garde. Ils ont l'ordre d'arrêter tout passant suspect et je leur fais confiance pour se débarrasser d'éventuels importuns. Cessons de parler de ces détails. Il me tarde d'apprendre ce que tu as à me dire.

— Entrons dans ma demeure : nous y serons plus à l'aise pour deviser.

La villa d'Azerbaal regorgeait de richesses sauvées de la cupidité de ses créanciers : statues importées de Grèce, lourds meubles dorés provenant des meilleurs ateliers d'Alexandrie, torchères et tables fabriquées en Sicile, lourdes tentures d'origine tyrienne, peaux de panthères et défenses sculptées d'éléphants amenées de l'intérieur des terres par les nomades garamantes. Couchés sur de confortables lits de repos, nous prîmes une légère collation en devisant sur les travers de nos connaissances communes. Quand les esclaves eurent emporté les reliefs du repas, Azerbaal entra dans le vif du sujet :

— Hasdrubal, mon séjour sur les bords du Tibre m'a ouvert les yeux. Certes, tous les Romains ne souhaitent pas notre disparition mais les plus fidèles de nos amis dans cette ville ne sont pas prêts à prendre notre défense contre Masinissa. Pourtant, il ne leur aurait pas été difficile de faire preuve de fermeté envers lui. Il leur doit tout et il n'est rien sans eux. Son peuple est un ramassis d'aventuriers et de rebelles prêts à servir celui qui leur promettra le plus de rapines et de pillages. Il a pu se maintenir sur son trône uniquement parce que des détachements romains stationnent en permanence dans sa capitale, Cirta, sous prétexte de veiller à la sécurité d'une centaine de négociants italiens. Rome n'a qu'un mot à dire pour se faire obéir de lui. Voilà pourquoi l'indulgence dont elle fait preuve à son égard me paraît être de mauvais augure.

— Crois-tu que le Sénat ait été au courant de ses projets et l'ait autorisé à s'emparer des Grandes Plaines ?

— Non. Je suis persuadé qu'il a agi de sa propre initiative. Il voulait sonder notre capacité de résistance et notre degré d'influence sur les bords du Tibre. A la moindre rebuffade des Romains, il aurait retiré ses troupes en prétextant hypocritement que ses généraux avaient profité de sa maladie pour se lancer dans une pareille expédition. N'oublie pas qu'il a plus de quatre-vingts ans et que les séquelles des blessures reçues au combat le tiennent souvent alité des semaines durant, l'empêchant de diriger son royaume. Ce vieux renard avait donc un alibi tout prêt si les Romains condamnaient son geste mais il n'a pas eu besoin de l'utiliser.

— Pourtant, fis-je, le Sénat a remis à son fils un message condamnant sans équivoque son initiative.

— Sans doute, rétorqua Azerbaal, mais notre farouche ennemi Marcus Porcius Caton a tout fait échouer en rédigeant, après son retour d'Afrique, le rapport dont tu connais la teneur. Entre nous et Masinissa, Rome a décidé de ne pas choisir mais d'observer qui sortira vainqueur de cette épreuve de force. Si nous déclarons la guerre, en dépit du veto qui nous a été signifié, il nous sera possible d'écraser ses troupes avant que les légions romaines, qu'il aura appelées à la rescousse, ne foulent le sol de l'Afrique. Publius Cornélius Scipion Corculum, déjà favorablement disposé à notre égard, en tirera les conséquences et entérinera la situation ainsi créée tout en abreuvant Masinissa de paroles consolatrices.

— Nous avons donc tout intérêt à déclencher les hostilités comme je l'avais suggéré dès le début de cette affaire.

— Oui. Pour cela, il nous faut disposer de la majorité au sein du Conseil des Cent Quatre. Tu n'ignores pas que la moitié de ses membres appartient à la faction d'Hannon le Rab, hostile à toute opération militaire. La plupart sont trop timorés pour prendre pareille décision, contraire aux dispositions du traité signé avec Scipion l'Africain. Ce n'est pas tout. Nous devons compter aussi avec les membres du parti pro-numide que les agents de Masinissa abreuvent d'or et de cadeaux pour acheter leurs consciences et leurs votes.

— Dans ce cas, nous devons conjuguer nos efforts dans le plus grand secret. Je suis persuadé qu'au sein de sa faction tu disposes encore d'amis sûrs, capables de rallier à tes vues les hésitants s'ils sont avertis des dangers qui pèsent sur notre cité et de la nécessité de donner un coup d'arrêt aux empiétements intolérables de nos voisins.

— C'est bien ce que je me propose de faire, Hasdrubal. Je suis persuadé qu'une centaine de sénateurs sont prêts à me suivre. Cela signifie toutefois un renversement des alliances au sein du Conseil des Cent Quatre.

— Je le sais et c'est ce qui me paraît le plus difficile à réaliser. Mes amis ont dû endurer bien des brimades et des humiliations après que vous avez pris le contrôle du Conseil. Certains ont été emprisonnés, d'autres exilés ou condamnés à de lourdes amendes. Ces mésaventures ont créé des ressentiments et des haines difficiles à effacer.

— La perspective pour eux de revenir au pouvoir, avec tous les avantages que cela suppose, les consolera au centuple de leurs déboires passés. Après tout, mes propres partisans ont aussi des griefs à votre encontre. Du temps de leur splendeur, vos chefs, les Barca, ne se sont pas mieux comportés envers leurs adversaires. Nous sommes donc quittes. Crois-moi, il est temps de tirer un trait sur ces

polémiques stériles et de penser au futur.

— Sur ce point, Azerbaal, je ne puis que te donner raison. Quels sont tes plans ?

— Nous devons disposer d'un motif sérieux pour déclarer la guerre à Masinissa et le rendre responsable du début des hostilités. Je compte quelques bons amis parmi les Numides. L'un de leurs généraux, Bythias, est profondément courroucé contre l'un des fils du roi, Mastanabal, devenu l'amant de sa femme. Il fait mine de ne rien savoir afin d'éviter une disgrâce plus humiliante que ses déboires conjugaux. Mais il lui tarde de se venger et j'ai fait discrètement appel à ses services. Nous avons mis au point le stratagème suivant : certains de ses hommes attaqueront l'un de nos villages qu'ils incendieront et dont ils chasseront les habitants.

Leur visage sera soigneusement dissimulé afin qu'on ne puisse les identifier.

Nos paysans, apeurés et ruinés, se réfugieront à Carthage et le spectacle de leur infortune tirera des larmes aux plus endurcis de nos concitoyens. Mes agents et les tiens en profiteront pour donner le signal d'une insurrection populaire et nous obligerons le Conseil des Cent Quatre à bannir ceux de ses membres partisans de Masinissa. A partir de ce moment, nous pourrons mettre Hannon le Rab en minorité et lancer une expédition punitive contre notre voisin en plaissant la légitime défense.

— Ton plan me paraît judicieux et tu peux être assuré de mon appui. Maintenant, il est temps d'aller dormir. Demain, je rentrerai à Carthage par des chemins détournés et nous aurons l'occasion de nous revoir sous peu afin de passer à l'action.

Un matin, les sentinelles en faction sur la tour surplombant la porte d'Utique distinguèrent dans le lointain un nuage de poussière. Leur officier, redoutant une incursion de pillards, ordonna à une forte escouade de cavaliers de partir en reconnaissance. A leur retour, les éclaireurs le rassurèrent à moitié. Il ne s'agissait pas d'une troupe ennemie mais d'une longue colonne de réfugiés, forte de plusieurs centaines de personnes, venant d'une bourgade située à la limite des Grandes Plaines et du territoire d'Utique.

Interrogés, les fuyards racontèrent le malheur soudain qui s'était abattu sur eux il y avait de cela trois jours. Alors que les hommes vaquaient aux champs ou commerçaient dans leurs humbles échoppes, un détachement de Numides, au visage masqué par une pièce de tissu, avait fait irruption dans la localité. Il leur avait fallu moins d'une heure pour incendier les maisons, les greniers à blé, les bâtiments publics et égorger le bétail. Curieusement, ils s'étaient abstenus de molester la population rassemblée sur la place du village et rejointe par ceux qui travaillaient aux champs. Le chef du commando numide

avait ordonné à la foule terrorisée de prendre immédiatement la route de Carthage s'ils ne voulaient pas être massacrés par d'autres soldats dissimulés dans les collines environnantes.

Quand le pitoyable cortège pénétra dans l'enceinte de la métropole punique, la foule massée près de la porte d'Utique ne put retenir ses larmes. Compatissante, elle offrit aux malheureux un abri provisoire dans des bâtiments inoccupés situés dans le faubourg mi-urbain, mi-rural de Mégara. Les plus excités se répandirent en ville et envahirent les tavernes nombreuses dans le quartier du port marchand. Le vin aidant, le ton monta rapidement et les récits les plus fantaisistes commencèrent à circuler. Ce n'était point une bourgade mais des dizaines de villages qui auraient été incendiés par les soudards à la solde de Masinissa. Ceux-ci, non contents de massacrer les vieillards et les enfants en bas âge, auraient violé aussi bien les jeunes filles que de vénérables matrones, sous les yeux horrifiés de leurs mères et de leurs époux.

Les agents du Conseil des Cent Quatre ne furent pas sans remarquer que les propagateurs de ces mauvaises nouvelles étaient des agents au service d'Azerbaal. La bourse pleine de menue monnaie, ils prenaient soin de renouveler les consommations de leurs auditeurs et les patrons des tavernes durent sortir de leurs celliers leurs réserves d'amphores. À la tombée de la nuit, les groupes devinrent plus nombreux et des rixes éclatèrent entre ceux qui minimisaient la portée des événements survenus et ceux qui se proclamaient partisans de représailles impitoyables. À la taverne du Dauphin agile, un mystérieux personnage, dont les habits luxueux attestaient qu'il devait rarement fréquenter les quartiers populaires, se tailla un franc succès en suggérant à la plèbe de se réunir, tôt le lendemain matin, sur le maqom pour exiger du Conseil des Cent Quatre une réaction à la mesure de l'insulte faite à la cité d'Elissa.

Les agents d'Hannon le Rab rapportèrent immédiatement ce fait à leur maître. Celui-ci, entouré de ses principaux conseillers, interrogea ses proches :

— Dois-je donner l'ordre à la garde de disperser sans pitié ceux qui s'attrouperont demain matin devant le bâtiment du Sénat ?

— Tu le pourrais mais je te le déconseille, lui rétorqua un nommé Giscon. Les hommes ne sont pas sûrs et nous ne pouvons compter sur les auxiliaires d'Hasdrubal le boétharque. À l'évidence, il fait partie du complot ourdi contre toi et il trouvera tous les bons prétextes pour ne pas faire intervenir ses troupes.

— Nous sommes donc perdus !

— Non. Il nous suffit de gagner du temps en faisant mine de céder aux exigences de la populace.

— Quelles sont-elles ?

— Elle crie vengeance et nous demande de lancer une expédition punitive contre Masinissa. C'est un risque qu'il nous est difficile de prendre. Mais nous pouvons trouver une parade.

— Laquelle ? interrogea Hannon le Rab.

— Au sein du Conseil, le souverain numide compte une quarantaine de partisans qui s'empresseront de voler à son secours. Détournons sur eux la fureur de nos concitoyens en les désignant comme traîtres à Carthage et en les bannissant de nos murs. Ils sont fortunés et il nous suffira d'annoncer que le produit de la vente de leurs biens sera distribué aux indigents et aux réfugiés. Ces misérables seront trop heureux de se partager quelques menues pièces de monnaie et ils ratifieront notre choix en nous acclamant comme les sauveurs de la patrie. Hasdrubal et ses amis en seront pour leurs frais et il sera grand temps, par la suite, quand le calme sera revenu, de leur faire payer leur comportement irresponsable.

— Giscon, tu as eu une idée géniale et nous la suivrons. Le lendemain, dès les premières lueurs de l'aube, la foule arriva par petits groupes compacts sur le maqom. Hommes, femmes et enfants, tout le petit peuple de la cité d'Elissa semblait s'être donné rendez-vous en ce lieu. Les visages étaient graves et certains étaient venus armés de lances ou de lourdes masses, ce qui en disait long sur leurs intentions. Lorsque les réfugiés, victimes de la barbarie des Numides, arrivèrent de leur campement provisoire de Mégara, une formidable ovation s'éleva de la foule désireuse de leur manifester sa solidarité.

Les membres du Conseil des Cent Quatre eurent du mal à se frayer un passage pour gagner le bâtiment du Sénat où devaient se tenir leurs délibérations. Arrivé le dernier, Hannon le Rab ouvrit la séance. D'une voix forte et assurée, il s'adressa à ses collègues :

— Illustres membres du Conseil, vous savez que j'ai toujours été favorable à la paix et que j'ai combattu tous ceux qui voulaient nous lancer dans les entreprises funestes dont les Barcides furent les initiateurs. L'odieuse agression dont ont été victimes nos concitoyens d'une bourgade éloignée doit être condamnée avec la plus grande vigueur et des ambassadeurs munis d'instructions très précises sont déjà partis pour Cirta afin de rencontrer Masinissa et d'exiger de lui le châtiment des coupables. De la réponse qui leur sera apportée dépendra l'attitude que nous adopterons. Je n'exclus aucune hypothèse et j'ose espérer que le souverain numide agira en monarque avisé.

— Tu as eu tort d'envoyer cette délégation sans nous consulter au préalable, fit Itherbaal, le chef de la faction pro-numide. Il aurait mieux valu mener une enquête approfondie sur cet incident avant d'entreprendre une démarche aussi impudente. De la sorte, tu désignes Masinissa comme le coupable alors que d'autres hypothèses peuvent

être envisagées. Honorables membres du grand Conseil, vous le savez, les habitants de ces régions sont de nature belliqueuse, qu'ils soient numides ou puniques. Dans le passé, il est arrivé à de fréquentes reprises que nos concitoyens, rebelles à l'autorité de nos magistrats, mènent des opérations chez les Massyles ou les Masaesytes pour s'emparer de leurs troupeaux et de leurs récoltes. Qui vous permet d'affirmer que l'attaque en question n'est pas un acte de représailles des Numides destiné à venger une expédition criminelle fomentée par nos compatriotes et dont nous n'aurions pas eu vent ? Avant d'accuser autrui, demandons-nous qui sont les vrais coupables car je nourris certains soupçons sur les inspireurs réels de cet acte abominable. Malheureusement, je ne puis en apporter la preuve devant vous pour le moment.

Ces paroles suscitèrent dans l'Assemblée une véritable explosion de colère. Plusieurs sénateurs quittèrent leurs places pour se diriger vers Itherbaal et ses partisans avec des intentions qui n'avaient rien d'amical. On entendait des cris fuser de partout :

— Malheur à ceux qui se réjouissent de la ruine de nos compatriotes !

— Mort aux traîtres ! Ils ne sont pas dignes du nom de Carthaginois. Livrons-les au peuple afin que ceux-ci les massacrent sans pitié !

— Puisse Baal Hammon réduire en cendres tous ceux qui vous soutiennent. Vous êtes pires que des chiens car ceux-ci se révoltent parfois contre leur maître lorsqu'ils les maltraitent. Vous, vous préférez sacrifier les vôtres parce que le roi d'une tribu de sauvages dépenaillés consent parfois à vous gratifier d'un sourire.

D'un geste de la main, Hannon le Rab signifia aux protestataires de regagner leurs places et de faire silence. Puis, pointant un doigt menaçant vers Itherbaal, il fulmina :

— Même Hannibal Barca, qui causa tant de mal à notre cité, n'a jamais préféré les intérêts d'un étranger à ceux de ses frères de sang. Itherbaal, ta conduite est inqualifiable et j'observe avec tristesse qu'aucun de tes partisans n'a eu le courage et la lucidité de s'opposer à ton funeste comportement. Ce serait négliger les intérêts vitaux de notre patrie que de laisser un tel crime impuni. Aussi, en ma qualité de principal magistrat de Carthage, je propose que toi et les tiens soyez bannis à tout jamais de cette ville et que vos biens soient confisqués afin que le produit de leur vente serve à soulager les souffrances des réfugiés et des indigents. Vous aurez deux jours pour quitter vos demeures avec vos familles. Gardez-vous bien de protester car cette décision est à mes yeux encore bien trop clément. J'aurais pu vous faire condamner à mort mais j'y ai renoncé car certains de vos ancêtres ont servi vaillamment notre ville et c'est à leurs mérites

insignes que vous devez de pouvoir rester en vie. Illustres membres du grand Conseil, approuvez-vous cette sentence ?

Une forêt de mains se leva cependant que les partisans d'Itherbaal étaient encerclés par les gardes et conduits sous forte escorte vers une sortie isolée du bâtiment afin de les soustraire à la furie de la foule déjà avertie du sort qui leur avait été réservé.

Deux jours après ce vote, les malheureux, suivis de leurs familles, quittèrent la ville sous les quolibets et les huées des passants. Ils se dirigèrent vers Cirta où ils escomptaient être reçus par Masinissa et récompensés de leur fidélité. Le roi les vit arriver avec un certain déplaisir. Tant qu'ils siégeaient au sein du Conseil des Cent Quatre, ces hommes lui avaient été utiles et il avait tout fait pour se concilier leurs bonnes grâces. Aujourd'hui, ils n'étaient plus que des exilés dont le retour dans leur patrie était improbable. Leur offrir l'hospitalité et des charges à sa Cour risquait fort de mécontenter un peu plus Hannon le Rab. Aussi les fit-il assigner à résidence très loin de sa capitale sans leur verser le moindre argent. En quelques mois, bon nombre de ces Carthaginois, jadis à la tête d'immenses domaines, périrent de faim ou de froid, les autres en furent réduits à mendier à la sortie des temples pour nourrir leurs familles.

Face à la détermination de Carthage et à l'apparente neutralité de Rome, Masinissa avait fini par comprendre qu'il avait agi un peu trop à la légère. Il était temps de donner quelques gages d'apaisement à la cité d'Elissa. Aussi prit-il contact avec Hasdrubal l'étourneau, un membre du Conseil des Cent Quatre, qui avait épousé l'une de ses petites-filles, et qui comptait au nombre des sénateurs les plus modérés. Il lui annonça la prochaine arrivée d'une ambassade extraordinaire conduite par deux de ses fils, Gulussa et Micipsa. Ils seraient porteurs de propositions visant à mettre fin à la crise. Les jeunes princes devaient informer les magistrats carthaginois que l'attaque du village qui avait déclenché la crise était le fait de rebelles ayant agi à l'insu de leur roi. Des recherches étaient effectuées pour retrouver les coupables. Une fois ceux-ci identifiés et arrêtés, ils seraient transférés à Carthage afin d'être jugés et punis comme ils le méritaient.

Munis de ces instructions, Gulussa et Micipsa se mirent en route avec une caravane chargée de présents somptueux et dans laquelle avaient pris place plusieurs magistrats des villes des Grandes Plaines, emprisonnés pour avoir refusé de prêter serment d'allégeance au souverain numide et qu'il avait graciés. À quelques dizaines de stades de Carthage, ils furent rejoints par un détachement carthaginois à la tête duquel se trouvait Hasdrubal l'étourneau venu leur signifier qu'à son grand regret le Conseil des Cent Quatre leur ordonnait d'installer leur campement en dehors de l'enceinte de la cité. Les magistrats

puniques, leur expliqua-t-il, étaient en train de délibérer sur l'opportunité ou non de les recevoir. Une réponse leur serait donnée sous peu et, en attendant, la cité d'Elissa leur fournirait le ravitaillement nécessaire tant pour leurs hommes que pour leurs animaux.

Plusieurs jours passèrent. Les sénateurs siégeaient sans interruption dans le temple d'Eshmoun et ne parvenaient pas à se mettre d'accord sur une décision. Hannon le Rab était favorable à l'ouverture de pourparlers avec les fils de Masinissa et avait longuement exposé son point de vue à ses collègues :

— Grâce soient rendues à nos dieux et à la généreuse Tanit. Ils ont entendu nos supplications et ont été sensibles à notre détresse. Micipsa et Gulussa ne viennent pas en triomphateurs arrogants mais en quémandeurs. Ils sont affaiblis par les hésitations de leur puissant protecteur même s'ils tentent, au début, de nous faire croire le contraire. Nous sommes donc en position de force pour exiger l'évacuation graduelle des Grandes Plaines.

— Pourquoi parles-tu d'évacuation graduelle ? tonna un ami d'Azerbaal. Ils doivent nous rendre la totalité des terres indûment occupées et payer des réparations pour les dommages causés à nos concitoyens dont les demeures et les champs ont été dévastés.

— Ce serait effectivement justice mais politiquement maladroit. Nous devons agir par étapes afin de prouver notre bonne volonté. Rome nous saura gré de ne pas envenimer un peu plus la situation et elle nous permettra, par la suite, de récupérer l'intégralité de nos domaines quand les Numides auront reconnu publiquement avoir violé les traités signés par eux.

— Tu nous proposes de ménager nos ennemis alors que nous pouvons les briser à tout jamais, vociféra mon père Mutumbaal, rompant ainsi publiquement son alliance avec Hannon le Rab. J'en appelle à vous, illustres sénateurs. Trop longtemps, Carthage a dû subir la loi du vainqueur et remplir envers ce dernier des engagements qui ont lourdement grevé le Trésor de notre cité. Nous nous sommes montrés des partenaires loyaux, trop loyaux, de Rome et de ses alliés et nous n'avons obtenu pour toute reconnaissance de notre prudence que sarcasmes, insultes et traitements iniques. Il est temps, grand temps, pour notre cité de relever la tête et de faire savoir que Carthage est à nouveau Carthage. Je propose donc, fit Mutumbaal, que nous avertissions Gulussa et Micipsa de notre refus de les recevoir tant que nos soldats n'auront pu réinstaller leurs garnisons dans leurs anciennes forteresses. A ce moment-là et seulement à ce moment, nous accepterons de négocier avec eux un nouveau traité destiné à garantir les droits des uns et des autres.

— J'appuie cette proposition, fit l'ami d'Azerbaal. C'est la voix

de la sagesse et cela nous permettra de gagner un temps précieux pour renforcer nos défenses et recruter les mercenaires dont nous pourrions avoir besoin si la situation connaissait de nouveaux rebondissements.

En dépit des efforts déployés par Hannon le Rab, la solution proposée par mon père fut adoptée à une très large majorité. Le soir même, j'eus avec lui, pour la première fois depuis longtemps, une conversation sérieuse. Contrairement à l'habitude, je fus le premier à prendre la parole :

— Je te remercie de ton intervention qui a fait basculer dans notre camp bien des hésitants. Toutefois, nous ne pouvons nous arrêter à cette première victoire. Ma conviction est que nous ne parviendrons jamais à un accord avec les Numides et qu'il faut nous débarrasser de cette engeance maudite prête à offrir ses services à Rome. Avec eux, la guerre est inéluctable.

— Que suggères-tu ? demanda Mutumbaal.

— Bythias, notre complice, nous a offert un prétexte en or en attaquant le village de nos malheureux compatriotes. Je redoute qu'Hannon le Rab, mécontent de ta trahison, ne cherche à trouver par tous les moyens un accord avec Masinissa. Il nous faut donc créer l'irréparable en tendant une embuscade à Gulussa et à Micipsa alors qu'ils seront sur le chemin du retour. Mes soldats leur infligeront de lourdes pertes tout en prenant soin d'épargner la vie des deux princes. Masinissa n'aura d'autre solution que de nous déclarer la guerre et nous saisissons cette occasion pour chasser du pouvoir Hannon le Rab et prendre la direction du Conseil des Cent Quatre.

— C'est une excellente idée. En compagnie d'Hasdrubal l'étourneau, j'irai porter la réponse du Conseil à Micipsa et Gulussa. Toi, tu prépareras l'attaque contre les Numides.

— Je me réjouis, Mutumbaal, de te savoir dans de telles dispositions. Toutefois, la décision que nous venons de prendre risque d'être lourde de conséquences pour l'avenir de notre cité. Si les choses tournent mal et si Rome vole au secours de son allié, je puis t'affirmer, connaissant l'état de nos forces, que nous avons peu de chances de l'emporter. Or, cette fois-ci, nous aurons affaire non pas à la clémence de Scipion l'Africain mais à la froide cruauté de Marcus Porcius Caton.

— Je comprends ton inquiétude et j'ai passé de longues nuits sans pouvoir trouver le sommeil avant d'arriver à la conclusion que nous n'avons pas d'autre choix. Il est possible que l'issue de cette lutte soit fatale à notre cité. Mais elle périrait alors dans l'honneur et la dignité et je préfère pour elle cette fin plutôt qu'une servitude déguisée si nous acceptons sans réagir les atteintes à notre souveraineté.

— Je crois que tu parles en véritable patriote et, malgré les désaccords que nous avons pu avoir dans le passé, désormais, rien ne

nous séparera plus.

Le lendemain, Mutumbaal transmet aux deux princes numides la réponse du Conseil des Cent Quatre. Outrés de l'affront qui leur était fait, les deux jeunes gens ordonnèrent à leur suite de lever le camp immédiatement. Leur troupe se dirigea vers Utique. Contrairement à ce que lui avait suggéré son frère Micipsa, Gulussa ne prit aucune précaution particulière puisqu'il disposait d'un sauf-conduit sous la forme d'une lance carthaginoise surmontée de deux queues de cheval. Aucun éclaireur ne fut donc envoyé en avant pour s'assurer que le chemin était libre. Bientôt, les Numides furent en vue du pont étroit franchissant le fleuve Bagradas. Il était obstrué par un chariot dont le chargement de lourds blocs de pierres s'était renversé sur la chaussée. Des esclaves s'affairaient pour libérer le passage sous la surveillance d'un contremaître rouge de colère auquel Micipsa s'adressa :

— Quand pourrons-nous passer ?

— Dès que ces chiens auront fini leur travail. J'ai beau caresser leur échine avec mon fouet pour stimuler leur zèle, ces maladroits en ont pour des heures de travail. À mon avis, noble seigneur, tu ferais mieux d'emprunter le gué situé à une heure d'ici. Il est signalé par les cabanes de quelques paysans qui voudront vous faire payer une taxe. Je suppose que tu as les moyens de leur faire entendre raison.

— Merci de ton conseil. Je ne dégarnirai pas ma bourse pour si peu.

La troupe numide partit dans la direction indiquée et parvint à proximité du gué déserté par ses gardes. De part et d'autre du fleuve, les rives étaient recouvertes d'épais buissons de roseaux. Tout paraissait calme. Aussi Gulussa ordonna-t-il à ses hommes de mettre pied à terre et de faire traverser à la nage leurs montures en les tenant par l'encolure. Craintifs, les chevaux s'avancèrent tout d'abord prudemment puis, encouragés par leurs cavaliers, luttèrent courageusement contre la force du courant. Quand tous furent passés, le groupe prit quelques moments de repos. Les hommes avaient ôté leurs vêtements pour les faire sécher au soleil et devisaient gaiement entre eux cependant que les animaux broutaient l'herbe de la prairie. Soudain, le son d'une trompette retentit. Des roseaux, l'on vit sortir une escouade de cavaliers carthaginois au milieu desquels je me trouvais, aisément reconnaissable à mon manteau de commandement. Elle fondit sur le petit détachement numide, massacrant plus de la moitié de ses membres. Avec quelques survivants, les deux fils de Masinissa eurent tout juste le temps de s'enfuir, galopant à folle allure vers la ville la plus proche occupée par une garnison masaesyle, sans s'apercevoir que leurs agresseurs, leur forfait accompli, avaient repris le chemin de Carthage, laissant les vautours et autres oiseaux de proie déchieter les cadavres.

A leur arrivée à Cirta, les deux princes furent immédiatement reçus par leur père, Masinissa. Âgé de quatre-vingt-sept ans, ce dernier était un vieillard chenu doté, en dépit de graves blessures reçues au combat, d'une étonnante vitalité. Il écouta le récit qu'on lui fit et de l'ambassade et de l'embuscade avant de laisser éclater sa colère :

— Cette attaque constitue une violation flagrante des règles sacrées de l'hospitalité et ce d'autant plus que vous étiez protégés par un sauf-conduit délivré par Hasdrubal l'étourneau. Qui commandait vos assaillants ?

— Hasdrubal le boétharque en personne et il n'a pris aucune précaution pour se dissimuler à notre vue. Crois-moi, père, fit Gulussa, il s'agit d'une véritable déclaration de guerre même si les Carthaginois, soucieux de ménager l'avenir, ont pris soin de ne pas s'attaquer à tes fils. J'ai même l'impression qu'ils avaient reçu la consigne de nous épargner et de se contenter de massacrer une partie de notre escorte.

— Hasdrubal n'a pas agi à la légère, continua le souverain. Il obéissait aux ordres du Conseil des Cent Quatre. Puisque la cité d'Elissa veut la guerre, elle l'aura. Je vais donner l'ordre à mes généraux de rassembler nos troupes et, sous peu, nous marcherons vers Carthage pour faire payer leur impudence à ces félons. Toi, Gulussa, je t'ordonne de partir sur-le-champ pour Rome afin de prévenir les consuls de cet incident et solliciter leur aide. Qu'ils fassent diligence en nous envoyant une ambassade et des renforts.

— Père, objecta Micipsa, cette décision n'est-elle pas prématurée ? Après tout, nous disposons encore de quelques amis chez les Puniques. Hasdrubal l'étourneau a épousé l'une de tes petites-filles et nous pourrions lui demander d'user de son influence pour obtenir le châtimement des coupables.

— Tu raisones comme un enfant. D'après ce que l'on m'a dit, c'est lui que le Conseil des Cent Quatre a choisi pour vous signifier que vous n'étiez pas les bienvenus. Il l'a fait contre son gré, j'en suis le premier persuadé, mais Hannon le Rab a voulu nous signifier ainsi que les liens de parenté tissés entre nous et l'aristocratie punique n'ont aucune valeur. Ces Carthaginois méritent qu'on leur donne une bonne leçon. Ce sont des fourbes et des ingrats. Longtemps, nos deux peuples ont vécu côte à côte, en bonne entente. Nous avons généreusement accueilli les proscrits conduits par la reine Elissa et avons comblé de bienfaits leurs descendants. Hamilcar le grand avait pour meilleur ami mon oncle Juba et j'ai été élevé en compagnie de ses fils, Hannibal, Magon et Hasdrubal que je considérais comme des frères. J'ai combattu à leurs côtés en Ibérie et j'en tire gloire.

— Tu semblés regretter cette époque, fit Gulussa.

— Tant que les Barcides ont dirigé la ville, ils ont pris grand soin

de respecter nos coutumes et de nous honorer de mille façons. Ils avaient besoin de nous et de nos soldats mais, au moins, nous traitaient-ils alors sur un pied d'égalité. Ils ne voulaient pas s'emparer de nos terres car, pour eux, l'avenir de leur cité résidait dans l'empire qu'ils avaient édifié de l'autre côté de la grande mer.

Tout a changé depuis la défaite de Zama et je me demande si je n'ai pas commis une lourde erreur en me rangeant aux côtés de Scipion. Privés de la Sicile et de la Sardaigne, les Puniques n'ont d'autre choix que de créer de nouveaux comptoirs et d'établir un peu partout dans notre royaume des colonies afin d'y installer le trop-plein de leur population. En occupant les Grandes Plaines, j'ai voulu leur donner un avertissement afin de tempérer leur soif de conquêtes. Ils se sont mépris sur mes intentions et se sont plaints de ce que je les dépossédais de biens dont ils jouissaient de toute éternité.

Pour moi, leur tactique est claire. Ils veulent utiliser le crédit dont ils disposent encore sur les bords du Tibre pour obtenir que Rome prenne leur défense. Après tout, celle-ci a tout intérêt à voir les Carthaginois s'intéresser uniquement à l'intérieur de l'Afrique et renoncer à récupérer leurs possessions de l'autre côté de la grande mer. Ils ont plus à gagner d'un accord avec le Conseil des Cent Quatre qu'avec nous. Nous n'avons aucune revendication sur les territoires contrôlés par les Fils de la Louve. Un nouvel Hannibal pourrait exiger une modification du statu quo si la cité de Romulus se trouvait en situation de faiblesse du fait de la révolte de ses alliés grecs ou gaulois. Hannon le Rab a marqué un point en les aidant à venir à bout de Persée de Macédoine. Il n'a rien demandé en retour mais, un jour peut-être, il sera en mesure d'exiger certaines compensations. À ce moment-là, nous pèserons bien peu dans la balance. Face à cette situation, le Sénat romain se préoccupera avant tout de vouloir assurer la sécurité de Rome et s'alliera à celui qui pourra le mieux assurer le succès de ses troupes. Nos voisins sont mieux placés que nous pour fournir les renforts nécessaires.

Nous devons éviter de nous retrouver dans une posture aussi fâcheuse. Il nous faut agir sans tarder pour couper l'herbe sous le pied de nos rusés voisins en nous montrant aussi madrés qu'eux. Gulussa, mon fils, l'intérêt supérieur de notre peuple exige que tu repartes sur-le-champ pour Rome afin de plaider notre cause auprès de notre seul véritable ami, Marcus Porcius Caton. Je ne doute pas un seul instant de sa réponse. Toutefois, fais en sorte de te lier d'amitié avec ses adversaires, en particulier les Scipions que nous avons trop négligés. Tu peux, en argumentant habilement, les amener à réviser leur position. Ne reviens pas avant de les avoir gagnés à notre cause. C'est sur tes frêles épaules que repose l'avenir de notre royaume. À toi de ne pas décevoir la confiance absolue que je place en toi et qui te vaudra,

le temps venu, un traitement de faveur.

Chapitre 5

Sitôt averti de l'embuscade que nous avions tendue à Gulussa et à Micipsa, Hannon le Rab était entré dans une violente colère mais, en fin politique, il avait su faire taire ses sentiments. Il avait été provisoirement mis en minorité au sein du Conseil des Cent Quatre tout en continuant à le diriger. Mutumbaal avait en effet refusé de se porter candidat à sa succession sur les conseils d'Azerbaal. Ce dernier, toujours retiré sur ses terres, savait que ses partisans hésitaient encore à apporter leurs suffrages au chef du parti barcide. Mieux valait ménager leur susceptibilité et tenter de les rallier individuellement en leur promettant qu'ils en retireraient moult avantages. Affaibli, Hannon le Rab devait donc louvoyer et se montrer conciliant et il était plus facile à manœuvrer dans ces circonstances que s'il s'était retrouvé à la tête de l'opposition. Je savais donc qu'il n'oserait pas me sanctionner par crainte des réactions que susciterait un tel geste.

Le peuple me savait gré d'avoir donné une bonne leçon aux Numides et l'on murmurait mon nom avec admiration dans les tavernes autour du port. Dans le même temps, de nombreux aristocrates, qui jusqu'alors m'ignoraient complètement, me complimentèrent chaleureusement et m'invitèrent dans leurs demeures. Je n'étais pas dupe de ce revirement d'attitude. Ils avaient des filles à marier et j'étais un parti idéal. Mon père était à la tête d'une fortune colossale et beaucoup pressentaient que, tôt ou tard, il serait appelé à diriger notre cité. Averti des intrigues qui se tramaient autour de moi, Mutumbaal me convoqua pour sonder mes intentions.

— Hasdrubal, je me fais vieux et je ne voudrais pas mourir avant d'avoir eu la joie de connaître mes petits-enfants. Notre famille est l'une des plus illustres de Carthage et elle ne peut disparaître. Aussi est-il grand temps pour toi de prendre femme. Les candidates ne manquent pas à ce qu'on m'a rapporté et j'aimerais savoir si l'une d'entre elles a trouvé grâce à tes yeux.

— A mon grand regret, je dois t'avouer que non. Peut-être l'ignores-tu mais, durant mon séjour à Oroscofa, j'ai eu une liaison avec Arishat, la fille de Bodeshmoun, le commandant de la garnison. Je ne l'ai pas revue depuis des mois et, si j'en avais la possibilité, c'est elle que je choisirais.

— Une telle union constituerait une mésalliance et tu comprendras aisément que je ne saurais l'approuver.

— Tu n'as pas de souci à te faire. Arishat est une curieuse

personne. Elle tient trop à son indépendance pour supporter l'existence semi-recluse que mènent nos épouses. Elle me l'a avoué dès notre rencontre et je ne crois pas qu'elle ait changé d'avis. À ton sourire, je suppose que cela te comble d'aise car tu as un parti à me proposer.

— En effet et je pense qu'il aura tout pour te plaire. Il s'agit d'Imilké, la fille de mon collègue Abdmilk, petit-fils de Magon, le frère d'Hannibal. En te mariant avec elle, tu entreras dans la famille des Barca dont la gloire rejaillira sur la tienne. Qu'en penses-tu ?

— Est-elle au moins belle ? Je ne voudrais pas d'un laideron dans mon lit.

— Je vais être franc avec toi. Elle a sans doute moins de charme et de prestance que ton Arishat encore qu'elle ne soit pas disgracieuse. Elle a reçu une éducation soignée et fera une excellente maîtresse de maison et une bonne mère. Cela devrait te suffire. Sa principale qualité réside toutefois dans sa lointaine parenté avec Hannibal et cela me permettra d'éliminer tous mes rivaux au sein du parti barcide.

— Pourrais-je la rencontrer ?

— Son père et elle-même seront nos invités ce soir. Tu jugeras sur pièces et tu me feras connaître ta décision.

J'avais craint le pire en écoutant les paroles prudentes de mon père. En fait, Imilké, âgée d'une vingtaine d'années, était ravissante. Les cheveux noirs et bouclés, le visage ovale, elle était bien proportionnée de corps et d'une intelligence remarquable. Dire qu'elle me subjuguait serait cependant beaucoup s'avancer. Il me sembla percevoir derrière son sourire une dureté d'âme dont j'aurais peut-être à pâtir un jour. Je m'estimais toutefois être de taille à supporter pareil désagrément et, quand nos invités se furent retirés, je fis part à mon père de mon désir de la prendre pour épouse. J'y mis une seule condition : je souhaitais auparavant me rendre à Oroscopa pour annoncer cette nouvelle à Arishat.

J'eus grand plaisir à retrouver mon ancienne garnison que Bodeshmoun continuait à commander avec son autorité coutumière. Il me félicita de ma promotion au grade de boétharque sans exiger la moindre faveur pour lui. Au fond, il était heureux de vivre dans cette cité et ne l'aurait quittée pour rien au monde. A la nuit tombée, je retrouvai Arishat en dehors des murailles, à l'endroit qui avait jadis abrité nos rencontres. Elle avait mûri et embelli. D'un ton narquois, elle m'interpella :

— Tu dois avoir quelque chose d'important à m'annoncer, Hasdrubal, pour t'être rappelé mon existence après tant de mois.

— J'ai été accaparé par mes nouvelles fonctions et je suis resté longtemps absent de Carthage de telle sorte que je n'ai pu venir te rendre visite.

— Ne cherche pas d'excuse et va droit au fait.

— Mon père exige que je prenne femme afin d'assurer la postérité de notre lignée.

— Qui a-t-il choisi pour remplir cette tâche ?

— Imilké, l'arrière-petite-nièce d'Hannibal.

— Est-elle belle ?

— Moins que toi !

— L'aimes-tu ?

— Elle ne m'est pas indifférente encore que je doute connaître avec elle les plaisirs que tu me fis découvrir.

— Tu n'as pas besoin de mon autorisation pour l'épouser. C'est une aristocrate et je ne suis que la fille d'un modeste officier sans fortune. De toute manière, je te l'ai déjà dit, je tiens trop à mon indépendance et à ma liberté pour demeurer enfermée dans ton palais, avec pour toute compagnie quelques esclaves et des matrones respectables.

— Cela signifie-t-il que tu as cessé de m'aimer ?

— Tu as été un amant merveilleux et je ne t'oublierai jamais. J'espère même que nous resterons amis et que l'occasion nous sera donnée de nous revoir. Mais jamais, au grand jamais, je ne deviendrai ton épouse ou celle d'un autre.

Je repartis soulagé pour Carthage où mon mariage fut célébré fastueusement dans notre palais de Mégara. Même Hannon le Rab se fit une obligation d'y assister, dissimulant du mieux qu'il le pouvait le déplaisir que lui causait l'alliance entre le fils de Mutumbaal et une parente éloignée d'Hannibal. Si la cérémonie fut joyeuse, il n'en alla pas de même de ma nuit de noces. Je dus initier Imilké aux plaisirs de la chair et je pus constater que ceux-ci lui répugnaient. Elle se soumit à mes désirs avec une mauvaise grâce que la peur n'était pas seule à expliquer. Bientôt, elle refusa de partager ma couche et s'installa, avec ses servantes, dans des appartements contigus aux miens. En public, nous donnions l'impression d'être un couple uni. En privé, nous étions des étrangers l'un pour l'autre. Certes, quelques années plus tard, elle me donna deux enfants, une fille et un garçon, à la suite de quoi – mais ceci est une autre histoire – nous cessâmes d'avoir toute relation sexuelle.

Je n'eus guère le temps de me préoccuper de mon infortune conjugale. Car les événements s'accéléchèrent. Comme prévu, Masinissa envoya à Rome une ambassade conduite par son fils cadet Gulussa. C'était là un choix judicieux. Autant Gulussa était intelligent, autant son aîné, Mastanabal, était un incapable, amateur de bonne chère et de filles. Sa liaison avec l'épouse du général Bythias était connue de tous d'autant que cette écervelée le poursuivait publiquement de ses assiduités. A n'importe quelle heure du jour et de la nuit, elle forçait

la porte de ses appartements. Subjuguée par elle, le jeune prince se montrait incapable de lui refuser la moindre faveur et elle en profitait pour combler de cadeaux la foule cupide de ses protégés. Nous ne pouvions que nous féliciter de cette situation car, furieux de voir son honneur bafoué publiquement, Bythias était devenu l'un de nos agents. Quant à l'autre fils de Masinissa, Micipsa, nos espions le surveillaient de près et ne désespéraient pas d'acheter ses services. C'était un être surnois, dévoré par une ambition malade. Pour dissiper les soupçons – on l'accusait de préparer en secret l'élimination de ses frères candidats à la succession au trône –, il faisait mine de se tenir à l'écart de la vie publique et se consacrait à sa passion, les courses de chevaux.

Le cadet, lui, obéissait sans rechigner aux ordres de son père, surtout quand ceux-ci avaient pour conséquence de l'envoyer loin de la capitale où il étouffait littéralement. Il détestait l'atmosphère étriquée de cette bourgade provinciale peuplée de rustres insensibles aux merveilles de Rome et de la Grèce que ses précepteurs lui avaient fait découvrir durant ses années d'études. Affable et cultivé, il ne manquerait pas de séduire ses interlocuteurs sur les bords du Tibre et de plaider avec conviction la cause de son père. Paradoxalement, son admiration pour les réalisations des Fils de la Louve nous permit de le neutraliser. Sur mes ordres, mon ami Marcus Lucius Attilius se présenta chez le jeune prince, lui proposant de lui procurer des statues et des vases en provenance de sa ville natale. Mon compagnon de beuveries à la taverne du Dauphin agile avait suffisamment de bagout pour s'attirer les bonnes grâces de Gulussa, d'autant qu'il ne lui cacha pas ses liens avec Publius Cornélius Scipion Corculum, non sans en exagérer l'importance. Aussi, quand Masinissa ordonna à son cadet de partir pour Ostie, celui-ci proposa à Marcus Lucius Attilius de l'accompagner.

Je l'autorisai à effectuer ce voyage car il ne manquerait pas, moyennant espèces sonnantes et trébuchantes, de me tenir informé des tractations en cours entre les Numides et ses compatriotes. De fait, celles-ci durèrent plus longtemps que prévu. En effet, Gulussa arriva à Rome au début de la saison chaude, dans une ville désertée par les patriciens et les magistrats. Seuls restaient à l'intérieur de la muraille les pauvres et les esclaves chargés de garder les palais de leurs maîtres. Désœuvrés, les hommes passaient le plus clair de leur temps dans les tavernes, buvant et jouant aux osselets. Femmes et enfants, eux, se rassemblaient près des fontaines publiques d'où s'échappait un mince filet d'eau. Quand le soleil était à son zénith, ils se rendaient en cortèges joyeux sur les bords du fleuve pour se baigner. À la tombée de la nuit, les rues grouillaient d'une foule bruyante retardant le plus longtemps possible le moment de regagner les taudis nauséabonds où

des dizaines de familles s'entassaient dans des pièces étroites et sombres. Parfois, des bagarres éclataient entre ivrognes mais les gamins, perchés sur les terrasses, signalaient par des cris l'arrivée des maigres forces de police chargées d'éviter tout débordement.

Contraint à l'inaction, Gulussa s'en remit à Marcus Lucius Attilius pour lui procurer quelques distractions et ce dernier lui fit rencontrer des courtisanes de sa connaissance, flattées de prodiguer leurs faveurs au fils d'un roi. Il se préoccupa surtout d'organiser dans le plus grand secret une rencontre entre le prince et Publius Cornélius Scipion Corculum dont nous savions qu'il était favorablement disposé envers Carthage. Cela n'alla pas sans difficulté car celui-ci se trouvait en Campanie et n'avait guère envie de regagner Rome et son atmosphère fétide. Fort heureusement, un procès y requit sa présence et mon ami en profita pour présenter le fils de Masinissa au sénateur dont j'avais pu apprécier les talents d'orateur lors de la réception de notre ambassade dans l'enceinte de la curia Hostilia. De tous les Romains qu'il m'a été donné de fréquenter, il est de loin celui qui me fit la plus forte impression. Son père, Publius Cornélius Scipion Nasica, était un cousin de Scipion l'Africain, et il avait terminé sa brillante carrière comme prince du Sénat. Son souvenir n'était pas étranger à l'estime dont jouissait son fils. Hostile aux expéditions guerrières réclamées par la plèbe et farouchement attaché aux privilèges de sa caste, il aurait pu être détesté par la plupart de ses concitoyens. Mais les plus démunis appréciaient ses largesses ainsi que son franc-parler et sa simplicité. Il n'hésitait pas à se mêler à la foule rassemblée sur le forum et écoutait patiemment les doléances des plus humbles en s'efforçant de trouver une solution aux cas les plus dramatiques.

Il avait un fils unique, Publius Cornélius Scipion Nasica Serapio, et avait élevé ce dernier en compagnie de son cousin, Publius Cornélius Scipion Aemilianus dont j'ignorais qu'il serait un jour mon geôlier. Ce dernier n'appartenait pas à la gens Cornelia, à la famille des Scipions. Son grand-père n'était autre que le consul Lucius Aemilianus Paullus, qui avait trouvé une mort héroïque à Cannes en tentant de rassembler les légions mises en fuite par l'infanterie carthaginoise et – ironie du sort – par la cavalerie numide. Son père, Paullus Macedonicus, après avoir éliminé les pirates qui écumaient les côtes de la Ligurie, avait défait Persée de Macédoine à la bataille de Pydna, ce qui lui avait valu le surnom de Macedonicus et un triomphe dont chacun se souvient encore. Or, durant cette guerre, Rome avait dû demander à Carthage de lui fournir d'importantes quantités de blé et d'huile, ce que nous avons fait sans rien exiger en retour. Ce geste, je le savais, n'était pas étranger à l'amitié que nous portait Publius Cornélius Scipion Corculum et le fils de Paullus Macedonicus ne pouvait l'ignorer. Il était entré dans la famille des Scipions à la mort

de son père, adopté par le fils de Scipion l'Africain privé de descendance par son épouse stérile. C'était là une vieille tradition romaine qui permettait à certaines lignées patriciennes de ne pas disparaître.

Comme me le rapporta Marcus Lucius Attilius, Publius Cornélius Scipion Corculum s'était comporté avec Gulussa de manière amicale. Il lui avait fait comprendre qu'en l'absence de la plupart des sénateurs l'heure n'était pas venue d'ouvrir des négociations. Il en était désolé pour le jeune prince mais lui assura qu'il trouverait en son fils et en son neveu de joyeux compagnons susceptibles de le distraire. Mon vieux complice me fit rire quand il évoqua dans l'un de ses courriers l'objection qu'avait cru bon de formuler Cornélius Scipion Nasica Serapio :

— Père, Gulussa va croire qu'il est tombé dans un traquenard. Après tout, il est venu défendre ici les intérêts de son père. Or notre famille est connue pour avoir condamné les agissements de Masinissa et pour être favorable à Carthage. Il risque de se sentir mal à l'aise en la compagnie d'adversaires potentiels.

— Tu raisones comme un sot, s'était-il entendu répondre. Êtes-vous assez stupides pour croire que des désaccords sur des questions politiques sont un obstacle à la naissance d'une amitié ? Quand vous aurez vidé quelques coupes de vin de Sicile, vous ne penserez plus qu'à vous raconter vos bonnes fortunes auprès des courtisanes et vous aurez oublié tout le reste. Bientôt, tu seras le premier à rire de ta naïveté.

De fait, les trois jeunes gens devinrent bientôt inséparables et Marcus Lucius Attilius leur fournit les fonds nécessaires pour mener grand train de vie. Bientôt, la ville commenta avec passion les multiples frasques de ces gamins bien décidés à profiter de tous les plaisirs de la vie. Le jeune prince numide se lia tout particulièrement avec Publius Cornélius Scipion Aemilianus dont il appréciait l'humour corrosif et cette amitié redoubla lorsque celui-ci lui présenta une jeune Carthaginoise d'une beauté à couper le souffle. Elle était la fille de l'un des otages livrés par la cité d'Elissa à Rome après la défaite de Zama pour garantir le versement de l'indemnité de guerre. Ses parents, issus d'une bonne lignée aristocratique, étaient morts durant leur semi-captivité et l'orpheline, née à Rome, avait été élevée dans la demeure de Scipion l'Africain qui avait recommandé à son fils de la traiter avec tous les égards dus à son rang.

Dès qu'il la vit, Gulussa en tomba éperdument amoureux. Arishat – tel était son nom, ce qui me fit sourire – était, au dire de mon informateur, ravissante. Petite, le teint mat, les yeux d'un noir accentuant son air mystérieux ; elle avait un corps splendide. Ses robes laissaient entrevoir des seins fermes et arrondis et, lorsqu'elle

marchait, sa croupe ondulait de manière provocante. Le jeune prince lui fit une cour assidue. En vain car elle repoussa ses avances sèchement. Furieux, il menaça de l'enlever mais ses amis lui déconseillèrent ce procédé dont les Romains avaient pourtant jadis usé avec les Sabines. En riant, ils lui expliquèrent que la jeune femme, secrètement flattée de l'attention dont elle était l'objet, avait décidé de le mettre à l'épreuve pour s'assurer de la sincérité de ses sentiments. Elle finirait bien par céder quand elle jugerait le moment opportun.

Bien entendu, Marcus Lucius Attilius avait approché la jeune fille. Prenant des risques considérables, il lui avait révélé son rôle exact. Elle avait paru tout d'abord surprise et méfiante. Fort heureusement, l'un de ses oncles demeuré à Carthage était un ami de mon père. Mis dans la confiance, il écrivit à sa nièce une lettre l'adjurant, en termes soigneusement pesés, de ne point oublier son origine et d'obéir aux consignes que lui donnerait notre informateur. Ravie d'avoir pu renouer avec les siens, Arishat remplit parfaitement son rôle. Un soir, elle consentit à partager le repas des jeunes gens et, après son départ, une esclave vint prévenir Gulussa que sa maîtresse l'attendait dans ses appartements. Quand ils furent en présence l'un de l'autre, ils n'eurent pas besoin d'échanger un mot. Le prince la renversa sur sa couche et sa compagne lui prodigua des caresses subtiles avant de le laisser la pénétrer.

Tard dans la nuit, épuisés par leurs joutes amoureuses, ils échangèrent leurs premières confidences. Arishat expliqua à son compagnon les raisons de son comportement. Dès leur première rencontre, elle avait été séduite par sa prestance mais elle avait défailli en apprenant qu'il était le fils du plus farouche ennemi de Carthage. Puis elle avait dû se rendre à l'évidence : elle désirait de toutes ses forces le jeune prince et, après bien des hésitations, avait décidé de passer outre à ses scrupules. Les deux amants devinrent bien vite inséparables, ce qui alimenta les conversations des matrones romaines.

À la fin de la belle saison, les sénateurs, les consuls et les principaux magistrats regagnèrent la ville et la vie reprit son cours normal. Plusieurs messagers furent dépêchés par Masinissa auprès de son fils afin de s'enquérir des progrès de ses démarches. À son grand déplaisir, il dut s'acquitter de ses devoirs d'ambassadeur. Chaque jour, il se rendait à la curia Hostilia pour rencontrer les Pères conscrits les plus en vue et plaider auprès d'eux la cause de son père. Sans grand succès. Les Scipions lui conseillaient la patience et lui expliquaient que la possession des Grandes Plaines n'ajoutait rien à la grandeur des Numides d'autant que, médiocres agriculteurs, ils n'exploiteraient pas les propriétés des riches aristocrates puniques. Les autres sénateurs, hormis les partisans de Marcus Porcius Caton, se contentaient de lui

prodiguer de bonnes paroles mais s'efforçaient de faire dévier la conversation sur d'autres sujets moins épineux. Certes, ils condamnaient l'embuscade que nous avions tendue aux fils du roi mais ils ne souhaitaient pas le déclenchement d'un conflit. En fait, par l'intermédiaire de leurs hommes d'affaires, ils retiraient d'énormes bénéfices du commerce avec notre cité et n'entendaient pas perdre cette source de revenus.

Gulussa dut écrire à son père qu'une intervention de Rome était fortement improbable mais qu'il se ferait un devoir de rester sur les bords du Tibre pour veiller à leurs intérêts. Conseillés, je pense, par Marcus Porcius Caton, Micipsa et Astanabal convainquirent Masinissa qu'il ne pouvait tolérer plus longtemps pareille atteinte à sa dignité. Il s'était montré un allié loyal des Fils de la Louve et ceux-ci le récompensaient bien mal de ses services. Aussi devait-il prendre les devants et mener une opération de représailles contre les garnisons carthagoises isolées afin de venger l'affront qui lui avait été fait. Un matin, Gulussa fut convoqué par Marcus Porcius Caton qui lui annonça que les troupes numides avaient franchi la frontière et s'étaient emparées de plusieurs villes puniques, trop heureuses d'acheter leur salut par le paiement d'un lourd tribut. Sa place était désormais aux côtés de ses frères et une trirème l'attendait dans le port d'Ostie pour le reconduire en Afrique. Le jeune prince eut beau expliquer que rien ne pressait, son interlocuteur avait réponse à chacune de ses objections. Pour gagner du temps, il prétexta qu'il ne pouvait quitter Rome sans prendre congé, par une fête grandiose dont l'organisation nécessiterait plusieurs jours, de son hôte, Publius Cornélius Scipion Corculum. De surcroît, il se languissait déjà à l'idée de quitter ses compagnons de distraction. Grimaçant, Caton lui rétorqua :

— Je n'ai jamais compris les raisons de ton amitié pour les Scipions que je soupçonne d'être des agents au service de Hannon le Rab. Je prévoyais ton objection, aussi ai-je pris soin de t'éviter une séparation aussi douloureuse. Faisant taire mes ressentiments, j'ai demandé et obtenu du Sénat que ton ami, Scipion Aemilianus, le neveu de Publius Cornélius Scipion Corculum, t'accompagne en qualité d'observateur. Il y a quelques heures de cela, dans le plus grand secret, je l'ai fait avertir de se tenir prêt à partir et il se trouve déjà à Ostie. Je suppose que tu ne souhaites pas le faire attendre !

— Je dois pourtant prendre certaines dispositions...

— Oui comme, par exemple, faire tes adieux à ta maîtresse carthagoise.

— Tu es décidément bien informé.

— J'ai toutes les raisons de me méfier d'elle. Elle appartient à une race maudite et je ne serais pas étonné d'apprendre qu'elle

t'espionne pour le compte du Conseil des Cent Quatre.

— Elle ? Chaque fois que nous parlons avec mes amis de choses sérieuses, elle se retire dans un coin pour boudier jusqu'à ce que j'accepte de venir la retrouver pour l'entretenir de choses plus plaisantes. Elle ne sort pratiquement jamais de ma maison et ne reçoit aucune visite. Tes craintes sont donc vaines à moins que tu ne veuilles l'empêcher de me suivre afin de pouvoir la courtiser à ta guise.

— Si j'avais quelques années de moins, je ne te cache pas que je serais capable d'oublier son origine et que je mettrais à profit ton absence pour te la ravir. Mais je suis un vieillard perclus de douleurs et ces choses-là ne m'intéressent plus. Tu peux donc partir avec elle si cela te chante. L'important est que tu quittes Rome le plus rapidement possible. Fais bon voyage et tiens-moi au courant du succès de vos armées.

— Je n'y manquerai pas.

— Puisse Jupiter Capitolin me donner la force de vivre jusqu'au jour où un messenger m'apportera de ta part la nouvelle de la destruction de Carthage !

Toutefois, j'ai bien peur de ne pas connaître ce suprême instant de bonheur. Ma santé décline de jour en jour et la mort viendra bientôt me prendre. Peu importe ! J'ai l'intuition que cette guerre se terminera par la disparition de la cité d'Elissa et cela suffit à me rendre plus supportable la fin de ma vie.

Je dois l'admettre, la soudaine offensive de Masinissa provoqua un début de panique à Carthage. Dès l'ouverture des hostilités, je fus convoqué par Hannon le Rab. Écumant littéralement de rage, il m'accusa d'être le principal responsable de cette situation et de passer plus de temps à m'occuper de politique qu'à organiser la défense de notre cité. Pour l'amadouer, je lui promis de cesser toute activité au sein du parti barcide où un homme dans lequel j'avais toute confiance, Himilcar le Sammite, me remplaça. Je fis même plus : j'informai Hannon le Rab que j'étais prêt à démissionner de mes fonctions de boétharque si cela pouvait constituer un geste de bonne volonté adressé à nos ennemis. Il me rétorqua qu'il était trop tard. Les Numides étaient déterminés à nous infliger une cuisante défaite et le plus urgent était de réorganiser notre armée. Pour cela, je suggérai d'engager plusieurs milliers de mercenaires, soulignant toutefois que ceux-ci exigeraient de sérieuses garanties avant d'accepter de se battre pour nous. Le souvenir de la révolte de Mathô et de Spendios à l'issue du premier conflit avec Rome était encore présent dans bien des

esprits même si, pour éviter le renouvellement d'une pareille tragédie, Hannibal, au lendemain de la défaite de Zama, avait veillé à ce que les soldats démobilisés reçoivent l'intégralité des sommes qui leur étaient dues. Hannon le Rab m'assura que le Conseil des Cent Quatre disposait de réserves suffisantes pour verser aux nouvelles recrues une avance substantielle et il ordonna aux comptables du Trésor de confier à nos agents recruteurs plusieurs centaines de talents afin de les distribuer aux chefs des tribus susceptibles de nous fournir les contingents dont nous avons besoin. Cette décision était sage. Partout où ils se rendirent, nos messagers furent bien accueillis. Gaulois, Ibères, Sardes, Grecs, Égyptiens et Libyens affluèrent pour offrir leurs services à Carthage. Bientôt, je pus annoncer à Hannon le Rab qu'il disposait de quarante-cinq mille fantassins et de quatre mille cavaliers. À l'énoncé de ce dernier chiffre, mon interlocuteur fit pourtant grise mine :

— La cavalerie de Masinissa est cinq fois plus nombreuse et c'est elle que je redoute le plus. Ce maudit Numide l'utilisera pour attaquer nos villes et nos villages à l'improviste. Lorsqu'elle arrivera sur les lieux, notre infanterie ne trouvera que ruines et désolation. J'exige que tu engages, à prix d'or s'il le faut, cinq mille cavaliers supplémentaires. Les cités des Emporia[3] peuvent fournir ces contingents et, si elles rechignent, nous saurons leur faire entendre raison.

— N'aie aucune crainte, j'ai devancé tes désirs et nous recevrons sous peu des renforts.

— Des Emporia ?

— Non. De nos propres adversaires.

— Comment cela ?

— Tu n'ignores pas que Bythias, l'un des généraux de Masinissa, a été gravement humilié par Mastanabal qui a pris son épouse pour maîtresse. Depuis longtemps, il cherche à se venger et je l'ai rencontré récemment dans le plus grand secret. Sous peu, deux de ses lieutenants, Asasis et Juba, viendront avec six mille cavaliers se joindre à notre armée.

— Tu as sagement agi et je te t'en félicite. Quel est ton plan de campagne ?

— La saison chaude est terminée et nos paysans ont eu le temps d'effectuer la moisson et de faire leurs semailles. Ils peuvent donc quitter leurs fermes pour se réfugier à l'abri de notre enceinte. Quand il l'apprendra, Masinissa fera marche vers Carthage. Sur sa route, il trouvera la forteresse d'Oroscopa, celle-là même où j'ai commencé mon apprentissage de soldat. J'ai la plus entière confiance dans le commandant de la garnison, Bodeshmoun, et j'ai demandé à tes services de lui faire livrer assez de provisions pour pouvoir soutenir un long siège. Je leur ai aussi demandé de veiller à ce que les soldes des

hommes leur soient payées afin de stimuler leur zèle.

— Tu as bien fait et je veillerai à ce que tes ordres soient scrupuleusement exécutés. Si cela n'était pas le cas, les coupables seraient sévèrement châtiés. Mais, toi, que feras-tu ?

— Je compte tromper Masinissa. Dans un premier temps, lui et son armée se contenteront de piller les fermes abandonnées afin de satisfaire leur soif de rapines. Quoi qu'il nous en coûte, laissons-le agir. Il pensera que nous ne disposons pas de forces suffisantes pour repousser ses attaques et il s'enfoncera encore un peu plus dans notre territoire, loin de ses positions. J'en profiterai pour le tourner sur sa gauche et je ferai mine de me diriger vers Cirta, sa capitale. Il rebroussera chemin à marches forcées et, dans moins d'un mois, nos armées se retrouveront face à face près d'Oroscopa. C'est là que je compte lui infliger une défaite dont il se souviendra.

— Puisse Baal Hammon exaucer ton vœu !

En ville, l'arrivée des réfugiés et l'annonce des destructions commises par les Numides suscitèrent une profonde inquiétude. Pour calmer les esprits, je fis défiler dans les rues de la cité les différents contingents de mercenaires. Marchant en rangs serrés et exhibant avec fierté leurs longues épées, leurs haches, leurs arcs, leurs frondes ou leurs lances, Gaulois, Sardes, Ibères, Égyptiens et Grecs firent forte impression sur la foule. Les plus âgés pleuraient de fierté en voyant leur ville sortir de sa torpeur et renouer avec ses traditions guerrières. Les plus jeunes, émerveillés par les splendides cuirasses des officiers, acclamèrent longuement ceux qui s'apprêtaient à mourir pour assurer leur protection. L'enthousiasme ne connut plus de bornes lorsqu'un messenger vint avertir Hannon le Rab que plusieurs milliers de cavaliers numides, conduits par Asasis et Juba, avaient installé leurs campements à proximité de Mégara. Obéissant aux ordres de Bythias, ils avaient déserté et j'ordonnai que mille d'entre eux se joignent au défilé. Lorsqu'ils parurent, juchés sur leurs petits chevaux nerveux, les spectateurs hésitèrent sur l'attitude à adopter. Certains d'entre eux venaient des villages pillés par les troupes de Masinissa et quelques cris hostiles se firent entendre. Mais j'avais disposé tout le long du parcours des hommes de confiance et ceux-ci réagirent promptement, ordonnant à la foule de faire aux transfuges une formidable ovation. Ravis de cet accueil, les cavaliers firent caracoler leurs montures et entonnèrent leurs chants guerriers traditionnels, couvrant de leurs voix mâles le son des trompettes et des cors.

Quelques jours après cette parade, notre armée se mit en mouvement. Soulevant sous ses pas un formidable nuage de poussière, elle prit la route du nord. Précédés par la cavalerie lourde et légère, l'infanterie et les contingents de mercenaires formaient une masse compacte semblable à un mur de fer. Derrière s'avançaient des

chariots chargés de provisions ainsi que des machines de guerre tirées par des bœufs. Tout le long de la route, les paysans demeurés dans leurs villages se précipitaient pour offrir de l'eau, du vin et des fruits.

Après avoir dépassé Sicca, la colonne obliqua en direction de Cirta, observée à distance par des cavaliers numides. Un soir, deux de mes éclaireurs m'annoncèrent que Masinissa, inquiet pour le sort de sa capitale, avait ordonné à ses forces de rebrousser chemin. Mon stratagème avait réussi. Sous peu, la bataille décisive s'engagerait.

Ne changeant rien à mes plans, je pris position à proximité d'Oroscopa. La ville, puissamment fortifiée, était située à l'entrée d'une immense plaine fermée à son extrémité par une colline boisée sur les flancs de laquelle j'établis mon camp soigneusement dissimulé par les hautes rangées d'arbres. Quand le vieux roi s'engagerait entre la ville et la hauteur sans prendre nulle précaution particulière, il se trouverait pris en tenailles entre mes troupes et la garnison de la cité et ses soldats seraient taillés en pièces. Dès qu'on me signala l'approche de l'ennemi, je convoquai mes principaux officiers pour leur transmettre mes ultimes consignes.

— Demain, Masinissa s'avancera dans la plaine, contournant Oroscopa qu'il n'a pas le temps d'assiéger. Quand il sera à mi-chemin de cette colline où nous nous tenons cachés, je lancerai à l'attaque notre infanterie lourde et les contingents de mercenaires cependant que la garnison de la cité effectuera une sortie pour le prendre à revers. Je lui porterai l'estocade finale en ordonnant à Asasis et à Juba de poursuivre les fuyards. Ne faites aucun quartier. Je ne veux pas de prisonniers. Nous devons anéantir les Numides jusqu'au dernier afin de pouvoir récupérer les provinces qu'ils ont annexées par trahison. Après cette victoire, Rome saura qui est le maître ici et ses sénateurs, soucieux de se faire pardonner leur passivité, nous permettront d'occuper son royaume où nous pourrions établir de nouvelles colonies. Maintenant, retournez auprès de vos hommes. Qu'ils mangent copieusement et qu'ils se couchent tôt car je ne tolérerai aucune défaillance de leur part durant la bataille.

Au petit matin, l'avant-garde de Masinissa se présenta à la hauteur d'Oroscopa. De loin, je pus apercevoir le souverain chevauchant au milieu de ses troupes, ayant près de lui ses trois fils et Publius Cornélius Scipion Aemilianus. Comme me le rapporta plus tard Marcus Lucius Attilius, celui-ci, après avoir pesté contre la décision de Marcus Porcius Caton de l'envoyer en Afrique, ne regrettait plus d'avoir dû s'exiler loin des rives du Tibre. Depuis son arrivée, il était allé d'émerveillement en émerveillement au fur et à mesure qu'il découvrait les richesses de ce pays. À plusieurs reprises, il avait risqué sa vie en participant à des engagements aux côtés des Numides, ce qui lui avait valu de sévères remontrances de la part

d'Arishat. Il avait passé outre à ses conseils de prudence. Pouvait-il se montrer timoré alors que le père de Gulussa était le premier à se lancer dans la mêlée bien qu'il eût plus de quatre-vingt-sept ans ?

À vrai dire, je pense que, dès cette époque, il avait modifié son opinion à notre égard. Sans approuver toutes les décisions de Masinissa, il comprenait mieux maintenant sa farouche soif d'indépendance et sa volonté d'éviter que ses fils ne se déchirassent pour se partager à sa mort un royaume par trop exigü. En parcourant les Grandes Plaines, il s'était rendu compte que Carthage y exerçait une autorité purement nominale en dehors de quelques villes où stationnaient des garnisons livrées à elles-mêmes. Les grands domaines des aristocrates puniques étaient administrés par des intendants ayant sous leurs ordres des milliers d'esclaves vivant dans des conditions misérables. Leurs propriétaires n'y avaient jamais mis les pieds comme l'attestait l'absence de demeures dignes de les accueillir. Ils se contentaient de percevoir chaque année les revenus énormes que leur procuraient ces terres fertiles sans se soucier du sort des populations locales. Pour le jeune Romain, sans doute était-il possible de conclure la paix si les Numides garantissaient aux Carthaginois la jouissance de leurs propriétés. Après tout, à ses yeux, la cité d'Elissa s'était trop longtemps désintéressée de ces territoires pour prétendre y exercer sa souveraineté.

Cela, je l'ignorais quand je dus donner l'ordre de l'attaque. Par milliers, nos fantassins et nos mercenaires dévalèrent les flancs de la colline en poussant des cris terribles. À ma grande surprise, Masinissa ne tenta pas de fuir vers Cirta avec ses fils et quelques centaines de cavaliers. Et mon étonnement redoubla quand je ne vis pas la garnison d'Oroscopa sortir de la forteresse pour nous prêter main-forte. J'avais cru duper le vieux roi mais celui-ci s'était montré encore plus roué que moi. Ses agents avaient pris contact avec Bostar, le second de mon vieil ami Bodeshmoun, un officier de qualité mais dévoré d'ambition. Il détestait son supérieur et s'était plaint à plusieurs reprises de ne pas obtenir l'avancement qu'il estimait mériter. Bien plus, en raison des dépenses considérables que nous avions faites pour recruter les mercenaires, le Conseil des Cent Quatre, contrairement à l'engagement pris par Hannon le Rab, n'avait pas versé à la garnison d'Oroscopa les soldes dues. Il n'en avait pas fallu plus pour qu'une mutinerie se produise. Avec la complicité des autres officiers et des soldats, Bostar avait arrêté Bodeshmoun. Lorsque j'avais envoyé des émissaires à Oroscopa pour coordonner l'action de mes troupes et de la garnison, les rebelles les avaient bien accueillis. Expliquant que Bodeshmoun, frappé d'une fièvre maligne, était parti à Utique pour se faire soigner, Bostar avait longuement conféré avec mes lieutenants et ceux-ci ne s'étaient rendu compte de rien. Je leur avais fait confiance et j'en

payais maintenant le prix.

Pour comble de malchance, des éclaireurs me signalèrent un nuage de poussière venant du Nord. C'étaient les renforts que Masinissa avait fait venir de Cirta. Nous étions bel et bien cernés. La bataille dura toute la journée. De loin, je pouvais apercevoir le vieux roi frapper avec son épée ses adversaires. Dressé sur sa monture, il faisait voler têtes et bras et poussait chaque fois qu'il touchait un homme un rauque cri de victoire. Des Gaulois tentèrent de l'isoler et de l'encercler mais il les tailla en pièces avant même que ses aides de camp ne vinssent à sa rescousse. Dégoulinant du sang de ses victimes, il paraissait être invincible. Ce vieillard de quatre-vingt-sept ans se battait avec l'énergie et la fougue d'un adolescent. En le contemplant, je songeais avec nostalgie qu'il avait jadis combattu à nos côtés et qu'il avait infligé de lourdes pertes aux Romains avant que l'ingratitude dont nous avions fait preuve à son égard ne le pousse à changer de camp.

Quand la nuit tomba, la plaine était jonchée de centaines de cadavres. On entendait le râle des blessés que les soldats de Masinissa achevaient en leur coupant la gorge s'il s'agissait de simples mercenaires ou qu'ils faisaient prisonniers quand ils avaient la bonne fortune de tomber sur des officiers puniques reconnaissables à la richesse de leurs armes et de leurs cuirasses finement ouvragées. Leurs familles paieraient de lourdes rançons pour racheter leur liberté. Rassemblés sous bonne garde, ils durent remettre à leurs geôliers certains de leurs objets personnels, bagues ou bracelets, afin que les émissaires envoyés à Carthage pour négocier leur rachat puissent apporter la preuve qu'ils étaient bien vivants.

La mort dans l'âme, je dus ordonner à mes hommes de regagner la colline où nous avions installé notre camp. Je pris aussitôt la précaution d'envoyer plusieurs messagers annoncer à Hannon le Rab notre défaite et demander des secours. Je disposais de provisions suffisantes pour soutenir un siège de quelques semaines et je savais que les Numides, eux, répugnaient à ce type d'opération. Il leur tardait de rentrer dans leurs foyers avant le début de la mauvaise saison et ils étaient assez indisciplinés pour désertre en masse, ce qui aurait obligé Masinissa à regagner sa capitale.

Je dus rapidement déchanter. Dès le lendemain matin, je vis des milliers d'esclaves, réquisitionnés dans les domaines voisins, creuser autour de la colline deux profonds fossés et édifier une épaisse palissade de pieux entrecoupée de tours de guet. J'eus beau envoyer des détachements massacrer les travailleurs. Chaque fois, ils étaient repoussés par les charges furieuses de la cavalerie numide. Il me fallut me rendre à l'évidence ; seule l'arrivée d'une armée de secours nous permettrait de rompre notre encerclement et de battre en retraite. Un

soir, l'un de mes aides de camp me prévint que des parlementaires approchaient de nos avant-postes. Ma première réaction fut de penser qu'ils venaient nous proposer de capituler. En fait, ils avaient pour mission de conduire dans nos lignes Bodeshmoun et sa fille auxquels Masinissa avait décidé de rendre leur liberté. Je ne pus cacher mon émotion en les retrouvant. Pendant qu'Arishat était conduite dans une tente à l'abri des regards indiscrets, j'eus une longue conversation avec son père :

— Comment se fait-il que Bostar ait trahi sa patrie ?

— Hasdrubal, tu connais mieux que moi l'ambition qui le dévore.

— Je crois surtout qu'il s'est laissé corrompre par l'or des Numides.

— Je ne voudrais pas paraître défendre ce félon qui recevra, un jour, le châtiment qu'il mérite. Mais je crois sincèrement qu'il n'a pas agi par esprit de lucre. Sa famille vit à Carthage et il sait que le Conseil des Cent Quatre exercera contre elle de terribles représailles. L'explication se trouve ailleurs. Je le soupçonne depuis longtemps d'être un partisan d'Itherbaal, l'ancien chef de la fraction pro-numide au sein de notre Sénat et d'avoir agi sur ses conseils. Au risque de te choquer, je puis même affirmer que sa conduite lui a été dictée par une certaine forme de patriotisme. Il est comme nous autres attaché à la survie de Carthage mais il estime que notre ville n'a rien à gagner d'un conflit avec Masinissa.

Je le sais fier d'être punique, respectueux de nos dieux et de nos traditions. Pour rien au monde, il n'accepterait de renier ses origines. Toutefois, il croit que nos magistrats mènent notre cité à sa perte.

— Qu'entends-tu par là ?

— Hasdrubal, toi et les tiens ignorez les sentiments d'une partie de vos compatriotes. Pendant des années, Hannon le Rab a exercé une dictature impitoyable dont tes partisans ont été les premières victimes. Depuis qu'il a été mis en minorité par ton père et par Azerbaal, les choses n'ont guère changé. Vous avez condamné à l'exil Itherbaal et ses amis parce que ceux-ci avaient deviné que vous étiez les instigateurs de l'embuscade montée contre Gulussa et Micipsa.

— Tu as tort. C'est Hannon le Rab qui a proposé leur bannissement.

— À seule fin de déjouer la manœuvre ourdie par Mutumbaal contre lui. En dépit de vos différences d'opinion, vous vous comportez de la même façon. Vous considérez comme des traîtres tous ceux qui ont le malheur de ne pas penser comme vous. Cela explique en partie l'attitude de Bostar. Et je ne parle pas des fausses promesses dont vous nous avez abreuvés et que vous n'avez pas tenues.

— Lesquelles ?

— Lorsque les hostilités ont commencé, tu nous as fait parvenir de nombreux convois de blé, d'huile et de vin afin de nous permettre de soutenir un siège. L'on nous avait aussi annoncé que le Conseil des Cent Quatre nous verserait plusieurs mois de solde d'avance et mes hommes s'en réjouissaient. Quand les Mahshibim, les comptables du Trésor, sont arrivés dans nos murs, ils se sont conduits avec une arrogance inqualifiable. Ils ont vérifié soigneusement le poids de chaque sac de blé et le contenu de chaque jarre, nous interdisant de nous en servir tant que nous pourrions continuer à recevoir du ravitaillement de la campagne environnante. Quand nous avons réclamé le paiement de nos soldes, ils se sont gaussés de nous, affirmant n'avoir reçu aucune instruction à ce sujet. Ils nous ont expliqué d'un ton qui ne souffrait aucune réplique que les caisses de l'État étaient vides et que nous étions bien mal avisés de réclamer notre dû. Or, tu le sais bien, jamais Carthage n'a été aussi prospère du fait de l'afflux de commerçants dans notre port. Vous avez recruté à prix d'or des milliers et des milliers de mercenaires et ceux-ci, contrairement à l'usage, ont reçu chacun un talent. Vous faites preuve de prévenance envers les étrangers mais vous méprisez ceux de vos compatriotes qui, plutôt que de s'enrichir dans le négoce, ont choisi d'embrasser la carrière militaire. L'insolence de ces comptables du Trésor public a provoqué la mutinerie dirigée par Bostar et dont j'ai été la victime. Pourtant, même si je désapprouve son geste, je ne puis lui donner entièrement tort. Et je sais que s'il le fallait, il serait prêt à mourir les armes à la main pour défendre notre ville si les Puniques et les Romains voulaient véritablement la détruire.

— C'est ce qu'ils s'apprêtent à faire.

— Disons que vous voulez nous le faire croire. La réalité est bien différente. Tu sais mieux que moi que Masinissa n'a aucun intérêt à notre disparition car les Romains en profiteraient pour s'implanter sur nos rivages et annexer son royaume.

— Je te le concède mais tu ne peux nier que Marcus Porcius Caton rêve de voir notre cité rasée.

— J'ai pu m'entretenir, durant ma captivité, avec Publius Cornélius Scipion Aemilianus, l'un des amis de Gulussa. Il ne partage pas ce point de vue.

— Que t'a-t-il dit ?

— Que Rome avait uniquement l'intention de punir ceux qui avaient eu l'impudence de prendre les armes contre les Numides sans qu'elle les ait autorisés à le faire. Par contre, toutes les cités puniques qui accepteraient de vivre en paix avec Masinissa seraient traitées en alliées du Sénat. J'ai été frappé par cette réflexion car je redoute qu'il ne cherche à détacher de nous les villes habitées par nos frères de race dans cette région.

— Aucune d'entre elles, Bodeshmoun, n'accepterait de séparer son sort du nôtre.

— Je crains fort, Hasdrubal, qu'Utique, Acholla[4], Thapsus[5], Leptiminus[6] et Hadrim[7] ne soient tentées par cette perspective.

— Pour quelles raisons le feraient-elles ?

— Il faudrait le demander à leurs magistrats. Toutefois, je connais bien Utique dont est originaire ma mère. Sa fondation est antérieure à celle de Carthage et elle a toujours veillé à conserver son indépendance. Je puis t'assurer que ses habitants nous haïssent désormais.

Ils se plaignent de la concurrence déloyale que leur fait notre port. Si ce dernier venait à disparaître, ils retrouveraient leur prospérité d'antan et leur attitude m'inquiète au plus haut point.

— Bodeshmoun, tu me fournis là des renseignements précieux dont j'informerais dès que possible Hannon le Rab et Mutumbaal. Puisse la bienfaitante Tanit faire que pareil malheur ne se produise jamais car nous perdriions nos seuls alliés véritables ! Pour le moment, tu as bien mérité de prendre un peu de repos après les épreuves que tu as endurées. Rétablis-toi le plus vite possible car tu ne seras pas de trop pour me seconder dans les semaines à venir.

— Je suis à tes ordres et je me réjouis à l'avance de pouvoir combattre à tes côtés.

Au début, je pris des mesures drastiques pour faire régner la discipline la plus stricte dans le camp. Je savais d'expérience que le moindre relâchement serait préjudiciable au moral des troupes et pourrait inciter les éléments les moins sûrs à désertir. Je pris soin de haranguer les soldats pour les rassurer. Certes, la trahison de la garnison d'Oroscopa nous avait privés de la victoire mais nous disposions de stocks de vivres suffisants et la colline où nous nous trouvions renfermait plusieurs sources d'eau. Les messagers que j'avais envoyés à Carthage étaient sans doute arrivés et le Conseil des Cent Quatre avait dû déjà prendre les dispositions nécessaires pour organiser le départ d'une colonne de secours. Les mercenaires continuaient d'affluer par centaines dans notre cité, attirés par la solde élevée que leur proposaient nos agents recruteurs. J'étais aussi convaincu – mais je ne puis le dire à la troupe – qu'Hannon le Rab avait d'ores et déjà envoyé à Rome une ambassade pour solliciter sa médiation.

Il nous suffisait de ne pas céder à la panique et de faire preuve de patience. Afin d'occuper les hommes, je fis abattre des centaines d'arbres pour édifier une solide enceinte fortifiée ainsi que des baraques où ils pourraient se mettre à l'abri quand commencerait la mauvaise saison, avec son cortège de pluies et de vents glacials. Au bout de quelques semaines, une estafette en provenance de Carthage

parvint à franchir les lignes numides pour m'apporter des nouvelles en apparence rassurantes. Sous peu, une colonne forte de plusieurs milliers de mercenaires marcherait en direction d'Oroscopta et des convois de ravitaillement, escortés par des détachements de cavalerie, étaient déjà en route. Dès que leur arrivée nous serait signalée, nous devrions effectuer une sortie en masse pour les conduire à l'intérieur de nos retranchements.

Ce message m'étonna plus qu'il ne me réjouit. Pourquoi d'abord envoyer des convois de ravitaillement et non une colonne de secours ? Visiblement, depuis notre défaite, Hannon le Rab avait repris le contrôle du Conseil des Cent Quatre et préférait savoir les Numides occupés à nous assiéger plutôt qu'à se diriger vers Carthage. Il avait décidé de nous abandonner à notre sort et n'interviendrait qu'à la dernière extrémité pour apparaître comme le sauveur de notre armée. Peut-être m'infligerait-il alors le sort que réservait la cité d'Elissa à ses généraux vaincus : la crucifixion. Mes craintes n'étaient pas vaines. Quelques jours plus tard, Masinissa laissa pénétrer dans notre camp les rares survivants d'un convoi de ravitaillement tombé dans une embuscade tendue par ses hommes. Bientôt, en dépit du strict rationnement des vivres que je mis en place, la disette commença à exercer ses ravages.

Quand toutes les réserves de grains furent épuisées, je donnai l'ordre d'abattre les chevaux et les bêtes de somme, ce qui nous permit de gagner un répit précieux. Puis la viande vint à manquer. Les mercenaires et les soldats durent se contenter de faire cuire les racines des plantes poussant sur la colline et l'écorce des arbres. Pour tromper leur faim, certains mâchèrent leurs sandales et leurs baudriers, et s'en servirent pour confectionner d'insipides soupes. Avec l'arrivée des premières pluies et du froid, beaucoup périrent d'épuisement. Trop faibles pour enterrer les morts ou pour les brûler sur des bûchers, les hommes laissèrent les corps se décomposer à l'air libre. Une insupportable odeur de putréfaction envahit nos cantonnements et rendit l'atmosphère irrespirable. Dans ces conditions, une épidémie de peste se déclencha, fauchant plusieurs milliers de soldats dont je pouvais entendre les râles d'agonie. Je dus me rendre à l'évidence : à moins d'un miracle, nous étions condamnés à mourir lentement de faim. J'étais moi-même très affaibli car j'avais refusé de bénéficier d'un régime alimentaire de faveur, me contentant d'un maigre brouet d'eau mêlée de terre et de racines. Durant deux jours, je vécus en reclus sous ma tente, réfléchissant à ce que je devais faire. Au matin du troisième jour, je revêtis ma plus belle cuirasse et mon manteau de commandement. Accompagné par deux officiers qui soutenaient ma démarche hésitante, je me dirigeai vers les lignes ennemies et fis comprendre aux militaires numides en faction que je souhaitais

m'entretenir avec leur roi. Prévenu, Masinissa me fit conduire jusqu'à sa tente et m'accueillit amicalement :

— Je rends hommage à ta vaillance, Hasdrubal, et à ta ténacité. Avant toute chose, prends soin de te restaurer. J'ai fait préparer pour toi une légère collation et je te préviens que je n'engagerai pas de pourparlers avec toi tant que tu n'auras pas repris tes forces.

— Je te remercie de ta généreuse attention mais que penseraient de moi mes soldats s'ils savaient que leur chef dévore à belles dents un morceau de viande alors qu'ils ont le ventre creux ?

— Ils te donneraient raison. Comment veux-tu négocier leur sort au mieux de leurs intérêts si la tête te tourne à chaque instant ? N'aie donc aucun scrupule. Mange, nous parlerons après.

Je pus tout juste avaler un peu de pain et quelques fruits tout en refusant de boire le vin que me proposa un esclave. Une étrange sensation de bien-être m'envahit soudainement et je dus faire un violent effort sur moi-même pour ne pas succomber à la torpeur qui s'empara de moi. Rassemblant mes forces, j'entamais avec mon interlocuteur une longue et âpre discussion. Masinissa fit preuve d'une certaine modération. Il mit comme condition à la conclusion d'un armistice le paiement par Carthage en cinquante annuités d'une indemnité de cinq cents talents d'argent, le rappel des partisans d'Itherbaal jadis bannis de la cité d'Elissa et la livraison des déserteurs de son armée. Je fis tout pour plaider la cause d'Asasis et de Juba, sachant que le monarque les ferait exécuter. Je ne pus toutefois le faire fléchir et dus, la mort dans l'âme, me résigner à accepter toutes les exigences du souverain, sous réserve d'une ratification ultérieure de l'accord par le Conseil des Cent Quatre. Restait à déterminer le sort qui attendait les mercenaires et les soldats carthaginois. Seraient-ils considérés comme des prisonniers de guerre ou pourraient-ils se retirer librement ? Masinissa se montra particulièrement habile. Il me promit que mes hommes seraient autorisés à regagner Carthage s'ils s'engageaient à déposer leurs armes et à quitter, un par un, leur camp. À ces mots, je réagis alors vivement :

— Quelle garantie aurais-je que tu respecteras tes engagements ?

— En ce qui me concerne, ma parole doit te suffire. Nul n'a pu me traiter de parjure durant ma longue existence et je n'entends pas le devenir alors que la mort me guette.

— Ne prends pas en mauvaise part ce que je vais te dire. Notre ville t'a eu longtemps pour allié et tu combattis aux côtés de nos troupes en Ibérie et le père de Scipion l'Africain a perdu la vie alors qu'il était encerclé par tes soldats comme je le suis moi-même aujourd'hui. Or, après la capitulation de Carthagène et de Gadir, tu as trahi Hannibal en t'alliant aux Romains !

— Vous, Puniques, avez une singulière manière d'écrire

l'histoire. Vous omettez systématiquement ce qui pourrait nuire à votre réputation. Sache que j'ai toujours été fidèle aux Barcides et à l'amitié qui m'unissait au fils d'Hamilcar et à ses frères. Si j'ai changé de camp, la faute en incombe à leurs adversaires au sein de votre Sénat. Profitant de leur absence, ils ont, à la mort de mon père Gaïa, pris parti pour son rival Syphax et m'ont dépossédé de la couronne qui me revenait de droit. C'est dans ces conditions que j'ai dû m'allier à Scipion l'Africain afin que justice me soit rendue. Ta ville est la première responsable de la rupture de notre alliance et tes amis n'ont qu'à maudire l'attitude irresponsable de leurs pères au lieu de m'accuser de perfidie.

— Je ne puis que te donner raison. A ta place, j'aurais agi de la même façon. Toutefois, comprends qu'il m'est difficile de demander à mes soldats de déposer leurs armes et de se retrouver ainsi à ta merci.

— Leur sort sera plus enviable que celui que tu réservas aux cavaliers qui avaient accompagné mes fils Gulussa et Micipsa à Carthage. Ils sont repartis munis d'un sauf-conduit signé de ta main et c'est toi qui les as attaqués alors qu'ils franchissaient à gué le fleuve Bagradas. Crois-tu que j'ai oublié cet affront ? Je m'en souviendrai jusqu'à la fin de mes jours. Néanmoins, je n'ai pas l'intention de me venger et je te jure par tout ce que j'ai de plus sacré que tes soldats n'ont rien à craindre de moi. Je suis même prêt à te livrer des otages qui répondront sur leur vie de la sécurité des tiens.

— Ne te donne pas cette peine. J'ai confiance en toi. Je te demande simplement de me laisser quelques jours pour régler tous les détails de notre reddition. Il me faudra désarmer les hommes d'Asasis et de Juba par surprise. Or mes mercenaires sont trop faibles pour le faire.

— J'ai tout prévu, rétorqua Masinissa. J'autoriserai le passage d'un convoi de ravitaillement afin que tes troupes puissent reprendre des forces. Quand cela sera fait, tu me livreras mes transfuges. Le lendemain, toi et les tiens serez libres de partir. Bien entendu, toi et tes officiers, vous serez autorisés à conserver vos armes et vous pourrez surveiller à distance la sortie de vos hommes du camp. Une fois désarmés, ils vous rejoindront et vous regagnerez Carthage en toute sécurité.

— Qu'il en soit fait ainsi !

Nous nous séparâmes sur ces mots qui, à mes yeux, marquaient la fin de l'état de guerre entre nos deux peuples.

Chapitre 6

Il faisait ce jour-là un soleil radieux. Dès les premières lueurs de l'aube, les cavaliers de Masinissa s'étaient rassemblés dans la plaine autour de leurs enseignes et de leurs étendards ondulant sous l'effet d'une légère brise. Juchés sur leurs petits chevaux qui piaffaient d'impatience, ils poussaient à intervalles réguliers des cris de triomphe qui redoublèrent d'intensité lorsque parurent Gulussa, Micipsa et Mastanabal, les trois fils de leur souverain. Les trompettes retentirent et, à ce signal, escorté par la garde personnelle et les principaux officiers de Masinissa, je me présentai aux avant-postes ennemis et fus conduit vers les jeunes princes. Mastanabal me salua :

— Mon père te prie d'excuser son absence. Les combats de ces dernières semaines l'ont épuisé et un fort accès de fièvre le cloue sous sa tente. Il nous a fait l'insigne honneur de veiller à l'exécution de l'accord conclu par vous. Tu as rempli tes obligations en nous livrant, hier, Asasis et Juba et tous les traîtres qui les avaient suivis dans leur révolte insensée contre leur souverain légitime. Sache qu'ils ont été traités avec générosité. Seuls leurs chefs ont payé de leur vie leur faute. Les autres ont été graciés et, comme tu peux le constater, ils ont repris leur place dans les rangs de notre armée.

— Je les reconnais et me félicite de votre décision. Je dois te l'avouer, en les faisant encercler par mes soldats et en les conduisant de force jusqu'à vos lignes, j'ai pleuré de honte. J'avais apprécié leur courage et, s'il leur était arrivé malheur, j'aurais été déshonoré à tout jamais. Ton père a agi avec sagesse et bienveillance et je m'efforcerai à l'avenir de lui prouver ma reconnaissance. Dis-lui qu'il compte désormais un nouvel ami au sein du Conseil des Cent Quatre.

— Je m'en réjouis, dit Mastanabal. Maintenant, il est temps de procéder à la reddition de tes troupes. Que toi et tes gardes se dirigent vers le bosquet d'arbres que tu aperçois au loin et où une tente a été dressée. Tes soldats te rejoindront sous peu dès que, en signe de soumission, ils auront déposé leurs armes à nos pieds. Avant que le soleil ne se couche, vous serez tous en route pour Carthage où vos familles vous attendent.

Suivi de mes compagnons, je gagnai l'endroit indiqué et mis pied à terre. Je pus contempler le spectacle qui se déroulait en bas de la colline. Un par un, mercenaires étrangers et militaires carthaginois quittaient leur campement et défilaient devant leurs vainqueurs, jetant sur le sol leurs épées, leurs lances, leurs frondes et leurs boucliers que

des nuées d'esclaves chargeaient dans des chariots. Cette cérémonie se déroula dans un silence impressionnant et dans la plus grande dignité. Les vaincus marchaient la tête haute, refrénant leurs larmes, et fixaient les Numides d'un air déterminé. Les plus audacieux avaient ôté leurs cuirasses ou leurs tuniques pour exhiber les cicatrices des blessures reçues dans des combats antérieurs, symbole de leur vaillance. Après s'être défaits de leurs équipements, ils se regroupaient par petits détachements et, au signal donné par leurs officiers, reformèrent leurs rangs et commencèrent à avancer dans la plaine, refusant de se retourner pour contempler, une dernière fois, l'endroit où ils avaient enduré mille souffrances avec un courage et une abnégation remarquables.

Bientôt, Gaulois, Ibères et Sardes entonnèrent leurs chants de guerre traditionnels en l'honneur de leurs morts. Ils avaient déjà franchi la moitié de la distance les séparant de l'endroit où je me trouvais lorsque, en poussant des cris terribles, les cavaliers numides se ruèrent sur eux et les encerclèrent pour les séparer en petits groupes qu'ils taillèrent en pièces systématiquement. En quelques minutes, en dépit de la résistance désespérée offerte par certains, se servant de leurs bras pour désarçonner leurs assaillants et s'emparer de leurs épées, plus de vingt-cinq mille hommes périrent, sous mes yeux horrifiés. Malheureusement, nous étions trop peu nombreux pour leur porter secours. Le sol ruisselait du sang de ces hommes victimes de la plus odieuse des trahisons.

La mort dans l'âme, je dus me résoudre à prendre la fuite en direction de Carthage, contournant soigneusement Oroscopa dont la garnison, massée sur les murs, avait observé la scène sans réagir. Arrivé à Sicca, j'eus la surprise d'y trouver une délégation du Sénat carthaginois conduite par Hannon le Rab en personne. Ce dernier écumait littéralement de rage et m'apostropha grossièrement :

— Tu es le premier responsable de la tragédie qui vient de se produire. Les fils de Masinissa ont voulu de la sorte se venger de l'embuscade que tu leur avais tendue alors qu'ils regagnaient leurs États munis d'un sauf-conduit en bonne et due forme. Avec ton ami Azerbaal, tu as ourdi, sans me consulter, un stratagème qui s'est retourné contre toi. Des milliers de braves ont payé de leur vie ta perfidie et leur souvenir hantera longtemps tes nuits.

— Ne m'accable pas. J'ai eu tort d'agir comme je l'ai fait mais je m'en étais expliqué avec le père de Gulussa et il m'avait donné sa parole d'honneur qu'il ne chercherait pas à laver dans le sang cet affront. Or, en laissant massacrer mes guerriers, il s'est rendu coupable d'un abominable parjure que nos dieux ne manqueront pas de punir sévèrement.

— Tu es encore plus stupide que je ne le pensais ! Ne

comprends-tu pas ce qui est arrivé ?

— Puisque tu as l'air si bien informé, j'attends tes explications car sache que je ne te laisserais pas m'accuser sans réagir.

— Masinissa s'est arrangé pour te jouer un tour à sa façon. Tel que je le connais, il t'a juré par ses grands dieux qu'il tiendrait scrupuleusement les engagements qu'il avait pris à ton égard. Tu l'as cru et, au mépris de toute prudence, tu as voulu jouer à la belle âme en refusant qu'il te fournisse en garantie des otages. C'était ce qu'il attendait de toi et tu es tombé dans son piège. Il a prétexté une mauvaise fièvre pour ne pas assister à la cérémonie. Voilà pourquoi tu as eu affaire à ses fils qui n'étaient pas tenus par les promesses de leur père. Après t'être laissé encercler sur une colline où nul secours ne pouvait te parvenir, tu es tombé dans un autre traquenard. Désormais, par ta faute, notre ville, privée d'armée, se trouve à la merci de ses ennemis. Gardes, fit Hannon le Rab, emparez-vous de cet homme. Qu'il soit chargé de chaînes et conduit en prison où il attendra son procès avec ses complices.

Avec Azerbaal, arrêté dans sa propriété du Beau Promontoire, et l'un de ses conseillers, un nommé Carthalon, je comparus devant le Conseil des Cent Quatre. Lorsque nous pénétrâmes dans l'enceinte du temple d'Eshmoun, sous forte escorte, nous eûmes la surprise de découvrir parmi nos juges Itherbaal et les rares sénateurs qui avaient survécu à leur bannissement de la ville en raison de leurs sympathies pour Masinissa. Carthalon fut le premier à être interrogé par Hannon le Rab :

— Qu'as-tu à dire pour ta défense ? Tu as été mon plus fidèle conseiller pendant des années et ton père, dont tu portes le nom, rougirait de honte s'il était encore vivant en te voyant ici. Lui s'est toujours opposé aux menées factieuses des Barcides et a combattu Hamilcar et Hannibal avec un courage et une détermination qui firent l'admiration des vrais patriotes. Que dirait-il en apprenant que tu as rejoint le camp de ses plus farouches ennemis pour des raisons qui m'échappent ? As-tu cédé à l'appât du gain et aux promesses mirifiques que n'ont pas manqué de te faire Hasdrubal et ses complices ?

— N'ajoute pas la calomnie aux malheurs qui m'accablent déjà. L'argent ne m'intéresse pas car j'ai eu la chance de naître dans une famille fortunée. J'ai agi par conviction pour expier les fautes commises par mon père. Sur son lit de mort, celui-ci m'a confié un secret qu'il m'a été particulièrement dur de dissimuler pendant des années. Il m'a révélé qu'il avait été l'instigateur de la mort d'Hamilcar Barca. Ce dernier, vous vous en souvenez, a péri dans une embuscade alors qu'il assiégeait une cité ibère révoltée contre notre autorité. Ses meurtriers, des guerriers indigènes, avaient été prévenus par

Carthalon et par un ancien intendant d'Hamilcar – ce dernier avait fait périr son fils à la place d'Hannibal lors d'un sacrifice offert à Baal Hammon –, de l'itinéraire qu'emprunterait le plus grand de nos chefs militaires. Depuis, je suis torturé par le remords et, en m'alliant aux partisans des Barcides, j'ai tout simplement voulu expier le forfait dont s'est rendu coupable mon père. Je ne regrette rien et suis prêt à en payer le prix.

— Toi, Azerbaal, fit Itherbaal d'un ton ironique, vas-tu nous servir une fable identique pour justifier ton comportement ? Tu as toujours été mon ennemi au même titre d'ailleurs qu'Hannon le Rab. Quand tu as conspiré contre ce dernier en organisant avec Bythias, un général numide traître à son souverain, l'attaque de l'un de nos villages afin de forger un prétexte pour déclarer la guerre à Masinissa, ton protecteur a jugé habile de détourner la fureur du peuple sur moi et mes partisans. Nous avons eu le tort d'affirmer, sans malheureusement pouvoir en apporter la preuve, qu'il s'agissait d'un coup monté pour nous fâcher avec nos puissants voisins. Nous avons tenté mais en vain d'alerter nos collègues. Pour toute récompense, nous avons été chassés avec nos familles de Carthage et la plupart des nôtres ont péri de faim ou de froid durant leur exil. Aujourd'hui, grâce à la sollicitude de Masinissa, nous avons pu retrouver nos maisons et notre place dans cette auguste assemblée. Mais tu dois payer pour le mal que tu as fait à mes amis et j'exige d'Hannon le Rab, ton ancien protecteur, que tu sois condamné à mort.

— Je suis prêt, rétorqua Azerbaal, à périr pour ma cité. La vie m'importe peu. Sachez toutefois, membres du Conseil des Cent Quatre, que mon trépas n'écartera pas les menaces qui pèsent sur notre ville. Mes multiples ambassades à Rome m'ont convaincu que les Fils de la Louve ont décidé de faire disparaître Carthage de la surface de la terre. Ils ont attendu que se termine la guerre entre nous et Masinissa pour se ranger du côté des vainqueurs. Désormais, nous n'avons aucune pitié à attendre d'eux et je vous remercie à l'avance de la sentence que vous prononcerez contre moi. Elle m'évitera d'avoir à être le témoin de la destruction de notre cité et, quand celle-ci sera livrée aux flammes, vous vous appellerez, en regrettant de ne pas avoir entendu mes avertissements, mes paroles.

— Et toi Hasdrubal, fit Hannon le Rab, comment peux-tu justifier ta conduite ? Tu sais le sort que notre ville réserve à ses généraux vaincus : la crucifixion. J'avais cru trouver en toi un allié et je t'avais demandé de renoncer à tes responsabilités politiques pour te consacrer à la défense de notre patrie en toute loyauté. Tu as abusé de ma confiance et, par ta faute, près de cinquante mille soldats et mercenaires ont péri de faim, de maladie ou sous les coups des Numides. De tous les accusés, tu es celui qui mérite le châtement le

plus sévère.

— J'ai fait mon devoir de militaire et jamais je n'aurais été encerclé si la garnison d'Orosropa, commandée par Bostar, ne s'était pas ralliée à notre ennemi, lasse de ne pas avoir reçu depuis des mois les soldes qui lui étaient dues. Qu'avez-vous fait de cet argent ? Quant aux convois de ravitaillement que vous m'avez envoyés, leurs gardes ont pris lâchement la fuite lorsqu'ils ont été attaqués par les cavaliers de Gulussa et vous n'avez pas songé à en faire partir de nouveaux, protégés par des détachements plus importants. Vous nous avez abandonnés à notre sort comme si vous n'étiez pas mécontents des malheurs qui s'abattaient sur moi. J'ai dû capituler mais vous êtes, par votre inaction, les responsables de cette défaite. Vous pouvez donc me crucifier si bon vous semble mais sachez que, tôt ou tard, le peuple vous réservera le même sort quand il prendra conscience de vos fautes.

Seul Himilcar le Sammite plaida en notre faveur, soulignant le dévouement dont nous avons fait preuve envers Carthage et suppliant ses collègues d'épargner nos vies afin de ne pas attiser la colère de la populace. Son plaidoyer ne fut pas entendu et Hannon le Rab laissa à Itherbaal le soin de prononcer le réquisitoire. L'ancien exilé, le cœur empli de rancune, dépeignit sous les traits les plus sombres nos agissements et affirma que notre exécution serait un gage de bonne volonté donné tant aux Numides qu'aux Romains. En constatant que Carthage punissait sévèrement les auteurs de guerre, ses ennemis, heureux de voir triompher à nouveau le parti de la paix, se montreraient enclins à l'indulgence et cette décision pèserait d'un poids non négligeable lors de la reprise des négociations en vue de régler le litige à propos des Grandes Plaines. A une très large majorité, nous fûmes condamnés à la peine capitale et notre exécution fixée à l'expiration des fêtes en l'honneur de Tanit, la déesse protectrice de la cité.

Nous fumes reconduits dans la prison située dans l'enceinte du port militaire et réintégrâmes nos cellules étroites et sombres où nous étouffions le jour et grelottions la nuit. Les gardes, choisis par Hannon le Rab et Itherbaal, exerçaient sur nous une surveillance de tous les instants, nous empêchant de communiquer avec l'extérieur et fouillant minutieusement la nourriture et les effets qui nous étaient envoyés par nos familles. Une nuit, nous fûmes tirés de notre sommeil par une agitation inaccoutumée et crûmes que notre dernière heure était arrivée. Des soldats, appartenant visiblement à une unité affectée depuis peu à notre garde, vinrent nous chercher, nous bandèrent les yeux et nous obligèrent à revêtir un manteau dont le capuchon dissimulait nos visages. Par d'interminables couloirs, on nous conduisit jusqu'à un endroit que nous nous efforçâmes en vain

d'identifier. Notre seule certitude était que nous nous trouvions à l'extérieur de la prison et de la tour de l'Amirauté car une forte brise soufflait et nous pouvions entendre le ressac des vagues battant la muraille. Après une longue attente, on nous ôta nos bandeaux et nous découvrîmes avec stupéfaction que nous étions sur l'un des quais du port marchand, à proximité d'un navire grec visiblement prêt à appareiller.

Les gardes refusèrent obstinément de répondre à nos questions angoissées. Soudain, nous vîmes un petit groupe s'approcher de nous, conduit par Hannon le Rab accompagné par une jeune femme que nous n'avions jamais vue jusque-là. Le chef du Conseil des Cent Quatre nous salua d'un ton enjoué :

— Pardonnez cette mise en scène qui a probablement provoqué chez vous une belle frayeur. J'ai dû m'y résoudre afin que nul ne se doute de notre rencontre. J'ai profité de l'absence d'Itherbaal, parti en ambassade chez nos voisins numides, pour ordonner à ses hommes de prendre un repos bien mérité. J'ai organisé un banquet en leur honneur et, à l'heure qu'il est, ils dorment du sommeil de l'ivrogne car ils ont copieusement mangé et bu. Les soldats qui vous ont accompagnés appartiennent à ma garde personnelle et j'ai la plus totale confiance en eux. Aucun ne parlera, pas même sous la torture, et ne révélera à des oreilles mal intentionnées ce que j'ai à vous dire.

— Nous te remercions de ton geste, fit Azerbaal, et j'espère que tu es venu nous annoncer que nous aurons la vie sauve.

— S'il n'avait tenu qu'à moi, rétorqua Hannon le Rab, je vous aurais fait exécuter car vous avez trahi ma confiance de la manière la plus déloyale qui soit. Remerciez plutôt celle qui se tient à mon côté et qui a intercédé en votre faveur.

— Qui que tu sois, sache que nous saurons te prouver notre reconnaissance !

— Je vous dispense de vos remerciements dont je n'ai que faire, grinça la jeune femme. Je me nomme Arishat et je suis née à Rome de parents carthaginois envoyés comme otages dans cette ville après la bataille de Zama. C'est la première fois que je foule le sol de la cité dont sont originaires mes aïeux. En d'autres circonstances, j'aurais été folle de joie et j'aurais consacré de longues heures à parcourir les rues de Carthage pour découvrir les merveilles dont j'ai entendu parler par les voyageurs fréquentant ma demeure sur les bords du Tibre. Sachez en effet que j'ai été élevée dans la maison de Scipion l'Africain qui m'a recueillie lorsque je suis devenue orpheline.

Je n'en ai pas oublié pour autant que j'étais punique et, dès ma plus tendre enfance, je n'ai eu de cesse que je ne profite de ma situation privilégiée pour rendre service, lorsque l'occasion s'en présentait, à mes compatriotes. C'est un devoir religieux que

j'accomplis pour honorer la mémoire de mes parents et vous en êtes les bénéficiaires en dépit de votre indignité. Voilà pourquoi je me trouve ici ce soir, après avoir franchi la porte d'Utique dans le plus grand secret, condition essentielle à la réussite de notre plan.

— Quel est-il ? demanda Azerbaal.

— Je comprends votre impatience, répondit la jeune femme, mais laissez-moi vous donner quelques explications supplémentaires. Sachez en effet que je suis la maîtresse de Gulussa et que j'agis sur sa demande pressante.

— Ce Gulussa qui a fait massacrer nos mercenaires en violant le serment fait par son père veut donc nous sauver ? murmura, incrédule, Carthalon. Es-tu sûre de dire la vérité ?

— Hannon le Rab, répliqua en riant Arishat, m'avait prévenue que tu comprenais difficilement les subtilités de la politique et je m'aperçois qu'il n'avait pas tort. Mon amant n'agit pas par pitié mais s'est rendu à mes arguments parce qu'il y trouve son intérêt. Il a certes tué les mercenaires parce que ses frères et lui souhaitaient se venger de l'embuscade que Hasdrubal leur avait tendue. Les cavaliers qui ont chargé tes hommes étaient les déserteurs numides passés à votre service avec leurs chefs, Asasis et Juba. C'est à ce prix qu'ils avaient pu obtenir leur grâce et c'est ce qui explique leur férocité. D'ailleurs, toi-même, Hasdrubal, tu t'étais montré singulièrement ingrat envers eux en acceptant de les livrer à leur souverain. Gulussa et ses frères les ont mis à l'épreuve. Ils n'étaient pas liés par les promesses que Masinissa t'avait faites et tu ne saurais leur en tenir rigueur.

— Cela ne m'explique toujours pas que Gulussa veuille à tout prix nous sauver !

— Pour la simple et bonne raison que vous pourrez lui être un jour utiles.

— De quelle manière ?

— La succession de son père est loin d'être réglée. Rome n'a pas encore décidé qui montera sur le trône après la disparition de Masinissa et Gulussa craint que son amitié affichée avec Publius Cornélius Scipion Aemilianus ne lui porte tort. Vous l'ignorez peut-être mais Marcus Porcius Caton, ce vieux grincheux, est mort. Or ses amis sont encore nombreux au sein du Sénat et ils ne pardonnent pas à mon amant d'avoir dédaigné les conseils de leur maître. Ses frères, Micipsa et Mastanabal, intriguent déjà contre lui et ont envoyé une ambassade sur les bords du Tibre. Ils vous portent une haine féroce et ont tout intérêt à votre perte.

Je puis me flatter d'exercer sur leur cadet une influence salutaire et je lui ai fait comprendre qu'il avait tout intérêt à se rapprocher de Carthage. J'ai plaidé auprès de lui en votre faveur. Hasdrubal, tes parents et les miens étaient jadis voisins et mon père m'a souvent

parlé de ta famille à laquelle l'unissait une profonde affection. Par fidélité envers sa mémoire, je me suis sentie obligée de te venir en aide dès que j'ai appris la sentence qui te frappait, toi et tes amis. Gulussa a demandé à Hannon le Rab de faire preuve de clémence à votre égard. Malheureusement, il n'a pu obtenir du Sénat votre grâce en raison de la farouche opposition d'Itherbaal.

— Pourtant, fit Azerbaal, celui-ci est un ami des Numides et c'est plutôt à lui qu'il aurait dû s'adresser.

— Tu oublies que vous avez été les principaux instigateurs de son bannissement et de celui de ses compagnons dont il s'est juré de venger la mort en exil. De surcroît, c'est la créature de Mastanabal et de Micipsa. S'il avait eu vent, par malheur, de mes démarches, il n'aurait pas manqué de me dénoncer à ses protecteurs ainsi qu'à leur père.

— Puisque le Sénat a refusé de commuer notre sentence, quelle issue s'offre à nous ?

— L'évasion, fit Arishat. Ce navire grec, qui est à quai, vous conduira jusqu'à Hadrim et vous serez hébergés dans l'une des propriétés d'Hannon le Rab, avec interdiction d'en sortir tant que vous ne serez pas rappelés officiellement à Carthage. Son capitaine a accompli ce soir toutes les formalités nécessaires à son départ et il attend que la chaîne du port soit levée, dès les premières lueurs de l'aube, pour gagner le large. Quand les soldats d'Itherbaal se réveilleront de leur ivresse, vous serez déjà loin et leur maître leur fera payer chèrement leur coupable négligence.

— Comment te prouver notre reconnaissance ? demandai-je.

— Le temps venu, je vous ferai savoir ce que Gulussa attend de vous et j'espère que, cette fois-ci, vous ne lui infligerez pas l'une des mauvaises surprises dont vous êtes coutumiers. N'oubliez jamais aussi que vous devez la vie à Hannon le Rab contre lequel vous avez conspiré de la manière la plus déloyale qui soit et tirez-en les leçons qui s'imposent. Maintenant, le moment est arrivé de nous séparer. Glissez-vous à bord de ce navire et que la bienfaisante Tanit vous protège tout le long de votre route.

Notre fuite ne tarda pas à être connue de tous. Lors d'une réunion agitée du Conseil des Cent Quatre, Hannon le Rab prit violemment à partie Itherbaal, fustigeant la conduite indigne de ses gardes et se demandant ironiquement s'il ne fallait pas y voir un geste délibéré. Après tout, les fugitifs comme le chef du parti pro-numide appartenaient à l'opposition et, surmontant leurs anciens

antagonismes, pouvaient avoir été tentés de sceller un pacte dirigé contre le principal magistrat de la cité. A peine rentré d'exil, le coupable désigné, conscient qu'il se trouvait en minorité, jugea préférable de ne pas affronter son rival et, l'air faussement contrit, annonça à ses collègues que ses hommes paieraient de leur vie leur faute. En dépit de leurs protestations d'innocence, ils furent conduits en dehors de l'enceinte de la ville et crucifiés. Certains des suppliciés agonisèrent durant plusieurs jours et l'on entendait distinctement, au début du moins, leurs cris de douleur.

Cette sentence avait permis à Hannon le Rab de réaffirmer son autorité sur ses concitoyens à un moment où il était confronté à des difficultés innombrables. Depuis la dramatique capitulation de ses troupes à Oroscopa, Carthage se trouvait sans armée digne de ce nom même si des agents recruteurs, munis de fortes sommes d'argent, avaient été envoyés en Grèce et en Gaule pour engager de nouveaux mercenaires. Il s'agissait avant tout de prévenir un éventuel coup de force des Numides contre des citadelles et des garnisons éloignées, voire de dissuader certains comptoirs puniques de faire dissidence. Mais, dans les palais de Mégara comme dans l'enceinte du Sénat, toutes les conversations roulaient sur l'attitude qu'allait adopter Rome. La présence de Publius Cornélius Scipion Aemilianus aux côtés de Masinissa et de ses fils avait de quoi inquiéter les citoyens les plus favorablement disposés envers les Fils de la Louve. Sans nul doute, le jeune homme, de retour dans sa patrie, n'avait pas manqué de dresser un tableau singulièrement pessimiste de la situation dans laquelle se trouvait la cité d'Elissa, autant d'arguments de nature à renforcer le camp des disciples de Marcus Porcius Caton. Quelques négociants carthaginois, de retour d'Italie, semèrent l'émoi en révélant que, sitôt le désastre d'Oroscopa connu, Rome avait procédé à des levées en masse de soldats chez ses alliés et que d'importants contingents affluaient du Bruttium, de Campanie, d'Apulie et de Ligurie vers Ostie où les ouvriers des arsenaux rivalisaient d'ardeur pour construire plusieurs dizaines de trirèmes et de quinquerèmes.

Convoqué par Hannon le Rab, le Conseil des Cent Quatre se réunit sans discontinuer pendant plusieurs heures dans l'enceinte du temple d'Eshmoun pour discuter de l'envoi éventuel d'une ambassade à Rome. Les débats furent d'une rare violence car chaque camp en présence, persuadé de la justesse de son point de vue, entendait le faire adopter. Seul dirigeant encore en liberté de l'ancien parti barcide, Himilcar le Sammite fut le premier à prendre la parole et se lança dans une violente diatribe contre la cité de Scipion :

— Il ne sert à rien de se bercer d'illusions et de croire que nos ennemis les plus farouches se laisseront attendrir par quelques délégués venus, chargés de présents, la bouche dégoulinant de belles

paroles rassurantes, implorer leur clémence. Je les vois déjà dans la curia Hostilia rappeler toutes les actions généreuses dont nous pouvons nous targuer, par exemple l'aide que nous avons apportée aux Fils de la Louve alors qu'ils étaient en guerre contre Persée de Macédoine. A l'époque, ils avaient tellement peur de voir toute la Grèce se révolter contre eux qu'ils nous ont considérés comme des sauveurs. Sitôt ce malheureux roi défait, nous avons cessé d'être utiles à leurs yeux et c'est la raison pour laquelle Masinissa a pu s'emparer de nos possessions en toute impunité. Tant que Persée était en vie, Rome nous ménageait par crainte que nous ne fassions alliance avec lui comme Hannibal l'avait fait avec Philippe de Macédoine. Nous aurions été bien avisés d'agir de la sorte en ordonnant à ce qui restait de notre flotte de guerre d'arraisonner en haute mer les navires romains. Aussitôt, nous aurions vu débarquer ici en suppliants les sénateurs porteurs d'un nouveau traité de paix infiniment plus avantageux pour notre ville. Or nous avons préféré suivre les conseils de Hannon le Rab.

— Et ceux-ci étaient excellents, rétorqua l'intéressé.

— À tes yeux et à ceux de ton parti, sans nul doute, fit Himilcar. À ceci près – et ce n'est pas une chose négligeable – que vous avez agi moins par amour de vos concitoyens que par souci de respectabilité. Car, il faut que cela soit dit, toi et les tiens vous comportez comme si vous aviez secrètement honte d'être carthaginois. Depuis des années, vous rougissez de honte lorsque les Romains évoquent à notre propos la « perfidie punique ». Ce grief vous torture tellement que vous cherchez par tous les moyens à vous laver de cette accusation en adoptant à l'égard de notre ennemi une attitude servile et obséquieuse. Vous êtes prêts à tout accepter pour que l'on vous cajole de mots doux et que l'on vous abreuve de compliments. Vous vous tremoussez de plaisir lorsqu'un Publius Cornélius Scipion Corculum vante votre loyauté et affirme que vous êtes différents d'Hamilcar et d'Hannibal.

Or ce que les Romains nomment loyauté chez les autres peuples, c'est la soumission à leurs propres intérêts. Ce qu'ils appellent perfidie, c'est la manière dont usent les nations pour se défendre contre leur soif de domination et leur volonté de s'emparer de toutes les terres connues. Pourtant, en matière de ruse et de cautèle, les descendants de Romulus peuvent largement nous en remontrer. Leurs négociateurs n'ont pas encore conclu un traité qu'ils imaginent déjà les moyens d'en violer les dispositions. Il est temps, grand temps, que notre peuple se ressaisisse et retrouve le sens de l'honneur.

— De quelle façon ? demanda Hannon le Rab.

— En prenant les devants, martela Himilcar le Sammite, et en attaquant Rome avant qu'elle ne soit devenue trop puissante.

— Où sont les formidables armées qui nous permettront de réaliser pareil exploit ? interrogea un sénateur. Dis-nous où sont cachés les centaines d'éléphants, les milliers de chevaux et les innombrables détachements de mercenaires dont tu disposes pour fondre sur les légions romaines ? Je suppose que tu les as rassemblés en puisant dans ta fortune personnelle car notre ville n'a pas les moyens de le faire. Si tel est le cas, je serai le premier à demander qu'on t'érige une statue pour récompenser ton dévouement.

— Tu peux te moquer de moi mais, sous peu, à condition que tous acceptent de faire les sacrifices nécessaires, les rues de Byrsa grouilleront de la foule des mercenaires venus des quatre coins de la grande mer à notre secours. En attendant, il est d'ores et déjà possible de semer la discorde dans les rangs de nos ennemis en incitant certains de leurs alliés à se rebeller contre eux. Les Gaulois et les Ibères, lassés de payer tribut, sont prêts à prendre les armes et Rome devra envoyer contre eux une partie des légions qu'elle a levées.

Enfin, et cela vous surprendra peut-être de ma part, je crois que nous devrions envoyer une ambassade auprès de Masinissa pour lui expliquer que la disparition de Carthage signifierait, à plus ou moins long terme, celle de son royaume. Ce maudit Marcus Porcius Caton l'a comblé de bienfaits pour le détacher de nous. Mais s'il advenait par malheur que notre cité soit détruite, il cesserait dès lors d'être utile aux Romains et ceux-ci s'empareraient de ses domaines. Nous devons l'avertir de ce danger, lui et son fils Gulussa.

— Je vois, fit Itherbaal, le chef du parti pro-numide, que tu choisis soigneusement tes interlocuteurs. Tu oublies que le roi a deux autres fils, Micipsa et Mastanabal, tout aussi influents que leur cadet. Crois-tu qu'il soit particulièrement habile de les écarter des discussions ? Ou dois-je conclure que tu comptes les éliminer au profit de Gulussa ? Ce serait une faute grave. Cela dit, Himilcar, je partage ton avis. Face aux Fils de la Louve, nous devons, Carthaginois et Numides, opposer un front commun. Nous sommes les enfants de la même terre. Au fil des ans, nos familles se sont mêlées par le sang et nos voisins ont adopté nos dieux et certaines de nos coutumes. Aucun conquérant ne pourra se maintenir sur ces rivages contre la volonté de leurs habitants. Voilà pourquoi je me rallie à ta proposition.

— Je constate, fit Hannon le Rab, que les intrigues contre moi vont bon train. Les pires adversaires, dès lors qu'il s'agit d'abattre celui qui dirige cette ville, sont prêts à tous les compromis et à toutes les alliances contre nature. Admettons que les fils de Masinissa acceptent de lier leur sort au nôtre. Bientôt, vous ne songeriez plus qu'à vous entre-déchirer. Plutôt que de veiller à la prospérité de Carthage, vous consacriez toute votre énergie à ourdir des complots pour assurer le triomphe de votre propre parti. Toi, Itherbaal, tu

n'aurais de cesse d'obtenir le bannissement d'Himilcar et ce dernier te rendrait la pareille. Une discorde plus grande que celle qui règne aujourd'hui pousserait nos concitoyens à se conduire comme des bêtes féroces. Au bout de quelques années, l'un d'entre vous se rendrait à Rome dans le plus grand secret pour solliciter l'intervention du Sénat. Vous êtes de jeunes coqs prétentieux, tout juste capables de monter sur leurs ergots pour faire admirer leur force. Mais vous ignorez ce que veut dire aimer sa patrie et son peuple !

— Puisque tu es si sage, noble vieillard, fit Himilcar le Sammite, éclaire-nous de tes lumières. Que devons-nous faire ?

— Je n'aime pas le ton badin que tu utilises, grommela Hannon le Rab. Il ne convient pas à la gravité du moment et prouve que tu es indigne de diriger notre ville. Pour ma part, j'avoue en toute humilité être écrasé par le poids de mes responsabilités. Voilà des nuits que je ne parviens pas à trouver le sommeil tant je redoute d'avoir à prendre une décision qui pourrait se révéler funeste. Je ne veux pas conduire Carthage à sa perte. Or c'est ce qui arriverait fatalement si nous décidions d'attaquer Rome ou de nous allier aux Numides. Dans le premier cas, ce qui reste de notre armée serait écrasée en une seule bataille. Dans le second, nous en serions réduits à dépendre du bon vouloir d'êtres sauvages et incultes dont les exigences deviendraient exorbitantes. Je ne me fais aucune illusion. Carthage a un seul allié : le temps. Face aux menaces qui pèsent sur notre avenir, nous devons faire preuve de patience et accepter quelques humiliations passagères afin de pouvoir reconstituer nos forces. Voilà pourquoi je suggère d'envoyer une ambassade à Rome afin de lui demander d'arbitrer le conflit qui nous oppose à Masinissa. Nous comptons suffisamment d'amis au sein du Sénat pour qu'ils s'entremettent en notre faveur. Autant le faire tout de suite puisque, de toute façon, tôt ou tard, vos intrigues nous conduiront à solliciter l'intervention des Fils de la Louve. Et mieux vaut le faire alors que notre position n'est pas entièrement désespérée.

La proposition d'Hannon le Rab fut adoptée à une confortable majorité car ses arguments avaient ébranlé les indécis et ceux qui étaient tentés de suivre les conseils de ses adversaires. Conduite par Magon, la délégation carthaginoise dut attendre de longues semaines avant d'être reçue en audience. Les partisans de Caton manœuvrèrent en effet habilement, attendant que Publius Cornélius Scipion Corculum quitte la ville pour une tournée d'inspection en Grèce, afin de recevoir les ambassadeurs, ainsi privés de leur plus influent protecteur. Dans une curia Hostilia à demi vide, Magon plaida du mieux qu'il put sa cause, soulignant que la bonne foi de Carthage ne pouvait être mise en doute. Le Conseil des Cent Quatre n'avait-il pas condamné à mort Hasdrubal le boétharque et ses complices, c'est-à-

dire les responsables de l'ouverture des hostilités avec Masinissa, en violation flagrante du traité jadis signé avec Scipion l'Africain ? À ces mots, un sénateur, Marcus Aelius, ne put contenir sa colère et interrompit grossièrement l'orateur :

— Nous nous félicitons chaudement de savoir que les plus félons d'entre vous doivent expier leurs crimes. À condition toutefois qu'ils soient conduits devant le bourreau. Or, par un curieux hasard, ils ont pu s'échapper de leur prison et sont désormais hors d'atteinte. J'ai de bonnes raisons de croire que ton maître, Hannon le Rab, n'est pas totalement étranger à cette fuite providentielle. Vous auriez été mieux avisés de mettre hors d'état de nuire Hasdrubal et ses complices avant qu'ils n'agressent de manière déloyale Masinissa. En fait, vous avez toléré leurs agissements car vous étiez persuadés que leur armée écraserait facilement le vieux roi numide et que ce dernier serait tué au combat. Les dieux, dans leur sagesse, en ont décidé autrement et c'est à ce moment seulement qu'afin d'apaiser notre courroux, vous avez condamné à mort les responsables de vos malheurs. Nous crois-tu assez stupides pour nous laisser abuser par une manœuvre aussi grossière ? Aux yeux du Sénat, vous êtes aussi coupables qu'Hasdrubal et Azerbaal, et votre déloyauté appelle un châtement exemplaire.

— Si tu nous crois fautifs, dis-nous plutôt comment nous pouvons mériter votre pardon. Parle et je puis te garantir que ma cité se conformera scrupuleusement à vos ordres. N'oublie pas cependant que, si nous avons mal agi, vous avez, de votre côté, manqué aux obligations qui étaient les vôtres. Dès le début de la crise, parce que nous souhaitions respecter les termes du traité signé avec Scipion l'Africain, nous avons sollicité votre intervention. Vous nous avez bercés de bonnes paroles et, un temps, nous avons cru que le message que vous aviez fait parvenir à Masinissa serait suivi de pressions de votre part sur le monarque qui avait osé envahir nos domaines. Or vous n'avez pas réagi lorsqu'il est passé outre à votre mise en garde. Vous avez soigneusement évité de vous prononcer clairement car vous attendiez de connaître l'issue de ce conflit. Si les Numides avaient été vaincus, vous auriez affirmé haut et fort qu'ils avaient été justement châtiés de leur impudence et vous nous auriez demandé de vous accorder différents privilèges commerciaux pour vos négociants vivant dans des régions passées désormais sous notre contrôle. Par votre passivité, vous avez poussé à bout les uns et les autres et cela devrait nous valoir votre indulgence. Aussi, je vous adjure de nous dire, une fois pour toutes, ce que vous désirez de nous.

— Une seule chose : que vous donniez satisfaction au peuple romain !

— Qu'entends-tu par là ?

— C'est à vous de savoir ce qui peut nous être agréable.

Retourne à Carthage solliciter l'avis de tes collègues et reviens avec des propositions concrètes. Nous saurons alors si vous parlez ou non le langage de la vérité.

À son retour dans notre ville, Magon rapporta fidèlement au Conseil des Cent Quatre les exigences de Rome. Pendant de longues heures, nos magistrats discutèrent pour savoir ce que voulait dire l'expression : donner satisfaction au peuple romain. Pour certains c'était une invitation déguisée au paiement d'un nouveau tribut. À court d'argent, la cité de Romulus cherchait de nouvelles ressources financières et savait que nous étions en mesure de lui verser une indemnité équivalente à celle que nous avions accordée à Masinissa. Pour les autres, cela signifiait que nous devions lui offrir la possibilité d'installer des colonies et des comptoirs dans la région des Emporia, devenue pratiquement indépendante. Dans le plus grand secret, Hannon le Rab sollicita mon avis et celui d'Azerbaal. L'un de ses conseillers vint nous trouver dans la ferme où nous nous terrions en nous morfondant d'ennui. Nous lui fîmes savoir que si la première solution était envisageable, à condition que le peuple ne soit pas le seul à supporter la charge de ce nouveau fardeau, la seconde ne l'était pas. Certes, quand ils s'installeraient dans les Emporia, les Fils de la Louve auraient maille à partir avec les belliqueuses populations locales et il leur serait malaisé d'imposer leur autorité avant de longues années. Mais ils finiraient par soumettre leurs nouveaux sujets et leurs légions se trouveraient de la sorte à quelques dizaines de jours de marche de Carthage. Nous ne pouvions le tolérer et il convenait de gagner du temps en envoyant une nouvelle ambassade demander des éclaircissements supplémentaires et distribuer des gratifications à nos amis au sein du Sénat. Magon repartit donc pour Rome où il fut sèchement éconduit par Marcus Aelius. À la question : « Que devons-nous faire pour vous donner satisfaction ? », il obtint pour toute réponse cette phrase : « Tu le sais : aussi ne nous fais pas perdre notre temps. »

Publius Cornélius Scipion Corculum reçut notre ambassadeur pour lui expliquer les raisons de cette attitude. Le Sénat avait durci ses positions depuis l'arrivée d'une délégation en provenance d'Utique. Ses membres étaient venus proposer la signature d'un traité d'amitié entre eux et la cité de Romulus, moyennant l'octroi à leurs négociants de privilèges exorbitants. Ceux-ci seraient exemptés de droits de douane et de taxes sur les marchandises qu'ils débarqueraient à Ostie, en particulier le blé, le vin et l'huile, ce qui leur permettrait d'éliminer

leurs rivaux carthaginois. En échange, les navires de guerre romains pourraient relâcher librement dans leur port et y débarquer des contingents militaires en nombre illimité supposés assurer la sécurité des négociants installés à Cirta. Bien entendu, aucune de ces troupes ne se rendrait dans la capitale numide mais installerait ses cantonnements à proximité d'Utique. Lorsque Hannon le Rab me fit prévenir de ces négociations, cela me rappela les propos que m'avait tenus mon fidèle Bodeshmoun à Orosropa. Nous devons nous rendre à l'évidence : les autres cités puniques d'Afrique avaient choisi de nous abandonner à notre triste sort. Elles se placeraient, les unes après les autres, sous la protection des fils de la Louve dans l'espoir que ceux-ci les autoriseraient à conserver leurs lois et leurs libertés.

Certes, je ne pouvais leur donner entièrement tort. Nous les avions trop souvent traitées avec mépris et dédain, exigeant qu'elles nous livrent fantassins et cavaliers sans jamais les associer à la direction des opérations. Nos sénateurs traitaient leurs magistrats comme des lourdauds et des rustres et se refusaient à leur donner leurs filles en mariage par crainte d'une mésalliance. Sur ma suggestion, Hannon le Rab décida d'envoyer à Tyr mon vieux maître Himilkat, grand prêtre du sanctuaire d'Eshmoun, pour solliciter la médiation des desservants du sanctuaire de Baal Melqart dont nous reconnaissons tous l'autorité et auxquels chaque comptoir punique payait un tribut annuel. Eux seuls étaient capables de faire entendre raison aux citoyens d'Utique.

Il n'eut pas à effectuer ce voyage. Alors qu'il était sur le point de s'embarquer, nous apprîmes la signature d'un traité en bonne et due forme entre Rome et notre voisine. Et une mauvaise nouvelle n'arrivant jamais seule, nos compatriotes installés sur les bords du Tibre nous informèrent de la désignation comme futurs consuls de Manius Manilius et Marcius Censorinus, deux émules fanatiques de Marcus Porcius Caton. Ils avaient battu les candidats soutenus par Publius Cornélius Scipion Corculum et obtenu du Sénat la levée de quatre légions et de contingents auxiliaires, soit en tout quatre-vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers immédiatement envoyés en Sicile. Le prétexte officiel était de prévenir une révolte des esclaves dans cette île qui nous avait jadis appartenu. En fait, comme le prouva l'arrivée de cinquante quinquérème dans le port de Lilybée[8], ces troupes s'apprêtaient à franchir la grande mer et à débarquer en Afrique.

La guerre paraissait inéluctable mais Hannon le Rab, contre l'avis de ses propres partisans, demeura d'un calme étonnant et il décida d'envoyer une nouvelle ambassade à Rome composée de Giscon, Mides, Gillica et Magon. Elle avait pour mission d'annoncer au Sénat que Carthage se mettait, avec ses habitants et ses biens, à la

merci du peuple romain, c'est-à-dire que nous acceptions à l'avance les conditions qui nous seraient dictées. Je ne puis blâmer Hannon le Rab d'avoir agi de la sorte. Hostile dès le début de sa carrière politique aux entreprises guerrières de Hannibal et de ses frères, qui avaient été pour lui la cause de la ruine de notre cité, il était farouchement attaché au maintien de la paix et croyait naïvement compter sur l'amitié indéfectible des Scipions. Il était prêt à tout pour éviter un conflit dont il pressentait l'issue fatale et il faisait une confiance aveugle à ses interlocuteurs, estimant que ceux-ci possédaient les mêmes valeurs morales que lui. De plus, savoir que les efforts qu'il avait déployés toute sa vie pour parvenir à ses fins se révéleraient vains était une chose qu'il n'aurait pu supporter. Rien ne put le faire changer d'avis, pas même la réponse faite par les Pères conscrits à nos délégués. Quand ils eurent été introduits dans l'enceinte de la curia Hostilia, Marcius Censorinus leur dit d'un ton n'admettant aucune réplique : « Puisque vous avez pris cette sage résolution, le Sénat vous laisse votre liberté, vos lois et vos territoires. Toutefois, aucune de ces choses ne vous sera accordée si vous n'envoyez à Lilybée, avant un mois, trois cents otages pris dans les premières familles de votre République et si vous refusez de vous soumettre aux consuls. »

Quand ils firent connaître cette exigence au Conseil des Cent Quatre, les membres de celui-ci ne purent dissimuler leur indignation et leur désespoir. Ils savaient qu'ils devraient désigner leurs propres enfants comme otages et cette perspective leur était intolérable. Depuis des lustres, ils s'étaient servis de leur haute position pour accumuler de formidables richesses et bénéficier de divers privilèges. Pétris d'égoïsme, ils avaient perdu, pour la plupart, le sens du bien public et se montraient avares de leur argent quand les caisses de l'État étaient vides. Ils préféraient alors accabler le peuple de nouveaux impôts plutôt que de contribuer aux dépenses avec leurs deniers. Ils s'estimaient au-dessus des lois. Cette fois-ci, ils étaient pris au piège. Ils ne pourraient acheter de remplaçants pour leurs enfants comme certains l'avaient fait jadis lors des sacrifices humains offerts à Baal Moloch en certaines circonstances dramatiques. Ils devraient livrer le sang de leur sang et la chair de leur chair sans savoir s'ils reverraient un jour leur progéniture.

Dans les riches demeures de Mégara, l'on entendit des mères hurler de désespoir, se lacérer le visage de leurs ongles et maudire le sort qui les avait fait naître dans des familles aristocratiques. Certains sénateurs tentèrent même de démissionner de leurs charges dans l'espoir qu'ils ne seraient plus comptés parmi les plus illustres citoyens de notre cité. Ces efforts furent inutiles. Hannon le Rab avait fait dresser la liste des otages. Je dois reconnaître qu'il fit preuve en la matière d'une grande équité. Ainsi, il exempta de cet impôt du sang

Azerbaal, Itherbaal et moi-même, afin de ne pas être accusé de se venger de nous. Par contre, il fit inscrire sur la liste ses propres enfants, petits-enfants, neveux et nièces, soit en tout une trentaine de personnes, un dixième de l'effectif réclamé. Un matin, des détachements de soldats se présentèrent aux portes des palais pour réclamer la fine fleur de notre jeunesse. Ils opérèrent rapidement, demeurant insensibles aux supplications des pères et des mères et aux sommes d'argent colossales qui leur étaient offertes pour acheter leur clémence. Enlevés à leurs parents, les captifs furent conduits jusqu'au cothôn, suivis de leurs parents en pleurs. Dans les rues, la foule s'était massée pour regarder passer le cortège. Notre plèbe, je le sais, haïssait ces aristocrates carthaginois cupides et orgueilleux qui s'étaient toujours montrés impitoyables envers elle, condamnant à la prison et à l'esclavage ceux qui ne pouvaient s'acquitter de leurs impôts. Mais, cette fois, la prostituée la plus avilie ou le portefaix le plus misérable ne pouvait s'empêcher de verser des larmes en voyant ces trois cents jeunes gens et jeunes filles marcher, l'air grave, vers le port militaire où les attendaient les trirèmes qui les conduiraient à Lilybée. Le peuple savait d'instinct que leur sacrifice serait inutile. Les Romains, dès qu'ils auraient pris possession de ce misérable troupeau, formuleraient de nouvelles exigences encore plus impitoyables, sachant que les parents des prisonniers accéderaient à leurs requêtes monstrueuses afin de sauver leurs enfants. Mais viendrait un jour où les Fils de la Louve décrèteraient que notre cité devrait être rayée de la surface de la terre, nous obligeant à nous battre jusqu'au dernier pour sauver notre patrie. Les otages seraient alors exécutés, sans avoir eu la consolation de pouvoir revoir et embrasser les leurs avant que le bourreau ne les fasse passer de vie à trépas. C'est pourquoi toute la ville s'associait en cette journée à la douleur des parents.

Les faits donnèrent raison à ce sinistre pressentiment. Quand Giscon et Magon eurent remis à Lilybée les captifs et demandèrent à connaître le décret du Sénat romain concernant l'avenir de Carthage, Marcus Aelius leur répondit d'un ton méprisant : « Vous saurez à Utique ce que vous avez à faire pour obtenir la paix. » En effet, alors que nos trirèmes emmenaient en Sicile l'élite de notre jeunesse, les consuls Manius Manilius et Marcius Censorinus s'étaient embarqués à bord de plusieurs centaines de bateaux avec leurs légions et avaient pris pied sur le sol africain. Ils avaient installé leur campement près d'Utique, dans un lieu déjà utilisé par Scipion l'Africain pour y établir le sien. C'est là qu'une délégation du Conseil des Cent Quatre se rendit, avec à sa tête Mides. C'était l'un des plus fidèles conseillers de Hannon le Rab et il croyait que son protecteur ratifierait toutes les concessions qu'il était prêt à faire. Sur ce point, il se trompait car Hannon avait enfin pris conscience de la gravité de la situation. Il

avait secrètement annulé la sentence de mort prise à l'égard d'Azerbaal, de Carthalon et de moi-même. Il m'avait intimé l'ordre de lever sur-le-champ une armée de vingt mille hommes dans la région d'Hadrim. Je m'étais acquitté de cette mission grâce à l'argent que m'avait fait parvenir Mutumbaal et j'avais été fier de constater que la moitié de mes recrues étaient des Carthaginois et non des mercenaires étrangers. Et je savais que des milliers d'autres de nos compatriotes nous rejoindraient si l'ultime tentative de conciliation avec Rome échouait.

Chapitre 7

J'avais installé mon poste de commandement dans une ferme près d'Hadrim et c'est là que je recevais les messages m'apportant quotidiennement des informations relatives au progrès des discussions avec les Romains. Bien que dépourvu de toute illusion à leur sujet, je ne pus m'empêcher de frémir en apprenant l'accueil que leurs consuls avaient réservé à Utique à l'ambassade conduite par Mides. Après les avoir fait longuement patienter à l'extérieur de leur camp qu'ils appelaient dans leur langue « *Castra Cornelia* » (la forteresse des Cornélius), par allusion à Scipion l'Africain, leur prédécesseur en ces lieux, ils avaient reçu les membres de la délégation selon un cérémonial soigneusement calculé. Manius Manilius et Marcius Censorinus se tenaient assis sur une estrade, entourés des tribuns des légions, cependant que celles-ci s'étaient rangées dans un ordre parfait autour de leurs aigles et de leurs étendards. Au loin, dans la baie, l'on pouvait apercevoir les centaines de navires qui avaient transporté en Afrique le corps expéditionnaire cependant que la population d'Utique s'était massée sur les remparts pour observer la scène.

Mides et ses compagnons furent conduits jusqu'au bas de l'estrade et leurs interlocuteurs, contrairement à l'usage, ne leur offrirent point de s'asseoir. D'un ton rogue, Marcius Censorinus, meilleur orateur que son collègue, leur demanda ce qu'ils avaient à dire. D'une voix tremblante d'émotion, le conseiller d'Hannon le Rab se lança dans une longue harangue dont il avait pesé chaque mot :

— Illustres représentants du Sénat romain, vous voyez à vos pieds les citoyens les plus distingués d'une ville fort ancienne, dont la fondation est antérieure à celle de votre cité. Des siècles durant, nous avons régné sans partage sur ces contrées et sur la grande mer, fondant des comptoirs et des colonies en Sicile, en Sardaigne, en Corse, en Ibérie et au-delà des colonnes de Melqart. Partout, on prononçait avec respect le nom de Carthage et les souverains étrangers rivalisaient de zèle pour signer avec nous des traités d'alliance. Avec Rome, alors que cette dernière était encore une modeste bourgade, nous avons toujours entretenu des rapports d'amitié, nous souvenant qu'Énée, dont descendait Romulus, avait jadis été l'hôte de notre reine Elissa et qu'elle avait aimé ce jeune prince contraint, comme elle, de fuir sa patrie. Je n'entrerai pas ici dans le détail des guerres qui opposèrent nos patries respectives et dont la famille des Barca porte l'entière responsabilité. Vos dieux vous ont accordé des victoires

éclatantes et toutes nos possessions sont tombées entre vos mains. Depuis la défaite de Zama, Rome n'a pas cessé d'étendre son influence en Grèce et en Orient sans que nous cherchions le moins du monde à la contrarier. Bien au contraire, nous vous avons apporté un concours loyal lorsque Persée de Macédoine a tenté de soulever contre votre autorité les cités grecques. Nous vous avons livré du blé pour vos légions et prêté gratuitement des navires marchands.

Aujourd'hui, vous êtes les plus puissants et Carthage n'est plus que l'ombre d'elle-même. Notre infortune devrait vous émouvoir et vous amener à faire preuve de clémence envers nous. Après tout, le véritable vainqueur est celui qui sait se montrer généreux envers son ennemi et ne cherche pas à l'anéantir. Songez à l'attitude qu'adopta Alexandre le Grec envers les peuples soumis par ses phalanges. Il les autorisa à conserver leurs magistrats, leurs lois et leurs dieux et, à sa mort, il fut pleuré par des centaines de milliers d'hommes et de femmes pour lesquels il était l'égal d'un dieu. Il vous est possible à votre tour de mériter pareille réputation en vous montrant justes et généreux envers nous.

Ce serait rendre justice à la loyauté qui a régi nos rapports avec votre cité. Condamnés par deux fois à vous payer une très lourde indemnité de guerre, nous nous sommes scrupuleusement acquittés de leur paiement sans le moindre retard. Nous n'avons pas cherché à reconstruire notre flotte et nous avons accueilli dans nos murs plusieurs centaines de vos marchands qui y vivent en paix et qui se sont enrichis en commerçant avec nous. Vous ne pouvez nous reprocher d'avoir tenté de nous défendre contre les agissements déloyaux de Masinissa qui s'est emparé de terres dont votre Sénat nous avait garanti la possession. C'est pour cette raison qu'Hasdrubal, Azerbaal et Carthalon ont pris les armes contre lui. Quand nous avons appris que ce geste vous déplaisait, nous les avons sévèrement punis. Ils ont été condamnés à mort et tous ceux qui ont voulu prendre leur défense ont été punis de lourdes amendes ou contraints de s'exiler. Quand vous avez exigé la livraison de trois cents otages choisis parmi les meilleures familles carthaginoises, nous vous les avons livrés avant l'expiration du délai d'un mois fixé par vous, les arrachant à leurs parents sans tolérer la moindre résistance. Je sais de quoi je parle puisque deux de mes enfants figurent parmi eux. Vous nous avez promis de nous faire connaître alors la décision du Sénat. Nous sommes ici pour savoir le sort que vous nous réservez puisque nous vous avons donné satisfaction en tous points.

Marcus Censorinus prit alors la parole et ses mots restèrent à jamais gravés dans le cœur de ceux qui les entendirent :

— Puniques, je ne veux pas discuter avec vous des événements qui ont précédé ce jour. Ton exposé, Mides, contient des contrevérités

qu'il me serait aisé de réfuter mais je te sais être un ami loyal de Rome et je ne veux pas t'humilier. Je dois te dire que la hâte avec laquelle vous avez livré les otages mérite d'être saluée et que les Pères conscrits ont été sensibles à cet empressement. Il démontre que vous recherchez véritablement la paix. Nous vous demandons de nous en donner une dernière preuve : livrez-nous vos armes. Elles vous sont désormais inutiles puisque votre ville a choisi de ne pas nous faire la guerre.

— Marcius Censorinus, répondit Mides, je transmettrai ta demande au Conseil des Cent Quatre et je crois pouvoir t'assurer que tu obtiendras satisfaction. Toutefois, tu n'es pas sans savoir que le traître Hasdrubal a levé une armée de vingt mille hommes dans la région d'Hadrim. Comment pourrions-nous l'anéantir si nous ne disposons pas de troupes suffisantes pour l'empêcher de nuire. Tu verras que nous recherchons véritablement la paix puisque nous sommes prêts à verser le sang de nos propres compatriotes pour vous donner satisfaction.

— N'aie aucune inquiétude à ce sujet. Nous ne désirons pas que vous portiez l'épée contre vos propres frères. Mes légions se chargeront de cet insolent. Maintenant regagne Carthage et reviens le plus rapidement possible me communiquer la décision de vos magistrats ainsi que la date à laquelle vous nous remettrez vos armes et vos machines de guerre.

Mides transmet fidèlement au Conseil des Cent Quatre les propos du Consul, accueillis dans un silence de mort. Il plaida vigoureusement en faveur de l'acceptation des exigences romaines et seul mon père, Mutumbaal, se dressa pour lui porter la contradiction. Il souligna que, de mémoire d'homme, jamais pareille requête n'avait été formulée comme préalable à la signature ou à la reconduction d'un traité d'amitié.

Même au lendemain de la défaite de Zama, Scipion l'Africain nous avait autorisés à conserver dix trirèmes de guerre et une minuscule armée. Il n'avait pas protesté quand son plus farouche ennemi, Hannibal, avait été élu, peu de temps après, suffète de notre ville. Si nous acceptions cette demande exorbitante, plaida l'auteur de mes jours, les Fils de la Louve n'hésiteraient pas à nous demander de démanteler nos murailles car nous ne serions plus en mesure de les défendre. Ses arguments ébranlèrent une partie de l'assistance, à commencer par Hannon le Rab. Quand Mides sollicita son avis, il demeura silencieux, le visage baigné de larmes, et son mutisme fut interprété comme un désaveu des propos de son conseiller. Toutefois, celui-ci obtint gain de cause. Ses collègues savaient qu'en cas de refus de notre part les Romains en prendraient prétexte pour exécuter les otages, c'est-à-dire leurs enfants. Tremblant de peur pour eux, ils

ordonnèrent que l'on remît les armes contenues dans nos arsenaux aux consuls.

Ceux-ci délèguèrent Cornélius Publius Scipion Nasica Serapio et Cnaeus Cornélius Hispanicus pour surveiller le bon déroulement de l'opération. Les ouvriers entassèrent dans des centaines de chariots plus de deux cent mille armures, des milliers de lances et de glaives et démontèrent près de deux mille catapultes. Un matin, un immense cortège quitta Carthage par la porte d'Utique : des centaines et des centaines de chariots tirés par des bœufs suivis par les ambassadeurs et par des citoyens de toutes conditions porteurs de palmes et de rameaux d'olivier en signe de paix. Il leur fallut près de deux jours pour parvenir jusqu'aux Castra Cornélia où Marcius Censorinus, l'air renfrogné, s'adressa à la foule :

— Carthaginois, le Sénat romain vous sait gré de votre obéissance et me charge de vous communiquer sa décision irrévocable. Votre ville sera désormais notre amie et notre alliée mais ce sera une nouvelle Carthage. Pour votre bien, nous vous ordonnons en effet d'abandonner l'emplacement actuel de votre cité et de vous retirer à trois lieues au moins à l'intérieur des terres afin d'y bâtir votre capitale. L'ancienne Carthage, dont nous avons eu trop souvent à nous plaindre, sera livrée à la pioche des démolisseurs. Bien entendu, vous pourrez emporter avec vous toutes vos richesses et vos meubles et nous veillerons à ce que vous receviez en quantités suffisantes du blé, du vin et de l'huile pendant toute la période que prendra la construction de vos nouveaux foyers.

Le consul ne put continuer à parler. A l'énoncé de cette sentence, tous les Carthaginois présents éclatèrent en sanglots, en cris, en larmes et en imprécations. Certains déchiraient leurs riches vêtements et se couvraient la tête de terre, d'autres se lacéraient le visage et les plus désespérés se roulaient sur le sol en prenant à témoins les dieux de la perfidie des Fils de la Louve. Quelques-uns s'efforcèrent cependant de conserver leur calme, en particulier les prêtres du temple d'Eshmoun que les fidèles prirent à partie en les accusant d'être responsables de nos malheurs par leur impiété.

Constatant que Mides demeurait silencieux, par crainte peut-être de se compromettre aux yeux des consuls ou parce qu'il avait obtenu l'assurance d'être traité de manière privilégiée, l'un de ses collègues, Banno, imposa le silence à ses compatriotes et s'adressa à Marcius Censorinus :

— Consul, je suis un vieillard et il est possible que je meure dans quelques semaines car je sens mes forces m'abandonner chaque jour de plus en plus. J'en remercie la bienfaitrice Tanit parce que, de la sorte, j'échapperai au sort horrible que vous réservez à ma cité. Toutefois, je dois te mettre en garde contre les conséquences de ton

geste. Sache que Carthage contient d'innombrables temples et cimetières où reposent nos ancêtres depuis l'arrivée sur ces rivages de la reine Elissa. Oserais-tu t'en prendre à leurs sépultures où ils dorment en paix ? De même, crois-tu que vos dieux vous pardonneront la profanation de nos sanctuaires ? Souvenez-vous de ce qui est arrivé à Hannibal quand il viola le temple d'Héra à Tarentum et y massacra ceux qui s'y étaient réfugiés ? Cette impiété lui valut d'être battu par vos troupes à Zama.

Aussi, je te conjure de renoncer à ton projet et te propose deux autres solutions. La première est la plus simple et nous sommes prêts à y souscrire. Au lieu de détruire notre ville, massacre tous ses habitants par surprise. Tu peux agir quand tu le veux. Nous sommes désarmés et, avant que les troupes d'Hasdrubal n'arrivent à notre secours, tu auras pu accomplir ton forfait. Tu passeras de la sorte ta colère sur des êtres humains et non sur des temples et des cimetières. Les dieux ne t'en voudront pas et certains seront même ravis de cette offrande. Quant à nous, nous expirerons le sourire aux lèvres en contemplant une dernière fois la plus belle des villes. Nous ne pouvons vivre sans elle ni loin d'elle.

— Rome n'a pas l'habitude de massacrer des innocents, tonna Marcius Censorinus.

— Alors, il te reste une autre solution. Autorise-nous à envoyer une nouvelle ambassade sur les bords du Tibre afin d'implorer la clémence des sénateurs et leur demander de revenir sur cette décision insensée. Car que penseront vos alliés si vous mettez à exécution cette menace ? Athènes craindra un jour de connaître le sort de Carthage tout comme Corinthe, Delphes ou Olympie. Aucun peuple n'acceptera plus de signer un traité avec une ville capable de se livrer à de pareilles horreurs. Crois-moi, je te parle en ami, en précipitant les événements, tu dessers les véritables intérêts de Rome.

— Noble Punique, tu t'exprimes avec éloquence et je suis sensible à tes arguments. Mais le Sénat a pris sa décision et je n'ai pas le pouvoir de m'opposer à ses décrets adoptés dans votre intérêt même. Puisque tu as fait preuve de franchise, je vais à mon tour te parler sincèrement. Ton peuple doit changer de mode de vie. C'est parce que Carthage a été de tout temps une puissance maritime qu'elle a cherché à fonder des colonies en Sicile, en Sardaigne, en Corse et en Ibérie et qu'elle est entrée en conflit avec nous. Les Grecs, eux aussi, ont fondé des villes dans le sud de la péninsule italienne et en Asie. Ils ont cherché à conquérir le monde et à avoir la maîtrise de la grande mer et cette funeste ambition les a perdus.

Crois-moi, tes concitoyens connaîtront une vie plus tranquille en s'installant loin de la mer et en se livrant aux travaux des champs. Certes, ils tireront moins de profits de l'agriculture que du commerce

mais ils vivront en sécurité. Une cité maritime m'a toujours paru être un navire prêt à couler alors qu'une ville située à l'intérieur des terres est à l'abri des tempêtes. As-tu remarqué que la plupart des grands empires, ceux des Mèdes, des Assyriens et des Perses, ont dû leur puissance au fait qu'ils étaient loin de la mer ?

Il vaut mieux pour vous vous enfoncer à l'intérieur de l'Afrique où les terres ne manquent pas. Elles sont quasiment inhabitées et vous n'aurez donc pas à redouter les attaques de populations hostiles. Rome vous achètera votre production de blé, d'huile et de vin et vous vivrez dans une modeste aisance, celle dont se satisfont mes propres concitoyens. Nous savons que bon nombre de vos habitants vivent d'activités liées à la mer et qu'il leur sera difficile dans un premier temps de devenir des paysans. C'est pourquoi nous avons décidé que votre nouvelle cité s'élèverait à trois lieues de la mer. Ce n'est pas une distance considérable. Elle est en tout cas inférieure à celle qui sépare notre cité d'Ostie, notre port.

Je puis te rassurer sur un point. Tu as mentionné vos temples et vos cimetières. Je puis te promettre qu'ils seront épargnés par la pioche des démolisseurs. Quand vous le voudrez, vous pourrez vous y rendre pour y célébrer vos fêtes religieuses et pour honorer la mémoire de vos défunts. Tout le reste, par contre, sera détruit. À ce que je sache, vous ne rendez pas un quelconque culte à vos murailles, à vos édifices publics ou à votre port marchand !

Nous vous avons promis d'épargner Carthage. Nous tenons parole. À mes yeux, Carthage est constituée par ses habitants et non par l'endroit où elle se trouve. Aussi prenez garde de nous accuser d'avoir violé nos engagements. Nous vous donnons la possibilité de vivre dans une ville qu'il vous est loisible d'appeler Carthage et cela doit vous suffire. Vous êtes dans l'obligation de vous plier à nos ordres puisque vous avez accepté, lors d'une précédente ambassade, de vous placer, vous et vos biens, à notre merci. Tout a été dit. Hâtez-vous d'obéir promptement aux ordres du Sénat. Retournez à Carthage. Vous n'avez rien à craindre car, à mes yeux, vous n'avez pas perdu le caractère sacré qui défend et protège les ambassadeurs.

À ce moment, d'après ce que me l'on me rapporta ultérieurement, Mides s'approcha de Marcius Censorinus et demanda à lui parler en particulier. Le consul refusa et le conseiller d'Hannon le Rab dut formuler publiquement sa requête indigne d'un honnête homme :

— Si nous retournons dans notre ville porteurs de la terrible nouvelle que nous devons annoncer à nos concitoyens, nous risquons fort d'être massacrés. Aussi, nous vous prions de diriger votre flotte vers notre port afin que la vue de vos vaisseaux vienne en aide à nos paroles et fasse comprendre au peuple la nécessité où il se trouve

aujourd'hui d'obéir à vos décrets.

Marcus Censorinus accéda à cette requête et une vingtaine de quinquérèmes romaines quittèrent la baie d'Utique pour se diriger vers Carthage cependant que les ambassadeurs et tous ceux qui les avaient accompagnés repartaient à pied en direction de Mégara. En cours de route, certains sénateurs, redoutant ce qui allait se produire, s'esquivèrent discrètement pour gagner au plus vite leurs propriétés du Beau Promontoire et s'y mettre à l'abri.

Dès que les gardes juchés sur la tour surmontant la porte d'Utique aperçurent le cortège, ils sonnèrent de la trompette. Toute la ville se porta à la rencontre de la délégation avec des cris d'enthousiasme, persuadée qu'elle revenait porteuse d'excellentes nouvelles. Dès qu'ils virent la mine triste de Mides et de Banno, un silence de mort s'abattit sur la foule, saisie d'une folle angoisse. Quelques audacieux pressèrent les ambassadeurs de questions mais ceux-ci demeuraient obstinément muets. Bientôt, des excités les menacèrent, brandissant des pierres et des glaives, criant qu'ils les tueraient jusqu'au dernier s'ils refusaient de parler. Banno s'avança calmement vers eux et, les toisant, leur jeta : « Carthaginois, avez-vous perdu la tête au point de vouloir massacrer ceux qui s'efforcent par tous les moyens de vous sauver ? Laissez-nous nous rendre au Sénat afin de l'informer des décisions prises par Rome. Vous pouvez attendre la fin de nos délibérations sur le maqom car je suis sûr qu'Hannon le Rab décidera de s'adresser à vous. »

Non sans mal, les délégués parvinrent à se frayer un chemin jusqu'au Sénat dont tous les membres étaient présents. Hannon ouvrit la séance après avoir appelé sur les assistants la bénédiction de la bienfaitrice Tanit. Mides, d'une voix mal assurée, raconta par le menu la manière dont lui et ses compagnons avaient été accueillis par les Fils de la Louve. Quand il rapporta les paroles de Marcus Censorinus, tous les sénateurs se levèrent et poussèrent un hurlement de désespoir. Et un même cri se fit entendre quand ils apprirent que le consul avait refusé l'envoi d'une nouvelle ambassade à Rome. Ayant compris qu'un événement extraordinaire était en train de se produire, la foule, massée sur le maqom, bouscula les gardes et fit irruption dans le bâtiment. Dès qu'elle sut le sort que Rome réservait à notre ville, sa colère ne connut plus de bornes. Elle massacra tous les sénateurs qui avaient accepté de livrer à notre ennemi les otages ainsi que les ambassadeurs revenus d'Utique, y compris le malheureux Banno, le seul pourtant à avoir plaidé courageusement en faveur de ses compatriotes. Puis elle se répandit en ville, notamment dans le quartier du port, à la recherche des négociants romains qui furent extraits de leurs demeures, atrocement torturés et mutilés avant d'être jetés dans le brasier allumé avec leurs meubles.

Durant la tuerie à l'intérieur du Sénat, Mutumbaal et ses partisans s'étaient massés autour de Hannon le Rab afin de le protéger de la furie des émeutiers. Quand la garde eut repoussé ces derniers hors de l'enceinte, les membres survivants du Conseil des Cent Quatre siégèrent deux jours et deux nuits d'affilée pour prendre les mesures d'urgence qui s'imposaient. Mon père fut porté à la tête de l'Assemblée et son premier geste fut de me convoquer à Carthage. En dépit du côté tragique des circonstances, je fus heureux de retrouver ma ville natale et notre vieille demeure de Mégara où m'attendaient mon épouse Imilké et mes deux enfants. Ceux-ci me firent fête et je passai une partie de la soirée avec eux, les laissant jouer avec mon casque et mon glaive tout en répondant à leurs innombrables questions. Je fis du mieux que je pus pour les rassurer, leur promettant que, s'ils étaient bien sages, nous sortirions vainqueurs de cette épreuve. Bientôt, ils s'assoupirent et des esclaves les ramenèrent dans leurs chambres cependant que mon épouse me rejoignait. Nos retrouvailles ne furent guère chaleureuses. D'un ton peu amène, elle me dit :

— Ainsi, ton père et toi êtes parvenus à vos fins.

— Qu'entends-tu par là ?

— Vous voilà à la tête de notre ville.

— Tu devrais être heureuse de savoir que ses habitants renouent avec la tradition guerrière qui animait ton illustre parent, Hannibal. Je pense qu'il aurait approuvé notre conduite. Sache toutefois que je préférerais ne pas avoir à faire la guerre.

— Tu n'aimes que cela et je ne suis pas dupe des raisons qui t'ont poussé à m'épouser. Je suis devenue ta femme parce que j'étais de la famille des Barca et que cela t'était utile pour ta carrière.

— Tu oublies que ton père voyait en moi un beau parti et qu'il a tout fait pour me convaincre d'être ton mari. J'ai accepté car je devais assurer l'avenir de ma lignée. Je ne t'ai jamais manqué de respect et j'ai enduré bien des déconvenues sans élever la voix ni chercher à vouloir modifier ton comportement. Crois-tu d'ailleurs que le moment soit bien choisi pour nous quereller ? L'ennemi se trouve à nos portes et j'espérais trouver en toi aide et réconfort. Je constate que cela n'est pas le cas. Je te demande une seule chose : de veiller sur nos enfants car je les aime plus que tout au monde. Maintenant, laisse-moi, je dois me rendre au Conseil des Cent Quatre pour m'entretenir avec mon père.

Mutumbaal m'attendait dans le bâtiment du Sénat où régnait une fiévreuse agitation. Il me serra dans ses bras, puis me

communiqua les décisions du Conseil :

— Nous avons décidé de scinder notre armée en deux. Tu commanderas les troupes à l'extérieur de la ville.

— Qui sera à la tête de la garnison ?

— Hasdrubal l'étourneau.

— Tu sais bien que c'est l'un de nos adversaires.

— Aujourd'hui, je ne me connais pas d'ennemis parmi les Carthaginois. Je l'ai choisi parce qu'il est apparenté par sa mère et sa femme à Masinissa. Mes agents m'ont appris que le vieux roi n'avait pas apprécié le débarquement des Romains en Afrique. Ceux-ci n'avaient pas jugé utile de l'en prévenir et il en a été cruellement mortifié. Pour le moment, il boude dans son palais de Cirta et je prie pour que sa mauvaise humeur dure longtemps. Une seule chose est sûre : tant qu'Hasdrubal l'étourneau sera à la tête des troupes assurant la sécurité de Carthage, il ne marchera pas contre nous.

— Vingt mille hommes m'attendent à Hadrim et, bientôt, des mercenaires viendront par centaines me proposer leurs services. Mais avec quels soldats comptes-tu défendre notre ville dans les jours à venir ?

— Le Conseil a décidé que tous les esclaves qui accepteraient de s'engager dans notre infanterie ou dans notre cavalerie seraient immédiatement affranchis et que cette mesure vaudrait aussi pour les membres de leurs familles. Des milliers d'entre eux se sont déjà présentés aux portes des casernes et j'ai ordonné la levée en masse de tous les hommes libres entre dix-sept et trente-cinq ans.

— Devront-ils se battre les mains nues ? Tu oublies que nous avons livré aux consuls nos armes et nos machines de guerre.

— Ne te fais aucune inquiétude à ce sujet. J'ai pris les dispositions nécessaires et, sous peu, chaque homme recevra un équipement complet. Maintenant, il est temps pour toi de regagner Hadrim où je te ferai parvenir mes ordres.

Mutumbaal se dépensa sans compter pour mettre Carthage en état de repousser toute attaque ennemie. Dans un premier temps, puisque la guerre n'avait pas encore été officiellement déclarée avec Rome, il sollicita des consuls la prorogation de l'état de paix pour une période de trente jours. Cela lui fut refusé mais cette décision, loin de l'abattre, décupla son énergie. Dans les arsenaux militaires, les ouvriers travaillèrent jour et nuit pour fabriquer des armes. Les temples et les principaux édifices publics furent transformés en ateliers et les artisans ainsi que tous les hommes exemptés de service actif y furent employés. Ces efforts portèrent leurs fruits. Chaque jour, Carthage produisait cent quarante boucliers, trois cents épées, cinq cents lances et mille traits de catapultes. Les charpentiers furent réquisitionnés pour construire de nouvelles machines de guerre.

Quand l'on vint à manquer de cordages pour les catapultes, les femmes du peuple furent les premières à offrir leur chevelure et les épouses de nos aristocrates durent les imiter. Celles qui sortaient dans la rue sans avoir la tête rasée étaient en effet l'objet de la moquerie générale et rares furent celles qui se déroberent à ce sacrifice.

Quant à moi, je reçus l'ordre de rassembler tout le grain et le bétail disponible et de les envoyer à Carthage pour constituer des stocks en vue d'un long siège. Avec mes hommes, nous parcourûmes la campagne autour d'Hadrim et la région du Beau Promontoire procédant aux réquisitions chez les petits fermiers et les grands colons. Chaque jour, des convois partaient sous bonne escorte pour la cité d'Elissa. Avec mon fidèle adjoint Bodeshmoun, je m'aventurais même dans les régions occupées par les Numides pour acheter le contenu de leurs greniers, des milliers de chevaux et tout leur cheptel. J'avais pris soin de me munir de beaucoup d'argent et de payer les marchandises bien au-dessus de leur cours habituel.

Cette opération fut un véritable succès. Par mes agents, j'appris que les consuls connaissaient, eux, de graves difficultés de ravitaillement. Seules, Utique et quelques villes puniques du littoral leur vendaient du grain, du fourrage et des bestiaux. Quand ils apprirent qu'ils ne pourraient rien obtenir des Numides dont j'avais acheté la production de l'année et les réserves, ils crurent que Masinissa leur avait joué un tour à sa manière. Ils envoyèrent auprès du vieux roi une ambassade composée d'officiers inexpérimentés qui se comportèrent comme si le souverain était un sujet de Rome. Ils lui parlèrent si durement que son plus jeune fils, Gulussa, furieux de leur insolence, tira son glaive contre eux. Il fallut séparer à grand-peine les protagonistes et les envoyés des consuls repartirent les mains vides pour Utique où on leur tint grief de leur conduite irresponsable.

Mon vieil ami Marcus Lucius Attilius se trouvait alors à Cirta et il me fit prévenir de cet incident, m'offrant de rencontrer, si je le souhaitais, Gulussa. Notre entrevue se déroula non loin d'Oroscopa, dans la propriété d'un aristocrate punique en fuite. Encore aujourd'hui, il m'est difficile d'évoquer cet épisode car il décida du reste de la guerre. Et, je dois l'avouer, ma conduite fut à l'origine de l'échec de ces pourparlers qui, s'ils avaient abouti, auraient permis à la cité d'Elissa de rejeter les Romains à la mer. Tout, pourtant, semblait se présenter sous les meilleurs auspices. Le frère de Micipsa et de Mastanabal m'accueillit chaleureusement et me parla fort librement :

— Hasdrubal, je suis heureux de te retrouver. Je sais que ce lieu te rappelle de mauvais souvenirs. C'est là que tes hommes furent massacrés après s'être rendus à mon père. Avec mes frères, nous avons décidé de trahir la parole que Masinissa t'avait donnée car nous voulions nous venger de l'affront que tu nous avais fait subir au pont

sur le Bagradas. J'ose toutefois espérer que tu es assez intelligent pour tirer un trait sur le passé et pour envisager une réconciliation entre nos deux peuples.

— Je te remercie de ta franchise. À vrai dire, je ne t'ai jamais tenu rigueur de ce massacre pour une raison qui te surprendra. Bien que tu en aies été l'instigateur, tu n'en portes pas la responsabilité. Tu as été l'instrument de la juste vengeance des dieux à mon encontre. Ils voulaient me punir d'un abominable forfait dont je m'étais rendu coupable dans ma jeunesse. Vois-tu, lorsque je fus nommé officier et que je pris mes fonctions à Oroscopa, je fis venir dans la région des ouvriers de nos arsenaux pour y constituer dans le plus grand secret d'importants stocks d'armes dont je comptais me servir pour repousser vos attaques ou celles des Romains. Quand la tâche de ces hommes fut terminée, au lieu de les récompenser comme ils le méritaient, je les ai fait tous empoisonner pour m'assurer de leur silence. J'ai commis cet abominable forfait au nom de ma cité et il était dans l'ordre des choses que celle-ci reçoive des dieux le châtiment de cette mauvaise action. Baal Hammon a agi par ton intermédiaire et il a infligé à mes soldats et à mes mercenaires le sort que j'avais réservé à mes ouvriers. Il serait donc sacrilège de ma part de t'en vouloir.

— On t'accuse souvent d'impiété. Je constate que cela n'est pas le cas et je m'en réjouis. Pour ma part, je suis convaincu, moi aussi, que les dieux me punissent, moi et mes frères, de nos actes et que, pour ce faire, ils ont envoyé les Romains sur ces rivages. Ils se comportent comme s'ils étaient déjà les maîtres de notre royaume et nous donnent des ordres comme si nous étions non point leurs alliés mais leurs sujets ou leurs esclaves.

— Tant que vous étiez les seuls sur lesquels ils pouvaient compter, ils vous ont respectés et comblés de cadeaux. Aujourd'hui, ils ont conclu avec les cités puniques de la côte qui nous ont trahis des traités et vous ne leur êtes plus indispensables. Ils vous le font sentir et ce n'est qu'un début. Quand ils en auront fini avec Carthage, ils se retourneront contre vous et annexeront vos domaines pour y installer leurs soldats et leurs colons. Sache que, si la cité d'Elissa est détruite et livrée à la pioche des démolisseurs, Cirta connaîtra peu après le même sort.

— J'en suis bien conscient et c'est pour cela que j'ai souhaité te rencontrer. Je suis mandaté par mon père et je parle en son nom. Il est temps, grand temps, de mettre un terme à notre brouille. Nous sommes disposés à combattre à vos côtés contre les Fils de la Louve mais nous souhaitons savoir comment le Conseil des Cent Quatre récompenserait ce changement d'attitude de notre part.

— De façon très généreuse. Tu sais que la guerre a commencé entre nous à cause des Grandes Plaines et des provinces dont vous

vous êtes emparés par trahison. Si vous garantissez à nos propriétaires la jouissance de leurs biens, nous sommes prêts à vous céder ces territoires. En échange, vous devrez renoncer à vos prétentions sur les Emporia et nous autoriser à fonder des comptoirs le long de vos côtes. De plus, Masinissa se fait vieux et nous veillerons à ce que le meilleur de ses fils, toi en l'occurrence, lui succède sur le trône.

— Puis-je considérer que ces promesses engagent ta ville ?

— Mon père siège à la tête du Conseil des Cent Quatre et je ne crois pas qu'il pourrait revenir sur elles. Nous tenons trop à votre alliance et point uniquement en raison des circonstances présentes. Vous, les Numides, vous nous avez une première fois sauvé la vie, il y a très longtemps de cela, en offrant l'hospitalité à notre reine Elissa et à ses compagnons. Carthage a été fondée sur le territoire que vous nous avez concédé et je suppose que vous avez renoncé à vos médiocres calculs sur la taille exacte de la peau de bœuf utilisée pour le délimiter. Aujourd'hui, alors que le plus implacable de nos ennemis se trouve à nos portes, vous nous proposez de disperser ses légions. Comment pourrions-nous vous manifester de l'ingratitude ? Jadis, ton père a combattu à côté d'Hannibal et de ses frères. Il me tarde d'expérimenter cette fraternité. Dès mon retour à Hadrim, j'enverrai un messager à Mutumbaal et tu recevras sa réponse avant le début de la nouvelle lune. Que tes armées se préparent à marcher sur Utique !

Pour fêter notre réconciliation, Gulussa nous offrit le soir même un banquet somptueux. Qu'il ait songé à venir avec des vivres en abondance montrait que sa décision avait été prise avant même notre rencontre. À la nuit tombée, il parut en compagnie de sa maîtresse, Arishat, à laquelle je devais d'avoir été libéré des prisons de Carthage. Lors de notre première et brève rencontre nocturne sur les quais du port marchand, j'avais à peine pu distinguer ses traits. Cette fois, l'évidence me sauta aux yeux. C'était une créature superbe et, dès qu'elle parut, je perdis la raison. Je sentis tous mes sens s'éveiller et je n'eus plus dès lors qu'une seule idée en tête : la ravir à son amant. Durant le banquet, couché sur mon lit de repos, j'eus bien du mal à dissimuler l'effet qu'elle me produisait. Elle ne fut pas dupe de mon air gêné et m'examina attentivement, me jaugeant comme un maquignon le fait avec un cheval. Elle ne tarda pas à me lancer des regards langoureux qui constituaient des invites non déguisées et m'adressa à plusieurs reprises la parole pour me questionner sur Carthage. Je ne fus pas long à remarquer qu'elle faisait boire Gulussa plus qu'il n'aurait fallu. Après plusieurs coupes de vin de Sicile, le jeune prince avait la voix pâteuse et il sombra rapidement dans l'ivresse. On dut le reconduire dans ses appartements et sa compagne présida la suite du banquet qui se prolongea tard dans la nuit. Quand les invités se retirèrent, nous demeurâmes seuls.

Depuis des mois, je n'avais pas approché une femme et ce n'était point Imilké, mon épouse légitime, qui se montrait disposée à satisfaire mes désirs. Grisé moi aussi par le vin, je m'approchai d'Arishat et elle n'esquissa aucune tentative de fuite. Bien loin de me repousser, elle se donna à moi avec fougue. Ses mains étaient douces et expertes et son corps parfumé appelait les baisers et les caresses. Elle me rejoignit sous ma tente et nous nous devêtîmes rapidement. Elle se donna à moi et je la sentis onduler sous mon corps, poussant des cris de plaisir et me lacérant le dos de ses ongles. Nous parvînmes au bonheur en même temps et nous renouvelâmes l'expérience plusieurs fois. Nous restâmes longtemps enlacés, nous murmurant des mots tendres. Je savais que je ne pourrais plus me passer d'elle. Elle m'avait littéralement ensorcelé et je ne pouvais imaginer vivre sans elle à l'avenir. Elle me confia qu'elle rêvait de retrouver la cité de ses ancêtres et qu'elle n'était devenue la maîtresse de Gulussa que pour avoir la possibilité de le suivre en Afrique. Aussi commis-je alors la folie de l'enlever à son amant et de m'enfuir, tel un voleur, avec mon escorte en pleine nuit, elle dissimulée sous un long manteau recouvrant son visage.

Deux jours après notre arrivée à Hadrim, un cavalier numide demanda à me voir. Il était porteur d'un message de Gulussa : « Hasdrubal, j'avais cru sincèrement à tes promesses et je me réjouissais de la réconciliation éclatante de nos deux peuples. Tu m'as trahi de la manière la plus odieuse qui soit et ma bien-aimée a fait de même. Vous appartenez à cette race maudite dont les Romains ont raison de dire qu'elle est perfide et rusée. Je ne me fais aucune illusion sur le sort que nous réserveront dans l'avenir les Fils de la Louve mais, en voyant brûler Carthage, je tressaillirai d'aise en pensant que les flammes ravageront ta demeure et tous ceux qui y habitent. Tu n'as plus aucune compassion à attendre de moi. Dès demain, mes armées marcheront sur Utique pour se joindre aux légions des consuls et nous porterons la désolation et la mort dans les rues de votre ville. »

Je mesure combien ce geste fut criminel de ma part. Je tenais dans mes mains le salut de Carthage et je pouvais aisément imaginer quels cris de joie auraient salué l'annonce de la conclusion d'un traité entre le Conseil des Cent Quatre et Masinissa. À coup sûr, les troupes du vieux roi nous auraient aidés à repousser nos ennemis et nous auraient permis de gagner plus de cinquante ans de tranquillité. Car les descendants de Romulus, furieux de leur échec, n'auraient jamais renoncé à leur désir d'anéantir les deux dernières puissances bravant encore leur autorité et tout me porte à penser qu'elle serait finalement parvenue à ses fins. Depuis les débuts de ma captivité, en dépit des luttes internes sanglantes qui opposent les patriciens aux plébéiens, j'ai pu constater que ces maudits Romains ne cessent d'étendre leur

domination sur l'ensemble du monde connu et que la plupart des nations encore indépendantes recherchent leur protection et se soumettent à leurs décisions. Je suis conscient toutefois que j'accorde au caractère inéluctable de ce phénomène une importance exagérée dans le seul dessein de me déculpabiliser. Cela me permet de n'être pas perpétuellement rongé par le remords et de pouvoir, certains soirs, trouver le sommeil. Il n'empêche : ma légèreté n'a pas peu contribué à notre défaite.

En cette circonstance, comme en bien d'autres, j'ai fait passer mon intérêt personnel avant celui de Carthage, me comportant très exactement de la même manière que tous ces aristocrates puniques auxquels je reprochais de ne pas faire le sacrifice de leurs richesses pour contribuer à la défense de leur patrie. Ils agissaient par cupidité alors que j'étais mû par la passion qui est toujours mauvaise conseillère. Quoi qu'il m'en coûte, en parler me délivre d'un lourd fardeau et ceux qui liront plus tard ces Mémoires sauront que je n'ai pas cherché à dissimuler l'ampleur de ma faute. Toutefois, j'avais, depuis mes jeunes années, essuyé tant d'humiliations de la part du Conseil des Cent Quatre et de mes compatriotes que cela constituait à mes yeux une sorte de vengeance bénigne. Après tout, en dépit des lourdes responsabilités qui étaient les miennes, j'avais le droit d'être heureux et j'ai puisé auprès d'Arishat l'énergie nécessaire pour pouvoir, durant de longs mois, me battre comme un lion. Qu'aurais-je fait si, dans le cas contraire, rentrant du combat, j'avais eu pour seule consolation de retrouver Imilké et la morgue dont elle faisait preuve envers moi ?

Il me fallut expliquer à Mutumbaal les raisons de l'échec de mes négociations avec Gulussa. J'étais décidé à lui dire toute la vérité car je savais que, tôt ou tard, mes rivaux la lui apprendraient. Je lui écrivis une longue lettre pour justifier ma conduite et solliciter son indulgence. Un soir, j'eus la surprise de le voir pénétrer dans notre campement à la tête d'une forte escorte. Officiellement, il était en tournée d'inspection. Officieusement, il souhaitait avoir une longue discussion avec moi. Je le reçus sous ma tente, à l'abri des oreilles indiscrètes, et nous passâmes toute la nuit à parler. J'avoue avoir été surpris par la modération de ses propos :

— Hasdrubal, sache que ma première réaction fut de te maudire. Tu as succombé aux plaisirs de la chair et tu nous as privés de la sorte de l'appui des Numides. D'autres que moi auraient considéré qu'il s'agissait d'un cas de haute trahison et te l'auraient fait chèrement payer. Je n'aime pas rester sur mes premières impressions et j'ai longuement réfléchi aux conséquences de ton geste. D'une part, rien ne nous autorisait à penser que cette alliance durerait tout le temps de la guerre. Masinissa ne tardera pas à mourir et même si Gulussa se

rangeait à nos côtés, ses frères, Micipsa et Mastanabal, furieux de l'appui que nous aurions apporté à leur cadet, auraient choisi de s'allier aux Romains et auraient entraîné à leur suite une partie appréciable de leurs sujets. Quoi qu'il en soit, et même si tous les Numides avaient pris notre parti, leur concours nous aurait plus gênés qu'aidé. D'une part, pressentant l'heureuse issue du conflit, nos concitoyens auraient relâché leurs efforts et beaucoup auraient déserté les rangs de notre armée, estimant qu'il était indigne d'eux de combattre. Ils auraient renoué avec leur funeste habitude de confier la défense de notre ville à des mercenaires étrangers. D'autre part, le germe de la discorde se serait introduit dans nos murs. Itherbaal et tous les membres de la faction pro-numide auraient tenté de profiter de leurs liens avec Masinissa pour affaiblir ma position au sein du Conseil des Cent Quatre. Ils sont suffisamment fourbes pour vouloir faire croire à nos compatriotes que c'est à eux et non à toi qu'on devait ce miraculeux retournement de situation.

Désormais, les choses sont claires. Nous sommes seuls contre tous et nous n'avons le choix qu'entre vaincre ou périr. Rien de tel pour galvaniser les énergies. Sans le savoir, tu as rendu un fier service à Carthage. Je suis venu te le dire car je te sais dévoré par le remords et je ne veux pas que celui-ci soit préjudiciable à l'accomplissement des tâches énormes qui t'attendent. Je te demande une seule chose : fais en sorte de ne point trop t'afficher avec ta maîtresse. Je n'ai rien contre elle et je suis sûr qu'elle te prodigue l'affection dont ta femme te prive injustement. Toutefois, tes soldats n'ont pas la même chance. Ils vivent loin de leurs épouses et j'espère que tu as pris soin d'éloigner de leurs campements les prostituées qui suivent d'habitude les armées et dans les rangs desquelles nos ennemis recrutent trop souvent des espionnes. Fais en sorte que tes hommes ne murmurent pas que leurs généraux sont mieux lotis qu'eux car leur mécontentement serait préjudiciable au maintien de la discipline. Ai-je été assez clair à ce sujet ?

— Oui, père, et je tiendrai compte de tes sages avis.

— Bien. J'ai pu inspecter tes troupes et je te félicite de leur bonne tenue. Elles ont fait un excellent travail et les greniers de notre ville regorgent, grâce à elles, de provisions. Il te reste une dernière mission à accomplir. Dès que tu auras quitté ces parages, Hadrim, Ancholla et d'autres cités ouvriront leurs portes aux Romains, agissant comme l'ont fait nos compatriotes d'Utique. Tu dois les détruire et obliger leurs habitants à se replier sur Carthage avec tous leurs biens. Nous avons autant besoin des hommes que des femmes, des enfants et des vieillards pour que les uns combattent et pour que les autres travaillent dans les ateliers ou nous aident à consolider nos murailles et à creuser des fossés afin d'empêcher la progression des légions. Nul

ne doit être autorisé à rester dans ces lieux après ton départ.

Tu appliqueras la même consigne à la région du Beau Promontoire. Nos fermiers et nos colons doivent incendier les fermes et détruire les murailles de leurs cités afin que ces dernières ne puissent être utilisées par les Romains pour y chercher refuge quand nous lancerons contre eux plusieurs offensives. Qu'ils déracinent les oliviers et les plants de vigne, qu'ils brûlent leurs semailles et qu'ils empoisonnent les puits. L'ennemi ne doit trouver devant lui que le désert, la ruine et la désolation. Fais en sorte aussi que tous les navires à l'ancre dans les ports de ces rivages gagnent Carthage où nous les transformerons en bateaux de guerre. Quant aux esclaves, informe-les qu'ils seront immédiatement affranchis s'ils s'engagent dans ton armée. Cette décision a porté ses fruits à Carthage et nous disposerons de la sorte de dizaines de milliers d'hommes supplémentaires. Tu as un mois pour exécuter ces ordres. Quand tout sera terminé, prends position avec ton armée à proximité du lac de Tunès et construis un camp solidement fortifié car je redoute que les consuls ne veuillent occuper cette position stratégique.

Tiens-moi régulièrement au courant de l'avancement de tes préparatifs et sache que tu peux nous demander des renforts si cela se révèle nécessaire. Je ne tolérerai aucune faute dans l'exécution de ta mission et tu en réponds sur ta tête. Maintenant, il est temps de nous séparer. Je dois regagner la cité d'Elissa où j'ai beaucoup à faire. Ai-je été assez clair ?

— Oui. Tu peux compter sur ma loyauté et sur mon dévouement. Une dernière chose : comment se portent mes enfants ?

— Ils se trouvent dans notre palais de Mégara et leur jeune âge ne les empêche pas de travailler dans les ateliers qui y ont été installés. Tu ne reconnaîtrais pas notre vieille demeure. Les forgerons ont pris possession des communs et y fabriquent chaque jour des centaines de glaives et de lances. Quant à nos jardins, ils ont été transformés en potagers, tout comme ceux de nos voisins. Cela nous permet de ne pas toucher, pour l'instant, aux stocks de grains. Aux alentours, nous faisons construire des baraquements pour abriter les milliers de réfugiés qui arriveront sous peu et qui ne trouveront pas tous à se loger en ville. Crois-moi, lorsque j'observe la véritable frénésie qui a saisi Carthage, je suis très optimiste pour la suite des événements. Les Romains ont des légions, nous, nous avons derrière nous tout un peuple conscient qu'il se bat pour sa survie. Entre les deux, la partie est nécessairement inégale.

Chapitre 8

L'entrevue avec Mutumbaal m'avait insufflé un surcroît d'énergie et c'est le cœur léger que je repartis pour Hadrim retrouver mes soldats et, surtout, Arishat. Auparavant, je fus obligé d'inspecter les fortifications de Carthage avec Hasdrubal l'étourneau. Sa petite taille, son visage émacié, sa chevelure grisonnante et sa distraction légendaire lui avaient valu ce surnom dont il avait l'élégance de rire. Avec ses officiers, il vint me chercher à ma sortie du bâtiment du Sénat, comme s'il voulait m'indiquer par là qu'il se plaçait spontanément sous mes ordres. Je l'avoue, je fus sensible, sans être dupe de ses intentions, à cette marque de prévenance. Il cherchait à dissiper tout malentendu entre nous et à se présenter sous son meilleur jour.

Notre promenade autour de la ville, construite sur une presqu'île, me permit de constater qu'elle était bien protégée. Du côté de la terre, elle était entourée d'un triple système de défense : un profond fossé bordé d'une palissade, un premier mur, infranchissable autrement qu'à l'aide d'échelles, et une haute muraille très épaisse flanquée à intervalles réguliers de tours imposantes. A cela, il fallait ajouter une enceinte supplémentaire séparant Mégara de Carthage. Sur le rivage, se dressait une solide muraille faite d'énormes blocs de pierres et de moellons, hermétiquement fermée depuis la clôture de l'ancienne porte de la Mer. Derrière le maqom, se dressait la vieille citadelle de Byrsa, surmontée par le temple d'Eshmoun auquel on accédait par un escalier comptant plusieurs centaines de marches. Les deux ports, marchand et militaire, étaient puissamment fortifiés. Au-delà du goulet donnant accès à la mer, se trouvait une étroite bande de terre, la Taenia, séparant la presqu'île du lac de Tunès et de la baie. Je ne fus pas sans remarquer la faiblesse des défenses établies à cet endroit et Hasdrubal l'étourneau me promit que, sous peu, des centaines d'ouvriers seraient employés à surélever ce maillon faible de notre dispositif.

J'avais vu juste. Après mon arrivée à Hadrim, j'appris que les légions des deux consuls avaient enfin fait mouvement et se dirigeaient vers notre cité. Manius Manilius emprunta la voie terrestre et établit ses positions au nord de Mégara, près de la porte d'Utique. Venu avec la flotte, Marcius Censorinus débarqua à l'extrémité de la Taenia, édifiant son camp dans un endroit relativement étroit. Dès que leur arrivée fut signalée, Hasdrubal l'étourneau donna l'alerte à la

garnison tout en lui demandant de se tenir prête à l'intérieur de ses casernes et de ne pas paraître en haut de l'enceinte. Les Fils de la Louve en conclurent que Carthage, dépourvue d'armes et de machines de guerre, se trouvait sans défense et qu'il leur suffirait de lancer une double attaque, au nord et à l'est, pour pénétrer dans la ville. Les cors et les buccins donnèrent l'ordre aux légions de faire mouvement. Elles franchirent aisément le fossé, la palissade et le premier mur. Alors qu'elles s'approchaient de la muraille en ordre dispersé, elles virent soudain le chemin de ronde se remplir de milliers de défenseurs bien équipés et poussant des cris stridents. Les échelles dressées par les Fils de la Louve furent repoussées à l'aide de longues perches se terminant par un crochet et de lourds blocs de pierre s'abattirent sur les attaquants, broyant leurs cadavres comme une meule transforme en farine le grain. Le sol rougit du sang des victimes et les fuyards furent décimés par des volées de flèches tirées par nos archers. En moins d'une heure, les assaillants avaient perdu environ mille hommes et comptaient autant de blessés dans leurs rangs. Ils refluèrent en hâte vers leurs retranchements, en dépit des efforts déployés par les centurions pour les rassembler et tenter un nouvel assaut. Des messagers transmirent la bonne nouvelle à Mutumbaal et au Conseil des Cent Quatre. Il se passerait de longs jours avant que les Romains, échaudés par l'expérience, osent à nouveau quitter leurs positions. Désormais, ils savaient que Carthage était une position quasi inexpugnable et qu'ils ne pourraient s'en emparer qu'après un siège de plusieurs mois. Toute la nuit, la foule en liesse envahit les rues de la ville, chantant et dansant, cependant que les plus âgés se rendaient dans les temples pour offrir des sacrifices à Tanit, à Baal Hammon et à Eshmoun.

Pendant que mes compatriotes repoussaient ce premier assaut, j'avais commencé à appliquer le plan que m'avait dicté mon père. En partie seulement. La route entre Hadrim et ma ville était coupée par le camp installé à l'extrémité de la Taenia. Il m'était donc impossible, pour l'heure, d'évacuer la population des villes placées sous ma juridiction et du Beau Promontoire vers Carthage. Je me résolus alors à la diriger vers Aspis avec des vivres en grandes quantités. Par la suite, si nous parvenions à forcer le blocus maritime, nous pourrions transporter ces malheureux jusqu'au port marchand et les installer, comme prévu, à Mégara. Après avoir incendié les fermes et les semailles et empoisonné les puits, je fis mouvement vers Nephheris[9], située à mi-chemin entre le lac de Tunès et Néapolis[10]. De là, je pouvais mener des incursions dans la campagne et surveiller les mouvements de Marcius Censorinus.

Meilleur orateur que l'autre consul, celui-ci était, ainsi que je m'en aperçus, un piètre stratège. Il avait surtout exercé des

magistratures civiles et ignorait tout de l'art de la guerre. De plus, il était d'un orgueil et d'une susceptibilité maladroits. Imbu de ses prérogatives, il ne tolérait pas les conseils des officiers plus expérimentés placés sous ses ordres, en particulier le jeune Publius Cornélius Scipion Aemilianus dont Manius Manilius s'était débarrassé en l'affectant à l'état-major de son collègue.

J'étais mieux loti. Mutumbaal avait fait nommer comme chef de ma cavalerie Hilmicon Phaméas, un militaire de carrière, dont il connaissait bien la famille. Dès notre première rencontre, je fus séduit par ce brillant officier dont le courage et la témérité semblaient n'avoir point de limites. Depuis des années, il rongait son frein à Carthage et avait donc accueilli la déclaration de guerre avec soulagement. Enfin, il allait pouvoir combattre ! Ses hommes, parmi lesquels bon nombre d'auxiliaires numides, lui étaient totalement dévoués. Nous passâmes de longues heures à mettre au point notre stratégie. Il était encore trop tôt pour lancer une attaque frontale contre les légions romaines et nous convînmes qu'il valait mieux démoraliser celles-ci en entretenant un climat de perpétuelle insécurité. L'occasion nous en fut fournie par Marcius Censorinus. Pour renforcer les défenses de son camp et construire de nouvelles machines de guerre, il avait besoin de bois et il envoya un détachement de deux mille hommes abattre des arbres dans la forêt située sur la hauteur dominant le lac de Tunes. Pendant deux jours, surveillés de loin par mes espions, les Fils de la Louve s'acquittèrent de leur mission et déboisèrent une partie de la colline. Persuadés d'être en parfaite sécurité, ils relâchèrent vite leur vigilance et omirent d'envoyer des patrouilles inspecter les environs. Je profitai de cette faute pour ordonner à Hilmicon Phaméas de se dissimuler avec ses cavaliers dans plusieurs fermes abandonnées en bordure du lac, coupant ainsi la retraite des Romains. Quand ceux-ci se dirigèrent vers l'embarcadere où les attendaient leurs navires de transport, ils étaient à ce point fatigués par leur labeur des journées précédentes qu'ils ne furent point en mesure de repousser la charge furieuse de notre cavalerie. Abandonnant les lourds chariots chargés de troncs d'arbre, les fantassins se précipitèrent dans l'eau pour monter à bord des bateaux. Leurs cavaliers furent taillés en pièces par ceux de mon adjoint et près de cinq cents d'entre eux perdirent la vie dans cet engagement.

Loin de tirer la leçon de cette cuisante défaite, Marcius Censorinus persuada Manius Manilius de lancer une nouvelle attaque contre la muraille de Carthage. Leurs soldats s'avancèrent de nuit sans être repérés par la garde postée sur le chemin de ronde et les tours. Au petit matin, ils dressèrent leurs échelles et entreprirent d'escalader l'enceinte. Fort heureusement, l'alerte put être donnée à temps et la

garnison se porta sur les remparts aussi promptement qu'elle le put. Elle arriva alors que les premiers assaillants tentaient d'y prendre pied. Se battant comme des lions, nos hommes les repoussèrent en leur infligeant de lourdes pertes. Par des espions, j'appris que ce nouvel échec avait provoqué une explication orageuse entre les deux consuls. Manius Manilius, estimant que, du côté où il avait établi son camp, la ville était imprenable, décida d'attendre l'arrivée de renforts en provenance de Rome avant de se lancer dans d'autres opérations.

Marcius Censorinus ne parut pas s'en formaliser outre mesure. Cela lui laissait les mains libres et certains des membres de son entourage, soucieux de gagner ses bonnes grâces, le persuadèrent que l'inaction de son collègue lui permettrait de récolter pour lui seul les lauriers de la victoire. Ils avaient remarqué la faiblesse de nos fortifications du côté de la Taenia. Contrairement à ce qu'il m'avait promis, Hasdrubal l'étourneau avait omis de les faire surélever et de les renforcer. Les Fils de la Louve agirent en deux temps. Tout d'abord, ils comblèrent une partie du lac afin d'agrandir le périmètre de leurs retranchements. Puis, ils construisirent de nuit deux énormes béliers, dissimulés aux regards de nos gardes durant la journée. Composés de plusieurs troncs d'arbre reliés entre eux et terminés par une énorme tête de fer sculptée, ces deux formidables engins, poussés par des centaines d'hommes abrités sous des auvents de bois, ouvrirent une large brèche dans notre enceinte. Chaque nuit, des milliers d'hommes et de femmes réparaient les dégâts causés par ces machines mais celles-ci, constamment déplacées, accomplissaient en d'autres endroits leur sinistre besogne. Venu sur les lieux se rendre compte de la situation, Mutumbaal comprit rapidement qu'il fallait mettre hors d'état de nuire ces béliers. Regroupant tous les hommes disponibles, il ordonna une sortie de nuit. Par milliers, mercenaires étrangers et fantassins carthaginois sortirent de l'enceinte et les incendièrent. À peine avaient-ils réussi cet exploit qu'ils entendirent un véritable tumulte sur leurs arrières.

Pour mener à bien cette opération, mes compatriotes avaient dû laisser sous faible garde certaines parties de la muraille, en particulier des brèches à peine consolidées. Or c'est par elles que les unités tenues en réserve par Marcius Censorinus tentaient maintenant de pénétrer dans la ville, se heurtant à une résistance farouche des défenseurs. Un obscur officier, Bostar, avec une centaine de mercenaires gaulois et une cinquantaine d'archers numides, repoussa un ennemi dix fois supérieur en nombre. Il ordonna à ses hommes de se cacher derrière des blocs de pierre effondrés ou des bâtiments en ruine. Quand les légionnaires, après avoir escaladé les gravats, prenaient un court instant de repos avant de poursuivre leur progression, ils étaient pris sous le tir des archers et les survivants massacrés par nos fantassins.

Bostar répéta cette opération à plusieurs reprises, permettant à nos contingents stationnés à Mégara de faire précipitamment mouvement vers la Taenia. Quand ils arrivèrent enfin, ils prirent en tenailles avec les attaquants de la première vague les Fils de la Louve. Saisis de panique, ceux-ci abandonnèrent leurs boucliers et leurs équipements pour battre en retraite, massacrant ceux de leurs centurions qui tentaient de rétablir un semblant d'ordre. D'autres, jetant leurs armes à terre, se rendirent et furent conduits sous faible escorte à Carthage. Il ne fut même pas nécessaire de leur lier les mains. Démoralisés par l'inexpérience de leur chef, ils ne songeaient qu'à une chose : sauver leur vie. Interrogés, ils expliquèrent qu'on leur avait assuré que notre cité, dépourvue d'armes et de machines de guerre, pourrait être prise en quelques jours. Or ils avaient pu constater que nous étions prêts à subir un long siège et suffisamment bien équipés pour en sortir victorieux. Cela avait suffi à convaincre les moins courageux d'entre eux de ne pas exposer inutilement leur existence. Grièvement blessé au bras droit, Marcius Censorinus dut ordonner la retraite. Il aurait péri avec ses hommes si Publius Cornélius Scipion Aemilianus n'était pas venu à son secours avec un fort détachement de cavalerie pour lui ouvrir un passage tout le long de la Taenia afin de lui permettre de regagner son camp. Au petit matin, on releva sur le champ de bataille plus de mille cadavres romains. Nos troupes n'avaient perdu que deux cents hommes et elles furent follement acclamées par la foule quand elles regagnèrent leurs casernes. A nouveau, Carthage connut une journée de liesse et la nouvelle de ce succès ne tarda pas à se répandre, faisant affluer vers notre port des centaines de mercenaires étrangers, bien décidés à se ranger du côté des vainqueurs.

La saison chaude commençait et, bientôt, le lac de Tunès exhala son odeur nauséabonde d'eau croupie, porteuse de miasmes mortels. Soucieux d'éviter une épidémie, le consul ordonna à ses navires de gagner la haute mer. Rares furent ceux qui y parvinrent. Du haut de la muraille, les défenseurs de la ville lancèrent des brûlots sur les bateaux et incendièrent plusieurs dizaines d'entre eux. Contraint à l'immobilisme, Marcius Censorinus partit pour Rome où sa présence était requise pour veiller à l'organisation de l'élection par les Comices des consuls de l'année suivante.

Son collègue, lui, ne nous causa guère d'ennuis. Installé à quelques stades de la porte d'Utique, il limitait son activité à l'envoi de patrouilles dans la campagne environnante pour intercepter d'éventuels convois de ravitaillement destinés aux assiégés. Son camp, construit à la hâte, n'était pas inexpugnable et Hasdrubal l'étourneau décida de lui infliger une bonne leçon. Par ses espions, il avait appris que Manius Manilius avait décrété des festivités en l'honneur de Mars, le dieu de la guerre chez ses compatriotes, afin de se concilier ses

faveurs. La cérémonie religieuse devait être suivie d'un banquet offert à la troupe durant lequel le vin coulerait à flots. Dans le plus grand secret, le chef de notre garnison ordonna à ses cavaliers et à ses fantassins de se rassembler dans le faubourg de Mégara à la tombée de la nuit. Quand des bruits en provenance du camp ennemi indiquèrent que les réjouissances battaient leur plein, il effectua une sortie et pénétra à l'intérieur du retranchement romain, massacrant des centaines de soldats, arrachant une partie de la palissade et incendiant les stocks de provisions ainsi qu'un certain nombre de machines de guerre. Malheureusement, alerté par les flammes qui s'élevaient haut dans le ciel étoilé, Publius Cornélius Scipion Aemilianus, contournant par le nord notre enceinte et la forteresse de Byrsa, se porta au secours des siens et repoussa nos contingents. Puis, après un bref conciliabule avec Manius Manilius, il lui ordonna de remplacer la palissade de bois par une muraille édifiée avec les pierres arrachées aux maisons des bourgades et des villages abandonnés par leurs habitants. De même, il fit construire, à proximité de la mer, un fort pour y entreposer le ravitaillement qui lui parvenait d'Utique par mer.

Hasdrubal l'étourneau le laissa faire, pensant que, ainsi, les Romains s'enfermaient dans une sorte de prison. Pour ma part, je consacrai tous mes efforts à empêcher les Fils de la Louve de se procurer du fourrage dans la campagne où les récoltes étaient prêtes à être moissonnées. Chaque jour, plusieurs détachements ennemis s'aventuraient assez loin de leurs positions. Retrouvant les gestes de leur enfance et de leur adolescence, les légionnaires moissonnaient le blé et chargeaient à bord de lourds chariots le grain et le fourrage. Phaméas remarqua qu'ils travaillaient le plus souvent sans protection. Aussi lança-t-il contre eux à partir de Nepheris des raids audacieux, leur infligeant des pertes sévères. Ses hommes se cachaient dans les vallées et dans les bois et fondaient à l'improviste sur les fourrageurs. Publius Cornélius Scipion Aemilianus ne tarda pas à réagir en changeant de tactique. Il se contenta d'opérer sur de petites superficies de terres cultivables, ses cavaliers protégeant les légionnaires occupés aux travaux des champs. Dès qu'ils apercevaient à l'horizon les détachements de Phaméas, ils se repliaient en bon ordre.

Les succès obtenus par mon adjoint lui avaient valu une grande popularité dont je pris ombrage. Et ce d'autant plus que ma maîtresse, Arishat, ne paraissait pas insensible à son charme. J'eus avec elle une discussion orageuse, lui faisant comprendre que je n'étais pas homme à accepter d'être trompé. L'air penaud, elle s'excusa mais le mal était fait. Phaméas en était tombé amoureux et, plus d'une fois, je le surpris à rôder autour de ma tente, trouvant toujours un mauvais prétexte pour justifier sa présence. Je ne pouvais entrer en conflit avec lui et je dus déployer des trésors d'hypocrisie pour feindre de croire à ses

explications embarrassées. Mais le germe de la discorde commença à s'installer entre nous et contribua à provoquer ultérieurement sa trahison.

Pareilles dissensions existaient aussi chez les Fils de la Louve. Les rapports entre Manius Manilius et Publius Cornélius Scipion Aemilianus s'étaient eux aussi détériorés. Le premier, enfin débarrassé de Marcius Censorinus, espérait conclure son consulat par une action d'éclat. Conscient qu'il ne pourrait prendre Carthage, il décida de me mettre hors d'état de nuire, en détruisant mon camp de Nephesis. Peu avant le début des premières pluies, il partit à la tête de plusieurs milliers d'hommes en direction du Sud. Sa colonne progressa difficilement faute de guides expérimentés. Il parvint toutefois à hauteur de mes positions mais, pour les atteindre, il lui fallait franchir un fleuve dont les eaux étaient hautes. Le petit-fils adoptif de Scipion l'Africain lui conseilla de surseoir à cette opération ou d'attendre que je me décide à faire passer mes troupes de l'autre côté par les gués que j'étais seul à connaître. Cet avis ne fut pas du goût des autres officiers à tel point que l'un d'eux entra dans une violente colère : « Si nous devons obéir à Scipion et non au consul, je préfère jeter ici mon épée. » Après d'intenses conciliabules, Manius Manilius donna raison à ses subordonnés et fit construire des radeaux de fortune pour transporter ses hommes sur l'autre berge du cours d'eau.

A Nephesis, je pouvais observer ses mouvements et je fis ranger mon armée en ordre de bataille dans la plaine. Mes hommes étaient frais et dispos, contrairement aux Romains épuisés par leur longue marche. L'engagement tourna vite à mon avantage. Les Fils de la Louve, harcelés par mes fantassins et par les cavaliers de Phaméas, cédèrent du terrain rapidement. Plusieurs cohortes, séparées du gros de la troupe, trouvèrent refuge sur une éminence boisée cependant que les autres refluaient vers le fleuve, espérant pouvoir s'embarquer à bord des radeaux. Ceux-ci étant en nombre insuffisant pour acheminer autant de soldats, de nombreux fuyards se jetèrent à l'eau, abandonnant leurs armes, leurs boucliers et leurs casques, ce qui ne les empêcha pas de se noyer. Les autres durent se battre le dos à la berge en attendant l'arrivée des secours, essuyant des pertes considérables.

Une nouvelle fois, Publius Cornélius Scipion Aemilianus sauva les siens du désastre. J'avais en effet décidé de concentrer mes attaques sur les cohortes isolées sur la colline, dont je pensais ne faire qu'une bouchée. Or le jeune tribun, au mépris de toute prudence, décida de les dégager après avoir expliqué à Manius Manilius : « Nos légionnaires courent le plus grand danger et nous ne devons point les laisser mourir. C'est maintenant qu'il nous faut faire preuve d'audace. Si tu me confies une partie de la cavalerie, j'essaierai de les délivrer

ou je mourrai avec eux. » Le consul le laissa faire, persuadé que son rival avait peu de chances de s'en sortir vivant. Quitte à devoir par la suite prononcer son éloge funèbre, il ne lui aurait pas été désagréable de l'accuser d'avoir été, par sa folle témérité, à l'origine du désastre. Aussi le laissa-t-il agir à sa guise.

Or, la situation avait changé du tout au tout. Après de longues heures de combat, mes hommes commençaient à manifester des signes de fatigue alors que les cavaliers du jeune tribun et les légionnaires encerclés avaient pu reprendre des forces. Je n'avais pas l'intention de sacrifier mes fantassins et Publius Cornélius Scipion Aemilianus put ramener les cohortes encerclées de l'autre côté du fleuve où les Fils de la Louve lui firent un accueil triomphal. C'est à partir de ce moment qu'on commença à murmurer qu'il avait hérité de son grand-père adoptif non seulement son génie militaire mais aussi sa faculté de divination et la protection de Jupiter Capitolin en personne. Les Fils de la Louve, tirés de cette mauvaise passe, reprirent le chemin de Carthage, constamment attaqués par les détachements de Phaméas qui massacrèrent sans pitié les traînards. J'avais envoyé des messagers prévenir Hasdrubal l'étourneau de la retraite de l'ennemi et il sortit à la tête de sa cavalerie pour infliger de nouvelles pertes aux légions du consul.

À Rome, cette série de revers provoqua de vifs débats au Sénat. Furieux d'en avoir perdu le contrôle, Publius Cornélius Scipion Corculum fustigea dans de longs discours la conduite irresponsable des consuls, ne manquant pas de signaler que, sans l'intervention de son neveu, les Fils de la Louve auraient dû évacuer les rivages africains. Ses collègues décidèrent l'envoi d'une commission d'enquête qui confirma en tous points cette analyse. En quelques mois, les Romains avaient gaspillé tous les atouts dont ils disposaient à leur arrivée, notamment après nous avoir obligés à leur livrer par trahison nos armes et nos machines de guerre. Ils étaient si peu certains de la suite des opérations que plusieurs Pères conscrits suggérèrent le départ immédiat pour Carthage d'une délégation chargée de connaître les conditions que nous poserions pour l'arrêt des hostilités. Cette proposition fut repoussée d'extrême justesse. Marcius Censorinus parvint en effet à convaincre ses collègues que pareille décision était prématurée. Rome disposait sur place d'alliés, les Numides, demeurés jusque-là dans une prudente expectative. Il convenait de leur rappeler les devoirs qui étaient les leurs et d'exiger d'eux des secours en hommes.

Une délégation quitta Ostie pour Cirta. Quand elle arriva, Masinissa avait rendu l'âme et était déjà enterré dans la modeste nécropole royale située en dehors de la ville. Les sénateurs eurent la surprise de constater que sa succession avait déjà été réglée par le

jeune Publius Cornélius Scipion Aemilianus, désigné par le vieux monarque comme son exécuteur testamentaire. Il avait fait preuve de réels talents de diplomate pour prévenir toute querelle entre les trois fils du défunt. Chacun d'entre eux avait reçu le titre de roi mais des fonctions différentes. Gulussa avait obtenu le commandement de l'armée, Micipsa la justice et Mastanabal, le plus cupide, l'administration du pays, c'est-à-dire la levée des impôts et des taxes. En confiant à Gulussa l'armée, le jeune Romain avait vu juste. Autant ses frères paraissaient décidés à ne pas sortir de la prudente neutralité qu'ils observaient depuis le début du conflit, autant leur cadet avait des comptes à régler avec Carthage ou plus exactement avec moi qui lui avais ravi sa maîtresse.

Celle-ci fut d'ailleurs à l'origine d'une nouvelle catastrophe. Je l'ai déjà raconté, Phaméas était tombé amoureux d'elle et j'avais dû tempérer ses ardeurs. Or Arishat était infiniment plus frivole que je ne pouvais l'imaginer. Elle m'aimait, j'en étais sûr, mais prenait plaisir à voir les hommes se presser autour d'elle et lui faire une cour assidue. Elle leur faisait des avances inconsidérées et tardait à repousser leurs propositions. De sa part, c'était un jeu qui la consolait sans doute de la solitude amère dans laquelle elle avait passé sa jeunesse et je ne pouvais lui en vouloir. Restait qu'elle compliquait singulièrement ma tâche par son comportement et j'eus l'occasion de m'en apercevoir quand, en dépit de mes recommandations, elle continua à poursuivre de ses assiduités mon adjoint. Ce dernier crut son heure arrivée et, informé par mes serviteurs, de ses fréquentes visites dans mes quartiers en mon absence, j'eus avec lui une explication orageuse :

— Phaméas, tu es le meilleur de mes officiers et j'admire tes faits d'armes. Tu as, à plusieurs reprises, infligé de cinglantes défaites aux Romains et ton nom seul provoque la panique dans leurs rangs. J'ai demandé au Conseil des Cent Quatre de t'octroyer une généreuse gratification. Sache que je ferai tout mon possible pour que tu reçoives le titre de commandant en chef de notre cavalerie car tu le mérites amplement. Toutefois, cela suppose que nous puissions travailler de concert sans que rien trouble notre collaboration. Or, je dois te l'avouer, je n'apprécie pas ton comportement envers celle qui partage ma couche, Arishat.

— Je l'aime et je crois que je ne lui suis pas indifférent. Tu devrais te rendre à l'évidence même si cela blesse ton orgueil.

— Tu n'as pas été sans remarquer qu'elle fait aussi les yeux doux aux autres officiers. C'est une femme et elle a tous les défauts de son sexe. Pourtant, ne te fais aucune illusion. Nos destins sont liés pour toujours et tu risques d'être cruellement déçu quand elle te repoussera. C'est pour t'éviter pareille humiliation que je te t'interdis de la revoir.

— Est-ce l'individu Hasdrubal qui parle ou mon supérieur

hiérarchique ?

— Les deux et j'entends bien être obéi. S'il le fallait, et je ne le souhaite pas, je n'hésiterais pas à prendre des mesures drastiques et à t'éloigner de Nepheris pour te faire affecter à la garnison de Carthage.

— Je suppose que je n'ai pas d'autre choix que celui de m'incliner.

— En effet.

Phaméas quitta ma tente en proie à une violente colère. Sermonnée par mes soins, Arishat lui battit froid à partir de ce jour et il en fut profondément meurtri. Des semaines durant, il s'acquitta de ses fonctions comme si de rien n'était et je crus naïvement que l'affaire était close. Sous prétexte de mettre entre lui et ma maîtresse la distance nécessaire, il me demanda l'autorisation de partir en expédition pour une longue période. Il avait l'intention, me dit-il, d'attaquer les contingents romains isolés qui circulaient dans la campagne et je ne fis pas obstacle à son projet. En fait, il profita de son absence pour prendre secrètement contact avec Publius Cornélius Scipion Aemilianus. Un hasard fortuit facilita leur rencontre. Un jour, en longeant une rivière, Phaméas s'aperçut que le jeune tribun patrouillait sur l'autre berge. Les deux troupes s'observèrent sans se décider à engager le combat. Finalement, le Romain, accompagné d'un seul cavalier, se porta en avant et fit signe à son adversaire qu'il souhaitait s'entretenir avec lui. Les deux hommes se rencontrèrent au milieu du gué et le petit-fils de Scipion l'Africain, devançant les souhaits de son vis-à-vis, fut le premier à parler :

— Phaméas, tu es un valeureux guerrier et j'admire tes faits d'armes bien qu'ils aient coûté fort cher à mes légions. Pour le moment, la chance t'a souri d'autant que, je te l'avoue, nos consuls n'étaient pas à la hauteur de la mission qui leur avait été confiée. Beaucoup de tes compatriotes sont faussement persuadés qu'ils ont déjà gagné la guerre. Les choses ne sont pas aussi simples qu'il le paraît. Vous ne pouvez compter que sur vos propres troupes et, peut-être, sur l'arrivée de quelques centaines de mercenaires étrangers supplémentaires. C'est bien peu à côté des renforts qui traverseront bientôt la grande mer. Nous disposons d'assez de légions pour faire passer en Afrique plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Nous sommes patients, très patients. Un jour viendra où Carthage finira par manquer de vivres. Nous donnerons alors l'assaut et nous nous emparerons de votre ville. Sache que ses habitants n'ont aucune pitié à attendre de nous. Ils seront massacrés ou réduits en esclavage pour avoir refusé la proposition généreuse que nous avons faite : celle de rebâtir leur cité à quatre-vingt-cinq stades de la mer. Il me serait pénible de savoir que toi et les tiens finiriez vos jours comme esclaves au service d'une famille romaine. Or, je puis t'en donner ma parole

d'honneur, Rome traitera avec générosité celles et ceux qui auront la sagesse de se rallier à elle. Ils bénéficieront des garanties que nous avons accordées à vos compatriotes d'Utique et d'Hadrim. Il ne tient qu'à toi d'être le principal magistrat de la future Carthage.

— Tes propos m'étonnent. Tu as reconnu toi-même que je suis la cause de la mort de plusieurs centaines de tes soldats. Pourquoi m'épargnerais-tu ? A ta place, je sais très bien ce que je ferais.

— Nous n'avons rien contre toi et tes concitoyens. Ma famille, tu le sais, a toujours été l'amie de votre cité et n'a jamais partagé la haine féroce que vous vouait ce vieux fou de Marcus Porcius Caton. Pour des raisons de sécurité, nous ne pouvons plus tolérer que Carthage demeure une puissance maritime menaçant nos intérêts tout autour de la grande mer. Mais nous n'avons pas l'intention de vous chasser d'Afrique, de vous interdire de parler votre langue et de continuer à adorer vos dieux. Nous entendons vous traiter comme nous traitons les villes grecques passées sous notre domination et qui n'ont pas à se plaindre de leur sort. Tu le sais, plusieurs d'entre elles nous envoient leurs meilleurs représentants et je compte au nombre de mes confidents un certain Polybe que je soupçonne parfois d'être devenu plus romain que moi. Si tu acceptes de passer de notre côté, je suis sûr que ton geste fera réfléchir beaucoup de tes concitoyens et que leurs petits-enfants te béniront pour avoir permis à leurs familles de conserver leur liberté.

— Ta proposition est séduisante encore qu'elle ne me concerne pas. Mes parents sont morts depuis longtemps et je n'ai pas de famille.

— Tu n'es pas marié ?

— Non et la femme que j'aime est la maîtresse d'Hasdrubal le boétharque et je doute fort qu'elle accepte de le quitter pour partager ma vie.

— Je la connais. Elle se nomme Arishat et elle a grandi dans ma famille avant de s'aimer de Gulussa, le fils de Masinissa, puis de l'abandonner pour suivre ton général. Elle fut pour moi comme une sœur du temps de notre jeunesse. Je lui ai conservé mon affection tout en sachant qu'elle ne vaut pas la peine qu'on se sacrifie pour elle. Crois-moi, tu ferais mieux de renoncer à cette femme qui sèmera autour d'elle, sans le vouloir, le malheur et la désolation. A vrai dire, je me félicite de ce que tu sois seul. Nul ne pourra t'accuser d'avoir pris ta décision pour sauver les tiens. Ce que tu choisiras de faire te sera uniquement dicté par l'amour de ton peuple et de ta ville.

— Je vais réfléchir à ta proposition et je te ferai connaître ma réponse par un messenger.

Je dois le dire, moi, Hasdrubal le boétharque, bien que disposant de nombreux espions et informateurs, je n'ai jamais soupçonné que Phaméas se préparait dans le plus grand secret à me trahir. Il était

toujours le premier à se porter volontaire pour attaquer les convois romains et il était réputé pour ne jamais faire de prisonniers. Aussi, quand Manius Manilius décida de lancer une nouvelle offensive contre mon camp, c'est à lui que je confiai le commandement des troupes chargées de le repousser. Il s'acquitta de cette mission avec brio. Attaqué sans cesse par notre cavalerie, le consul, à la tête de plusieurs milliers d'hommes, progressait péniblement en direction de Nephesis et dut se rendre à l'évidence : jamais il ne parviendrait à s'emparer de cette position. Il s'apprêtait à rebrousser chemin quand un cavalier numide se présenta, un soir, à ses avant-postes, porteur d'un message qu'il devait remettre en mains propres à Publius Cornélius Scipion Aemilianus, qui faisait aussi partie de cette expédition.

Bien que le texte ne fût pas signé, le jeune tribun devina sans peine qu'il était de la main de Phaméas. Ce dernier avait tracé d'une main malhabile ces quelques lignes : « J'ai bien réfléchi à ton offre et je suis prêt à l'accepter pour autant que nous nous accordions sur certaines conditions. Dans deux jours, je camperai avec une faible escorte non loin de l'endroit où nous nous sommes rencontrés. Prends position de l'autre côté de la rivière. À la nuit tombée, une torche sera agitée par trois fois. Je t'attendrai sous ma tente et tu as ma parole d'honneur que tu pourras repartir librement quel que soit le résultat de nos discussions. »

Prévenu de cette initiative, Manius Manilius se montra plutôt méfiant. Publius Cornélius Scipion Aemilianus dut déployer des trésors d'éloquence pour le convaincre de la bonne foi de son interlocuteur. À la date fixée, les deux hommes se retrouvèrent. L'entretien fut des plus brefs. Phaméas fit part au Romain de sa décision :

— Je suis prêt à passer dans votre camp. Je remets mon sort entre vos mains et j'espère que tu honoreras tes promesses. Je suis sûr que plusieurs centaines de mes hommes sont disposés à me suivre et j'exige pour eux et leurs familles les garanties que vous m'accordez. Leurs parents, leurs femmes et leurs enfants vivent à Carthage et seront sans doute emprisonnés à titre de représailles. Lorsque vous vous emparerez de la ville, faites en sorte de les épargner. Mes soldats seront alors à vos côtés pour vous les désigner. Si vous manquez à votre parole, sache que vos dieux ne laisseraient pas un tel crime impuni.

— Tu as choisi la voie de la sagesse et il en sera fait selon tes désirs.

— Dans trois jours, nos troupes se rencontreront dans la plaine. Hasdrubal et ses fantassins sont à Nephesis et ne prendront pas part à l'engagement. Au matin de cette rencontre, je haranguerai mes troupes et je leur proposerai de me suivre. Quand nos détachements se présenteront devant vos lignes, je puis t'assurer qu'ils viendront en

paix. Tu devras donc ordonner à tes légionnaires de ne point les attaquer et de les laisser franchir vos postes sans chercher à les désarmer. Certains d'entre eux s'engageront à vos côtés. Quant aux autres, je te demande de les laisser partir pour Utique et de les autoriser à conserver leurs équipements. Ils doivent être traités en alliés et non en prisonniers. Je compte sur toi pour qu'ils continuent à percevoir leur solde jusqu'à la fin de la guerre et que des terres leur soient distribuées en attendant la conclusion de la paix. Sommes-nous bien d'accord ?

— Oui. Désormais, Rome te considère comme son allié et saura récompenser ton dévouement.

Phaméas tint parole. Quand nos deux armées se firent face, nos légions ne bougèrent pas d'un pouce. De loin, je vis le général carthaginois regrouper ses officiers autour de lui et s'adresser à ses cavaliers. Par la suite, il me récita le discours qu'il leur avait tenu :

— Carthaginois, j'ai à vous parler de choses graves. Depuis des lunes, nous nous battons sans relâche contre les Fils de la Louve pour sauver notre cité de la destruction. Vous n'avez pas ménagé votre peine et je suis fier de vous commander. Vous êtes les meilleurs soldats que je connaisse et j'ai pu apprécier votre courage tout comme vous avez pu juger de ma détermination. Si nous le voulions, nous pourrions continuer à infliger à l'ennemi de terribles dommages.

Aujourd'hui, je suis persuadé que nous pourrions remporter la victoire facilement.

Tout cela aurait un sens si nous étions sûrs de l'emporter à la longue. Or j'ai la ferme conviction que nos dieux ne nous permettront pas de sortir vainqueurs de cette guerre. En dépit des sacrifices que nous leur offrons et des prières que nous leur adressons, ils demeurent muets à nos supplications et tout indique qu'ils nous ont abandonnés pour nous punir de nos péchés et de ceux de nos pères. La lutte que nous avons engagée contre les Fils de la Louve n'en est qu'à ses débuts. Bientôt, je le sais, des milliers et des milliers de Romains débarqueront en Afrique pour venir en aide aux légions qui s'y trouvent déjà. Ils seront rejoints par les troupes de Gulussa et nous nous retrouverons à combattre un ennemi trois fois supérieur en nombre. Bien sûr, me direz-vous, nous disposons d'assez d'hommes et d'armes pour retarder l'issue fatale mais nous ne pourrions l'empêcher.

Quand ils auront pris les rares villes puniques qui nous sont demeurées fidèles et qu'ils nous auront obligés à abandonner Nephers pour nous réfugier à Carthage, nous devrons soutenir un long siège. Leur flotte bloquera l'accès de notre port et les provisions ne tarderont pas à manquer. Nous ne pouvons plus compter sur l'arrivée de renforts extérieurs et nos malheureuses familles seront réduites à mourir de faim. Lorsqu'ils donneront l'assaut à notre cité, nous n'aurons aucune

pitii à attendre d'eux. Ils massacreront la garnison et réduiront en esclavage les civils survivants. Vos femmes et vos enfants seront emmenés en captivité et travailleront dans les domaines des aristocrates romains, en Sicile ou en Campanie. Ils finiront leurs jours loin de leur sol natal et leurs descendants oublieront la langue de nos pères pour se fondre dans la masse des peuples conquis par les Fils de la Louve.

J'ai longuement réfléchi et je crois que la guerre n'est pas, n'est plus le seul moyen de sauver notre patrie et nos traditions. Si les Romains se proposaient de nous interdire de parler notre langue, d'adorer nos dieux et de nous administrer selon nos lois, je serais le premier à faire le sacrifice de ma vie car celle-ci n'aurait plus de sens. Or ils ne recherchent pas un tel but. Ils ont soumis les Grecs et bien d'autres peuples et ceux-ci continuent à vivre comme du temps de leur ancienne splendeur. Certes, ils doivent payer tribut mais les impôts dont ils s'acquittent ne sont pas plus élevés que ceux que le Conseil des Cent Quatre exige de nous.

Je vous l'avoue, j'ai rencontré à plusieurs reprises Publius Cornélius Scipion Aemilianus et il m'a donné l'assurance que nous serons traités comme nos compatriotes d'Utique et d'Hadrim si nous déposons les armes. J'ai confiance en lui. Il appartient à une famille qui, si elle nous a combattus, a toujours fait preuve de modération envers notre cité. Elle s'est opposée aux cruels desseins de Marcus Porcius Caton et, après notre défaite à Zama, n'a pas cherché à nous imposer une capitulation contraire à l'honneur. Mon interlocuteur est un homme d'honneur et je sais qu'il tiendra ses engagements. En négociant avec lui, je n'ai pas songé un seul instant à ma seule personne. La vie m'importe peu et, vous le savez, je n'ai pas de famille.

Mais je me sens responsable de votre sort et c'est donc en votre faveur que j'ai intercédé auprès de lui. C'est pour vous que j'ai obtenu les garanties suivantes. Si vous acceptez de me suivre et d'abandonner Hasdrubal le boétharque à ses folles aventures, vous serez autorisés à garder vos armes et à vous établir là où vous le souhaitez. Ceux d'entre vous qui désireraient s'engager dans les rangs de l'armée romaine pourront le faire et conserveront leurs grades. Les autres pourront gagner Utique. Ils continueront à percevoir leur solde et des terres leur seront allouées afin qu'ils puissent les défricher et les mettre en valeur. Ils seront exemptés de taxes pendant une période de cinquante ans et ne seront pas soumis à la conscription militaire, eux et leurs descendants. Vos familles demeurées à Carthage seront placées sous la protection du Sénat romain et les trois cents otages que celui-ci détient à Lilybée répondront sur leur tête de leur sécurité. Vous n'avez donc rien à craindre pour elles.

À vous maintenant de choisir entre la vie et la mort, entre le bonheur et la souffrance, entre la paix et la guerre. Réfléchissez-bien. Croyez-vous qu'Hasdrubal et les siens vous récompenseront de votre dévouement si, d'aventure, ils venaient à l'emporter ? Souvenez-vous du sort misérable qui fut réservé aux vétérans d'Hannibal, le plus vaillant de nos généraux. Quand ce dernier dut s'enfuir de Carthage, chassé par le Conseil des Cent Quatre, ses anciens soldats furent licenciés sans indemnités. Ces hommes, qui s'étaient battus en Ibérie, en Italie et à Zama, qui avaient versé leur sang pour leur patrie et qui avaient le corps couvert de blessures glorieuses, ont dû mendier leur pain. Les aristocrates qui règnent sur notre ville depuis des siècles n'ont que mépris pour leurs concitoyens. Ils ne songent qu'à une chose : à leurs fabuleuses richesses et à leurs palais où ils vivent reclus, loin de la foule. Ils accablent le peuple d'impôts parce qu'ils se refusent à financer avec leur argent les dépenses nécessaires au fonctionnement de notre cité. De tels monstres méritent-ils que l'on meure pour eux ? Assurément, non. Aussi, n'ayez aucun remords de les abandonner au sort qui les attend.

Un dernier mot : vous êtes des soldats et votre honneur vous interdit de vous rendre. Sachez donc qu'il ne s'agit pas d'une capitulation. Le Conseil des Cent Quatre n'est pas le seul à incarner Carthage. Vous êtes Carthage au même titre que lui et vous décidez librement de votre sort et du sort de votre cité. En lui permettant de pouvoir continuer à vivre, vous ne la trahissez pas. Vous servez ses intérêts. Que ceux qui veulent se joindre à moi se placent à mes côtés !

Pendant quelques longs moments, les soldats demeurèrent abasourdis, sous le choc des terribles paroles de leur chef. Puis certains d'entre eux se détachèrent de leurs camarades et galopèrent vers Phaméas, suivis bientôt par deux mille autres. Je dois le reconnaître, Phaméas accepta de laisser repartir librement vers Nepheris l'un de ses officiers, Hannon, et deux cents cavaliers qui refusaient de se rendre à ses arguments. Avec ses hommes, il se dirigea vers les lignes romaines où l'attendait Scipion Aemilianus. Les légionnaires les accueillirent avec une formidable ovation et ne tardèrent pas à fraterniser avec eux. Grâce à ce renfort inattendu, Manius Manilius put regagner son camp fortifié où il se prépara à passer la mauvaise saison.

Quand Hannon me raconta ce qui s'était passé, je fus frappé de stupéfaction. Certes, j'avais toutes les raisons de me méfier de mon adjoint, depuis notre dernière entrevue, mais je ne pouvais imaginer qu'il se vengerait ainsi de sa déconvenue amoureuse. Pendant deux jours et deux nuits, je demeurai sous ma tente dont je fis interdire l'accès à Arishat. Je voulais rester seul avec mon chagrin. Il me fallut pourtant reprendre mes esprits et avertir le Conseil des Cent Quatre de

la terrible nouvelle. Je n'ignorais pas que j'en étais indirectement responsable en raison de l'attitude de ma maîtresse. Or, cela, je ne pouvais l'avouer à Mutumbaal car je savais qu'il m'aurait ordonné de me séparer d'elle sur-le-champ. Je priais Tanit la bienfaitante de faire en sorte que jamais le chef félon n'invoquât publiquement cette raison pour justifier son comportement.

Je préfèrai donc attribuer sa désertion à sa cupidité. Les Fils de la Louve avaient acheté à prix d'or son ralliement et celui de ses hommes et ceux-ci, dont la solde était plutôt modique, avaient cédé à l'appât du gain. Je tentai également de minimiser les conséquences de cette trahison. Certes, nous avions perdu un excellent général et deux mille cavaliers expérimentés mais rares seraient ceux qui accepteraient de servir comme auxiliaires sous les aigles romaines. Surtout, je fis comprendre à nos magistrats qu'ils devaient s'abstenir, contrairement à l'usage, de représailles contre les familles des traîtres. Les premières victimes en seraient nos otages détenus à Lilybée et les sénateurs, tremblant pour la vie de leurs enfants, suivirent mon conseil.

En fait, je le réalise seulement aujourd'hui, la clémence que je préconisais était le reflet du trouble profond qu'avait provoqué en moi le geste de Phaméas. Quand Hannon me rapporta les propos qu'il avait tenus à ses hommes, je dus convenir que ceux-ci ne manquaient pas de sagesse. Il avait mis l'accent sur ce que nous nous refusions obstinément à voir : servir sa cité ne signifiait pas forcément devoir mourir pour elle ou obéir aveuglément à ses dirigeants. Peut-être avions-nous eu tort de refuser la proposition faite par le Sénat de rebâtir Carthage à quatre-vingt-cinq stades de la mer. Était-il nécessaire de sacrifier pour cela la vie de dizaines et de dizaines de milliers d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards ? Pour nos aristocrates et pour les riches marchands, la réponse allait de soi. Pareil déplacement aurait entraîné leur ruine. Mais en allait-il de même pour le peuple que nous n'avions pas songé à consulter ? Certes, il avait massacré les porteurs de cette proposition mais il avait agi sous le coup de la colère et parce que nos agents l'avaient excité en distribuant de l'argent aux émeutiers et en faisant couler le vin à flots. Viendrait peut-être le jour où, confronté à l'amère réalité, il regretterait son geste.

Mieux valait donc ne pas accorder une importance exagérée à cette affaire et c'est pourquoi je fis tout pour préconiser l'apaisement. Nos magistrats se rallièrent à mes propositions, à la notable exception d'Hasdrubal l'étourneau. Celui-ci, depuis qu'il avait repoussé victorieusement par deux fois les assauts des Romains, était dévoré d'une ambition malade. Ses conseillers, à force de flatteries, l'avaient convaincu qu'il était le véritable sauveur de Carthage et il en était venu à tenir pour négligeable l'action de mon armée. La trahison de

mon adjoint venait à point pour le confirmer dans cette analyse et il tenta d'en tirer profit pour se faire désigner comme général en chef de nos armées. Mutumbaal parvint, non sans mal, à contrer cette manœuvre mais je savais désormais qu'une lutte à mort était engagée entre nous deux. Soit il m'éliminerait, soit je l'éliminerais. La dualité de commandement avait fait son temps et j'étais bien décidé à sortir vainqueur de cette épreuve.

Avec l'arrivée de la mauvaise saison, les opérations militaires se ralentirent considérablement. Manius Manilius, prudent, se contentait d'envoyer des patrouilles effectuer quelques missions de reconnaissance ou surveiller l'acheminement des convois de vivres en provenance du royaume de Numidie. Quant à la flotte romaine stationnée au large du lac de Tunès, il jugea plus prudent de la faire hiverner dans la baie d'Utique, mieux protégée des vents. Cette levée provisoire du blocus maritime me permit de faire évacuer une partie des civils réfugiés à Aspis. Ils s'embarquèrent à bord de nos mauvaises trirèmes et parvinrent à gagner sans encombre Carthage où ils s'installèrent dans le faubourg de Mégara. Notre ville pouvait accueillir plusieurs centaines de personnes supplémentaires car ses greniers regorgeaient de provisions.

Les artisans et portefaix réduits au chômage avaient trouvé à s'employer dans les arsenaux et dans les ateliers ouverts dans les édifices publics et la production d'armes atteignit des chiffres inespérés. Nous avons pu non seulement reconstituer nos réserves mais les multiplier par deux. Il en allait de même pour les machines de guerre. Bien que satisfait de ces résultats, mon père ne s'en tint pas là. J'avais pu lui faire parvenir d'importantes quantités de bois de charpente et il entreprit de reconstruire une flotte de guerre dans la perspective des futures offensives. Le port militaire, trop longtemps laissé à l'abandon, retentit à nouveau du cri des ouvriers. Bientôt, Mutumbaal m'annonça que nous disposions désormais d'une centaine de trirèmes et d'une cinquantaine de quinquérèmes avec lesquelles je comptais, dès le prochain retour des beaux jours, attaquer les navires en provenance d'Ostie ou de Sicile.

Profitant de cette accalmie, je pus réaliser un projet qui me tenait à cœur depuis longtemps : inspecter les villes puniques demeurées fidèles à notre alliance. Mes premières visites furent pour Néapolis et Aspis. Je pus constater qu'elles étaient puissamment fortifiées et gardées par des garnisons bien entraînées et pleines d'allant. Je me rendis ensuite par mer jusqu'à Hippo Diarrythus[11]

non sans essuyer une redoutable tempête. Fort heureusement, le capitaine de notre navire était un marin expérimenté et nous pûmes gagner sans trop de dégâts la vaste rade de cette ville située au nord d'Utique. Son suffète, Abdarish, avait plus de soixante ans mais débordait d'énergie. Il avait fait reconstruire à ses frais la muraille protégeant sa cité du côté de la terre et, profitant de ses relations d'amitié avec les Numides, avait constitué d'importantes réserves de nourriture. Il disposait d'environ vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers que je pus passer en revue. Tous avaient fière allure et je revins entièrement rassuré de cette tournée d'inspection. Contrairement aux sinistres prédictions de Phaméas, notre situation était loin d'être désespérée et les Romains auraient fort à faire quand ils reprendraient leur offensive.

Par mes informateurs, je savais que le moral de leurs troupes était au plus bas. Supportant mal les rigueurs du froid et de la pluie, les légionnaires murmuraient contre le consul Manius Manilius qu'ils tenaient pour responsable de l'échec des attaques lancées contre Carthage. Par contre, ils vouaient un véritable culte au jeune Publius Cornélius Scipion Aemilianus et ils manifestèrent ouvertement leur mécontentement quand ce dernier fut rappelé pour consultation à Rome. Le petit-fils de Scipion l'Africain les rassura : les sénateurs entendaient le consulter avant la désignation des nouveaux commandants en chef de l'infanterie et de la marine et il ne pouvait se soustraire à cette convocation. Toutefois, il leur promit qu'il serait de retour le plus vite possible et qu'il continuerait à les mener à la bataille.

Phaméas l'accompagna à Rome où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang. Pour lui prouver leur reconnaissance, les Pères conscrits lui offrirent une splendide maison derrière le Forum ainsi qu'une forte somme d'argent. Il fut l'hôte des principales familles patriciennes et, quand il se promenait dans la rue, les passants l'acclamaient chaleureusement. De telles marques de prévenance ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Alors que la plupart de ses hommes avaient choisi de déposer les armes et de s'installer sur les terres qui leur avaient été allouées dans la région des Grandes Plaines, Phaméas accepta de servir les Fils de la Louve et reçut le commandement de la cavalerie auxiliaire, composée d'Italiens et de Numides.

Scipion Aemilianus fut, lui, moins heureux. Si les sénateurs s'accordèrent à le féliciter pour sa bravoure, ils rechignaient à lui confier un commandement plus important de peur de renforcer la position de son père adoptif et de son oncle dans leur assemblée où les partisans de Marcus Porcius Caton étaient encore majoritaires. Ces derniers intriguèrent pour pousser en avant leurs propres candidats. L'ancien consul Calpurnius Pison fut nommé à la tête de l'infanterie et

Lucius Mancinus à la tête de la marine cependant que Lucius Manilius était rappelé à Rome, disgrâce qu'il accepta de fort mauvais cœur. Je fus prévenu de ces décisions par mon vieux complice Marcus Lucius Attilius et sa lettre me remplit de joie. Mes futurs adversaires étaient de bons soldats mais n'avaient rien de stratèges géniaux. Sans le savoir, Rome nous offrait une nouvelle année de répit.

Chapitre 9

En attendant l'arrivée des nouveaux commandants en chef romains, j'eus tout loisir de renforcer les fortifications de mon camp à Nephesis et d'entraîner plusieurs centaines de recrues fraîchement incorporées dans mon armée. Il s'agissait de volontaires puniques qui s'étaient enfuis de leurs villes ralliées à nos ennemis ou de cavaliers numides en rébellion ouverte contre les fils de Masinissa. Aux premiers, je fis bon accueil car leur geste montrait que l'esprit de résistance animait encore les meilleurs rejetons de notre peuple. Enfants de portefaix, d'artisans, de commerçants, de notables ou d'aristocrates, ces jeunes gens avaient pleuré de honte quand leurs magistrats, avec le concours d'une grande partie de la population, avaient préféré la capitulation à l'honneur et ouvert les portes de leurs cités à nos plus mortels ennemis. Dissimulant leurs sentiments, ils avaient attendu le moment propice pour s'enfuir et rejoindre, après plusieurs journées de marche, mon camp, en bravant mille dangers. Surpris par une patrouille romaine, ils auraient en effet été exécutés sur-le-champ comme parjures à la parole donnée par leurs pères, une parole qui ne les engageait pas mais qu'on leur faisait obligation de respecter.

Quant aux seconds, ils m'apportèrent de précieux renseignements. Certes, beaucoup d'entre eux étaient des têtes brûlées qui ne rêvaient que d'une chose : se battre, piller et violer. Ils supportaient mal la discipline très stricte que faisaient régner les consuls et plus d'un, surpris en flagrant délit de brigandage, avait été condamné à recevoir une dizaine de coups de verge distribués généreusement par des centurions aux muscles noueux. En me rejoignant, ils savaient que je les laisserais libres de guerroyer à leur guise et que je fermerais les yeux sur leurs rapines dès lors que celles-ci visaient les traîtres à notre cause. Mais parmi ces transfuges, l'on trouvait aussi des fils et des petits-fils de vétérans des armées d'Hannibal. Pour eux, nous étions des voisins et des amis, contrairement aux Romains qu'ils considéraient comme des étrangers dont tout les séparait. En bavardant familièrement avec eux, je découvris rapidement que Gulussa les avait déçus.

Au début, ils avaient accueilli avec joie sa nomination à la tête de l'armée. De tous les fils de Masinissa, c'était le plus brave et le mieux fait pour occuper ce poste. Ils avaient vite déchanté. Mal conseillé, leur chef favorisait certaines tribus au détriment d'autres,

celles précisément auxquelles ils appartenaient. Révoltés par cette injustice, ils avaient regagné leurs villages pour mettre leurs familles à l'abri. Dans les montagnes de Numidie, les endroits inexpugnables ne manquaient pas et les déserteurs y avaient conduit les leurs afin de leur éviter des représailles. Puis, galopant sur leurs petits chevaux, ils avaient traversé la région des Grandes Plaines pour venir se placer sous mes ordres. Je donnai à mes officiers la consigne de les traiter du mieux possible et leur fis verser, contre l'avis de mes intendants, une année entière de solde. Soigneusement répercuté, ce geste provoqua de nouveaux ralliements. Bientôt, je fus à la tête de plus de trente mille hommes dont un bon tiers de cavaliers, ce qui me permettait d'envisager l'avenir sous les meilleurs auspices.

Car, avec le retour de la belle saison, les combats reprirent et tournèrent vite à notre avantage du fait des erreurs commises par nos adversaires. Cela ne me surprit guère. À peine débarqué à Utique, Calpurnius Pison, méprisant les conseils de prudence des officiers qui avaient servi sous Lucius Mancinius, se décida à mener des opérations militaires au nord de Carthage et dans la région du Beau Promontoire. En découvrant le triste état des troupes placées sous ses ordres, il avait laissé éclater sa colère. Ses légions étaient à ce point démoralisées qu'il ne pouvait songer à les lancer à l'assaut des murailles de notre cité où elles avaient déjà essuyé plusieurs échecs. Leurs soldats avaient perdu de leur superbe et les seuls actes d'héroïsme dont ils se montraient encore capables étaient de piller les fermes environnantes, suscitant les protestations indignées des magistrats d'Utique auxquels elles appartenaient.

La mort dans l'âme, Calpurnius Pison et Lucius Mancinus durent se rendre à l'évidence : tout était à recommencer. Pour redonner le goût du combat à leurs troupes, ils montèrent une expédition contre Aspis, isolée à l'extrémité du Beau Promontoire. La ville fut investie par terre et par mer et soumise à un siège en bonne et due forme. Fort heureusement, depuis l'évacuation par mes soins de sa population civile, cette cité avait assez de provisions pour nourrir ses défenseurs, solidement retranchés derrière leurs fortifications, que les catapultes ne purent entamer. Les attaques lancées par Calpurnius Pison furent repoussées au prix d'énormes pertes chez les assaillants. Quant aux navires romains stationnés dans la baie, ils furent détruits par notre flotte de guerre construite à l'initiative de Mutumbaal. Seules quelques quinquérèmes gravement endommagées parvinrent non sans mal à regagner Utique.

Après la retraite piteuse de Lucius Mancinus, son collègue rebroussa chemin en direction de Néapolis dont les dirigeants firent preuve d'une légèreté coupable. Négligeant mes recommandations, ils avaient omis de renforcer leurs fortifications et disposaient d'à peine

quelques centaines d'hommes pour les défendre. Quand les légions encerclèrent leur ville, la panique gagna les habitants. Plutôt que de m'envoyer des messagers pour me demander des secours – je n'étais qu'à une journée de marche – ils massacrèrent ceux des leurs qui s'apprêtaient à résister et obligèrent leurs suffètes à engager des pourparlers de paix avec les Fils de la Louve. Ils leur offrirent d'ouvrir les portes de leur cité à condition qu'on les récompensât pour ce geste.

Soucieux d'inscrire enfin un succès à son actif, le consul leur promit qu'ils seraient traités en alliés du peuple romain et que leurs biens et leurs personnes seraient respectés. Néapolis se rendit donc sans combattre, me privant ainsi d'une précieuse base arrière. Toutefois, je n'eus pas à me plaindre de cette capitulation.

À peine entrés dans la cité, les légionnaires, désobéissant aux ordres de leurs officiers, se livrèrent au pillage pendant trois jours et trois nuits consécutifs, égorgeant sans pitié ceux et celles qui avaient cru aux bonnes paroles du consul. Incapable de redresser la situation, celui-ci dut demander des renforts à Publius Cornélius Scipion Aemilianus. Le jeune tribun, arrivé à marches forcées d'Utique, ne lésina pas sur les moyens pour rétablir l'ordre. Après avoir pris sous sa protection les rares survivants de cette abominable tuerie, il fit encercler par ses troupes les unités coupables d'insubordination et leur infligea la décimation, l'un des châtiments les plus terribles en cours chez nos ennemis. Dans un silence de mort, les centurions parcouraient les rangs des légionnaires et désignaient, tous les dix hommes, une victime immédiatement emmenée pour périr sous le glaive du bourreau. Plus de deux cents hommes furent ainsi exécutés froidement et en vain. Ce châtiment venait trop tard. Instruites de la perfidie des Fils de la Louve, les autres villes puniques qui avaient engagé avec eux des pourparlers les rompirent et se rangèrent à nouveau à nos côtés après avoir fait périr ou avoir banni de leurs murs ceux qui avaient osé parler de capitulation.

Humilié par Scipion Aemilianus, Calpurnius Pison résolut de laver cet affront en s'attaquant, au nord d'Utique, à Hippo Diarrhytus, dont il voulait s'emparer à tout prix pour assurer la sécurité des convois de ravitaillement en provenance du royaume numide. Je l'ai dit, j'avais pu inspecter les défenses de cette ville et je faisais toute confiance à son suffète, Abdarish, un homme intègre et vertueux, bien décidé à ne jamais se rendre. Quand les Romains se présentèrent devant la ville, il avait pris toutes ses dispositions. Leurs redoutables machines de guerre ne parvinrent pas à ouvrir des brèches dans la muraille et, à plusieurs reprises, Abdarish effectua d'audacieuses sorties pour détruire la quasi-totalité de leurs catapultes et de leurs balistes. Par la mer, il recevait tout le ravitaillement dont il avait besoin et je pus même lui faire parvenir des renforts en réduisant la

garnison d'Aspis, désormais hors de danger. Durant tout l'été, Calpurnius Pison s'obstina à poursuivre le siège, perdant plusieurs centaines d'hommes, succombant à la soif ou à la maladie ou aux flèches tirées par nos archers.

Sa fierté ombrageuse, déjà durement éprouvée, l'empêcha de demander des secours à Publius Cornélius Scipion Aemilianus, contraint au demeurant de rester à Utique pour me barrer la route si, d'aventure, j'avais décidé de faire mouvement vers Hippo Diarrhytus. Je n'en avais pas l'intention mais, pour le tromper, quelques-uns de mes escadrons de cavalerie prirent le chemin du nord afin de l'entretenir dans cette illusion. À l'arrivée de la mauvaise saison, alors que les pluies transformaient en bournier ses retranchements, Calpurnius Pison jugea préférable de lever le camp et de regagner Utique et les Castra Cornelia où il prit ses quartiers d'hiver.

L'échec de son offensive eut pour nous des conséquences bénéfiques. Depuis deux ans, les Romains piétinaient en Afrique et se montraient incapables de remporter la moindre victoire alors que notre cité, solidement protégée par ses hautes murailles, les défiait et leur infligeait revers sur revers. Pareille situation jeta le trouble chez leurs alliés. Un matin, plus de huit cents cavaliers numides commandés par un officier du nom de Hiempsal se présentèrent devant Nepheris. Conduit sous ma tente, ce dernier se montra particulièrement loquace :

— Hasdrubal, moi et mes hommes serons fiers de servir sous tes ordres. Nous avons entendu parler de tes exploits et nous sommes convaincus que tu sauras mener Carthage à la victoire. Baal Hammon le miséricordieux veille sur toi et les dieux de l'ennemi ne peuvent rien contre lui.

— Sois le bienvenu parmi nous, Hiempsal. Je puis t'assurer que le Conseil des Cent Quatre saura te témoigner sa reconnaissance. Pour te montrer dans quelle estime je te tiens, je te nomme dès aujourd'hui commandant en second de ma garde personnelle.

— Je saurai mériter ta confiance.

— Je n'en doute pas un seul instant. Mon aide de camp, Magon, te montrera tes quartiers et te présentera à tes futurs subordonnés. Pour l'heure, parlons de choses sérieuses. Tu arrives de Cirta et je suis impatient d'apprendre de ta bouche ce qui se passe à la Cour.

Ta venue me laisse supposer que les complots et les intrigues y vont bon train.

— Tant que Masinissa était en vie, la concorde régnait entre les Massyles et les Masaesyles. J'étais honoré de servir un tel monarque et jamais je ne l'aurais trahi, même si tu m'avais offert toutes les richesses de la terre. Malheureusement, cette époque est révolue. Aujourd'hui, ses trois héritiers se disputent les faveurs du peuple et se

montrent incapables de gouverner. Quand Gulussa prend une décision, ses frères se font un plaisir de le contredire et punissent cruellement ceux qui ont le malheur d'obéir à leur cadet. En fait, ils sont profondément divisés sur la conduite à tenir.

— Ce que tu dis me surprend. Gulussa, me semble-t-il, a fait son choix. Il est à la tête de l'armée et ses soldats combattent aux côtés des Romains. Quant à Mastanabal et à Micipsa, ils lèvent les impôts ou rendent la justice et traitent sans ménagement mes malheureux compatriotes passés sous leur domination. Ils sont reçus avec tous les honneurs dus à leur rang par Calpurnius Pison et ne manquent pas une occasion de l'assurer de leur fidélité.

— Ces mots ne veulent rien dire, je puis te l'affirmer. Ces maudits étrangers se conduisent envers nous comme si nous étions leurs esclaves et ne prennent même pas la peine de nous consulter lorsqu'ils lancent une opération. Pourtant, nous connaissons ce pays mieux qu'eux-mêmes. Ils n'en ont cure. Pour m'être opposé aux ordres stupides d'un centurion, j'ai croupi plusieurs jours en prison jusqu'à ce que justice me soit enfin rendue. Micipsa et Mastanabal ont dû longuement intercéder auprès du consul pour obtenir ma libération et cela leur a permis de constater le peu de crédit qu'on leur faisait. C'est pour me venger de cette humiliation que j'ai décidé de te rejoindre car je sais que tu traites correctement ceux qui servent sous tes ordres.

— Je ne saurais blâmer ta conduite mais elle m'étonne. Au lieu de passer au service de Carthage, tu aurais pu remercier les frères de Gulussa en te plaçant sous leur protection. Ils t'auraient largement récompensé si tu leur avais amené tes soldats qui leur auraient permis de se constituer une garde personnelle, au détriment de celle de Gulussa.

— Ils n'en ont pas besoin car ils ne manquent pas de Numides fidèles à leurs personnes. Cela dit, sache que je les ai consultés avant de quitter Cirta. Je me suis ouvert à eux de mes projets et ils ne m'ont pas découragé, loin de là. Sans leur aide, je n'aurais pu partir avec mes hommes. Ils ont fait mine de me confier une mission – mater l'insurrection d'une tribu montagnarde –, afin que mon départ n'éveille aucun soupçon. Si tu le souhaites, tu peux les rencontrer quand tu en exprimeras le désir.

— Est-ce un vœu pieux de ta part ou t'ont-ils chargé officiellement d'organiser une telle entrevue ?

— Micipsa ne m'a rien dit de précis. Il est prudent pour s'engager dans une affaire tant qu'il n'est pas assuré de son succès. Par contre, Mastanabal m'a confié qu'il serait heureux de pouvoir discuter avec toi. Tu le connais, il aime l'argent et je suis sûr qu'il est prêt à se laisser acheter à condition que vos magistrats ne se montrent pas ingrats envers lui.

— Que l'un de tes hommes regagne Cirta le plus vite possible en affirmant qu'il a pu s'échapper de Nephesis où tu l'avais conduit de force. Qu'il prévienne Mastanabal que je suis disposé à m'entretenir le plus rapidement possible avec lui à l'endroit qu'il jugera bon de choisir.

— Tes ordres seront fidèlement exécutés par mon adjoint, Adherbal. J'ai toute confiance en lui et je sais qu'il parviendra à déjouer la surveillance des espions de Gulussa.

Un mois plus tard, le « fugitif » était de retour, porteur d'un message de Mastanabal. Ce dernier m'attendait non loin de Sicca, une région que je connaissais bien pour y avoir beaucoup chassé durant mes jeunes années. Je m'y rendis avec une faible escorte. Afin de ne pas attirer l'attention d'éventuelles patrouilles romaines, nous nous cachions durant la journée. Dès que la nuit était tombée, nous enfourchions nos chevaux et galopions jusqu'à l'aube, un petit détachement restant en arrière pour effacer les traces de notre passage. Finalement, nous arrivâmes sains et saufs à l'endroit fixé pour la rencontre. Mastanabal s'y trouvait déjà depuis plusieurs jours, avec une poignée de cavaliers. Il me réserva un accueil chaleureux :

— Je suis heureux de te voir, Hasdrubal le boétharque, gloire des armées de Carthage et défenseur des libertés africaines.

— Tes compliments me vont droit au cœur. Je me réjouis, moi aussi, de revoir l'un des fils de Masinissa qui fut jadis notre ami. Tu peux remercier Hiempsal d'avoir su trouver les mots pour me convaincre d'accepter cette entrevue. J'espère qu'il a dit vrai en parlant de tes projets de rompre votre alliance avec les Fils de la Louve.

— C'est pour cela que je suis venu et je puis t'assurer que je parle en mon nom et au nom de mon frère Micipsa. Tu le sais, après la mort de notre père, Gulussa a reçu le commandement de notre armée et, en dépit de nos conseils de prudence, il a choisi de se battre aux côtés des Romains pour des raisons que je ne m'explique pas.

— Laisse-moi t'éclairer à ce sujet. Tu n'es pas le seul à venir me demander mon aide. Jadis, ton cadet a effectué une démarche similaire. Nous nous sommes rencontrés en grand secret près d'Oroscopa, avant la mort de ton père. Il m'a offert d'oublier nos différends et de mettre ses troupes à notre service.

— A quelles conditions ?

— Elles étaient d'une simplicité enfantine. Nous devons l'aider à devenir roi après la disparition de Masinissa.

— Laisse-moi deviner la suite : il comptait sur toi pour nous éliminer, mon frère et moi.

— Oui.

— Et tu as accepté ?

— Bien entendu.

— Ta franchise t'honore. À ta place, j'aurais protesté de ma bonne foi et je t'aurais flatté en t'affirmant que tu m'étais trop cher pour accepter pareille proposition.

— Pourquoi te mentir ? Je ne pensais qu'à une seule chose, assurer le salut de ma cité et si tel était le prix à payer pour l'obtenir, tu ne serais plus en vie.

— Qui t'a empêché de me tuer ?

— Un événement imprévu.

— Ne me dis pas que tu as eu une vision divine.

— Les choses sont plus simples. Ton frère était venu avec sa maîtresse, Arishat, l'une de mes compatriotes, et je n'ai pu résister au charme de cette dernière. Je l'ai enlevée et Gulussa, par dépit amoureux, a décidé de s'allier aux Romains.

— Je comprends qu'Arishat t'ait séduit car c'est une créature superbe. Mon frère m'avait toutefois caché les circonstances exactes de sa disparition et celles-ci me comblent d'aise.

— À ceci près que ton cadet menace l'existence de votre royaume uniquement pour assouvir une vengeance personnelle.

— Qu'entends-tu par là ?

— Sa conduite ne lui est pas dictée par l'amour de son royaume mais par la haine qu'il me voue. Cela obscurcit son jugement et l'empêche de réaliser les véritables enjeux de cette guerre. Or, je l'ai dit et redit à tous mes amis numides, nous ne sommes pas les seuls à être l'objet des convoitises de la cité de Romulus. Notre sort est donc indéfectiblement lié. Si Carthage, par malheur, venait à disparaître, les Romains ne tarderaient pas à porter leurs armées victorieuses sur votre territoire et l'annexeraient. Or ce risque, vous le prenez uniquement parce que l'un des fils de Masinissa, plutôt que de raisonner en roi, se laisse guider par son cœur et ne cherche qu'une chose : faire payer à une ville et aux siens un chagrin d'amour sans grande importance.

— Tu n'as pas tort de parler ainsi. Aucune femme au monde ne vaut la peine que l'on sacrifie tout pour elle. Plutôt que de pleurnicher sur ses malheurs personnels, Gulussa ferait mieux de penser à l'intérêt de notre dynastie. C'est pour cette raison que je suis favorable à un renversement de nos alliances.

— Micipsa est-il prêt à te suivre sur ce terrain ?

— Sans aucun doute.

— À toi de voir dès lors comment empêcher Gulussa de nuire davantage à l'avenir de votre royaume. Ma ville, je puis te le promettre, saura récompenser votre dévouement.

— En es-tu véritablement sûr ?

— Mettrais-tu en doute ma parole, Mastanabal ?

— Non car je te sais homme d'honneur et tu me l'as prouvé en m'avouant que tu avais songé à me supprimer. Je te crois mais cela ne me suffit pas. Après tout, pourquoi te ferais-je confiance ? Tu n'es pas le seul à commander à Carthage.

— Je n'exerce aucune magistrature civile mais je suis le chef de l'armée et cela me donne une certaine influence. De plus mon père, tu ne peux l'ignorer, dirige le Conseil des Cent Quatre et il saura convaincre ses amis de se rallier à notre projet.

— Le pourra-t-il vraiment ?

— Que veux-tu dire par là ?

— Mutumbaal n'est pas libre de ses décisions. Il a pris le pouvoir en s'alliant avec les adversaires d'Hannon le Rab et il a dû faire de multiples concessions pour parvenir à ses fins.

— Lesquelles ?

— Par exemple, accepter que le commandement de votre armée soit partagé entre toi et Hasdrubal l'étourneau. Or, si j'en crois mes espions, la mésentente règne entre vous. Ton rival rêve de pouvoir t'éliminer.

— Il a déjà tenté de le faire mais sans succès.

— Certes. Toutefois, il pourrait fort bien réussir s'il arrivait à convaincre tes concitoyens que leur salut dépend de lui.

— De quelle manière ?

— En recevant des Romains certaines assurances quant à un adoucissement du sort qu'ils veulent réserver à votre ville.

— Ceux-ci auraient-ils changé d'avis ?

— Les revers que vous leur avez infligés ont fait réfléchir bon nombre de Pères conscrits. Sur les bords du Tibre, la plèbe est mécontente. D'une part, trop de mères et d'épouses pleurent la mort au combat de leurs fils et de leurs maris et les autres redoutent à juste titre que cette guerre ne s'éternise sans qu'il y ait ni vainqueurs, ni vaincus. D'autre part, le Sénat a peur de vous voir nouer des alliances avec certaines puissances étrangères qui ne demandent qu'à secouer son joug.

— Je ne savais pas que nous disposions de tels alliés.

— Je suis mieux informé que toi par mes espions. Ton père, Mutumbaal, te laisse dans l'ignorance de certaines choses parce que ses collègues l'ont contraint à les tenir secrètes. Sache qu'une ambassade a quitté votre port pour la Grèce où elle doit rencontrer Philippe, le fils de Persée de Macédoine, dont les armées, alliées à celles de Corinthe et de la Ligue achéenne, combattent celles de Rome. Vos délégués sont porteurs d'une grosse somme d'argent afin d'encourager ce monarque à intensifier ses opérations contre les Fils de la Louve et obliger ces derniers à envoyer en Hellade plusieurs légions, ces légions qu'attend en vain Calpurnius Pison. Il se pourrait

même qu'une partie de votre nouvelle flotte de guerre soit envoyée de l'autre côté de la grande mer pour aider les Macédoniens.

— Voilà autant de nouvelles dont je ne puis que me réjouir.

— Je te pensais plus sage. Conscients qu'ils ne peuvent mener la lutte sur deux fronts, certains Pères conscrits estiment préférable de faire la paix avec vous. Leurs yeux sont tournés vers la Grèce et non vers l'Afrique. Ils ont compris que Marcus Porcius Caton les a trompés en réclamant la destruction de votre ville où ils comptaient de nombreux amis. Ils sont prêts à renouer avec Hannon le Rab et avec ses partisans au nombre desquels figure désormais ton rival, Hasdrubal l'étourneau. Si ce dernier vient annoncer au peuple que, grâce à ses bons offices, la cité de Romulus est revenue sur ses exigences initiales, notamment l'obligation de reconstruire votre ville à quatre-vingt-cinq stades de la mer, et qu'elle consent à laisser Carthage vivre en bonne amitié avec Rome, la foule le portera en triomphe et massacrera tous ses adversaires, à commencer par ton père.

— Encore faudrait-il qu'Hasdrubal l'étourneau ait pu négocier avec les Romains ! Or il est assiégé et les espions du Conseil des Cent Quatre le surveillent étroitement. Si de pareils contacts avaient eu lieu, nous en aurions été informés et Mutumbaal aurait pris les mesures nécessaires pour punir pareil forfait.

— Ton rival le sait et il est bien trop prudent pour agir à découvert. Tu oublies cependant une chose : il a épousé l'une de mes sœurs.

— Voilà qui aurait plutôt de quoi me rassurer ! Tu peux la raisonner.

— N'y compte pas. Cette idiote nous déteste, Micipsa et moi, et ne jure que par cet imbécile de Gulussa. Sache-le, c'est par l'intermédiaire d'une servante de son épouse que le chef de la garnison de Carthage négocie actuellement avec mon frère et avec ses alliés romains. Voilà pourquoi je t'ai demandé tout à l'heure si ta ville était prête à tenir les engagements que tu prendrais en son nom envers nous. Qui nous dit que, demain, toi et les tiens la dirigerez encore ? Que se passerait-il pour nous si, par malheur, Hasdrubal l'étourneau, après avoir conclu la paix avec les Romains, était porté à la tête du Conseil des Cent Quatre ? Pour remercier Gulussa de ses bons services, il l'aiderait à se débarrasser de nous. Je veux bien traiter avec toi mais à condition d'en tirer réellement profit. Or, tant qu'Hasdrubal l'étourneau sera vivant, ni moi ni mon frère ne serons assez fous pour lier notre destin au vôtre car ce serait signer notre perte.

— Et s'il venait à disparaître ?

— Gulussa et les Romains n'auraient plus d'interlocuteurs à Carthage et tout deviendrait dès lors possible. À ce moment-là et à ce

moment-là seulement, j'accepterais de te revoir pour signer avec ton peuple un traité d'amitié. En unissant nos forces, nous pourrions alors chasser les Romains d'Afrique et nous partager celle-ci. A toi de faire en sorte que cela se réalise. Quand tu seras en mesure de me fournir les garanties que je réclame, tu n'auras qu'à m'envoyer Hiempsal. Cela suffira pour sceller le destin de Gulussa. Maintenant, il est temps pour nous de nous séparer.

De retour à Nephheris, je réfléchis longuement à la proposition de Mastanabal. Elle était très tentante et, s'ils en avaient été informés, nos magistrats m'auraient intimé l'ordre de mener à bien ce complot. Une chose toutefois avait éveillé ma méfiance : le fait que Hiempsal, plutôt que de lier son sort à celui de ses princes, ait choisi de se réfugier auprès de moi, en disait long sur le peu de crédit dont ils disposaient dans leurs domaines. Si leur frère venait à disparaître, seraient-ils réellement en mesure de gouverner le royaume, de rallier à leur cause leurs sujets et de nous amener les renforts dont nous avons besoin ? Les tâches qui leur avaient été assignées, la justice et les finances, sans être négligeables, étaient bien peu de chose à côté du commandement de l'armée échu à Gulussa. Autant je me voyais combattre avec des cavaliers numides, autant je m'imaginais mal utiliser à des fins militaires une cohorte de magistrats et de collecteurs d'impôts. L'évidence s'imposa à moi d'elle-même : c'était avec leur frère cadet qu'il me fallait négocier ou, tout au moins, poser les premiers jalons en vue d'une réconciliation.

Cela signifiait prendre de vitesse et éliminer mon rival, Hasdrubal l'étourneau, dont Mastanabal m'avait appris les agissements suspects. Magon, mon aide de camp préféré, se rendit à Carthage porteur d'une lettre destinée à mon père. J'informais ce dernier des tractations menées par le chef de la garnison grâce à l'une des servantes de son épouse et lui demandais de placer les deux femmes sous étroite surveillance tout en veillant à ce que celles-ci ne soient pas molestées. Après tout, l'une d'entre elles était fille et sœur de roi et nos rapports futurs avec les Numides dépendraient en partie des égards que nous aurions envers elle. Les espions du Conseil des Cent Quatre eurent fort à faire pour les piéger car l'épouse d'Hasdrubal l'étourneau et sa servante se montraient très soupçonneuses et étonnamment prudentes. La bienfaitrice Tanit vint à notre secours de manière inopinée. L'une de nos trirèmes captura en haute mer un navire romain en route vers Ostie. Dans la cabine de son capitaine, l'on découvrit, dissimulée dans un coffre, une lettre de Gulussa à Publius Cornélius Scipion Corculum dans laquelle il racontait à ce dernier par le menu ses discussions indirectes avec mon rival. À ce message était jointe une missive écrite de la main d'Hasdrubal l'étourneau, sollicitant du prince numide son intervention pour obtenir

la libération de l'un de ses fils, capturé lors de la reddition de Néapolis.

Ce texte en lui-même n'avait rien d'infamant. J'aurais pu en rédiger un de la même veine si l'un de mes proches parents était tombé aux mains des Fils de la Louve. Mutumbaal l'utilisa toutefois pour accuser de haute trahison le commandant en chef de la garnison de Carthage. Devant ses collègues, mon père soutint que la requête de ce dernier constituait une offre de service déguisée aux plus cruels de nos ennemis. Fort habilement, il s'abstint de mentionner le rôle joué dans cette affaire par la sœur de Gulussa, Micipsa et Mastanabal. Il fit même l'éloge de cette femme, soulignant que, carthaginoise d'adoption, elle s'identifiait tellement à la cause de notre cité qu'elle n'avait point songé un seul instant à intercéder en faveur de son enfant, contrairement à son mari. L'étourneau avait bien mérité son nom. Il était pris au piège. Il ne pouvait pour sa défense accuser son épouse car c'eût été la condamner et perdre ainsi la confiance de Gulussa. Il ne pouvait pas non plus prétendre que les confidences de ce dernier à Publius Cornélius Scipion Corculum n'étaient qu'un tissu de mensonges puisque sa lettre prouvait bel et bien qu'il était en rapport avec les Numides et leurs alliés.

Ses explications embarrassées irritèrent les membres du Conseil des Cent Quatre qui décrétèrent son arrestation. Soumis à la torture, il avoua tout ce que Mutumbaal lui ordonnait de dire et, à l'issue d'un rapide procès, il fut condamné à mort. Conduit en dehors de l'enceinte de notre cité, il subit le châtement réservé aux traîtres, la crucifixion. Attaché sur une croix par des cordes solides qui lui meurtrissaient les chairs et exposé en plein soleil, il agonisa pendant plusieurs jours sous les quolibets de la foule qui n'hésita pas à s'aventurer hors des murailles pour contempler ce spectacle.

Mutumbaal fit preuve d'une feinte magnanimité. Il autorisa la veuve d'Hasdrubal l'étourneau à quitter Carthage avec tous ses biens et tous ses serviteurs alors que celle-ci s'attendait à être emprisonnée et à payer de sa vie la faute de son mari. Il la fit conduire sous bonne escorte jusqu'aux avant-postes numides, l'officier commandant le détachement accompagnant la malheureuse ayant ordre de la remettre en mains propres à Gulussa et d'informer ce dernier que le Conseil des Cent Quatre, bien que n'ignorant rien des démarches entreprises par l'intéressée, n'entendait pas verser le sang des enfants de Masinissa. Quelques jours plus tard, un cavalier numide se présenta à l'entrée de mon camp et demanda à me rencontrer en privé. Je pris soin d'ordonner qu'il ne fût point désarmé. Je prenais là un risque certain car il était peut-être venu pour me tuer mais je voulais gagner sa confiance et celle de son maître. Je n'eus qu'à me féliciter de cette décision. Introduit sous ma tente, l'homme, un jeune noble parlant

parfaitement notre langue, me dit :

— Gulussa vous sait gré, à toi et à ton père, d'avoir épargné sa sœur.

— Nous n'avions aucune raison de lui faire payer les fautes de son mari.

— Ne joue pas au plus fin avec moi, me rétorqua-t-il. Nous savons que tu n'ignores rien des démarches qu'elle avait entreprises.

— Effectivement et je te demande de communiquer à ton prince que j'en ai été informé par ses propres frères. Ceux-ci ne songent qu'à une chose : l'éliminer. J'ai envers Gulussa bien des griefs et celui-ci n'en est pas dépourvu à mon égard. Toutefois, des trois fils de Masinissa, il est celui que je considère comme le digne héritier de son père et j'admire sa vaillance. Je déplore qu'il ait, pour des raisons qui ne regardent que lui et moi, choisi de s'allier à nos ennemis et je souhaite qu'il réfléchisse aux conséquences d'un tel geste. Dis-lui de ma part qu'il se méfie de Micipsa et de Mastanabal et qu'il n'a rien à redouter de nous. Tant de choses seraient possibles s'il consentait à oublier ce qui nous sépare.

— Je n'ai pas pouvoir pour te répondre et je doute fort que Gulussa accepte de trahir nos alliés romains. Sache toutefois qu'il a été sensible à ton geste et que, le moment venu, si tu as besoin qu'il intercède en ta faveur, il le fera bien volontiers. Je suis persuadé que tu comprends le sens de ce message et que tu ne gâcheras pas, par des requêtes indignes ou inconsidérées, le profit que tu pourrais en tirer.

— Je saurais me souvenir de tes paroles et de ton avertissement. Quel est ton nom ?

— Bithya.

— Je suis heureux d'avoir fait ta connaissance. Peut-être aurons-nous l'occasion de nous revoir. Tu seras toujours le bienvenu et, pour te le prouver, je te remets cet anneau d'or gravé à mon nom. Convenons que si, un jour, tu me le fais parvenir, cela signifiera que tu as besoin de mon aide et qu'elle t'est d'ores et déjà acquise ! Tu vois que je te fais une entière confiance car d'autres que toi pourraient utiliser cet objet pour me perdre auprès des miens. Or je sais que tu agiras en homme d'honneur et que tu garderas le silence sur ce que nous nous sommes dit lors de cette entrevue.

— Je n'ai rien à ajouter à ce que tu viens de dire, Hasdrubal, puisque tes mots expriment ce que je pense.

Aujourd'hui encore, je m'étonne de l'imprudence dont j'ai alors fait preuve. À vrai dire, j'avais été frappé par la prestance et le regard empreint de franchise de ce jeune officier et moi, qu'on soupçonnait d'être rusé, perfide et calculateur, j'avais cédé à une vague intuition que rien ne semblait légitimer. Certes, avec l'appui de Mutumbaal, je m'étais débarrassé de mon rival, Hasdrubal l'étourneau, et j'étais

désormais le seul commandant en chef des armées de Carthage. Mais je n'avais rien obtenu de plus. Visiblement, Gulussa entendait rester fidèle à ses alliés romains et, en tentant de me rapprocher de lui, j'avais ruiné toutes mes chances de parvenir à un accord avec ses frères qui me tiendraient rigueur d'avoir prévenu leur cadet des sombres intrigues qu'ils ourdissaient contre lui. Pourtant, j'étais confiant dans l'avenir, à tort sans doute, car les nouvelles que je reçus de mes espions chez les Fils de la Louve avaient de quoi inquiéter les plus pessimistes.

A Rome, les revers successifs essuyés par Calpurnius Pison, qu'on avait cru meilleur stratège que Lucius Manilius, avaient contribué à renforcer le camp des partisans d'une interruption des hostilités avec Carthage. Beaucoup de sénateurs estimaient que les militaires ne parviendraient jamais à prendre notre cité puissamment fortifiée et protégée par ses dieux. Quant à la plèbe, elle redoutait que la poursuite de la guerre ne se traduise par la levée de nouveaux impôts et par le recrutement forcé de plusieurs milliers de légionnaires supplémentaires. Scipion Corculum ne tarda pas à utiliser au profit des siens ce mécontentement. Comme les élections aux différentes magistratures approchaient, ses agents se répandirent dans les tavernes pour critiquer vigoureusement les erreurs commises par les précédents consuls et pour vanter, au contraire, les prouesses du jeune tribun Scipion Aemilianus. A plusieurs reprises, disaient-ils en offrant à leurs auditeurs de quoi étancher leur soif, il avait sauvé ses compagnons d'armes du désastre. Ce n'était pas là le fruit du hasard. Tout comme son grand-père adoptif, Scipion l'Africain, vainqueur de la seconde guerre punique, il était chéri de Jupiter Capitolin et possédait un don de divination lui permettant d'anticiper les mouvements de l'ennemi et de prendre les mesures nécessaires pour y parer. Sa popularité crut bientôt et, dans la rue, la foule l'abordait pour le supplier de briguer le consulat. Phaméas se trouvait le plus souvent à ses côtés et sa présence renforçait la conviction des Fils de la Louve. Si ce jeune homme avait réussi à gagner à sa cause l'un des meilleurs généraux carthaginois, il était capable d'opérer d'autres miracles.

L'objet de toutes ces flatteries se montra fort prudent. Respectueux des lois en vigueur dans sa cité, il savait que son jeune âge lui interdisait de briguer le consulat : il devait avoir pour cela trente-sept ans et n'en avait que trente et un. Il ne pouvait donc espérer au mieux que devenir édile, ce qui l'aurait contraint à

demeurer sur les bords du Tibre pour s'occuper de tâches purement administratives : l'entretien de la voirie et des bâtiments publics, le ravitaillement de la cité et l'embellissement de celle-ci. Lorsque les Comices centuriates se réunirent afin de désigner les magistrats pour l'année à venir, un événement sans précédent se produisit : elles désignèrent à l'unanimité comme consul Scipion Aemilianus bien que celui-ci n'ait pas été candidat. Une formidable ovation salua l'annonce de ce résultat et la foule se porta en masse vers le Sénat pour l'obliger à ratifier cette décision. Quelques Pères conscrits, appartenant au parti aristocratique, tentèrent de s'opposer à cette entorse aux lois de la République mais leurs collègues leur firent remarquer que ce refus déclencherait une émeute durant laquelle la plèbe s'attaquerait aux demeures des récalcitrants et les pillerait. Cette perspective suffit à faire changer d'avis les sénateurs les plus intransigeants et ils ratifièrent le choix des Comices. Bien plus, alors que les provinces étaient traditionnellement tirées au sort entre les deux consuls, Scipion Aemilianus reçut le commandement de l'armée d'Afrique sans avoir recours à cette procédure.

Le nouveau consul se conduisit fort habilement. Il rendit visite à tous les sénateurs pour les remercier de la confiance qu'ils lui témoignaient et pour bien marquer qu'il n'entendait pas empiéter sur leur autorité et leurs prérogatives. Puis, pour rassurer la plèbe, il annonça que les recrues des contingents qu'il s'apprêtait à lever ne seraient pas prises parmi les citoyens de Rome mais chez leurs alliés italiens, grecs et gaulois, auxquels il fit sentir que sa cité ne tolérerait aucun refus. Dès que les vents le permirent, il embarqua pour l'Afrique à la tête de plusieurs milliers de cavaliers et de fantassins.

Le commandant en chef de la marine, Lucius Mancinus, n'aimait guère ce freluquet, ainsi qu'il le surnommait de manière méprisante, et avait décidé de lui donner une bonne leçon avant son arrivée. Dans le plus grand secret, il avait monté une opération terrestre et maritime contre Carthage après avoir remarqué qu'au nord du faubourg de Mégara, notre muraille, protégée par une chaîne de montagnes très escarpée[12] et par une mer semée d'écueils et de bas-fonds, était laissée quasiment sans défenseurs. A la faveur de la nuit, il parvint à escalader l'enceinte avec une poignée d'hommes et fut rejoint par plusieurs centaines de ses marins qui, à bord d'embarcations légères, débarquèrent le long du rivage et investirent la nécropole de Mégara qu'ils fortifièrent à la hâte.

Ce coup de main audacieux aurait pu réussir s'il avait été plus soigneusement préparé. Or Lucius Mancinus avait omis de prendre avec lui du ravitaillement et bon nombre de ses soldats, en franchissant les écueils, avaient perdu leurs armes. Il était à la merci d'une contre-offensive foudroyante de nos troupes et se hâta donc

d'envoyer un messenger à Utique, suppliant Calpurnius Pison, qui s'apprêtait à rentrer à Rome, de lui envoyer des renforts.

Ses craintes étaient fondées. Mégara était habitée par des milliers de réfugiés qui y cultivaient champs, vergers et potagers pour nourrir les assiégés. En se rendant à leurs occupations, certains d'entre eux observèrent des mouvements suspects du côté de la nécropole et alertèrent la garnison de Carthage dont plusieurs détachements furent dirigés vers le faubourg et se lancèrent à l'assaut des positions romaines. Lucius Mancinus dut se replier, au prix de pertes sévères, en direction du rivage et aurait été massacré si, par miracle, la flotte de Publius Cornélius Scipion Aemilianus n'avait alors fait son apparition. Des vents contraires, au lieu de la diriger vers Utique, l'avaient poussée vers notre ville. Apercevant ses compatriotes en difficulté, il se porta à leur secours et leur permit de réembarquer.

Quand les généraux romains se retrouvèrent aux Castra Cornélia pour faire le point sur la situation, une violente querelle s'éleva entre eux. Le nouveau commandant en chef de l'armée demanda à Lucius Mancinus pourquoi il s'était lancé dans cette attaque surprise.

— J'avais repéré ce maillon faible du dispositif carthaginois et je craignais que l'ennemi ne s'en aperçoive. J'ai donc décidé de le prendre de vitesse et je n'ai pas à rougir de cette action. Pour la première fois depuis le début du siège, nous avons pu pénétrer à l'intérieur de l'enceinte de la ville et cela montrera aux Puniques qu'ils ne sont plus en sécurité derrière leurs murailles. J'ajoute que j'avais la victoire à portée de la main si Calpurnius Pison m'avait envoyé les renforts que je lui avais demandés.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

— Je suppose qu'il était trop occupé à préparer son départ pour Rome.

— Lucius Mancinus, tu es un fieffé menteur, tonna l'intéressé. Tu t'es soigneusement abstenu de me tenir au courant de cette opération pour en retirer toute la gloire au cas où la victoire t'aurait souri. Si je n'ai pu te faire parvenir de troupes, c'est que je ne pouvais dégarnir les défenses des Castra Cornélia. J'ai en vain supplié Gulussa d'envoyer plusieurs détachements de cavalerie numide placés sous les ordres de l'un de ses meilleurs officiers, Bythia, mais ce dernier était introuvable.

— Qu'on convoque Gulussa sur-le-champ.

Le fils de Masinissa ne tarda pas à se joindre aux Fils de la Louve. Tout me porte à croire qu'il n'avait pas agi à la légère en ne prêtant pas à ses alliés ses cavaliers. Il était économe de la vie de ses hommes et les précédents revers essuyés par Lucius Mancinus ne l'avaient pas incité à sacrifier les siens inutilement. Toutefois, il savait que, devant son ami Scipion Aemilianus, il ne pourrait invoquer

pareille excuse sans éveiller les soupçons de ce dernier. Aussi décida-t-il de se tirer de cette mauvaise passe en chargeant son subordonné :

— J'ai fait rechercher en vain Bithya dans notre camp et je ne l'ai pas trouvé. C'est un brillant officier mais il est jeune et parfois étourdi. Quand je l'ai interrogé, il m'a avoué, tout penaud, qu'il avait mis à profit le calme relatif régnant dans le camp pour prendre du bon temps avec l'une de ses conquêtes. Les deux tourtereaux étaient partis en promenade du côté de Sicca et il n'est revenu que tard dans la nuit de cette équipée amoureuse. Voilà pourquoi nous n'avons pu envoyer à Lucius Mancinus de renforts. Au demeurant, des cavaliers n'étaient pas les plus indiqués pour mener cette opération compte tenu du relief escarpé de la région où vos soldats avaient pris pied. Calpurnius Pison aurait été mieux inspiré de faire appel à sa propre infanterie.

— Gulussa, fit Publius Cornélius Scipion Aemilianus, s'agissant de ce dernier point, tu as sans doute raison. Mais je suis venu ici pour rétablir l'ordre et la discipline et ce qui vaut pour les Romains vaut aussi pour les Numides. En s'absentant sans autorisation, Bithya a commis une faute grave et j'attends de toi que tu le sanctionnes. Ce n'est que justice car Calpurnius Pison devra répondre de ses actes devant le Sénat à Rome. Quant à Lucius Mancinus, j'estime que sa maladresse le rend indigne de continuer à commander notre flotte. Serranus le remplacera à ce poste dès maintenant.

Calpurnius Pison et son collègue eurent beau protester, le consul resta sourd à leurs supplications et à leurs arguments, obligeant Gulussa à punir son subordonné.

Fou de rage, ce dernier supporta mal d'être mis aux arrêts de rigueur et de voir l'un de ses rivaux nommé à la tête de la cavalerie numide. Un soir, un homme se présenta à Nepheris et me remit l'anneau que j'avais offert à Bithya lors de notre rencontre et me prévint que celui-ci, à la tête de mille hommes, était en route pour mon camp. J'ordonnai aussitôt à Magon de préparer des cantonnements pour ces nouvelles recrues et, lorsque des éclaireurs me signalèrent leur arrivée, je fis ranger mes hommes de part et d'autre de la route pour composer une haie d'honneur. A la tête de ses cavaliers, Bithya s'avança donc sous les acclamations des Carthaginois jusqu'à mon poste de commandement. Nos retrouvailles furent chaleureuses :

— Bithya, je sais que tu as été victime d'une injustice et que tu ne méritais point le traitement inique qui t'a été infligé. Carthage est fière de te compter désormais parmi ses alliés et, pour te le prouver, j'ai décidé de te confier le poste jadis occupé par Phaméas avant qu'il ne nous trahisse. Te voilà commandant en chef de notre cavalerie et, à ce titre, tu participeras à toutes les réunions de mon état-major.

— Hasdrubal, je te remercie de ta générosité. Je n'ai pas douté

un seul instant d'être bien accueilli par toi et les acclamations de tes hommes m'ont fait chaud au cœur. Je suis sûr que bien d'autres de mes frères de race me rejoindront quand ils apprendront comment Gulussa traite ceux qui le servent loyalement. Je le croyais assez fort pour s'opposer, le cas échéant, aux Fils de la Louve. En fait, il est un jouet entre leurs mains et ce fait augure mal de l'avenir. Puisse mon geste marquer la réconciliation entre nos deux peuples et les inciter à repousser l'envahisseur étranger. Nous sommes tous enfants de cette terre d'Afrique et nous ne laisserons pas des étrangers nous dicter notre conduite.

Dans les jours qui suivirent, Bithya dépêcha plusieurs émissaires chez les Numides pour les avertir des raisons de sa décision et ceux-ci revinrent en compagnie de deux mille cavaliers immédiatement incorporés dans notre armée. Ces renforts venaient à point.

La guerre semblait entrer dans une nouvelle phase. En effet, Scipion Aemilianus ordonna à ses légions de faire mouvement vers notre cité avec toutes leurs machines de guerre. C'était le signe que le siège reprenait et je savais qu'il le mènerait jusqu'au bout, quel qu'en soit le résultat. Après en avoir longuement discuté, le Conseil des Cent Quatre m'ordonna de venir sans retard prendre le commandement de la garnison et de la renforcer avec une partie de mes hommes. Je laissais vingt-quatre mille d'entre eux à Nepheris pour mener des opérations de guérilla sur les postes romains isolés. Les autres, soit six mille fantassins et mille cavaliers, s'embarquèrent à Aspis pour gagner Carthage où je les rejoignis quelques jours plus tard en compagnie de Bithya.

Je retrouvai sans déplaisir notre ville. Je ne pus toutefois m'installer dans mon palais de Mégara dont Himilké m'interdit l'accès. J'eus avec elle une entrevue orageuse. À peine nous étions-nous isolés dans mes anciens appartements qu'elle m'accabla d'insultes :

— Je dois être la seule Carthaginoise à ne pas me réjouir de ton retour. Tant que tu étais à Nepheris, les apparences étaient sauvées. Nul n'ignorait que tu passais tes nuits avec ta concubine mais c'est là le lot du soldat en campagne et tu n'es pas le seul officier à te comporter de la sorte. Nombre de mes amies n'ignorent rien des frasques de leurs époux lorsqu'ils guerroient loin de notre cité. Aucun d'entre eux toutefois n'a eu l'impudence de revenir flanqué de sa maîtresse. Toi, tu l'as fait. Au lieu de la laisser croupir dans ton camp, tu l'as amenée avec toi et chacun a pu la voir se pavaner à tes côtés lorsque vous avez accosté au port. Pas un instant, l'idée ne t'a effleuré que tu déshonorais ainsi l'ensemble de notre famille.

— Trêve d'hypocrisie ! Il te sied bien de jouer à l'épouse fidèle alors que tu me refuses obstinément l'entrée de ta chambre quand il m'arrive de venir passer quelques jours dans cette ville.

— Nous n'avons plus rien en commun. Certes, tu pourrais te comporter en soudard et me violer comme le font tes hommes avec les malheureuses qui tombent entre leurs mains. Je ne te le conseille pas car mes cris auraient tôt fait d'alerter la domesticité et de t'exposer à un scandale dont tu ne sortirais pas grandi.

— Sache que je suis ici chez moi et que je puis y installer qui je veux.

— Erreur : ce palais est celui de ton père, Mutumbaal, et, quoi qu'il ait pour toi une affection dont tu es indigne, sache qu'il ne saurait tolérer que tu me fasses pareil affront. Tu ne pourras résider ici qu'à la seule condition de renvoyer à Nephesis cette intrigante qui te conduira à ta perte.

— Me transmets-tu là l'ordre de mon père ?

— Oui.

— Fort bien. Je ne veux pas lui désobéir. Je m'installerai donc dans les bâtiments de l'Amirauté.

— Songes-tu à ce que diront tes enfants ?

— Leur avoueras-tu que tu te sers d'eux pour assouvir ta soif de vengeance et pour régler tes comptes avec ton époux ? Ils sont encore trop jeunes pour comprendre mais un jour viendra où ils apprendront la vérité et je ne suis pas certain qu'ils te donneront alors raison.

— Que faire ?

— Il te suffira de leur expliquer que mes fonctions de commandant de la garnison requièrent ma présence, jour et nuit, auprès de mon état-major. Bien entendu, de temps en temps, je viendrai leur rendre visite. Seul, sois sans crainte, et j'attends de toi que tu te comportes alors en mère et en épouse attentionnée. Je dois maintenant te quitter. Il me tarde de retrouver Arishat. Elle, au moins, a conscience des charges qui sont les miennes et prend soin de ne pas m'importuner.

Le soir même, je racontai cette scène à ma compagne, ajoutant en riant qu'il me serait sans doute plus facile de faire la paix avec les Romains que de me réconcilier avec Himilké. Elle fit mine de sourire à ce bon mot et entreprit d'installer nos appartements du mieux qu'elle put. Une ou deux fois par semaine, je me rendais à Mégara, de préférence lorsque je savais que mon père y passait la soirée.

Je profitai d'ailleurs lâchement de sa présence un soir pour inviter mon fils et ma fille à venir me rendre visite à mon quartier général. Leur mère ne put s'y opposer et, le lendemain, je leur fis visiter le port militaire et les arsenaux. Ils furent ravis de cette escapade et obtinrent de Mutumbaal l'autorisation de revenir me voir à intervalles réguliers. Entre nous, cela devint vite un jeu. S'ils avaient été particulièrement sages, leur grand-père les récompensait en les autorisant à venir me voir non sans avoir au préalable pris soin de

vérifier que mon emploi du temps me permettait de les recevoir. Très vite, je dus me rendre à l'évidence : je n'avais que de trop rares instants à leur consacrer mais, pour ne point les décevoir, je ne supprimai pas ces visites. Après avoir passé quelques minutes avec eux, je les confiais à certains de mes subordonnés qu'ils questionnaient avidement sur mes activités. Un jeune officier numide se prit ainsi d'amitié pour mon fils et lui apprit à se perfectionner dans le maniement des armes, lui confiant parfois le soin de conduire avec lui une patrouille en ville. Quant à ma fille, elle passait le plus clair de son temps dans les ateliers des arsenaux, à observer le travail des femmes tissant des cordages pour nos machines de guerre et nos navires, et les ouvrières lui donnaient de menues tâches à accomplir.

Lorsqu'ils étaient présents, Arishat s'abstenait de paraître, ce dont je lui savais gré. Cela contribua à renforcer nos liens et son influence sur moi ne cessa de croître. Je l'ai déjà dit, elle était remarquablement intelligente et, sans être une intrigante née, savait, le moment venu, me donner de précieux conseils. J'eus vite l'occasion de m'en rendre compte. Elle s'était liée d'amitié avec Bithya sans que j'en éprouve la moindre jalousie car il était de notoriété publique que mon adjoint, un robuste et viril guerrier, était plus attiré par ses jeunes pages que par les femmes. Les longues discussions qu'elle eut avec lui, lui permirent de glaner des renseignements précieux et de nourrir un plan dont j'aurais aimé qu'il ait été l'œuvre de l'un de mes généraux. Un soir, alors que nous étions allongés sur notre couche, après avoir fait l'amour, elle m'interrogea :

— N'as-tu pas l'impression, Hasdrubal, d'être pris au piège dans Carthage ?

— Qu'entends-tu par là ?

— Tu te terres à l'abri des hautes murailles de notre cité et tu espères qu'elles suffiront à nous assurer la victoire. Les faits jusqu'ici t'ont donné raison car les attaques des Romains ont toutes lamentablement échoué. Mais je ne me ferais pas aux seules pierres, fussent-elles les plus solides.

— Et qui appellerais-tu à la rescousse ?

— Les Numides.

— Je n'ai pas cessé de chercher à les rallier à notre cause. Non sans succès. Bithya nous a déjà rejoints et je ne désespère pas que son exemple soit imité par d'autres.

— J'en ai parlé avec lui et je dois te dire qu'il ne faut point trop t'illusionner à ce sujet. Dans le meilleur des cas, il pourra rallier deux ou trois mille cavaliers ayant servi sous ses ordres dans l'armée de Gulussa.

— A quels autres Numides faisais-tu alors allusion ?

— Hasdrubal, tu n'ignores pas que seule une partie de ce peuple

est soumise aux fils de Masinissa. D'autres vivent dans la région des colonnes de Melqart et au-delà.

— Je le sais. Jadis, c'est là que nous allions capturer les éléphants qui faisaient la gloire de nos armées et je n'ignore pas que, dans ces parages, subsistent encore quelques comptoirs puniques dont nous sommes sans nouvelles depuis des années.

— J'en ai parlé avec Bithya et il se propose d'envoyer des émissaires rencontrer les chefs de ces tribus avec lesquels son père était autrefois en relations. Tu pourrais faire accompagner ses délégués par quelques officiers de ton état-major afin qu'ils reprennent contact avec les villes puniques dont tu me parles et demandent à leurs magistrats de venir à notre aide en nous envoyant des hommes et, surtout, de la nourriture. Si ces Numides marchent sur le royaume de Gulussa, celui-ci devra abandonner les Romains pour se porter à leur rencontre. Privé de son principal allié, Publius Cornélius Scipion Aemilianus devra battre en retraite vers Utique et, qui sait, se réembarquer, car Rome ne tolérera pas que la guerre se prolonge une année de plus.

— Arishat, je n'aime guère que les femmes se mêlent des choses de la guerre mais je dois reconnaître que tu as sagement agi. Dès que possible, nous enverrons en direction des colonnes de Melqart une ambassade en priant la bienfaisante Tanit pour que cette mission soit couronnée de succès.

Chapitre 10

Arishat n'avait pas eu tort de me mettre en garde contre la confiance excessive que mes compatriotes plaçaient dans la solidité à toute épreuve de nos remparts. Il me suffit de quelques jours pour constater que la garnison de Carthage n'était pas véritablement en mesure de soutenir un siège dirigé par un adversaire aussi pugnace que l'était et le serait Scipion Aemilianus. Non content de trahir sa cité en négociant secrètement avec les Numides et les Romains, Hasdrubal l'étourneau avait, par son indolence et son ignorance crasse de l'art de la guerre, gravement porté atteinte au moral de nos troupes en tolérant un relâchement criminel de la discipline. Ses anciens officiers, heureux d'être débarrassés d'un chef incompetent, me brossèrent un tableau très sombre de la situation.

La plupart de leurs hommes avaient abandonné leurs unités pour retourner vivre en ville dans leurs familles. Ils ne faisaient acte de présence que pour venir toucher leur solde. Autrement, ils vaguaient à leurs occupations habituelles du temps de paix ou passaient leurs journées dans les tavernes du port, là même où j'avais jadis fait mon apprentissage de jeune homme. Le soir, toute une partie de l'enceinte était laissée sans surveillance, faute de soldats en nombre suffisant pour se relayer lors des différents tours de garde. J'en fis l'amère expérience une nuit alors que je revenais d'une patrouille dans les environs du lac de Tunès à la tête d'un détachement de cinq cents cavaliers. Obligeant mes hommes à un long détour, j'avais choisi de rentrer par la porte d'Utique, située à l'extrémité septentrionale de Mégara. Quand je me présentai devant elle, j'eus la désagréable surprise de découvrir qu'elle était gardée par une centaine d'hommes à peine, dont un tiers, ivres morts, était hors d'état de combattre. Et, en faisant le tour de la muraille, je notai qu'à peine deux mille défenseurs, soit le cinquième de ce qui aurait été nécessaire, s'y trouvaient en faction. À tout moment, les Fils de la Louve pouvaient lancer une attaque surprise et pénétrer dans notre cité avant que les renforts n'aient eu le temps d'arriver.

Dès le lendemain matin, je pris les mesures radicales qui s'imposaient. Des crieurs publics parcoururent les rues de la cité pour annoncer que les comptables du Trésor public distribueraient aux hommes mobilisés leurs arriérés de solde restant dus. Aussitôt, des milliers de soldats se précipitèrent vers les casernes pour profiter de cette aubaine. Aucun, faut-il le préciser, ne manquait à l'appel. Se

bousculant pour parvenir jusqu'aux fonctionnaires chargés de leur verser la somme escomptée, ils ne prirent pas garde à ce qui se passait autour d'eux. Les unités les plus fidèles de la garnison avaient pris position à l'entrée des casernes dont les lourdes portes furent refermées. Je me rendis dans chacune d'elles pour m'adresser aux soldats et les prévenir qu'ils étaient désormais consignés dans leurs cantonnements et que ceux qui tenteraient de se soustraire à cette obligation seraient aussitôt exécutés comme déserteurs. Ma réputation m'avait précédé et chacun savait que je n'hésiterais pas à mettre en application cette menace.

Durant plusieurs jours, les recrues, après vérification de leur équipement, furent soumises à un entraînement intensif et, chaque soir, dix mille d'entre elles se postaient le long du chemin de ronde pour veiller jusqu'au petit matin. Après m'être occupé de l'armée, je me consacrai aux civils, notamment à ceux employés dans les arsenaux militaires dont la production avait considérablement diminué. A l'enthousiasme des premiers temps – chacun se souvenait que nos femmes avaient offert leur chevelure pour tresser les cordages dont nous avions besoin – avait succédé un certain relâchement. Les ateliers avaient été progressivement désertés par leurs ouvriers et leurs ouvrières, à de rares exceptions près. Même si nous disposions de stocks importants de glaives, de boucliers, d'arcs, de flèches, de frondes et de balles en argile, je savais qu'en cas de reprise des combats ils seraient vite épuisés et que nous n'aurions pas le temps de les reconstituer. Sur mon insistance, le Conseil des Cent Quatre publia plusieurs édits ordonnant la mobilisation de toute la main-d'œuvre civile disponible, les récalcitrants étant désormais passibles de lourdes amendes, voire de la confiscation de leurs biens.

Avec les intendants, j'effectuai aussi une inspection détaillée de nos greniers à provisions. En principe, ils devaient être remplis à ras bord. Je découvris que tel n'était pas toujours le cas. Des dénonciations anonymes m'apprirent que certains fonctionnaires peu scrupuleux avaient puisé dans les réserves pour se constituer des stocks à leur usage ou qu'ils avaient vendu d'importantes quantités de grains à des marchands bien décidés à spéculer sur le cours des denrées alimentaires si ces dernières venaient à manquer. Des perquisitions eurent lieu au domicile des coupables et nous permirent de récupérer des centaines de boisseaux de blé et d'orge. Je fis verser ceux qui avaient trempé dans ces sordides affaires dans des unités combattantes et les fis remplacer par des hommes envers qui j'avais toute confiance.

Ces mesures me valurent l'inimitié d'une partie de la population. Mes informateurs me rapportèrent que de nombreux Carthaginois se plaignaient de la dictature impitoyable que j'exerçais sur eux. Je

n'avais cure de ces propos. À mes yeux, notre ville courait désormais un danger mortel et Mutumbaal n'avait pas eu tort de me faire revenir pour remettre de l'ordre dans la conduite des opérations militaires. Jusque-là, nous avions eu la chance d'avoir pour adversaires des généraux incompetents dont nous avons mis à profit les multiples erreurs de stratégie pour leur infliger de lourds revers. Avec la nomination à la tête de l'armée ennemie de Publius Cornélius Scipion Aemilianus, la situation avait changé du tout au tout et je m'en rendis vite compte à quelques signes en apparence anodins.

Pendant longtemps, nous avons profité du désordre régnant dans le camp romain pour y introduire nos espions. Ils se mêlaient à la foule des citoyens les plus misérables d'Utique venus acheter aux légionnaires le produit de leurs rapines dans les fermes environnantes. De plus, suivant en cela une tradition immémoriale, de nombreuses prostituées s'étaient installées à proximité des Castra Cornélia et s'étaient mises en ménage soit avec des Numides, soit avec des Romains. Circulant librement à l'intérieur de l'enceinte, partageant la vie de leurs amants et les beuveries auxquelles ils s'adonnaient, elles glanaient de précieuses informations sur les opérations projetées, nous permettant ainsi de tendre des embuscades aux colonnes ennemies.

Dès qu'il eut installé ses positions au nord de Mégara, le jeune consul se comporta comme l'Hercule de la mythologie grecque que nous vénérons, nous Carthaginois, sous le nom de Melqart. Il entreprit, ainsi que me le fit remarquer mon vieux précepteur Aristée, de nettoyer les écuries d'Augias et de rétablir, lui aussi, une stricte discipline dans les rangs de ses troupes. Les ayant rassemblées, il leur tint un discours d'une extrême sévérité :

« Soldats, quand je servais avec vous sous le commandement de Manilius, je vous ai toujours donné l'exemple de l'obéissance comme chacun d'entre vous peut en témoigner. Maintenant que je suis votre chef, j'exige la même chose de vous. Parce que j'ai le pouvoir de châtier sévèrement les fautifs, je préfère vous en avertir auparavant. Vous savez quels sont vos agissements et cela m'évite d'avoir la honte d'en parler... Vous êtes plus des voleurs que des militaires. Vous êtes attirés par le luxe avant même d'avoir remporté la victoire. C'est pour cette raison que, jusque-là, l'ennemi affaibli a relevé la tête. Je veux bien passer l'éponge sur le passé. Je suis venu ici pour vaincre, non pour piller, pour battre l'ennemi. Maintenant, que tous ceux d'entre vous qui ne sont pas des soldats quittent le camp dans un délai de deux jours. Quant à vous, légionnaires, renoncez au luxe et au lucre. »

Venant d'un autre que Publius Cornélius Cornélius Scipion Aemilianus, ces paroles auraient valu à leur auteur d'être mis en pièces. Or elles furent follement acclamées par ceux qu'elles visaient. Après tant de mois passés loin de leur patrie à obéir aux ordres de

généraux incompetents, les légionnaires étaient heureux de constater qu'un véritable chef les commandait et était prêt à les mener à la victoire. C'est donc sans difficulté que la quasi-totalité d'entre eux acceptèrent de se plier à ses ordres. Les quelques fortes têtes qui osèrent défier le petit-fils adoptif de l'Africain furent rapidement mises à la raison. Surpris en train de piller, un soldat était condamné à dix coups de verge et, en cas de récidive, était exposé au soleil, sans recevoir ni eau ni nourriture, pendant plusieurs jours. Cette méthode porta ses fruits. Très rares furent désormais les cas de vol et ce d'autant plus que les coupables ne pouvaient plus écouler leur butin auprès des civils auxquels Scipion avait fait interdire l'accès de son camp.

Cette décision fut de loin celle qui me gêna le plus. Mis dans l'impossibilité de rencontrer des légionnaires, nos espions avaient désormais les plus grandes difficultés pour récolter des informations. Or nous en avions bien besoin car il était clair que les Fils de la Louve préparaient une offensive de grande envergure. Toute la journée, mes éclaireurs pouvaient les apercevoir faisant l'exercice sur le champ de manœuvres ou partant pour de longues marches destinées à éprouver leur endurance. D'autres étaient occupés à réparer les machines de guerre et à entasser dans des chariots les blocs de pierre et les traits destinés aux catapultes et aux balistes. Privé de renseignements, je dus ordonner la multiplication des patrouilles afin de surveiller les mouvements de l'adversaire mais elles n'évitèrent pas que se produise une catastrophe lourde de conséquences pour la suite du siège.

Un soir, ce que je redoutais arriva. Nous étions au début de la belle saison et la journée qui venait de s'écouler avait été exceptionnellement chaude. Les rues étaient restées quasiment désertes, les habitants se cloîtrant chez eux pour y trouver un peu d'ombre. Avec mon état-major, j'avais effectué une tournée d'inspection de l'enceinte et j'en étais reparti rassuré. Les hommes y étaient postés en nombre suffisant et relevés à intervalles réguliers. Au loin, dans le camp ennemi, l'inaction la plus totale régnait ou semblait régner. Les Fils de la Louve souffraient encore plus que nous de ces premières chaleurs et ne paraissaient pas en état de combattre. Tout était si calme qu'exceptionnellement, je décidai de ne pas passer la soirée à mon quartier général mais de rendre visite à ma famille, dans notre palais de Mégara. Mes enfants seraient touchés de cette attention et mon épouse, Himilké, n'y trouverait rien à redire.

J'ai omis de le dire mais, depuis quelques jours, nos relations s'étaient notablement améliorées. Certes, avec ses amies, elle ne manquait pas une occasion de médire d'Arishat et de répandre sur elle les pires calomnies. Toutefois, ce qu'on lui rapportait de mon inlassable dévouement pour la défense de notre ville l'avait

favorablement impressionnée et elle cherchait les moyens de se rapprocher de moi, du moins d'éviter toute querelle préjudiciable à ma sérénité.

Je l'avoue, ce soir-là, je fus heureux de retrouver notre palais, l'un des plus riches de notre ville. Mon fils et ma fille, ravis de cette visite inopinée, m'emmenèrent me promener dans les jardins soigneusement entretenus par une nuée d'esclaves et où les fontaines déversaient joyeusement des torrents d'eau. Avec eux, je visitai la ménagerie où toutes sortes d'animaux s'ébattaient en liberté ou demeuraient enfermés dans des cages. Bientôt, épuisés par cette longue course, mes enfants regagnèrent leurs chambres et je restai avec Himilké, couchés sur des lits de repos installés sur la terrasse où l'on nous servit un copieux repas auquel nous fîmes honneur. A la fin du dîner, durant lequel nous avions échangé des propos sans grande importance, elle passa aux choses sérieuses :

— Quand comptes-tu te débarrasser de cette courtisane d'Arishat ?

— Pourquoi le ferais-je ? Voilà des années que tu me refuses l'entrée de tes appartements. Je suis bien obligé d'aller chercher ailleurs de quoi assouvir mes sens.

— Je puis comprendre qu'elle t'a été un jour utile. Elle a cessé de l'être. Par contre, tu n'ignores pas que ma famille est suffisamment puissante et influente pour t'aider dans tes négociations avec le Conseil des Cent Quatre. J'aime et je respecte ton père et je ne lui ai pas ménagé mon appui, notamment lorsqu'il était la cible d'attaques injustes. Il a besoin des miens pour conserver la majorité au sein de notre Sénat et ceux-ci s'y montreront d'autant plus disposés quand ils apprendront que tu te comportes désormais en époux loyal et attentionné.

— Je te remercie de ta franchise. Le sacrifice que tu exiges de moi est de taille et je te promets d'y réfléchir.

J'avais à peine prononcé ces mots qu'au loin retentirent plusieurs sonneries de trompettes. Je compris que les gardes en faction à l'extrémité nord de Mégara donnaient l'alarme. En quelques minutes, je revêtis ma cuirasse, enfourchai mon cheval et galopai à bride abattue vers cette portion de notre enceinte, sans doute victime d'une attaque des Romains. C'était effectivement le cas. Profitant de l'obscurité, des centaines de légionnaires, munis d'échelles et de cordages, tentaient de l'escalader. Je parvins, non sans difficulté, à repousser cet assaut mais les combats durèrent plusieurs heures. J'étais à ce point accaparé par les ordres que je donnais qu'il ne me vint pas à l'idée que cette attaque était une manœuvre de diversion.

Ce fut là mon erreur, une faute de jugement qu'aujourd'hui encore je ne me pardonne pas. Car, pendant ce temps, Scipion

Aemilianus s'était porté sur une autre partie de la muraille, distante d'une vingtaine de stades, dont les défenseurs étaient, en partie, venus à notre secours. Ceux restés sur place luttèrent vaillamment et repoussèrent les assaillants au prix de lourdes pertes. Malheureusement, devant la portion de l'enceinte dont ils avaient la garde, se trouvait une tour isolée dont les Romains s'emparèrent. Leur consul y fit monter plusieurs dizaines de soldats portant avec eux des planches et des poutres au moyen desquels ils dressèrent une passerelle par laquelle ils purent accéder au chemin de ronde de la muraille principale et avancer jusqu'à une poterne qu'ils firent voler en éclats. Par ce passage, environ quatre mille des leurs purent pénétrer dans Mégara et y provoquer la panique.

Dans ce faubourg à moitié rural, vivaient, dans des cahutes et des bâtiments de fortune, plusieurs milliers de réfugiés venus des campagnes environnantes et d'Apsis. Entendant le bruit des combats, ils abandonnèrent leurs misérables demeures et refluèrent, dans une cohue indescriptible, vers la seconde enceinte défendant l'entrée de la ville proprement dite. Sur leur passage, ils ralliaient à eux les habitants des domaines aristocratiques, obligés de quitter leurs palais en emportant avec eux le strict nécessaire. A la foule se mêlaient les troupeaux d'animaux paissant dans les jardins et les vergers de Mégara. Bithya, qui était de garde à la porte de Mégara, ordonna qu'on les fit entrer dans la ville où ils se répandirent en désordre, réveillant nos concitoyens à leur tour saisis de panique.

Avec plusieurs centaines de cavaliers, Bithya se fraya un chemin à travers la cohue des fuyards pour se porter à ma rencontre et pour protéger ma retraite. Nous pûmes nous replier en bon ordre car Publius Cornélius Scipion Aemilianus, faute de guides, préféra ne pas s'aventurer plus avant dans Mégara. Il se contenta de prendre le contrôle de la muraille, éliminant, les uns après les autres, les postes de garde isolés.

Quand le soleil se leva, je pus constater l'ampleur du désastre. En quelques heures, nous avions perdu plus de la moitié de nos positions. Certes, nous étions à l'abri de la formidable enceinte défendant la ville elle-même et la citadelle de la Byrsa. Toutefois, nous avions dû abandonner les vergers et les jardins du faubourg nord dont les produits assuraient une partie non négligeable de notre ravitaillement. À cela s'ajoutait le fait que j'étais inquiet quant au sort des miens. Himilké et mes enfants avaient-ils pu s'échapper à temps ? Mon fidèle aide de camp, Magon, ne tarda pas à me rassurer. Ma famille était en sécurité. Elle avait pu gagner le bâtiment de l'Amirauté où se trouvait mon quartier général et y avait été accueillie par Arishat qui, faisant taire ses ressentiments, l'avait réconfortée et installée dans des appartements ouverts à la hâte.

En me rendant au Conseil des Cent Quatre, je pus observer la foule dans les rues encombrées par des dizaines et des dizaines de réfugiés épuisés de fatigue et dormant à même le sol. Les visages des passants étaient graves, voire anxieux et plusieurs femmes avaient les yeux rougis par les larmes de désespoir qu'elles avaient versées durant la nuit. Nous venions de subir notre première défaite sérieuse et, déjà, les bruits les plus alarmistes couraient dans la ville. En traversant le maqom, je fus arrêté par Bodershat, un ancien conseiller d'Hannon le Rab, qui m'interpella d'un ton rogue :

— Voilà où nous a menés ton obstination criminelle, Hasdrubal. Les Romains sont aux portes de notre cité et il n'est pas exclu qu'ils s'en emparent sous peu.

— Tu déraisonnes. Ils ont pris Mégara mais je prépare déjà une contre-attaque pour les en déloger. Quant à franchir la formidable enceinte qui nous protège, c'est une autre question et il se passera de longs mois avant qu'ils ne puissent le faire si toutefois, ce dont je doute, nos dieux nous abandonnent.

— Comment pourrions-nous te faire confiance ? Tu nous dis que nul ne pourra escalader la muraille de Carthage. Je ne demande qu'à te croire mais je n'en suis pas sûr. Il y a quelques jours de cela, c'était le discours que tu nous tenais à propos de Mégara et nous savons ce qui s'est passé. Cela devrait nous inciter à réfléchir. Il est encore temps de trouver un terrain d'entente avec nos ennemis plutôt que de s'obstiner à poursuivre les hostilités.

— Bodershat, tu es un vieillard et, par respect pour tes cheveux blancs, je préfère n'avoir pas entendu les mots que tu viens de prononcer. Si l'un de mes soldats s'était exprimé de la sorte, je l'aurais fait exécuter sur-le-champ. Sache et fais-le savoir autour de toi que nous n'accepterons jamais un compromis boiteux avec les Fils de la Louve.

À peine introduit auprès de Mutumbaal et de ses conseillers, je leur rapportai les propos de mon interlocuteur et les suppliai de ne pas les prendre à la légère :

— Bodershat a eu la franchise de me dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas. Les événements de la nuit dernière ont profondément affecté le moral d'une partie de la population et je redoute que, dans les jours à venir, un vent de défaitisme ne souffle sur notre ville. Les partisans d'Hannon le Rab ne manqueront pas d'exploiter ce mécontentement et de vouloir saper notre autorité. Il est donc urgent de réagir.

— Que suggères-tu ? me demanda mon père.

— Il faut briser dans l'œuf toute tentative de négociation avec les Romains. Le seul moyen d'y parvenir est de créer entre eux et nous une situation de non-retour.

— Comment ?

— Nous avons fait prisonniers deux cents de leurs légionnaires et nous les avons jusqu'à présent traités correctement. Si nous procédons à leur exécution, leurs compatriotes nous voueront une telle haine qu'ils se refuseront à traiter avec nous. De la sorte, nous couperons l'herbe sous le pied de ceux qui s'imaginent encore pouvoir apitoyer notre ennemi car ce dernier les tiendra pour également responsables de cette tuerie.

— Tu oublies, Hasdrubal, me rétorqua Mutumbaal, qu'il détient en otages, à Lilybée, trois cents enfants des meilleures familles de cette ville et que, cette nuit, plusieurs milliers de nos compatriotes sont tombés entre ses mains. Ceux-ci pourraient payer de leur vie ce forfait.

— S'agissant des otages, voilà des mois que nous n'avons eu aucune nouvelle de ces malheureux et rien ne nous permet de penser qu'ils sont encore de ce monde. Peut-être ont-ils été exécutés lors de la déclaration de guerre. Si tel n'était pas le cas, ils n'ont rien à redouter de nos décisions. Nous pouvons, selon moi, massacrer les prisonniers romains en toute impunité. Après tout, notre adversaire nous a devancés sur ce terrain. Souvenez-vous de ce qui s'est passé à Neapolis : les habitants de cette cité s'étaient rendus au consul Lucius Manilius et, pourtant, ses troupes, violant les termes de l'acte de capitulation, ont froidement tué celles et ceux auxquels l'on avait promis la vie sauve. Plusieurs milliers de civils innocents ont ainsi péri et je n'ai pas besoin de vous rappeler les conséquences catastrophiques de ce crime pour les Romains. Les villes et les comptoirs puniques qui s'apprêtaient à faire leur soumission ont rompu les pourparlers engagés en ce sens. Scipion Aemilianus se gardera bien d'ordonner le meurtre de nos otages à titre de représailles. Il est trop fin politique pour cela. Certes, il proclamera hautement que l'abominable forfait dont nous nous serons rendus coupables nous met hors la loi et empêche la conclusion d'une paix entre nos deux cités. Mais il préférera épargner les trois cents détenus de Lilybée afin de pouvoir faire étalage de sa clémence et se servir de celle-ci pour rallier ceux de nos compatriotes qui lui résistent encore, à Aspis ou à Hippo Dhiarrytus. Ce sera sa manière à lui d'expier la faute commise par ses prédécesseurs à Neapolis. Quant aux captifs de cette nuit, il les épargnera pour une simple raison : je suppose qu'il va entreprendre des travaux de terrassement autour de notre ville et il aura donc besoin de main-d'œuvre. Je vous supplie de me croire sur ce point : entre nous et lui, la partie est inégale. Nous pouvons nous permettre ce que je veux bien accepter de considérer comme un crime mais comme un crime utile. Lui est dans l'impossibilité de venger les siens en versant le sang de nos enfants ou de nos compatriotes.

Les membres du Conseil des Cent Quatre se retirèrent pour délibérer longuement sur ma proposition. Après des débats passionnés, ils décidèrent que les intérêts supérieurs de Carthage rendaient nécessaire le sacrifice des captifs que nous détenions, à condition toutefois que ce geste soit présenté comme notre réponse au massacre de Neapolis et que j'accepte d'en porter l'entière responsabilité. Cette exigence fut loin de me surprendre et je leur promis de leur transmettre, afin qu'il soit conservé dans nos archives, un ordre signé de ma main, prouvant que j'étais seul à l'origine de cette mesure.

J'étais suffisamment averti de la bassesse de l'âme humaine pour ne pas ignorer que certains de nos magistrats ne se feraient pas faute d'envoyer des messagers à Publius Cornélius Scipion Aemilianus pour l'informer que je leur avais forcé la main en usant de la menace. En termes soigneusement choisis, ils lui expliqueraient que, s'il n'avait tenu qu'à eux, jamais ils n'auraient pris pareille décision mais qu'ils étaient les victimes du régime de terreur que je faisais régner dans notre ville et que tout refus de leur part leur aurait valu de connaître le sort lamentable d'Hasdrubal l'étourneau. En se livrant à cet acte déshonorant, ils signeraient, sans le savoir, leur perte. Je connaissais en effet assez bien le caractère du jeune consul pour savoir que leur démarche provoquerait chez lui la colère et le mépris. Il leur tiendrait plus rigueur de leur lâcheté que de ma cruauté envers ses compatriotes.

Dès que le Conseil des Cent Quatre me communiqua sa décision, je réunis tous mes officiers afin de mettre au point avec eux l'organisation de cette macabre cérémonie. J'eus la surprise de constater que certains d'entre eux se montraient hésitants, à commencer par Magon, mon fidèle aide de camp. Celui-ci, qui jusqu'ici n'avait jamais discuté un seul de mes ordres, m'apostropha :

— Hasdrubal, ce que tu exiges de nous est contraire aux lois de la guerre. Sache en effet qu'on t'a caché la vérité sur ces prisonniers. Tu crois sans doute qu'ils ont été capturés après avoir longuement et vaillamment combattu. C'est ce que t'ont affirmé certains. En fait, il n'en est rien. Ces hommes occupaient un bastion isolé près du lac de Tunès qui gênait considérablement les communications entre Carthage et ton camp de Nepheris. Approchés par nos espions, ils ont accepté de se rendre à condition d'avoir la vie sauve. Je n'ai pas de pitié particulière pour eux car je hais tout autant que toi les Fils de la Louve et encore plus les traîtres, quelle que soit l'armée à laquelle ils appartiennent. Leur existence m'importe peu. Par contre, j'ai mon honneur d'officier. Or ce que tu nous demandes revient à nous rendre coupables de parjure. C'est une insulte à notre dignité et je te supplie de revenir sur ta décision dont nous aurions à rougir toute notre vie, ne serait-ce que par égard envers nous.

— Magon, je dois t'avouer que j'ignorais tout de cette affaire et je ferais en sorte que ceux qui m'ont induit en erreur soient châtiés. Toutefois, cela ne change rien à ce que j'ai ordonné, bien au contraire. Tu l'as dit, ces misérables sont des déserteurs qui, s'ils recouvraient la liberté, seraient mis à mort par leurs propres généraux. Ceux-ci ne pourront donc te tenir grief d'avoir infligé à ces captifs le juste châtiment de leur faute. De surcroît, la décision de les laisser en vie a été prise par mon prédécesseur, Hasdrubal l'étourneau, qui était un traître au service de l'ennemi. Ses actes sont donc sans valeur et ne peuvent t'engager d'autant plus qu'à l'époque, tu ne te trouvais pas à Carthage mais à Nepheris, avec moi.

— Tu sais très bien que ce n'est pas le cas des autres officiers ici présents dont l'honneur n'est pas rien pour moi.

— Est-ce avoir de l'honneur que d'obéir aux ordres d'un félon ? Ce qu'il a décrété, je suis en droit, j'ai même l'obligation, de le défaire. Je veux que les choses soient bien claires entre nous : quiconque se refusera à mettre à exécution la sentence décrétée par le Conseil des Cent Quatre, c'est-à-dire la plus haute instance de notre ville, sera considéré comme complice d'Hasdrubal l'étourneau et connaîtra le même sort. Il est temps, grand temps, que l'on sache que je suis le seul commandant en chef de notre armée et que Carthage est prête à tout pour triompher de ceux qui recherchent sa ruine.

— Dans ces conditions, qu'il en soit fait comme tu le désires ! Qu'attends-tu de nous ?

— Que les crieurs publics annoncent dans toute la ville que les captifs seront exécutés demain matin et que du vin et du blé seront distribués à l'issue de l'exécution à tous les présents.

— Hasdrubal, tes derniers mots m'ouvrent les yeux sur le but que tu vises. Je dois t'avouer qu'il me séduit autant qu'il m'effraie.

— Et quel est-il, selon toi, Magon ?

— Tu as décidé de faire périr ces malheureux afin que le nom de Carthage soit à jamais maudit par les Fils de la Louve et que ceux-ci, désireux de venger les leurs, refusent désormais de traiter avec leurs assassins.

— Tu as vu juste : ce que nous allons accomplir n'a de sens que si le plus grand nombre de nos concitoyens se rendent, par le simple fait d'y assister, coupables au même titre que nous de cette abomination. Nous n'avons malheureusement pas d'autre choix. Il y va du salut de notre cité à l'heure où l'ennemi s'est emparé d'une partie de nos positions, semant le désarroi chez les habitants de cette ville. Cela vaut bien que nous fassions taire nos scrupules.

— Si tel est le prix à payer pour obtenir ce résultat, je puis t'assurer que nous sommes tous résolus à faire le sacrifice de notre honneur et à nous exposer au risque d'être traités de parjures. Puisse

la bienfaisante Tanit nous pardonner nos actes à venir puisqu'ils n'ont d'autre motivation que d'éviter que son sanctuaire ne soit profané par des mains étrangères.

— Tu as sagement parlé, Magon. Fais en sorte que les crieurs publics, lorsqu'ils convoqueront le peuple, soient entendus des avant-postes romains. Je veux que nos ennemis voient de leurs propres yeux le sort que nous réservons à ceux qui osent envisager de rayer de la carte la cité d'Elissa.

Le lendemain matin, les prisonniers furent extraits de leurs cachots. Leurs gardiens ne s'étaient pas fait faute de les avertir du sort qui les attendait et je dois dire qu'aucun d'entre eux ne chercha à implorer la clémence de ses bourreaux en leur rappelant les promesses qui leur avaient été faites. Quand ils parurent à l'air libre, ils eurent certes un mouvement de recul. Depuis des mois, ils croupissaient dans l'obscurité et la lumière crue du soleil les aveugla un court instant. Ils ne tardèrent point à se ressaisir et marchèrent fièrement au supplice, se tenant par le bras et s'encourageant mutuellement à ne pas faiblir, adjurant leurs dieux d'être témoins de leur vaillance qui rachèterait leur faute d'hier.

Sur leur passage, la foule s'était massée, à la fois hostile et moqueuse. Dans ses rangs, nombreux étaient ceux dont des parents ou des amis étaient tombés aux mains de l'ennemi lors de la prise de Mégara. Les yeux révulsés de fureur, les Carthaginois insultèrent les malheureux Romains, leur jetant au visage pierres et immondices. À plusieurs reprises, la garde dut même intervenir pour empêcher qu'ils ne les mettent en pièces.

Les trompettes retentirent quand ils gravirent l'escalier menant au chemin de ronde. C'était le signal convenu pour que les défenseurs cessent dès lors tout combat avec les assaillants. Ceux-ci purent donc s'approcher assez près de nos remparts pour contempler le supplice de leurs compatriotes. Les plus chanceux, en fait les plus mal en point du fait des coups qu'ils avaient reçus durant leur marche à travers les rues de la ville, furent égorgés par les prêtres du temple de Baal Eshmoun, revêtus de leurs robes d'apparat. Les autres furent longuement torturés sous les acclamations de la foule ivre de sang et de colère. Aux uns, je fis soit arracher avec des outils de fer les yeux, la langue, les tendons et les organes sexuels, soit couper les membres l'un après l'autre. Encouragés par les cris des spectateurs, les bourreaux s'acharnèrent féroceement sur leurs victimes dont les hurlements de douleur avaient de quoi faire frémir les plus endurcis d'entre nous.

À trois reprises, Scipion Aemilianus envoya des parlementaires chargés de me proposer d'échanger les captifs survivants contre les civils qu'il avait fait prisonniers lors de son entrée dans Mégara.

Chaque fois, je lui fis savoir qu'en dépit de mon sincère désir de lui être agréable je ne pouvais lui donner satisfaction. Je prétendis que les Carthaginois, qui m'avaient poussé à ces coupables extrémités, préféreraient tuer les prisonniers et leurs gardiens plutôt que de voir leurs parents recouvrer la liberté. Je ne sais s'il fut dupe de ma réponse mais il n'insista pas. Peut-être lui aussi avait-il appris que ces soldats étaient des traîtres et non des combattants contraints de déposer leurs armes après avoir résisté jusqu'au bout. Quand le dernier de ces malheureux expira, j'ordonnai qu'on jette leurs cadavres par-dessus la muraille et qu'on tire sur quiconque s'approcherait d'eux afin de leur procurer une sépulture décente. Pendant plusieurs jours, leurs corps en décomposition se desséchèrent au soleil, dégageant une odeur pestilentielle. Un matin, l'on me prévint qu'ils avaient disparu. Profitant de la nuit, des légionnaires avaient bravé la mort pour soustraire aux oiseaux de proie les restes de leurs compagnons. A leur place, fichée sur un pieu, se trouvait la tête d'Ophir, un sénateur fait prisonnier il y a plusieurs années de cela et qui appartenait au parti d'Hannon le Rab, c'est-à-dire à celui favorable à la paix. C'était la réponse de Publius Cornélius Scipion Aemilianus à l'exécution des prisonniers et elle montrait clairement dans quel état d'esprit se trouvait le consul. J'avais atteint mon but. Désormais, une guerre à mort était engagée entre nous et nul Carthaginois ne pourrait se prévaloir de ses anciennes amitiés pour échapper au sort réservé par les Fils de la Louve aux assiégés si leurs dieux leur donnaient la victoire.

En s'emparant de Mégara, les Romains avaient considérablement réduit notre périmètre de défense et nous avaient privés d'une source appréciable de ravitaillement. Ce faubourg, à moitié rural, était le grenier de Carthage en ce sens qu'il approvisionnait notre cité en fruits et en légumes frais, améliorant substantiellement l'ordinaire de nos compatriotes. De surcroît, des milliers de têtes de bétail y paissaient en toute tranquillité. Nous avons pu les faire entrer à l'intérieur de la seconde enceinte et les installer dans les étables et les écuries à moitié vides des casernes. Toutefois, nous manquions cruellement de fourrage pour les nourrir et je dus dépêcher en toute hâte à Aspis et à Hippo Dhiarrytus des messagers, suppliant ces deux villes de nous faire parvenir les quantités nécessaires de cette précieuse denrée faute de quoi nous serions dans l'obligation d'abattre tout notre cheptel. En bons et loyaux alliés, ces cités sœurs accédèrent à notre requête tout en nous prévenant qu'il leur serait difficile de

nous faire parvenir avant plusieurs mois d'autres convois.

Or c'était d'elles que dépendait désormais notre salut car nos communications terrestres avec l'arrière-pays furent brusquement coupées. Expert en l'art de la poliorcétique, Scipion Aemilianus ne croyait pas à l'utilité des batailles en rase campagne qui se soldaient rarement par l'écrasement complet de l'adversaire. Pour lui, la pioche et la pelle étaient des armes aussi précieuses et efficaces que le glaive et la lance. Aussi transforma-t-il ses légionnaires en terrassiers, aidés par les milliers de captifs à sa disposition. Bientôt, nos sentinelles en faction sur le chemin de ronde purent observer ses hommes creusant, jour et nuit, un fossé d'une longueur de vingt-cinq stades[13], allant de la nécropole de Mégara au lac de Tunès. Quand il eut achevé ce premier fossé, il en fit construire un second du côté des terres et leur adjoignit deux autres coupant à angle droit les précédents. Tous furent équipés de pieux pointus et protégés par des palissades hautes d'une dizaine de pieds[14]. Enfin, il compléta ce dispositif en érigeant, le long de la principale tranchée, située à une distance d'un trait de notre enceinte, une muraille haute de douze pieds[15], flanquée à intervalles réguliers de tours et de bastides d'où ses hommes pouvaient apercevoir tout ce qui se passait dans notre ville.

Afin d'éviter que nous n'incendions cette formidable barrière, il utilisa comme matériau les pierres arrachées aux fortifications et aux maisons de Mégara que des milliers de prisonniers, sous la surveillance de contremaîtres n'hésitant pas à se servir du fouet pour stimuler le zèle de leurs ouvriers, acheminèrent jusqu'aux avant-postes romains. Ces travaux durèrent vingt jours et vingt nuits d'affilée et les multiples sorties que j'effectuai avec une partie de la garnison furent toutes repoussées au prix de lourdes pertes dans nos rangs. Désormais, notre seule voie de communication avec l'extérieur était la mer et je pris soin de faire sortir du cothôn notre flotte militaire afin qu'elle interdise l'approche des côtes aux navires ennemis.

Les travaux entrepris par le consul furent achevés au début de la mauvaise saison qui marquait traditionnellement l'arrêt des opérations militaires de grande envergure. Un matin, je reçus l'ordre de me présenter devant le Conseil des Cent Quatre qui souhaitait m'interroger sur la situation. Je m'y rendis en compagnie des officiers de mon état-major et je fus surpris de l'accueil que les sénateurs nous réservèrent. Jusqu'à présent, ils n'avaient jamais songé à interférer dans la conduite de la guerre et ne tarissaient pas d'éloges à notre égard. Cette fois-ci, le vent avait tourné en notre défaveur en dépit des efforts déployés par Mutumbaal pour calmer les esprits. Quand j'eus terminé mon exposé relatant les précautions que j'avais prises pour renforcer nos fortifications, un nommé Zaboq, qui vouait à ma famille, pour des raisons mystérieuses, une haine féroce, m'interrompt :

— Hasdrubal, nul ne conteste ton dévouement et tes capacités, mais tes explications sont incomplètes. Voilà plusieurs semaines qu'aucun convoi de ravitaillement n'est parvenu à Carthage en provenance du Beau Promontoire.

— Rien de plus normal puisque les Romains ont coupé nos communications terrestres.

— Comment comptes-tu assurer dans ces conditions la subsistance de notre population ?

— Nous disposons de réserves suffisantes pour passer la mauvaise saison à condition toutefois d'instaurer un strict rationnement des denrées alimentaires. Il me paraît indispensable que votre Conseil ordonne aux Carthaginois de remettre tous leurs stocks de nourriture aux greniers publics. En échange de quoi chacun recevra, tous les mois, le blé, l'huile et le vin dont il a besoin, en fonction de la taille de sa famille et du nombre de ses serviteurs. Aucun ne mourra de faim, je puis vous l'assurer, mais il n'est plus question d'organiser des banquets ou des fêtes et de gaspiller les réserves existantes.

— Crois-tu que nos concitoyens acceptent de se défaire de leurs stocks de leur plein gré ?

— Nous avons déjà dans le passé opéré des perquisitions dans certaines maisons dont les propriétaires, parmi lesquels se trouvaient des membres de cette illustre assemblée, avaient pris soin d'amasser des denrées achetées illégalement. Pendant que nous parlons, mes soldats parcourent la ville et fouillent les caves et les greniers des palais, des temples et des immeubles où s'entasse la populace. Leur récolte devrait être fructueuse et quiconque tentera de leur résister sera condamné à une lourde amende. Si, à l'avenir, des dénonciations nous signalaient l'existence de caches de nourriture, les contrevenants, sachez-le, seraient immédiatement rayés des rôles de distribution des rations et condamneraient ainsi les leurs à une mort lente.

— Tu abuses de ton autorité, tonna Zaboq. Tu es certes le commandant en chef de l'armée mais tu n'es pas le maître de cette ville. Tu dois obéissance au Conseil et je puis te garantir que celui-ci ne te laissera pas empiéter sur ses prérogatives.

— Trembles-tu pour les boisseaux de blé et d'orge dont regorge, paraît-il, ton palais ? Contrairement à ce que tu penses, je n'ai pas l'âme d'un dictateur et si j'ai choisi la carrière militaire, c'est parce que je n'avais aucune envie de siéger parmi vous et de succéder, le moment venu, à mon père. Mais, dans la situation qui est la nôtre aujourd'hui, nul ne peut se targuer de sa naissance ni de ses fonctions pour obtenir un traitement de faveur. Ma femme et mes enfants, je le jure par Baal Eshmoun, ne recevront ni plus ni moins qu'un humble portefaix et toi-même, tu devras te contenter de la ration qui te sera

octroyée par les intendants de notre cité. Si le dévouement à la chose publique est pour toi une forme de dictature, j'ose espérer que tu t'y soumettras sans discussion. Le peuple doit savoir que ses magistrats sont les premiers à montrer l'exemple. Faute de quoi il risque de nous faire payer très cher cette entorse à la loi commune.

— En admettant que ce système soit instauré et fonctionne correctement, me demanda Mutumbaal, combien de temps pouvons-nous tenir ?

— Environ six mois.

— Que se passera-t-il après ?

— Au retour de la belle saison, la grande mer redeviendra navigable et nous recevrons les cargaisons de blé que j'ai commandées en Egypte et en Gaule. De plus, vous le savez, nous avons dépêché des ambassadeurs auprès des cités puniques situées au-delà des colonnes de Melqart. Les messages que j'ai reçus de nos émissaires sont très encourageants. Nos frères de race sont décidés à voler à notre secours et recrutent des troupes indigènes dans les populations locales qui vouent une haine féroce à Gulussa et à ses frères. Quand cette armée se mettra en marche, les fils de Masinissa, pour protéger leur capitale, devront abandonner leurs alliés romains.

Nous pourrions alors écraser ceux-ci et les chasser définitivement d'Afrique.

La mauvaise saison se passa sans problème notable. Au retour des beaux jours, Hillesbaal, le chef des intendants, demanda à me rencontrer d'urgence. Il paraissait soucieux :

— Quand arriveront les navires dont tu nous as parlé ?

— Sous peu.

— En es-tu sûr ?

— Je l'espère. Plusieurs de nos trirèmes sont parties en direction de l'île des Lotophages pour escorter les convois en provenance d'Egypte.

— Dois-je en conclure qu'on t'a signalé leur départ d'Alexandrie ?

— Non, mais je ne puis douter un seul instant de la loyauté des commerçants égyptiens qui ont été payés en avance. Pourquoi es-tu à ce point inquiet ?

— Hasdrubal, j'ai le pénible devoir de t'annoncer que nos greniers sont presque vides. Nous distribuons actuellement plus de cent cinquante mille rations de nourriture par semaine. Si, dans quinze jours, nous n'avons pas reçu de quoi remplir nos entrepôts, nous devons cesser les distributions.

— Quel est l'état exact de nos réserves ?

— Si le blé égyptien nous fait défaut, nous aurons à peine de quoi nourrir les trente mille hommes de la garnison et, encore, ceux-ci

seraient très sévèrement rationnés. Quant à la population civile, elle en sera réduite à mourir de faim.

— Je compte sur toi et tes agents pour que rien ne transpire de notre entretien. Il est inutile d'alerter nos concitoyens alors que l'heure de la délivrance est proche.

Pour couper court aux rumeurs éventuelles, je fis organiser des processions afin d'appeler la bénédiction des dieux sur notre ville. Dans le même temps, des centaines d'animaux furent sacrifiés dans les temples dont les autels ruisselèrent du sang des victimes offertes en holocauste. Les fidèles, auxquels on distribua les restes des bêtes, furent rassurés : cela prouvait que nul n'avait à redouter une quelconque disette.

Perchés sur la tour de l'Amirauté, les guetteurs scrutaient l'horizon, espérant apercevoir au loin les voiles des navires en provenance d'Égypte ou de Gaule. Un matin, je crus que Tanit la bienfaisante avait exaucé mes prières. Cinq quinquérèmes firent leur entrée dans le port. Elles venaient d'Aspis et étaient chargées à ras bord de grains. Toutefois leurs commandants me confièrent qu'ils n'avaient aucune nouvelle de notre flotte partie en direction de l'île des Lotophages et que les marchands d'Alexandrie ayant fait escale à Aspis avaient paru tout ignorer du départ de convois de blé pour Carthage.

Deux jours plus tard, Hillesbaal revint me voir.

— Hasdrubal, cette fois-ci, la situation est réellement préoccupante. Demain, je ferai procéder à la dernière distribution de nourriture à la population civile. Après, je serai obligé de réserver les rations aux seuls défenseurs de la cité. Tu dois sans plus tarder annoncer cette nouvelle au Conseil des Cent Quatre.

À ma demande, Mutumbaal réunit ses collègues et je fus obligé de leur avouer la vérité. Mon discours souleva une tempête de protestations et mes soldats durent pénétrer dans l'enceinte du Sénat pour ramener à la raison ceux qui voulaient me faire un mauvais parti. Quand le tumulte cessa enfin, mon père prit la parole :

— Les dieux nous infligent une épreuve cruelle parce qu'ils veulent savoir si nous sommes assez forts pour ne pas perdre espoir dans leur intervention. Il serait sacrilège de les défier et nous devons nous soumettre à leurs décrets quoi qu'il nous en coûte. Dès demain, les crieurs publics iront de rue en rue annoncer l'interruption provisoire des distributions de nourriture. Je connais assez bien nos compatriotes pour penser que ceux-ci, depuis des semaines, économisent sur leurs rations et qu'ils pourront tenir encore une quinzaine de jours. Quant à nos soldats, chacun d'entre eux a de la famille et il partagera avec les siens les denrées qui leur seront allouées. Cela nous laisse le temps d'attendre l'arrivée des convois

égyptiens et gaulois.

A l'expiration du délai fixé par Mutumbaal, il fallut se rendre à l'évidence : à défaut de bateaux, la famine fit son apparition à Carthage. Les habitants eurent recours à tous les expédients inimaginables pour se procurer un peu de nourriture. Les jardins des temples et des maisons privées fournirent aux prêtres et à leurs propriétaires des fruits et des légumes que certains n'hésitèrent pas à vendre à prix d'or sur les marchés. Dans tous les endroits publics, la moindre touffe d'herbe était arrachée et certains perdirent la vie en escaladant la muraille pour s'emparer des plantes sauvages qui y poussaient. Les arbres et les buissons des rues et des places disparurent, leurs feuilles et leur écorce servant à confectionner des brouets apaisant la faim de leurs consommateurs. Dès les premiers jours, les chiens et les animaux domestiques, y compris les oiseaux les plus rares que les riches aimaient collectionner, furent tués et dévorés. Bientôt, la populace traqua dans les égouts, les caves et les greniers les rats et les souris qui y pullulaient. Rien n'y fit. Les rues étaient envahies par des cohortes d'êtres décharnés, au visage hagard, mendiant en vain un peu de pain. Je dus multiplier les patrouilles pour freiner la soudaine recrudescence des meurtres, des meurtres d'autant plus difficiles à recenser que les assassins emportaient les cadavres de leurs victimes pour les dépecer et les dévorer. Ceux qu'on arrêta en train de se livrer à ces abominations sacrilèges furent exécutés mais cela ne suffit pas à empêcher la multiplication des actes de cannibalisme.

Chaque matin, des esclaves tirant avec peine de lourds chariots parcouraient les artères de la ville pour ramasser les morts de la nuit, principalement des vieillards et des enfants que leur faible constitution empêchait de supporter les privations. Depuis la prise de Mégara, la nécropole où nous avons coutume d'enterrer nos défunts était hors d'accès et l'on dut aménager, à l'extrémité du port marchand, un vaste espace pour y brûler sur d'immenses bûchers les victimes de la famine. Mes espions me rapportèrent que plusieurs sénateurs, pour la plupart d'anciens partisans de Hannon le Rab, se réunissaient secrètement pour fomenter une insurrection populaire dirigée contre Mutumbaal et moi-même. Je fis arrêter l'un d'entre eux, un nommé Tsour, que la simple vue de la chambre de tortures rendit doux comme un agneau. Moyennant la promesse d'avoir la vie sauve, il me livra les noms de ses complices qui furent déférés devant le Conseil des Cent Quatre et condamnés à mort à l'issue d'un procès régulier.

Un soir, alors que je regagnais l'Amirauté après avoir inspecté nos défenses, je trouvai Himilké en larmes. Notre fils était au plus mal et le médecin grec appelé à son chevet doutait qu'il puisse vivre plus

que quelques jours. Je dois avouer que je fus ému aux larmes par le dévouement de mes officiers qui partagèrent avec lui leur maigre ration, lui permettant de reprendre des forces et de se tirer d'affaire. Le spectacle de mon fils torturé par la faim me bouleversa à tel point que, sans en référer à Mutumbaal et à ses conseillers, je pris une décision qui, si elle avait été connue d'eux, m'aurait valu de subir le sort jadis réservé à Hasdrubal l'étourneau. Je n'avais pas oublié le message que m'avait fait tenir Gulussa par Bithya après que j'eus autorisé sa sœur à quitter librement, avec ses biens et ses esclaves, notre ville. Le fils de Masinissa m'avait alors promis son aide si je lui en faisais la demande. Certes, je nourrissais toujours l'espoir de voir les villes puniques et les tribus numides situées au-delà des colonnes de Melqart venir à notre secours. En attendant l'arrivée des renforts promis – elle me fut confirmée par des émissaires envoyés par nos ambassadeurs dans ces lointaines contrées – il me fallait gagner du temps.

J'étais persuadé que les Romains n'ignoraient rien de la levée en masse d'une armée destinée à nous délivrer et que cette perspective les amènerait peut-être à négocier un compromis mettant un terme à la guerre. Depuis plusieurs semaines, Scipion Aemilianus avait cessé de lancer des assauts contre notre enceinte et une partie de ses légions avait quitté son camp pour une destination inconnue. Tout me laissait donc supposer qu'elles étaient parties en direction de Cirta, à la demande de Micipsa et de Mastanabal, dont les territoires avaient été envahis par nos alliés. Le fait qu'elles tardent à revenir signifiait peut-être qu'elles avaient subi un revers cuisant et je pouvais donc espérer tirer profit de cette situation pour négocier un armistice ou une trêve nous permettant de reconstituer nos forces.

Compte tenu du crime abominable dont je m'étais rendu coupable en faisant exécuter les captifs romains, je ne pouvais envisager d'envoyer des parlementaires auprès du petit-fils adoptif de Scipion l'Africain. Rien ne m'interdisait cependant de prendre contact indirectement avec lui par l'intermédiaire de Gulussa auquel je dépêchai un officier numide qui quitta la ville, de nuit, à bord d'une frêle barque de pêcheurs en direction du lac de Tunès d'où il pourrait, en faisant preuve de prudence, gagner le camp du jeune prince numide et lui transmettre ma proposition d'une rencontre discrète.

Je n'eus qu'à me féliciter de cette initiative. Quelques jours plus tard, mon envoyé revint et m'informa que Gulussa m'attendrait, le surlendemain, dans une ferme isolée située sur la colline dominant le lac, à condition que je vienne avec une escorte ne dépassant pas dix hommes. Mon fidèle Magon se chargea d'informer Mutumbaal que je souffrais d'un violent accès de fièvre et que je devais rester alité jusqu'à mon complet rétablissement, avec interdiction de recevoir qui

que soit compte tenu du caractère pernicieux de ce mal. De la sorte, je pus quitter la ville de nuit, à bord d'une barque, en compagnie de dix hommes dans lesquels j'avais toute confiance. La traversée s'effectua sans encombre et, quand nous débarquâmes de l'autre côté du lac, nous trouvâmes un Numide qui nous attendait avec des chevaux et nous conduisit jusqu'à son chef.

J'appréhendais quelque peu nos retrouvailles. Nous ne nous étions pas revus depuis ce jour fatal où, cédant à mes sens, je m'étais enfui avec sa maîtresse, Arishat, qui partageait désormais ma couche. Tout être normalement constitué aurait cherché à laver dans le sang cet affront mais je savais que le fils de Masinissa était d'une autre trempe. Il était capable d'être à la fois fourbe et loyal, rancunier et oublieux des injures passées. En fait, il n'obéissait qu'à ce qu'il croyait être l'intérêt de son royaume, confondu avec le sien, et ne se laissait pas emporter par la passion. Je m'en aperçus aux premiers mots teintés d'une féroce ironie qu'il m'adressa :

— Hasdrubal, mon ami, pourquoi es-tu venu à cette entrevue revêtu de ta cuirasse et de ton manteau de commandement ? N'importe qui pourrait croire que tu te prépares à combattre et non à discuter avec un interlocuteur dont le seul souci est de t'être agréable. As-tu peur que je ne cherche à me venger de l'affront que tu m'infligeas en t'emparant d'Arishat ? Sache que je t'ai depuis longtemps pardonné ce geste. La connaissant, je suis convaincu que tu n'as pas eu besoin d'user de la violence pour l'emmener avec toi. En fait, elle avait depuis longtemps décidé de s'enfuir parce qu'elle avait cessé de m'aimer ou parce qu'elle brûlait du désir de rejoindre les siens. C'est d'elle et non de toi dont je me vengerai un jour. Aussi point n'était besoin de venir pareillement armé ce soir pour me rencontrer.

— Je n'ai jamais douté de ta noblesse et de ta loyauté. Je crains simplement la perfidie de tes alliés romains. Scipion Aemilianus donnerait cher pour s'emparer de ma personne. Tu le sais, nos entourages grouillent d'espions et j'ai eu peur qu'il n'ait été informé de notre rencontre. Es-tu sûr que personne ne t'a suivi ?

— J'en suis certain. J'ai pris toutes les dispositions nécessaires pour que mon départ passe inaperçu. Je suis un Numide et j'aime les longues chevauchées solitaires. Elles me changent de l'atmosphère étouffante qui règne dans le camp romain et ce n'est pas la première fois que je disparaïs pendant plusieurs jours. Le consul le sait et me laisse libre de mes mouvements.

— Visiblement, tu n'apprécies guère la discipline romaine.

— Garde-toi d'en tirer des conclusions hâtives. La discipline carthaginoise me répugne tout autant. Venons-en à l'essentiel. Tu as demandé à me voir mais je suppose que ce n'est pas avec moi que tu

veux discuter.

— Au contraire, j'ai beaucoup de choses à te dire.

— Soyons francs. Les Romains te font peur au point que tu te terres derrière les murailles de ta ville sans chercher à les affronter en terrain découvert. Mais tu n'es pas venu ici pour me demander, une fois de plus, de rompre le traité qui me lie aux Fils de la Louve. Je sais que tu as compris depuis longtemps que rien ne me ferait changer d'avis et que j'entends rester fidèle à la parole que je leur ai donnée. En fait, tu veux me charger d'une mission auprès de mes alliés.

— Je te remercie de ta franchise. C'est effectivement ce que je souhaite te demander.

— Tu aurais pu t'adresser directement au consul plutôt que de passer par mon intermédiaire.

— Je doute fort qu'il aurait accepté de rencontrer celui qui a ordonné l'exécution, au mépris des lois de la guerre, de ses hommes que nous détenions comme prisonniers.

— Tu veux parler de ces traîtres qui s'étaient rendus à Hasdrubal l'étourneau moyennant la promesse d'avoir la vie sauve. Scipion me l'a confié : leurs familles devraient te bénir d'avoir agi comme tu l'as fait. Leur mort héroïque leur a permis d'expier leur faute et de se racheter aux yeux de leurs concitoyens.

— Cela signifie-t-il qu'il ne me tient pas rigueur de ce crime ?

— Toi et tes officiers avez agi comme des militaires en infligeant à ces lâches le châtiment qu'ils méritaient. Mais il n'éprouve que mépris et dégoût pour les civils carthaginois qui t'ont empêché de faire grâce aux survivants quand il te l'a demandé. Ceux-là, je puis te l'assurer, n'ont aucune pitié à attendre de lui quand viendra l'heure pour eux de rendre des comptes. Mais assez parlé du passé ! Es-tu venu m'annoncer que vous souhaitez connaître les conditions d'une capitulation ?

— Il ne saurait en être question. Même si nous traversons des moments difficiles, nous n'avons pas perdu l'espoir de voir nos dieux venir à notre secours. La guerre entre Rome et Carthage risque de durer encore de longues années et de coûter la vie à des milliers d'hommes. Il est temps d'y mettre fin. Jadis, avant le déclenchement des hostilités, nous avons proposé aux Pères conscrits de vivre en bonne entente avec Rome à condition que celle-ci se conduise envers nous comme elle le fait avec nos frères de race d'Hadrim et d'Utique. Ils ont renoncé à posséder une armée et une flotte de guerre moyennant quoi le Sénat les a autorisés à conserver leurs magistrats et à s'administrer selon leurs propres lois. Nous sommes prêts à licencier notre armée, à détruire notre flotte de guerre, à abattre nos remparts et à payer un tribut aux Fils de la Louve si ceux-ci nous laissent vivre en paix à l'ombre de la colline de Byrsa.

— Hasdrubal, mon ami, tu déraisonnes ou tu parles comme un enfant. Les conditions que tu évoques ne sont plus de mise depuis longtemps. La dernière offre que vous avait faite Rome était de transférer votre cité à quatre-vingt-cinq stades à l'intérieur des terres. Je puis user de mon influence pour que cette sage solution prévale. Je ne puis m'engager à plus.

— Je te demande cependant de transmettre mon offre au Consul. Dis-lui que notre situation n'est pas aussi désespérée qu'il le croit. Nous avons une armée forte de plusieurs dizaines de milliers d'hommes à Nephesis, sous le commandement de Diogène, un excellent général, et les cités d'Aspis et d'Hippo Dhiarrytus sont toujours nos alliées. Sous peu, je puis te le confier, nous recevrons des renforts en tel nombre que nous serons en mesure de repousser les Romains et, même, d'envahir ton royaume. Mieux vaudrait donc pour Scipion Aemilianus éviter que son nom ne soit souillé par une défaite dont ses ennemis, sur les bords du Tibre, tireraient profit pour demander son bannissement.

— Pour te prouver ma bonne foi, j'accepte que l'un des membres de ton escorte m'accompagne et assiste à l'entretien que j'aurai avec le consul. Je réponds de sa vie sur la mienne. Retrouvons-nous ici dans trois jours. Tu sauras alors quel sort attend ta ville.

Je dois le reconnaître, je repartis plutôt confiant de cette entrevue. Gulussa m'avait écouté et ne m'avait pas opposé de fin de non-recevoir même s'il avait tenté – c'était logique – de me démontrer la faiblesse de certains de mes arguments. Aussi est-ce sans crainte que je me rendis à la deuxième rencontre dont nous étions convenus. A peine eus-je aperçu l'officier que j'avais laissé accompagner le prince numide que mon sang se glaça d'effroi. Il avait le visage sombre et paraissait en proie à un violent désespoir. Lorsque je l'interrogeai, il put à peine bredouiller quelques mots tant il était ému et Gulussa entreprit de parler à sa place :

— Hasdrubal, pardonne à cet homme ce moment de faiblesse car les nouvelles dont nous sommes les porteurs sont mauvaises pour toi.

— Le consul a-t-il rejeté mon offre ?

— Il a éclaté de rire quand je lui ai rapporté tes propos.

— Il ricanera moins quand arriveront les renforts que j'attends.

— Ils ne viendront jamais.

— Qu'en sais-tu ? Hier encore, un messenger m'a apporté une lettre de nos ambassadeurs m'annonçant que les contingents puniques et numides qu'ils ont levés ont quitté depuis un mois la région des colonnes de Melqart et qu'ils marchent en direction de Carthage par terre et par mer.

— L'homme en question était petit, avait les cheveux roux et portait une balafre à la joue gauche.

— Comment le sais-tu ?

— C'est l'un de mes agents. Sache que tes ambassadeurs n'ont jamais atteint leur destination. Nous les avons faits prisonniers et, depuis, sous la contrainte, ils ne cessent de t'abreuver de fausses nouvelles auxquelles tu as eu le tort d'accorder crédit. Ta fameuse armée n'existe pas, n'a jamais existé.

— Carthage est donc perdue ?

— Oui. Toutefois, eu égard à ton rang et à l'estime qu'il te porte, Scipion Aemilianus a décidé que, si tu acceptes de te rendre, toi, ta femme, tes enfants, ta famille et celles des officiers de ton état-major, vous serez libres de partir pour la destination de votre choix en emmenant avec vous dix talents d'argent et vos esclaves.

En entendant cette offre, mon sang ne fit qu'un tour. J'eus beaucoup de mal à conserver mon calme car je ne voulais pas me montrer insultant envers Gulussa dont je devinais qu'il avait tenté de fléchir son puissant allié. Quand j'eus retrouvé mes esprits, je le toisai d'un air déterminé et lui dis :

— Je te remercie, fils de Masinissa, d'avoir bien voulu intercéder en notre faveur. Je ne te tiens pas pour responsable de leur honteuse proposition. Dis ceci à Scipion : les dieux et la fortune me sont témoins que le soleil ne verra jamais Carthage détruite et Hasdrubal vivant. Un homme de cœur n'est nulle part plus noblement enseveli que sous les ruines de sa patrie quand il n'a pas réussi à la sauver.

De retour à Carthage où mon absence était passée inaperçue, je fus surpris par l'atmosphère d'allégresse qui régnait dans les rues. J'en appris rapidement la raison. Les convois de blé en provenance d'Égypte et de Gaule étaient enfin arrivés. Désormais, en rationnant sévèrement les habitants, nous pouvions tenir encore plusieurs mois. La confiance revint dans le cœur de mes compatriotes et je pus affermir mon autorité et celle de mon père sur le Conseil des Cent Quatre.

Quand Scipion Aemilianus comprit que notre cité était à l'abri de la famine, il décida d'interdire l'accès de notre port aux navires étrangers en bloquant son entrée par une digue longue de vingt-quatre pieds au sommet et quatre-vingt-seize à la base, qu'il fit édifier entre l'extrémité du lac de Tunès et l'étroit goulot situé à l'entrée de notre port marchand. Il fit jeter dans la mer d'énormes blocs de pierre amenés là par des milliers de captifs et par ses soldats, à nouveau transformés en terrassiers.

Quand on me prévint de la construction de ce formidable

ouvrage, je donnai l'ordre de ne pas chercher à l'entraver. Il fallait que les légionnaires s'épuisent à la tâche. Quand ils eurent fini, j'ordonnai à tous les membres de notre garnison et à la population civile valide de se retrouver le soir même sur les quais du port marchand afin d'ouvrir une brèche dans la muraille qui le séparait de la mer. Des dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants travaillèrent toute la nuit à la lueur des torches pour abattre une portion de notre enceinte. Les Romains, de leur camp, pouvaient entendre un bruit assourdissant mais étaient dans l'incapacité de distinguer ce qui se passait. Au petit matin, une large brèche avait été ouverte à un endroit où la profondeur de l'eau et la violence des courants interdisaient aux Fils de la Louve d'édifier un nouveau barrage.

Par ce passage, notre flotte de guerre sortit tout entière et se dirigea vers les navires ennemis. Ceux-ci étaient gardés par une poignée de soldats et de matelots car Scipion avait fait envoyer à terre leurs équipages et leurs rameurs pour édifier sa digue. Nous l'ignorions, aussi nos amiraux se contentèrent de croiser au large de la flotte adverse sans engager le combat. Ce dernier eut lieu trois jours plus tard alors que Scipion avait eu le temps de renvoyer ses hommes à bord de ses vaisseaux. Tout le peuple de Carthage était monté sur les remparts pour observer la bataille et encourager nos marins. A bord de leurs trirèmes et de leurs quinquérèmes, ils éperonnèrent et coulèrent plusieurs dizaines de navires romains avant de regagner, à la nuit tombée, le port, non sans difficulté. En effet, la brèche que nous avions ouverte dans notre enceinte était relativement étroite et ne permettait que le passage d'un seul navire. Les plus légers furent les premiers à s'y engager cependant que les autres gagnaient la Taenia, cet ancien quai servant jadis au débarquement des marchandises, pour y jeter l'ancre, la proue dirigée vers la mer, attendant le moment propice pour regagner le cothôn.

Je dois l'avouer, ce succès inespéré nous plongea dans une telle joie que nous négligeâmes de prendre les précautions les plus élémentaires. Toute la nuit, la foule se répandit dans les rues pour célébrer notre victoire et les défenseurs de la muraille se joignirent à elle pour danser et chanter. Ces maudits Fils de la Louve en profitèrent pour s'installer à l'extrémité de la Taenia et y acheminer, en silence, leurs machines de guerre et deux énormes béliers, qui, au petit matin, commencèrent à entamer la muraille que nous avions construite entre ce débarcadère et notre enceinte. Pour déloger les Romains, nous ne pouvions faire appel à la flotte. A cet endroit, se trouvaient en effet des fonds sur lesquels nos navires, alourdis par les catapultes qui y auraient été embarqués, se seraient échoués. Une attaque terrestre ne pouvait être envisagée en raison de l'étroitesse du quai. Nos hommes auraient été décimés par les traits des archers avant d'atteindre leur

objectif.

Magon eut alors une idée de génie. Il regroupa plusieurs milliers d'hommes, leur ordonna de se dévêtir et de se jeter à la mer avec leurs seules armes et des torches non allumées. Nos soldats avaient de l'eau jusqu'à mi-corps et glissèrent dans l'obscurité le long du port marchand et de la Taenia, les uns marchant péniblement, les autres nageant. Ainsi, ils s'approchèrent de l'emplacement des machines de guerre de l'ennemi dont les défenseurs sommeillaient. Soudain, au signal que donna Magon, des milliers d'hommes escaladèrent le rebord de la Taenia et, allumant à la hâte les torches, incendièrent les catapultes et les béliers, semant la panique dans les rangs de l'adversaire. Les légionnaires refluèrent en désordre vers le camp du consul qui, réveillé, tenta de rétablir un semblant d'ordre et dut même tuer de sa main certains fuyards pour redonner aux autres l'envie de combattre. Pendant ce temps, Magon et ses hommes, après avoir incendié jusqu'à la dernière baliste, regagnèrent notre ville par le même chemin qu'à l'aller.

Nous ne le savions pas mais cette action d'éclat, digne de passer à la postérité, devait être notre dernière victoire. Furieux du mauvais tour que nous lui avions joué, Scipion Aemilianus entreprit de se venger en lançant pendant plusieurs jours des contre-attaques continuelles qui nous contraignirent à évacuer nos positions avancées et à perdre le contrôle de la Taenia. Il fit alors élever un mur de brique d'une hauteur égale à celle de notre enceinte au sommet duquel il plaça plus de quatre mille archers, rendant impossible toute sortie terrestre. Et ses navires prirent position le long du débarcadère désormais étroitement surveillé de jour comme de nuit. Nous étions dorénavant pris au piège : Carthage était une cage aux portes hermétiquement closes même si, à intervalles réguliers, des convois de navires marchands, chargés de grains, parvenaient à forcer le blocus romain et à nous apporter l'approvisionnement dont nous avons besoin.

Un matin, l'on me prévint que le camp romain était à moitié vide. Avec deux légions, Scipion Aemilianus était parti en direction de Nepheris pour s'emparer de cette base commandée par mon adjoint, Diogène, que je fis aussitôt prévenir du danger. Toutefois, j'étais dans l'incapacité de lui porter secours et ne pus donc que supplier nos dieux de lui accorder la victoire.

Épilogue

Diogène était un mercenaire grec, ami d'Aristée, mon ancien précepteur. Originaire de Corinthe, il vouait aux Fils de la Louve une haine inexpiable car ceux-ci avaient attiré dans un guet-apens la plupart des membres de sa famille, soupçonnés de sympathie pour Persée de Macédoine, et les avaient massacrés jusqu'au dernier. Venu nous proposer ses services dès le début de la guerre, il avait épousé l'une des sœurs de Magon, mon aide de camp, et le Conseil des Cent Quatre, pour le récompenser de son dévouement, lui avait accordé le titre de citoyen de Carthage.

Bon tacticien, économe de la vie de ses hommes, il avait su, par ses exploits, rallier à lui de nombreuses tribus des Emporia en leur promettant des exemptions d'impôts et des distributions de terres confisquées aux magistrats des villes puniques qui avaient honteusement trahi notre cause. Il était maintenant à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes dont vingt mille cavaliers et, grâce à lui, nous avons pu maintenir notre autorité sur la région du Beau Promontoire et les vastes plaines céréalières au sud de Neapolis d'où il nous faisait parvenir d'importantes quantités de grains.

Il menait des raids audacieux contre les garnisons romaines et numides des environs, immobilisant des troupes dont Scipion Aemilianus aurait eu le plus grand besoin devant Carthage. Il n'était donc pas étonnant que le consul ait pris avec lui deux de ses légions et autant de contingents alliés, soit près de vingt mille hommes, pour tenter de mettre définitivement Diogène hors d'état de nuire. J'étais loin d'être inquiet : celui-ci avait pour lui l'avantage du nombre. Il pouvait aligner des effectifs trois fois supérieurs. En théorie du moins car, dans la réalité, les choses étaient plus compliquées. Comme me le rapporta Polybe plusieurs années après les faits, le petit-fils de Scipion l'Africain connaissait admirablement les mœurs des Numides et leur répugnance à demeurer longtemps sous les armes, éloignés de leurs foyers. Il entreprit donc de lancer des opérations de diversion contre les Emporia, y faisant débarquer des contingents qui ravagèrent cette région, incendiant les villages et les récoltes et massacrant sans pitié les familles de nos mercenaires.

Ceux-ci s'empressèrent de se porter au secours des leurs. À leurs yeux, ce n'était pas une désertion. Dès qu'ils en auraient fini avec ceux qui menaçaient leurs familles, ils regagneraient Nopheris. Ils restèrent sourds aux objurgations de leurs officiers et quittèrent par milliers nos

positions, privant Diogène d'une partie de ses troupes. Les espions que les Fils de la Louve entretenaient à Nepheris rapportèrent ce fait à leurs maîtres tout comme ils leur signalèrent le mauvais état de l'enceinte, endommagée en deux endroits par des pluies diluviennes et que nul n'avait songé à réparer. Scipion Aemilianus ourdit alors l'un de ces plans diaboliques dont il avait le secret. Il divisa en deux ses troupes.

La première Légion se scinda en trois unités opérant dans le Beau Promontoire et au sud de Nepheris. Les tribuns qui les commandaient reçurent l'ordre de feindre la plus grande panique lors de leurs engagements contre nos troupes, ce qui amena Diogène à penser qu'il pourrait écraser les uns après les autres ces détachements. Il dégarnit donc son camp en lançant la plus grande partie de ses hommes à la poursuite des Romains. À marches forcées, le consul fit avancer sa seconde légion en direction de nos retranchements avancés, situés à une dizaine de stades de la localité de Nepheris, et se lança à l'assaut, choisissant pour cible l'une des brèches ouvertes dans la palissade. Mon adjoint s'y porta avec la quasi-totalité des fantassins dont il disposait et infligea aux assaillants des pertes importantes. Les voyant reculer, il sortit de l'enceinte pour les écraser en terrain découvert.

Or le petit-fils adoptif de Scipion l'Africain avait laissé en réserve, dissimulés dans un bois, deux mille cavaliers numides, qui, à la tombée de la nuit, sortirent de leur cachette et pénétrèrent dans le camp, massacrant les civils et les quelques gardes demeurés en faction, avant de l'incendier. Au même moment, des trompettes annoncèrent l'arrivée inopinée de sa première légion, revenue précipitamment rejoindre le gros de l'armée romaine et ils taillèrent en pièces nos fantassins et nos cavaliers commandés par Diogène. Ce dernier eut beaucoup de mal à regrouper ses hommes et à se replier derrière les murailles de Nepheris où rien n'était prêt pour lui permettre de soutenir un long siège. La ville manquait de réserves de nourriture et les Fils de la Louve coupèrent l'aqueduc qui la ravitaillait en eau.

Pris au piège, mon adjoint opposa une résistance désespérée pendant vingt-deux jours. Quand les machines de guerre de son adversaire eurent mis à bas la muraille, il se réfugia avec une centaine d'hommes dans la citadelle, observant du haut des murs les Fils de la Louve piller et incendier les maisons et passer au fil de l'épée aussi bien les défenseurs qui n'avaient pu le rejoindre que les civils, en dépit des supplications de ces derniers. A plusieurs reprises, Scipion Aemilianus proposa à Diogène de capituler avec les honneurs de la guerre mais celui-ci, redoutant de finir ses jours en captivité, préféra se suicider, imité par tous ses compagnons d'infortune.

Dès qu'elle fut connue, la chute de Nepheris provoqua la

reddition des dernières cités qui nous demeuraient fidèles, en particulier Aspis et Hippo Dhiarrytus. Elles avaient vaillamment combattu à nos côtés mais le parti de la paix releva la tête et convainquit les magistrats que toute résistance était désormais inutile. Le consul se conduisit en fin politique : il garantit aux habitants la vie sauve et la disposition de leurs biens et étendit ces mesures à leurs défenseurs à condition que ceux-ci s'engagent par serment à ne pas reprendre les armes contre Rome jusqu'à la fin de la campagne. Ces défections nous portèrent un coup grave. Nous étions désormais seuls, tragiquement seuls, et des débats agités se déroulèrent au Conseil des Cent Quatre pour déterminer la conduite à adopter. Je dus alors révéler à nos sénateurs la teneur de l'entretien que j'avais eu avec Gulussa. Quoi que nous fassions, les Fils de la Louve étaient décidés à raser Carthage et à se venger sur les civils de l'exécution de leurs prisonniers. Nous n'avions donc plus comme solution que de nous battre jusqu'à la mort, en espérant que la bienfaisante Tanit accomplirait un miracle en notre faveur.

Scipion Aemilianus l'apprit car il organisa alors une cérémonie qui nous glaça tous d'effroi. Il me fit demander une trêve de deux jours afin de pouvoir préparer une cérémonie religieuse. Je pensai qu'il voulait honorer la mémoire de ses morts et j'eus la faiblesse de céder à sa requête. Au deuxième jour de l'interruption provisoire des combats, le consul fit rassembler toute son armée à faible distance de la porte de Mégara. Des autels improvisés avaient été installés à la faveur de la nuit et étaient entourés par les statues de nos dieux enlevées aux sanctuaires érigés jadis dans ce faubourg. Accompagné de ses principaux officiers et de prêtres, tant romains que carthaginois – à ces derniers, il avait accordé la liberté pour prix de leur participation aux prières qui allaient se dérouler –, il sacrifia des centaines d'animaux en l'honneur de toutes les divinités de Rome et de notre cité. Puis, faisant face à notre enceinte sur laquelle la foule s'était portée en masse, il prononça un long discours d'une voix assez forte pour que nous puissions tous écouter ses paroles :

— Dieux de Carthage, en cette journée de prière et de recueillement, moi, Publius Cornélius Scipion Aemilianus, petit-fils adoptif de Scipion l'Africain et descendant du vaillant Paul Emile, qui trouva une mort glorieuse à Cannae, je proclame hautement que je vous respecte et vous vénère au même titre que Jupiter Capitolin, que Junon ou que Mars. Je connais votre formidable puissance et je sais que vous êtes venus plusieurs fois au secours de cette cité lorsque celle-ci était dirigée par des hommes de bien et de valeur. Sachez que vous n'avez rien à craindre de nous qui sommes vos fils aimants et obéissants. A Utique, à Hadrim, à Aspis et à Hippo Dhiarrytus, je me suis recueilli dans vos sanctuaires et leur ai offert des dons généreux

afin que leurs desservants continuent à vous honorer comme vous le méritez. J'aurais aimé faire de même à Carthage et vous ne pouvez ignorer que le Sénat, dans son immense sagesse, avait promis de ne pas détruire vos temples si les habitants de cette cité acceptaient de la rebâtir à quatre-vingt-cinq stades de la mer.

Leur criminelle obstination fait que nous nous emparerons de celle-ci bientôt. Dans la fièvre des combats, je crains que les flammes ne la ravagent tout entière, n'épargnant pas vos demeures. Je vous demande donc, dieux et déesses de Carthage, d'abandonner cette ville. Je vous promets que nous ferons construire à Rome des sanctuaires magnifiques où votre culte sera célébré quotidiennement. Vous prendrez place parmi notre panthéon comme nous avons accueilli les dieux et les déesses de nos alliés grecs, italiens et ibères.

Cette prière, je l'adresse surtout à la noble et bienfaitante Tanit, mère et protectrice de Carthage, que nous vénérons, nous, sous le nom de Junon. Ô grande Déesse, je t'ai vue en songe et tu as bien voulu m'accorder tes bénédictions. C'est sous ta protection que je place mon armée et je te remercie à l'avance des faveurs que tu nous accorderas.

Quant à vous Puniques, qui m'écoutez du haut de votre enceinte, tremblez et méditez mes paroles. Vos dieux, courroucés par les actes impies dont vous vous êtes rendus coupables, ont décidé de vous punir. Vous aurez beau leur offrir de l'encens et des animaux, voire vos propres enfants comme il est d'usage dans votre peuple barbare, ce sera en vain. Ils ont déserté vos sanctuaires pour venir se placer sous notre protection.

Des huées et des cris de désespoir accueillirent sa harangue. Aussitôt, je fis convoquer mon vieux maître, Himilkat, grand prêtre de Baal Eshmoun, pour lui demander d'organiser une veillée de prières dans son temple situé tout en haut de la colline sacrée de Byrsa, à laquelle assisteraient tous les membres du Conseil des Cent Quatre. Il exécuta mes ordres et, le soir même, nos magistrats, suivis par une foule nombreuse, gravirent l'escalier monumental donnant accès au sanctuaire. Jamais je ne vis un peuple prier avec autant de ferveur les puissances supérieures dont dépendait notre salut. Alors que tous se recueillaient et faisaient entendre leurs supplications, un violent orage éclata et un éclair s'abattit sur le toit du temple, l'endommageant gravement. Himilkat eut beau tenter de rassurer les fidèles en leur expliquant que Baal Eshmoun manifestait ainsi sa colère contre le discours de Scipion Aemilianus, beaucoup en conclurent que ce dieu les avait abandonnés et regagnèrent leurs maisons pour enfouir leurs maigres trésors et construire des caches en prévision de l'assaut final.

Plusieurs mois s'écoulèrent avant que les Fils de la Louve ne passent à l'attaque. Dans les rues de Carthage, la tension montait de jour en jour. Des femmes enceintes eurent recours à des matrones expertes en certaines herbes médicinales pour perdre l'enfant qu'elles attendaient, sachant que ce dernier, s'il voyait le jour, serait égorgé par des soudards ou réduit en esclavage. À plusieurs reprises, les gardes interceptèrent des fuyards tentant de gagner la haute mer à bord de frêles embarcations ou de glisser le long de l'enceinte au moyen de cordages plus ou moins solides. Un matin, la bataille décisive s'engagea. Profitant de l'obscurité, Scipion avait fait abattre le mur de brique élevé jadis à l'extrémité de la Taenia d'où ses archers infligeaient des pertes terribles à nos défenseurs. Les nouvelles machines de guerre qu'il avait fait venir d'Utique ouvrirent trois brèches énormes dans la muraille défendant l'accès au port marchand. Pour gêner sa progression, je fis incendier tous les navires qui s'y trouvaient et les quais où accostaient jadis les bateaux qui avaient fait la fortune de notre cité. Pendant toute la journée, un véritable mur de flammes empêcha la progression de ses troupes.

Alors que j'étais occupé à surveiller ces opérations, l'un de ses adjoints, Laelius, s'approcha avec des navires de la partie de l'enceinte défendant l'accès du cothôn, le port militaire. Au prix de pertes nombreuses, il fit débarquer plusieurs milliers d'hommes qui parvinrent à escalader la muraille et à se rendre maîtres des lieux. Avec mon état-major et ma famille, je dus évacuer les bâtiments de l'Amirauté et gagner la ville même où la panique commençait à régner. Par milliers, les habitants rassemblaient leurs maigres biens et, se mêlant à nos soldats, entravaient les mouvements de ceux-ci.

Dans l'impossibilité de pouvoir nous redéployer pour repousser les assaillants, nous dûmes, la mort dans l'âme, renoncer à défendre le bâtiment du Conseil des Cent Quatre où les principaux magistrats de notre cité s'étaient réfugiés pour y tenir réunion sur réunion. Au petit matin, alors que les flammes avaient ravagé tout le quartier du port, Scipion fit entrer dans la ville des troupes fraîches qui prirent position sur le maqom et aux alentours et réduisirent les derniers îlots de résistance dans la partie de l'enceinte donnant sur Mégara. Tout n'était cependant pas perdu. Avec les officiers de mon état-major, j'entrepris d'élever des barricades dans les quartiers qui séparaient le maqom de la citadelle de la Byrsa, surmontée par le temple de Baal Eshmoun.

Pendant six jours et six nuit d'affilée, des combats violents se déroulèrent dans les rues étroites de cette partie de la ville, bordées d'immeubles hauts de six étages. Chaque maison fut transformée en véritable fortin d'où nos soldats et les civils faisaient pleuvoir sur les

légionnaires des meubles, des blocs de pierre et de l'huile bouillante. Cour par cour, étage par étage, tous se battirent héroïquement, infligeant à l'ennemi de lourdes pertes. Certains immeubles changèrent ainsi de main plusieurs fois et les Fils de la Louve avaient bien du mal à progresser à travers ces ruelles communiquant entre elles par des passages connus de leurs seuls habitants.

Installé dans le temple d'Eshmoun avec les officiers de mon état-major, je pouvais contempler les scènes atroces qui se déroulaient en contrebas. Quand une maison était enfin prise par les Romains, les habitants, réfugiés sur le toit, préféraient se jeter avec leurs femmes et leurs enfants sur les lances des légionnaires plutôt que de tomber vivants entre leurs mains. Certains étaient tués sur le coup, les autres, les membres disloqués, gisaient à terre, expirant dans d'atroces souffrances car l'ennemi, ivre de vengeance, se refusait à achever les agonisants, versant parfois de la poix brûlante ou du sel sur leurs plaies et ne voulait pas leur donner à boire. De partout, l'on entendait les cris des mourants, appelant les membres de leurs familles ou suppliant les dieux d'abréger leurs souffrances. Je dois le dire, j'étais rempli d'admiration pour mes concitoyens. Longtemps, ceux-ci avaient dédaigné le métier des armes, s'en remettant à des mercenaires étrangers pour défendre Carthage. Alors que cette dernière était sur le point de succomber, ils se dévouaient corps et âmes pour elle, réalisant qu'ils ne pourraient survivre à sa disparition. Leur résistance farouche se prolongea pendant près de sept jours. Finalement, après que Scipion Aemilianus eut fait venir d'Utique des troupes fraîches, il parvint à se rendre maître de ce quartier ; ses défenseurs, au nombre de cinquante mille, refluèrent vers la citadelle dont je fis fermer les lourds portails de bronze.

Les combats cessèrent aussi soudainement qu'ils avaient commencé. Afin de pouvoir installer les machines de guerre dont il aurait besoin pour détruire nos dernières fortifications, le consul ordonna de raser complètement les maisons à demi détruites dont ses troupes avaient eu tant de mal à s'emparer. Les légionnaires mirent le feu aux immeubles, du moins à ce qu'il en restait. Leurs murs, léchés par les flammes, s'écroulaient dans un fracas assourdissant, cependant que des femmes, des enfants et des vieillards, terrés jusque-là dans les caves et les caches qu'ils avaient aménagées, tentaient en vain d'échapper au brasier.

Quand tout ne fut plus que cendres, le consul fit déblayer les ruines par des milliers de captifs qui jetaient dans une fosse commune creusée sur l'emplacement du maqom poutres, pierres et cadavres dont certains respiraient encore. Leurs corps étaient traînés avec des fourches et des crocs le long des rues par une soldatesque ayant perdu tout sens de la pitié et se comportant comme des bêtes sauvages. Il

était bien difficile de leur en vouloir. Tout concourait à ce qu'un vent de folie souffle sur notre ville à l'agonie : le bruit des trompettes, les ordres jetés d'une voix rauque par les centurions, le crépitement des flammes et les cris des mourants remplissaient les Fils de la Louve d'une fureur qui leur faisait oublier le moindre sentiment d'humanité.

Quand l'armée romaine eut terminé de débayer les débris, elle observa une trêve de huit jours. Les soldats fouillèrent les décombres à la recherche des trésors qu'avaient enfouis mes malheureux compatriotes. Chaque fois qu'ils découvraient quelques pièces d'or ou des bijoux, ils poussaient des cris joyeux. Le soir, ils jouaient aux dés les richesses dont ils s'étaient emparés, chaque partie se terminant par des rixes furieuses auxquelles les centurions avaient bien du mal à mettre un terme.

Scipion Aemilianus, désireux de récompenser la vaillance de ses hommes, les avait en effet autorisés à s'emparer des biens de la populace. Par contre, il leur interdit de pénétrer dans les bâtiments du Sénat et du Conseil des Cent Quatre ainsi que dans les temples et les palais des aristocrates. Les richesses qui s'y trouvaient appartenaient désormais à Rome et il ne toléra aucune exception à la règle. Quelques légionnaires, qui avaient fait main basse sur les coffres remplis d'or des plus riches familles de notre cité, furent exécutés sans pitié. Certains rescapés, désireux sans doute d'obtenir ainsi leur liberté, l'avaient renseigné sur les trésors dont regorgeaient nos bâtiments publics. C'est ainsi que les Fils de la Louve s'emparèrent de la très riche bibliothèque du Conseil des Cent Quatre où étaient conservés plus de quatre-vingt mille manuscrits et les archives de la ville depuis des temps immémoriaux. Les secondes furent soigneusement triées et expédiées à Rome. Quant aux premiers, le consul les partagea entre Gulussa, ses frères et nos compatriotes d'Utique et d'Hadrim, sauvant ainsi de la destruction les écrits de nos poètes, de nos penseurs et de nos agronomes.

Avec plus de cinquante mille habitants de notre cité, je m'étais réfugié dans la citadelle de Byrsa. J'avais eu la joie de retrouver tous les miens, Himilké et nos enfants, ainsi qu'Arishat. Seul manquait à l'appel Mutumbaal. Je ne savais pas s'il avait été fait prisonnier ou s'il avait été tué. Un soir, Magon m'apprit la douloureuse vérité qu'il tenait d'un des gardes du Conseil des Cent Quatre qui avait réussi à s'enfuir et à gagner nos positions. Mon père était resté à l'intérieur du bâtiment du Sénat tandis que les légions romaines y pénétraient. Alors que ses collègues se prosternaient aux pieds de l'ennemi, priant qu'on

les épargnât et certains n'hésitant pas à proclamer qu'ils avaient toujours été partisans de la paix avec la cité de Romulus, lui, assis sur le siège d'or massif qui lui était réservé, avait fait face aux intrus, les défiant et les insultant, avant de tomber, percé de plusieurs flèches.

Impressionné par son courage, Scipion Aemilianus avait ordonné qu'on lui fît des funérailles solennelles, en présence de tous ses collègues auxquels il reprocha leur lâcheté et leur hypocrisie et qu'il fit exécuter sans le moindre remords. La nouvelle de la mort de Mutumbaal ne m'attrista pas. Lui qui avait dirigé la ville la plus puissante d'Afrique n'aurait pas eu la force de survivre à la destruction de sa cité et de finir ses jours en captivité. Bien plus, je le réalise maintenant, sa disparition me délivra d'un grand poids. Désormais, je pouvais agir à ma guise sans avoir à redouter son jugement. Pour la première fois de ma vie, j'étais enfin libre, ce qui ne fut pas sans influencer sur la suite des événements.

Quand les combats reprirent, ils tournèrent rapidement à notre désavantage. Les catapultes eurent vite raison des murailles de la citadelle et nous dûmes l'évacuer à la hâte pour nous jeter dans le temple d'Eshmoun, situé tout en haut de la colline de la Byrsa et auquel on accédait par un escalier de soixante marches facilement défendable. Avec Magon et les officiers de mon état-major, nous tîmes une réunion pour discuter de la conduite à adopter. Le sanctuaire où nous nous étions réfugiés était quasiment inexpugnable à condition que l'action de nos soldats ne fût pas entravée par la présence des civils qui nous avaient suivis et qui étaient autant de bouches inutiles à nourrir.

Si ces derniers le quittaient, nous pourrions tenir plusieurs mois et obtenir de l'adversaire des conditions de capitulation plus avantageuses. La mort dans l'âme, je fis convoquer Himilkat, le grand prêtre, mon ancien professeur, pour lui demander de négocier avec les Romains l'évacuation des non-combattants. Je me rappelais les nobles paroles tenues par le consul lors de son invocation à nos dieux et j'étais persuadé qu'il accorderait la vie sauve à tous ceux qui se présenteraient devant lui en se plaçant sous leur protection. Himilkat se fit longuement prier mais céda finalement aux prières déchirantes de nos concitoyens, avertis de mon projet.

Il descendit, appuyé sur Aristée, les soixante degrés qui menaient aux avant-postes romains et eut un long entretien avec Scipion Aemilianus. Quand il revint, il avait l'air sombre, je crus tout d'abord que sa mission s'était soldée par un échec. Il me rassura d'une voix à demi éteinte :

— Je ne puis te rapporter la teneur entière de notre conversation car, pour des raisons qui me sont personnelles, je dois tenir secrètes certaines clauses qui me concernent. Toutefois sache que le consul a

été sensible à mes arguments. J'ai obtenu de lui qu'il ne fasse pas égorger tous ceux, civils ou militaires, qui se livreront à ses hommes. Malheureusement, je dois t'en prévenir, cette mesure de clémence ne concerne pas les transfuges numides. Sur ce point, il n'a pu faire fléchir Gulussa. Ce dernier les considère comme des traîtres et se refuse à leur accorder son pardon.

— Tu as fait du mieux que tu as pu et je te suis sincèrement reconnaissant d'avoir obtenu pareil résultat. Nos chemins vont désormais se séparer. Je dois te dire que je t'ai toujours voué affection et admiration. Tu t'es comporté envers moi comme un père et l'indulgence dont tu fis preuve à mon égard, lorsque j'étais ton élève, m'a permis de devenir ce que je suis. Tu es un homme de bien et je prie Baal Eshmoun qu'il te récompense de tous les bienfaits que tu n'as cessé de me prodiguer. Veille aussi sur Aristée auquel je dois tant.

Des signaux furent échangés entre nos avant-postes et ceux des Romains. Pendant une matinée, les combats cessèrent afin de permettre à près de cinquante mille Carthaginois, hommes, vieillards, femmes et enfants de quitter le sanctuaire de Baal Eshmoun. Abandonnant les maigres biens qu'ils avaient pu emporter dans leur fuite, ils se formèrent en cortège et nous les vîmes se livrer aux Fils de la Louve et partir en direction du faubourg de Mégara où des bûchers avaient été allumés pour brûler les corps des milliers des nôtres qui avaient péri dans les combats de rues. Le vent, quand il se levait, rabattait sur la citadelle l'odeur nauséabonde des cadavres dévorés par les flammes.

Dans le temple, nous n'étions plus désormais que neuf cents personnes. J'avais auprès de moi Arishat, Himilké et mes enfants. Excepté Magon, tous mes officiers, des généraux aux capitaines, et tous les soldats carthaginois nous avaient abandonnés, ne me laissant plus comme défenseurs que les cavaliers numides de Bithya. Sachant qu'ils n'avaient aucune pitié à attendre des vainqueurs, ils se battirent avec l'énergie du désespoir, repoussant plusieurs attaques romaines et infligeant à l'ennemi de lourdes pertes.

Un soir, Arishat vint me trouver.

— Hasdrubal, je te sais assez intelligent pour savoir que Carthage est perdue. La ville est détruite et livrée aux pioches des démolisseurs. A quoi bon t'obstiner à poursuivre le combat. Tu le sais, j'ai été élevée dans la famille de Publius Cornélius Scipion Corculum et son neveu, ton adversaire, m'a toujours considérée comme l'une de ses parentes. Si tu le veux, je puis intercéder en ta faveur et en celle des tiens. Tu me l'as dit toi-même, Gulussa t'avait transmis une offre de sa part, te proposant la vie sauve pour toi et les tiens si tu acceptais de déposer les armes. Je suis sûre qu'encore aujourd'hui il tiendra sa parole car c'est un homme d'honneur et il ne revient jamais sur ce

qu'il a dit.

— Tu oublies Bithya et ses soldats numides. Ils ont combattu vaillamment à nos côtés et les abandonner serait commettre une faute impardonnable.

— Je ne discute pas leur vaillance mais ils appartiennent à un peuple qui nous a trahis et qui est responsable de nos malheurs. Ils n'ont qu'à payer pour la trahison des leurs. Songe par contre à ton fils et à ta fille. Ils sont encore jeunes, très jeunes, et ne méritent pas de mourir. En acceptant de te livrer au consul, tu peux espérer que celui-ci les épargnera et les traitera conformément à leur rang. Je le sais capable de tels actes de générosité. Après tout, son ami Polybe appartenait lui aussi à une famille qui a longtemps combattu Rome. Cela ne l'empêche pas d'être maintenant son confident. Par leur mère, tes enfants descendent du glorieux Hamilcar. La lignée des Barcides, qui a fait la gloire de la cité d'Elissa, ne peut s'éteindre. Qui sait ? Ton fils, demain, pourrait reprendre le flambeau de ses ancêtres et reconstruire, là où il trouvera asile, une ville qu'il nommera Carthage et où les survivants de notre peuple viendront se réfugier.

— Laisse-moi quelques jours pour réfléchir à ta suggestion. Je te ferai connaître ma réponse sous peu. Toutefois, sache que je ne me contenterai pas de plaider uniquement en faveur des miens, mais que je demanderai au consul d'accorder son pardon aux transfuges numides. Se désintéresser de leur sort serait criminel et je suis loin de partager tes sentiments à leur égard. Eux n'ont pas démérité, contrairement à Gulussa et à ses frères.

Je dois l'avouer, je n'eus pas la force d'âme de confier à mon épouse Himilké ce que m'avait dit Arishat. Mais les heures que je pus passer avec mes enfants me jetèrent dans un trouble profond. Insensibles à ce qui se passait autour d'eux, ils jouaient dans l'enceinte du sanctuaire et me couvraient de baisers dès lors que je paraissais. En les contemplant, je compris qu'il me serait intolérable de voir un glaive romain leur trancher la gorge. J'étais leur père et je devais tout faire pour les sauver même si je devais passer pour un traître aux yeux de certains. Je fis donc savoir à ma maîtresse que j'avais décidé de suivre ses conseils et que nous nous rendrions aux Romains dès que l'occasion s'en présenterait.

Une nuit sans lune, alors qu'une épaisse obscurité recouvrait nos retranchements, je fis servir du vin aux gardes de faction à l'entrée du sanctuaire. Ils ne tardèrent pas à s'enivrer et à s'assoupir. Avec Arishat et mon aide de camp Magon, que j'avais mis dans le secret, j'en profitai pour me faufiler en dehors de l'enceinte. Progressant difficilement, nous fumes arrêtés par une patrouille romaine. M'étant fait reconnaître du centurion qui la commandait, je demandai à être conduit sur-le-champ auprès de leur chef. L'officier obtempéra,

sachant que son geste lui vaudrait une généreuse récompense. Publius Cornélius Scipion Aemilianus me reçut sous sa tente, entouré de Polybe et de Laelius. Après m'avoir offert une coupe de vin de Sicile que je bus d'un trait, il me dit d'un ton suave :

— Hasdrubal, te voilà enfin ! Je dois te l'avouer, je savais que, tôt ou tard, tu viendrais te rendre car c'est bien de cela qu'il s'agit cette fois.

— Je me suis souvenu de la promesse que tu m'avais faite jadis de m'accorder la vie sauve, à moi, aux membres de ma famille et aux officiers de mon état-major si nous acceptions de déposer nos armes. À l'époque, j'avais refusé car je pensais disposer de forces suffisantes pour pouvoir continuer la lutte. Aujourd'hui, ma ville a cessé d'exister et les quelques centaines d'hommes enfermés avec moi dans le temple d'Eshmoun ne pourront rien y changer. Je suis venu ici de mon plein gré, avec ma compagne, Arishat, que tu connais, et mon aide de camp, Magon, un brave qui a donné bien du fil à retordre à tes officiers. Fais de moi ce que tu veux. La mort ne me fait pas peur et, plus d'une fois, elle m'a ouvert ses bras lors de cette longue guerre. Je ne demande rien pour moi mais je te supplie de laisser la vie sauve à mes enfants. Si tu me l'accordes, Magon ira les chercher pour les conduire jusqu'à ton camp. Je suis sûr que tu sauras prendre soin d'eux et que tu leur éviteras d'avoir à connaître la servitude. Tu y as tout intérêt car chacun louera ta générosité et ta grandeur d'âme. Elles feront plus pour ta renommée que la gloire dont tu t'es couvert en réalisant le vieux rêve de Marcus Porcius Caton. Je te demande aussi d'intercéder auprès de Gulussa en faveur de Bithya et de ses hommes. Leur chef est un soldat valeureux et il n'a rejoint nos rangs qu'après avoir été injustement traité par le fils de Masinissa auquel tu avais fait grief de sa conduite. Plutôt que d'assumer ses responsabilités, il a préféré faire porter le poids de sa faute sur le meilleur de ses officiers. Sans cela, Bithya lui serait resté fidèle et figurerait aujourd'hui parmi nos vainqueurs.

— Hasdrubal, je comprends les sentiments qui t'animent. Tu aimes tes enfants et je te promets que nul ne touchera à un cheveu de leur tête. À une seule condition. Demain, quand le jour sera levé, tu m'accompagneras jusqu'à nos avant-postes. Là, face à tes hommes, tu me supplieras à genoux de faire grâce aux tiens. Si je le pouvais, je t'évitais pareille humiliation. Mais la haine que vouent mes soldats aux Carthaginois est telle qu'ils ne comprendraient pas que j'agisse autrement. Quant à Magon et à Arishat, ils sont désormais placés sous ma protection et je veillerai à ce qu'ils soient bien traités. Malheureusement, je ne puis rien faire pour Bithya et ses soldats. Je sais que Gulussa me refusera leur grâce et je n'entends pas entrer en conflit avec lui à ce sujet.

Au petit matin, les trompettes retentirent dans le camp romain. Avec le consul, je m'avançai jusqu'à une portée de trait des défenseurs du sanctuaire qui, tous, se précipitèrent en masse sur le pourtour de l'enceinte pour observer la scène. Je les entendis pousser des cris de désespoir car ils crurent tout d'abord que j'avais été fait prisonnier par trahison, en menant une opération nocturne avec quelques membres de ma garde. Quand ils me virent m'agenouiller devant Scipion Aemilianus et lui demander à haute voix d'épargner ma femme et mes enfants, ils m'accablèrent d'insultes. Bien que je n'ose les retranscrire, je me souviens encore de chacune de leurs paroles. Ils se turent quand le consul, se tournant vers ses légionnaires, déclara en me montrant :

— Voyez, soldats, comme la Fortune s'entend à donner des leçons en frappant ainsi les hommes atteints de déraison. C'est là cet Hasdrubal qui, hier, repoussait toutes les offres généreuses que je lui faisais et disait qu'il n'était pas de plus belles funérailles que l'incendie où périssait la patrie. Il est ici maintenant avec les rameaux du suppliant ; il nous prie de lui laisser la vie sauve et met en nous tout son espoir. Qui ne comprendrait, à ce spectacle, qu'on ne doit jamais, lorsqu'on n'est qu'un homme, agir ou parler avec outrecuidance.

Vous le savez, depuis le début de cette guerre, j'ai combattu à vos côtés et, plus d'une fois, je suis venu à votre rescousse lorsque des chefs incompetents, que Rome a punis, mettaient en danger vos jours. J'ai partagé vos peines et vos souffrances et je n'ai jamais rien exigé de vous en retour. En tant que votre général, j'ai droit à une partie du butin pris à cette cité. Cette part, je vous l'offre à condition que vous m'accordiez en retour la vie sauve pour mon plus farouche adversaire, Hasdrubal, ainsi que pour sa femme et ses enfants. Je sais que beaucoup d'entre vous veulent venger la mémoire de leurs camarades tombés au combat ou exécutés par les Puniques. Je comprends ce sentiment qui vous honore mais je souhaite que les générations futures puissent se souvenir non seulement de vos hauts faits mais de votre grandeur d'âme. Je suis sûr que Scipion l'Africain et Paul Emile ne se comporteraient pas autrement que moi et c'est en leur nom que je vous prie d'accéder à cette requête.

Une formidable ovation salua les propos du consul. Frappant de leurs glaives leurs boucliers, les légionnaires lui firent connaître leur approbation. Quand le calme revint, une voix se fit entendre au loin. C'était celle de mon épouse, Himilké. Entourée de mes enfants et de ses servantes, les cheveux défaits et recouverts de cendres en signe de deuil, mais portant sa plus belle tenue, elle s'adressa à Scipion Aemilianus :

— Noble Romain, je te remercie de ton offre généreuse et je prie nos dieux qu'ils t'accordent une longue vie pour te récompenser de ce geste. Néanmoins, je ne puis accepter de me rendre et d'abandonner à

une mort certaine tous ceux qui m'entourent. J'appartiens à la famille d'Hamilcar et d'Hannibal et je me dois de tenir mon rang. Tant que Carthage était debout, j'avais une raison de vivre et j'ai prié chaque jour Baal Hammon et la bienfaisante Tanit pour qu'ils accordent la victoire à notre armée. La providence en a décidé autrement et je me sou mets à ses décrets. J'aime mes enfants, ils sont la chair de ma chair et le sang de mon sang. Je les ai élevés dans le respect de nos traditions et dans l'amour de notre patrie. Je ne puis imaginer qu'ils puissent être heureux loin de cette cité où ils sont nés et rien ne me serait plus odieux que de les savoir éduqués sur une terre étrangère et condamnés à mener une existence oisive alors que leurs cousins, leurs oncles et tant de leurs parents ont donné leur vie pour défendre la plus belle des villes. Puisque Carthage a péri, je veux qu'ils périssent avec elle.

J'ai une seule faveur à te demander, Publius Cornélius Scipion Aemilianus. L'homme qui a l'audace de prétendre être mon mari ne mérite pas ton indulgence. Il a trahi ses dieux, sa femme et ses enfants. Jadis, il a fait exécuter son rival, Hasdrubal l'étourneau, parce que celui-ci avait voulu négocier avec ton allié Gulussa. Il a fait périr des centaines d'autres de ses compatriotes qu'il soupçonnait de tiédeur. En leur nom et au nom des dieux de Carthage, inflige-lui le châ timent qu'il réservait à ceux qu'il qualifiait alors de traîtres. Voilà ce que j'avais à te dire, ô Romain.

Quant à toi, Hasdrubal, sache que tu es le plus lâche et le plus mépris able des hommes. Tu me verras mourir ici avec mes enfants mais, bientôt, tu orneras le triomphe de celui devant lequel tu t'es agenouillé et dont tu as baisé les pieds. Tu défileras devant son char dans les rues de Rome et, à l'issue de cette cérémonie, le bourreau viendra t'étrangler. Ce sera encore une mort trop douce pour un être aussi vil et aussi répugnant que toi et les siècles à venir se rappelleront ta vilenie.

Dès qu'elle eut fini de parler, elle s'empara de l'épée de Bithya et égorgea mon fils et ma fille. Puis, avec les autres occupants du sanctuaire, elle mit le feu au temple de Baal Eshmoun et périt dans l'incendie.

Celui-ci dura près d'une semaine car nous y avions entassé d'importantes quantités de bois afin de renforcer la défense de son enceinte. Le jour, une épaisse fumée noirâtre montait de la ville et obscurcissait le ciel. Quand le soleil se couchait pour céder la place aux ténèbres, l'on pouvait, à plusieurs stades à la ronde, se diriger à la lumière des flammes rougeoyantes qui formaient comme un gigantesque luminaire.

Lorsque le feu cessa, il ne restait plus rien d'un édifice qui faisait jadis la gloire de Carthage et dans lequel des milliers de pèlerins se

rendaient chaque année pour offrir des sacrifices à Baal Eshmoun. Le sol était à ce point brûlant que les vainqueurs durent attendre plusieurs jours avant de pouvoir pénétrer dans le sanctuaire dont les accès étaient sévèrement gardés par plusieurs centaines de légionnaires. Ils avaient pour mission d'intercepter les rares survivants qui, dissimulés dans les sous-sols du bâtiment, avaient réussi à échapper à la mort. Chaque nuit, plusieurs de ces malheureux, le plus souvent des prêtres, étaient ainsi capturés et aussitôt exécutés. Seule une poignée d'entre eux parvint à tromper la surveillance des gardes et à gagner la région du Beau Promontoire où des âmes charitables leur offrirent l'hospitalité.

Pendant ce temps, les légionnaires, aidés par des milliers de captifs, rasèrent ce qui restait de l'enceinte de notre ville, sous la surveillance de Pères conscrits envoyés par le Sénat romain dès lors que Scipion Aemilianus avait prévenu ce dernier qu'il comptait lancer l'assaut final contre la cité d'Elissa. Quand celle-ci ne fut plus qu'un amas de ruines, ces chiens organisèrent une cérémonie religieuse spéciale. Après avoir offert des centaines de bêtes à Jupiter Capitolin et à Mars, ils firent répandre sur le sol du sel, signifiant par là même que cet endroit était maudit et que nul ne pourrait plus jamais y habiter ou y édifier une nouvelle ville.

Depuis ma reddition et la mort des miens dont j'avais été le témoin impuissant, je vivais dans le camp romain, reclus sous une tente jouxtant celle du consul et soigneusement gardée, jour et nuit, par une dizaine de légionnaires. J'avais ordre de ne point la quitter et des esclaves m'apportaient mes repas sous la surveillance d'un centurion chargé de veiller à ce qu'ils ne me transmettent aucune information. Un matin, Scipion Aemilianus me fit convoquer. Il me reçut en présence de son ami Polybe et de plusieurs de ses officiers. D'un ton qui ne souffrait aucune réplique, il m'annonça qu'il avait décidé d'effectuer une tournée d'inspection dans les ruines de la cité jadis fondée par Elissa et qu'il m'invitait à l'accompagner. J'eus beau le supplier de m'épargner cette épreuve, il demeura insensible à mes prières. J'étais son prisonnier et il avait décidé de me montrer qu'il était désormais maître de ma destinée. Je dus lui obéir et nous quittâmes le camp, escortés par un maigre détachement de cavalerie.

En chemin, nous croisâmes de longues files de prisonniers, hommes, femmes, enfants et vieillards. Le visage émacié par la faim et noirci par la suie, ils attendaient, enchaînés, d'être conduits jusqu'à Utique où des navires les mèneraient à destination des marchés d'esclaves de Sicile, de Campanie, d'Ostie ou de Rome. Ils y seraient vendus pour des sommes dérisoires. Le nombre des captifs était tel qu'il ferait chuter le cours de la main-d'œuvre servile. Hommes, femmes et enfants s'étaient regroupés par famille, savourant

tristement les derniers moments qu'ils passaient ensemble. Bientôt, ils seraient séparés. Leurs futurs propriétaires choisiraient en effet la marchandise selon des critères précis et se montreraient insensibles aux supplications des mères auxquelles on arracherait leur époux ou leur progéniture. Du temps de notre splendeur, nous ne nous étions pas comportés autrement envers les malheureux tombés en notre pouvoir et les Fils de la Louve n'avaient aucune raison de se montrer plus humains que nous.

Assis ou couchés à même le sol, les yeux hagards, ces captifs étaient étrangement silencieux. Au passage de notre cortège, la plupart baissèrent les yeux, craignant sans doute d'être massacrés. Tout à coup, l'un d'entre eux me reconnut et me désigna à ses voisins. Aussitôt, des cris de haine fusèrent de partout sans que les gardiens tentent de faire taire ceux qui les poussaient. Je savais que Scipion Aemilianus m'observait à la dérobée et je résolus de ne point laisser paraître mon trouble. Qu'avais-je d'ailleurs à me reprocher ? Je m'étais battu courageusement tant que j'avais eu la conviction que nous avions une chance infime de l'emporter. Lorsque j'avais réalisé que tout était perdu, j'avais sacrifié mon honneur et ma dignité pour essayer d'atténuer les souffrances de mes compatriotes en envoyant Himilkat plaider leur cause et voilà comment ceux-ci me remerciaient. Soudain, dominant ces rauques vociférations, j'entendis une voix familière m'admonester. C'était celle d'Aristée, mon ancien précepteur :

— Hasdrubal, les dieux, dans leur infinie clémence, ont voulu que je te revoie une dernière fois. À mes côtés, se tient ton vieux maître, Himilkat, jadis grand prêtre du temple d'Eshmoun auquel tu avais conseillé de se rendre aux Fils de la Louve. Quand il est revenu t'annoncer que ceux-ci acceptaient d'épargner les civils et les militaires ayant trouvé refuge dans le temple d'Eshmoun, il t'a caché la vérité. Le consul n'a accepté de lui accorder satisfaction qu'à la seule condition qu'il partagerait le sort commun de tous ses compatriotes, c'est-à-dire qu'il serait vendu comme esclave. Il n'a pas eu pitié de sa qualité de grand prêtre qui aurait dû lui valoir un traitement privilégié. Il s'est sacrifié pour les siens, sans émettre la moindre protestation. Il n'a rien voulu te dire car il espérait secrètement que toi-même, tu te résoudrais, le temps venu, à solliciter leur clémence et que si tu apprenais la façon dont il était traité, tu préférerais choisir la mort.

Te savoir vivant l'a comblé de joie mais, depuis, il a sombré dans une étrange morosité. A deux reprises, il a tenté de mettre fin à ses jours et aurait réussi si je ne l'avais sauvé de justesse. Si un reste de pitié habite encore ton cœur, je te supplie d'intervenir en sa faveur afin de lui éviter l'humiliation d'être vendu aux enchères. Tu n'as

qu'un mot à dire et tes protecteurs, redoutant d'endurer la colère des dieux, te donneront satisfaction. Permits-lui de se retirer avec moi à Hadrim, à Utique ou à Neapolis, afin qu'il se consacre à une pieuse mission. Il passera le peu de temps qu'il lui reste à passer sur cette terre à transmettre aux générations futures, ayant échappé à la captivité, les mystères sacrés de notre religion et les cérémonies de nos cultes. De la sorte, nos traditions ne disparaîtront pas de ces rivages. Sache aussi que se trouvent ici des membres éloignés de ta famille paternelle. Intercède également pour eux afin de leur éviter une fin indigne de leur rang.

Intrigué par ce long dialogue, Scipion Aemilianus m'ordonna de lui traduire sur-le-champ les propos de mon interlocuteur. Je le fis en ajoutant :

— Tu as promis à nos dieux et à nos déesses qu'ils seraient accueillis dans votre panthéon et que vous continueriez à autoriser qu'un culte leur soit rendu. Comment cela sera-t-il possible s'ils n'ont plus de prêtres connaissant nos rites religieux et les prières qu'il convient de leur adresser ? Himilkat est un vieil homme et il ne constitue une menace pour personne. Accorde-lui donc la liberté afin qu'il puisse servir comme auparavant Baal Eshmoun et le supplier qu'il accorde à nos morts un séjour tranquille dans l'au-delà. Tu es un homme pieux et nos dieux te sauront gré de ce geste.

L'air grave, le consul réfléchit longuement, puis me dit :

— Annonce à tes amis et à tes parents qu'ils sont placés sous sa protection et qu'ils auront la vie sauve. Ils pourront quitter librement ta cité et tenter de refaire, sous des cieux plus cléments, leur existence.

— Je te remercie de ta générosité. Tu aurais pu me refuser cette grâce car ce sont les prêtres d'Eshmoun qui ont égorgé certains de vos prisonniers quand nous nous sommes rendus coupables de ce forfait.

— Je n'aime pas punir les innocents. Quand Himilkat s'est présenté devant moi, j'ignorais certaines choses.

Depuis, je sais que, de tous les prêtres de Baal Eshmoun, il est le seul à avoir désapprouvé l'exécution des captifs, contrairement aux autres desservants du sanctuaire, lesquels recevront le châtiment qu'ils méritent. J'ai eu tort d'agir envers lui comme je l'ai fait. Il n'a pas à payer pour eux. Quant à toi, si je t'ai laissé en vie, c'est parce que je l'avais promis. J'ajoute que la mort de ta femme et de tes enfants t'a puni suffisamment des crimes dont je serais en droit de t'accuser. J'aurais aimé qu'ils restent en vie pour une simple raison.

Je n'oublie pas que ton épouse, Himilké, appartenait à la lignée des Barcides. Or, tu l'ignores peut-être, ceux-ci, à plusieurs reprises, ont fait preuve de mansuétude à l'égard de membres de ma famille adoptive. Jadis, Hamilcar, son arrière-grand-père, a accordé des funérailles décentes à l'un de mes lointains parents tombé, les armes à

la main, sous les murs de Carthage. Nous savons aussi qu'il favorisa l'évasion de notre consul Marcus Attilius Régulus, revenu se livrer au Conseil des Cent Quatre après l'échec d'une tentative de paix entre nos deux villes. Il le fit conduire dans l'île des Lotophages où il fut accueilli par des Hébreux qui y séjournent depuis la destruction de leur Temple à Jérusalem.

J'irais même plus loin, au risque de te surprendre. Nous avons une dette envers Hannibal. En ne marchant pas sur Rome après son éclatante victoire à Cannae, il a permis, sans le savoir ou le vouloir, que notre cité ne disparaisse pas de la surface de la terre. Mon grand-père adoptif, Scipion l'Africain, l'estimait trop pour que je me comporte de manière cruelle envers les siens et leurs parents. C'est pour cela que je t'avais jadis promis de t'épargner, toi et les tiens, si tu acceptais de te rendre. Je ne tiens pas à être parjure en ne respectant pas la parole que je t'avais alors donnée. Dès demain, une de mes trirèmes conduira tes amis, tes parents et leurs proches en lieu sûr. Je ne puis toutefois les autoriser à résider à Hadrim ou à Utique pour des raisons que tu comprendras aisément. Ils pourraient y susciter des troubles ou, pis, être mal accueillis par certains de vos compatriotes. Mais je suis persuadé que les Hébreux de l'île des Lotophages sauront prendre soin d'eux et leur fourniront l'aide nécessaire pour qu'ils trouvent un asile sûr. Qu'ils se préparent donc à rassembler leurs affaires !

Effectivement, le lendemain, une trirème quitta le port de Carthage et vogua en direction du sud. J'ignore ce qu'il est advenu d'Himilkat, d'Aristée et de ses compagnons mais je suis sûr que les descendants du vieil Abraham le Cohen leur ont permis de s'embarquer pour Tyr, la métropole d'où étaient venus nos ancêtres, où ils purent couler des jours heureux.

Après cet aparté, nous poursuivîmes notre chemin et pénétrâmes dans le faubourg de Mégara. Il ne restait plus rien des potagers et des vergers qui avaient longtemps permis aux assiégés de se procurer les denrées nécessaires à leur survie. Partout, les palais des aristocrates et des membres du Conseil des Cent Quatre avaient été livrés aux pioches des démolisseurs. De lourds chariots stationnaient à proximité des ruines et des dizaines de prisonniers les chargeaient de meubles précieux, de statues et de vaisselle d'or et d'argent. Ces trésors partiraient bientôt pour Rome, à l'exception d'une infime partie qui serait distribuée aux légionnaires afin de les récompenser de leur zèle. Mon geôlier, par un geste qui l'honora, nous fit prendre un chemin détourné pour éviter la demeure de Mutumbaal où j'avais grandi et passé des jours heureux. Il accéda toutefois à ma requête de la revoir une dernière fois, quel que fut son état. Il n'en restait plus rien. Les maudits Fils de la Louve avaient saccagé de fond en comble notre

palais et ses jardins ainsi que la ménagerie où s'ébattaient autrefois quantité d'animaux sauvages. Je ne pus m'empêcher de pleurer en songeant à la dernière soirée que j'y avais passée, en compagnie d'Himilké et de mes enfants, lors de cette nuit fatale qui avait vu les Romains escalader l'enceinte et pénétrer dans Mégara, nous obligeant à nous replier dans la ville à proprement parler et dans la vieille citadelle de la Byrsa.

Scipion Aemilianus remarqua mon désarroi et eut l'élégance de ne pas prolonger mes souffrances. Il éperonna son cheval, nous obligeant à le suivre. Lui-même, ainsi que je pus le constater, était en proie à une violente émotion. Plus nous progressions dans les ruines encore fumantes de notre ville, parsemées de cadavres calcinés, plus il paraissait sombrer dans une étrange mélancolie. Soudain, je l'entendis murmurer ces vers d'Homère : « Viendra un jour où périra Troie, la cité sacrée, et où périront avec elle, Priam et le peuple de Priam. » Son âme damnée de Polybe, ce maudit Grec qui chevauchait à ses côtés, fut plus rapide que moi pour l'interroger :

— Illustre consul, pourquoi récites-tu ce passage si triste du plus grand de nos poètes ?

— Je devrais être effectivement heureux car j'ai remporté une victoire éclatante dont on parlera encore pendant longtemps. Si j'étais un général uniquement préoccupé par sa gloire, sans doute entonnerais-je un chant d'allégresse et me réjouirais-je de la fin de notre plus mortel ennemi. Mais je sais combien la Fortune est capricieuse et je suis assez averti de l'instabilité des choses humaines pour ne pas éprouver une insidieuse inquiétude. J'appréhende le moment où un autre pourrait nous adresser pareil avertissement au sujet de notre propre patrie. C'est Rome qui occupe mes pensées et il se pourrait qu'elle connaisse un jour les malheurs de Carthage.

— Tes craintes sont sans objet. Aujourd'hui, les tiens sont venus à bout des plus farouches de leurs ennemis et, sous peu, d'autres peuples, ayant tiré les leçons de cette catastrophe, viendront se placer sous votre protection. Crois-moi, ta cité vivra éternellement.

Sur le moment, je m'étais contenté de noter ces paroles de mon vainqueur. J'ai eu l'occasion depuis d'y réfléchir longuement et d'en discuter, à mots couverts, avec d'autres victimes de la furie conquérante des Romains. Tous m'ont conforté dans le sentiment que cette vision s'accomplira même si j'ignore quand cela se passera et quels peuples – peut-être ne connaissons-nous pas encore ces derniers – feront mordre la poussière aux Fils de la Louve. Ceux-ci sont issus de l'Occident alors que nous sommes les enfants de l'Orient, de cet Orient dont les empires et les réalisations traversent les siècles sans jamais sombrer dans l'oubli. Les conquérants n'y font que passer et leurs noms disparaissent de la mémoire des hommes alors que

chacun se souvient encore des Mèdes, des Perses, des Égyptiens et des Hébreux.

Durant mes années d'exil et de semi-captivité sur les bords du Tibre, bien des signes m'ont montré qu'une telle fin n'était pas à exclure. Les richesses que ces maudits pillards ont volées à nos cités ont agrandi le fossé existant entre les patriciens et la plèbe et celle-ci ne tardera pas à se révolter contre l'arrogance des Pères conscrits et des familles aristocratiques qui se partagent le pouvoir et ne se conduisent pas mieux que les nôtres. De plus, l'afflux de tant d'or et d'argent a corrompu les mœurs austères et frugales dont ce vieux grincheux de Marcus Porcius Caton s'était fait le défenseur vigilant. Autrefois cloîtrées chez elles, les matrones romaines ne songent plus qu'à une chose : paraître en public pour exhiber leurs riches tenues et leurs bijoux cependant que leurs époux consacrent des sommes folles à embellir leurs maisons. Quant aux plus pauvres, ils ont cessé d'exploiter leurs fermes pour s'installer en ville et y vivre des largesses des patriciens et des distributions de nourriture que le Sénat organise à intervalles réguliers. Mieux, ce peuple, dont la piété était jadis la raison de vivre, a cessé d'adorer ses dieux. Il les a délaissés au profit de ceux venus de nos lointaines contrées, qu'ils ont eu le tort de faire entrer dans leur panthéon.

Comme me l'a dit un Grec ami de Polybe mais infiniment plus caustique que celui-ci, il se pourrait bien que les vaincus deviennent les professeurs des vainqueurs et leur imposent leurs croyances et leurs modes de vie, et finissent par corrompre ces paysans mal dégrossis. Je suis intimement convaincu que la volonté hégémonique de Rome finira par causer sa perte et c'est sans doute la raison pour laquelle les paroles de Scipion Aemilianus me mirent du baume au cœur. Puisque ce dernier est réputé posséder le don de la divination, hérité de son grand-père adoptif, le savoir dévoré par l'inquiétude avait de quoi me réjouir.

Dans mon désespoir, je me raccrochais à la moindre planche de salut et mon vainqueur aurait été bien surpris d'apprendre les pensées qui m'agitaient et que la réalité semblait cruellement démentir. Car la chute de Carthage ouvrait une ère nouvelle dans l'histoire de Rome. L'événement était si extraordinaire qu'il parut, à prime abord, impossible. Au début, quand un navire porteur de la bonne nouvelle accosta à Ostie, son capitaine eut beaucoup de mal à convaincre ses compatriotes de la véracité de ses dires. Bientôt, ils furent rassurés par l'arrivée des trirèmes et des quinquerèmes chargés d'un lourd butin et

de milliers de captifs vendus à l'encan sur les marchés aux esclaves.

Les fidèles envahirent alors le temple de Jupiter Capitolin pour rendre grâces à ce dieu des bienfaits dont il comblait leur cité. Et leur joie redoubla lorsqu'ils apprirent que le consul Mummius, dans le même temps, s'était emparé de la ville grecque de Corinthe, dernière à avoir brandi l'étendard de la révolte contre les Fils de la Louve. Cette malheureuse cité connut le sort de la mienne : elle fut rasée et ses habitants massacrés sans pitié par les légionnaires. De retour d'Afrique, Scipion Aemilianus reçut un accueil chaleureux de la part de ses concitoyens. Mais le Sénat, où il comptait de nombreux ennemis, redoutait sa popularité et crut bon de l'humilier en décidant qu'il devrait partager les honneurs du triomphe avec son collègue Mummius. C'était les mettre sur un pied d'égalité alors que le premier avait infiniment mieux mérité de sa patrie que le second. Mon vainqueur, après avoir vainement protesté, dut s'incliner. Il était toutefois bien décidé à faire en sorte que son triomphe éclipse, par sa magnificence, celui de son rival. Aussi prit-il grand soin de choisir parmi les prisonniers tous ceux dont les grades ou la prestance contribueraient à mieux faire ressortir sa gloire. Ses centurions reçurent l'ordre de séparer de la masse des captifs les généraux et les officiers, carthaginois ou transfuges numides, tombés aux mains de l'ennemi ainsi que les soldats les plus robustes de notre défunte armée. Séparés de leurs familles, auxquelles ils firent des adieux déchirants, ils furent conduits, sous bonne garde, jusqu'aux Castra Cornélia où je les retrouvai. Mes tentatives d'entrer en contact avec eux se soldèrent par un échec. Tous me battaient froid, à l'exception de mon fidèle aide de camp, Magon, le seul à ne point me considérer comme un pestiféré et comme un traître.

Plusieurs signes nous indiquèrent que nous serions, sous peu, conduits à travers les rues de Rome. Pendant près de deux semaines, nous fûmes littéralement gavés de nourriture. Les plus faibles d'entre nous devaient reprendre des forces pour faire bonne figure durant la cérémonie. Un matin, nous fûmes rassemblés, mes généraux et moi, et conduits sous bonne garde jusqu'à Utique où nous attendait une quinquérème. Le cœur lourd, je vis les rivages de l'Afrique disparaître peu à peu de ma vue. Je savais qu'à moins d'un miracle je ne retournerais jamais sur cette terre bénie des dieux où les miens avaient vécu depuis des temps immémoriaux. À mes côtés, veillant à ce qu'aucun de mes compagnons d'infortune n'essaie d'attenter à ma vie, se trouvait Magon. Sa femme et ses enfants avaient eux aussi péri dans l'incendie de Carthage mais il faisait preuve d'un calme étonnant. Plus rien ne semblait pouvoir l'affecter et, quand il ne conversait pas avec moi, il consacrait l'essentiel de son temps à réconforter ceux de nos compagnons que la perspective de leur mort prochaine effrayait.

Durant tout le voyage, il ne cessa de les égayer par ses récits joyeux, évoquant leurs faits d'armes et maintes anecdotes qui leur étaient sorties de l'esprit.

Notre navire accosta à Ostie un soir. Depuis le matin, la côte était en vue et il aurait pu gagner le port immédiatement. Mais son commandant, un vieux loup de mer, manœuvra habilement pour rester loin du rivage. Il avait sans nul doute reçu avant son départ des ordres en ce sens. Personne ne devait nous voir débarquer ou nous apercevoir avant le jour prévu pour la célébration du triomphe des deux consuls. À la nuit tombée, il gagna un quai isolé et nous quittâmes le navire, escortés par plusieurs dizaines de légionnaires. Nous prîmes aussitôt la route de Rome, à la lumière des torches. Au petit matin, notre cortège s'arrêta dans une propriété vidée de ses habitants où l'on nous servit à boire et à manger. Il nous fallut attendre le coucher du soleil pour reprendre le chemin de la cité de Romulus que nous atteignîmes tard dans la nuit. Il faisait trop sombre pour distinguer ses hautes murailles et, dans un silence de mort, nous marchâmes dans des rues désertes – les habitants avaient reçu pour consigne de rester cloîtrés chez eux – jusqu'à une prison située derrière le forum où l'on nous répartit dans différentes cellules. Nous n'étions pas autorisés à en sortir mais, à plusieurs reprises, j'entendis dans les couloirs passer des prisonniers qui s'interpellaient en grec. C'étaient les magistrats et les généraux de Corinthe dont nous devions partager l'humiliation et qui étaient, eux aussi, arrivés à destination.

Un soir, une vingtaine de jours après notre arrivée, nous fumes conduits sous bonne garde aux bains publics où des esclaves muets comme des tombes nous débarrassèrent de notre crasse et nous enduisirent le corps d'huile et de parfum. À notre retour dans nos cachots, nous trouvâmes, soigneusement rangés sur les planches qui nous tenaient lieu de lits, nos tenues d'apparat. Ce soir-là, aucun de nous ne parvint à s'endormir. Au petit matin, nos gardiens nous ordonnèrent d'un ton rogue de revêtir nos uniformes. Magon m'aïda à lacer ma cuirasse d'argent ornée d'une tête de lion et je lui rendis le même service. Dans la cour de la prison, nous attendaient nos compagnons de captivité, Grecs, Numides et Carthaginois fraternellement mêlés. Encadrés par plusieurs manipules de légionnaires, nous quittâmes la prison pour rejoindre par un souterrain dont les murs ruisselaient d'eau l'endroit où le cortège était en train de se former.

À l'avant, des milliers d'esclaves, corinthiens ou carthaginois, portaient les trésors arrachés à nos palais ou tiraient des chariots sur lesquels l'on avait hissé les statues de nos dieux et de ceux des Grecs enlevées des temples avant que ces derniers ne s'écroulent sous la pioche des démolisseurs. Le soleil, déjà haut dans le ciel, dardait ses

rayons sur ces richesses inouïes, ultimes vestiges de civilisations bien supérieures à celle de Rome. Nous devions défiler derrière ce premier cortège, officiers et généraux en tête, suivis de quelques centaines de soldats portant encore sur leurs corps la trace des blessures reçues au combat.

Un centurion m'ordonna de me placer très en avant de mes pairs. J'étais la principale attraction de cette cérémonie. Pour les Fils de la Louve, mon nom, durant des années, avait eu la même signification que celui d'Hamilcar ou celui d'Hannibal : je symbolisais leur plus farouche ennemi, celui qui avait fait périr tant des leurs. Dans la foule, se trouvaient sans doute des parents des prisonniers que j'avais fait torturer et exécuter sur les murailles de notre ville. En me voyant, marchant dans les rues menant jusqu'au temple de Jupiter Capitolin, ils sauraient que le sacrifice de leurs enfants n'avait pas été vain. Je me retournai pour observer mes compagnons d'infortune. La plupart firent mine de m'ignorer. Ils en étaient toujours à me reprocher de m'être rendu à Scipion Aemilianus. J'aurais pu leur faire remarquer qu'eux-mêmes n'avaient pas trouvé la mort au combat mais avaient remis leurs glaives et leurs insignes de commandement à leurs vainqueurs. C'eût été mesquin de ma part et je m'en abstins. Seul Magon m'adressa un signe de la main pour m'encourager à supporter l'humiliation à venir.

En arrière de notre groupe, les deux consuls, héros de cette journée, se tenaient debout dans deux chars d'apparat tirés par quatre chevaux blancs. A leurs côtés, un esclave, portant une couronne d'olivier, leur murmurerait à l'oreille, durant tout le trajet, une phrase leur rappelant la vanité des choses humaines et des honneurs. Derrière eux, impeccablement alignées, leurs légions, avec leurs aigles et leurs enseignes, autorisées exceptionnellement à entrer en ce jour dans Rome. Beaucoup de ces vétérans n'avaient pas revu leurs familles depuis des années et devraient encore servir longtemps avant d'être renvoyés dans leurs foyers. Plus que les consuls, ils étaient les véritables héros de cette grande fête populaire.

Ce matin-là, Rome regorgeait de monde. Sa population avait presque doublé. De tous les coins du Latium et même de Campanie, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants avaient envahi la ville et s'étaient postés tout le long de l'itinéraire que devait emprunter le cortège, au grand mécontentement des habitants de la cité, obligés de jouer des coudes pour se frayer un passage dans la cohue des spectateurs. Les buccins retentirent et le défilé commença. La foule, joyeuse, poussait des cris d'admiration en découvrant le butin pris à Carthage et à Corinthe. Jamais il ne lui avait été donné l'occasion de contempler autant de splendeurs et le cœur des Romains s'emplissait de fierté en les regardant.

Ces acclamations cessèrent lorsque je parus à la tête des prisonniers, pour céder la place à un silence pesant. Pas un cri hostile ne fusait de la foule mais ses regards étaient chargés d'une haine froide, infiniment plus cruelle que le mépris. A ses yeux, nous n'existions plus, nous étions déjà morts, rayés du pays des vivants comme l'avaient été nos malheureuses cités. Je m'étais attendu à ce que des excités nous jettent au visage des pierres ou des monceaux d'immondices. Rien de tel ne se produisit et j'éprouvai un véritable soulagement quand, arrivés en vue du temple de Jupiter Capitolin, l'on nous rassembla pour nous reconduire dans notre prison.

Les consuls et leurs armées s'avancèrent, eux, au milieu de formidables ovations. Vainqueur de Corinthe, Mummius avait voulu se placer à la hauteur de Scipion Aemilianus mais les cris de protestation de ses concitoyens lui firent comprendre qu'il devait laisser la prééminence à son jeune collègue. La plèbe n'avait pas apprécié la décision du Sénat de traiter les deux généraux sur un pied d'égalité. Le premier n'avait fait que mettre à la raison les derniers Grecs rebelles à l'autorité de Rome. Le second, lui, avait délivré sa cité de son plus farouche ennemi et lui offrait le contrôle de la quasi-totalité de la grande mer. Tous n'avaient d'yeux que pour lui et c'est au petit-fils adoptif de Scipion l'Africain que revint l'honneur d'offrir le sacrifice d'usage à Jupiter Capitolin. Toute la nuit, la ville célébra joyeusement l'événement, les édiles ayant offert aux citoyens des banquets et mis en perce des fûts de vin à chaque carrefour.

Alors que la cité de Romulus se réjouissait, nous attendions tous, dans nos cachots, l'arrivée de nos bourreaux. La coutume voulait en effet que les vaincus soient mis à mort à l'issue du triomphe. Tous les généraux et officiers grecs, numides et carthaginois furent extraits de leurs cellules humides et étranglés ou égorgés le soir même. Je pus les entendre hurler de douleur et expirer en maudissant à la fois les Fils de la Louve et le général qui les avait trahis, c'est-à-dire moi-même. Le lendemain, un centurion vint me chercher. Je m'attendais au pire. Peut-être avait-on décidé de me faire périr en public. En fait, il me conduisit chez Scipion Aemilianus qui me reçut dans sa somptueuse demeure située derrière le forum :

— Hasdrubal, je t'ai promis la vie sauve et je tiendrai parole. Tu es désormais mon hôte et tu résideras dans une maison mise à ta disposition par le Sénat qui pourvoira à tous tes besoins financiers. Tu ne manqueras de rien et encore moins de compagnie. Ton ancien aide de camp, Magon, n'a pas subi le sort de ses autres compagnons puisque tu m'avais demandé de l'épargner. Il sera affecté à ton service et tu retrouveras sous peu ta maîtresse Arishat. Je suis persuadé que sa présence te permettra de supporter l'amertume de l'exil. Tu pourras circuler comme tu l'entends dans l'enceinte de notre cité mais il t'est

interdit d'en franchir les limites. Si la solitude te pèse trop, sache que tu seras toujours le bienvenu chez moi et que nous pourrons évoquer de concert les événements passés.

— Je te sais gré de ta générosité. J'aurais préféré mourir avec mes officiers mais puisqu'il me faut vivre, je m'y résous.

— Je comprends ton amertume et ton désespoir. Le temps finira par panser tes blessures. Tu n'as rien à te reprocher. Tu as combattu courageusement tout en sachant que tu ne pouvais remporter la victoire. Les générations futures se souviendront des coups sévères que tu nous portas et te rendront justice. Je veillerai d'ailleurs à ce qu'il en soit ainsi. Tu n'ignores pas que mon ami Polybe écrit une histoire des guerres qui opposèrent nos deux cités. Il ne manquera pas de te questionner et j'espère que tu lui réserveras un bon accueil. J'entends en effet qu'il approche le plus près possible de la vérité et tu es le seul à connaître certaines informations qui pourraient lui être utiles pour rédiger sa chronique. Sache aussi que je lui ai ordonné de rapporter fidèlement tes exploits alors qu'il rechignait à le faire par crainte de me déplaire.

— Tu as sagement fait. Ta victoire en paraîtra d'autant plus grande. Nul ne t'estimerait comme tu le mérites si tu avais eu affaire à des pleutres.

— Je vois que tu as parfaitement compris mon intention et que je peux compter sur toi.

— C'est le moins que je puisse faire pour te remercier de ta générosité et de ta clémence.

Afin de tenir ma parole, je me fis un devoir de rencontrer à plusieurs reprises ce maudit Polybe dont l'arrogance m'était insupportable. Scipion Aemilianus n'avait pas eu tort de se défier de sa propension à la flagornerie. Ce Grec avait épousé la cause de ses maîtres au point d'être résolument hostile à notre ville, qu'il rendait unilatéralement responsable des trois guerres qu'elle avait menées contre les Fils de la Louve. Je fis mine d'abonder dans ce sens tout en lui conseillant de nuancer ses propos pour les rendre plus crédibles. Assistant parfois à nos séances de travail, le petit-fils de Scipion l'Africain ne ratait jamais une occasion de vanter la justesse de mes remarques et d'inciter son ami à en tenir compte. En acceptant de perdre de longues heures à discuter avec Polybe, je n'avais qu'un seul souci : ne pas éveiller ses soupçons sur la tâche que j'avais entreprise avec l'aide de mon fidèle Magon.

Je dois le reconnaître : je n'eus pas à me plaindre de ma condition. Ma demeure était vaste et confortable et une nuée d'esclaves veillait à satisfaire le moindre de mes désirs. Comme convenu, Arishat me rejoignit. Après notre reddition, nous avions été séparés l'un de l'autre mais Scipion Aemilianus l'avait prise sous sa

protection, à la grande fureur de Gulussa qui l'avait réclamée comme prise de guerre. Pour éviter qu'elle ne soit enlevée par son ancien amant, le consul l'avait fait embarquer secrètement à bord d'une trirème et elle avait été hébergée dans sa demeure. Je fus heureux de la retrouver. Je l'aimais toujours et rien ne m'aurait été plus insupportable que d'être privé de sa présence. Elle n'avait rien perdu de sa beauté et de sa sensualité et je sortais, épuisé et comblé, de nos étreintes passionnées. Sa faculté d'adaptation me fascinait. Ayant retrouvé la Rome où elle avait passé son enfance, elle avait renoué avec ses anciennes amies et était reçue dans les meilleures familles patriciennes qui ne lui tenaient pas rigueur de sa trahison.

Je dois l'avouer, l'insouciance dont elle faisait montre éveilla en moi des soupçons qui, aujourd'hui encore, me torturent. Quand je repense aux circonstances de notre rencontre et de notre fuite précipitée, je suis bien incapable de savoir si elle me suivit parce qu'elle était tombée folle amoureuse de moi ou parce que Gulussa lui avait ordonné de me séduire et de vivre à mes côtés afin d'être informé par elle de mes faits et gestes. À moins qu'elle n'ait obéi aux consignes que lui donna Scipion Aemilianus dans la famille duquel elle avait grandi et qu'elle considérait comme un frère. La manière dont celui-ci était parfois au courant de mes décisions aurait dû ne point me faire écarter cette hypothèse mais il suffisait qu'elle partage ma couche et me dispense des plaisirs raffinés pour que ma méfiance s'estompe d'un coup.

M'a-t-elle trahi ? Je préfère ne pas me poser la question car cela m'obligerait à la chasser et je ne puis vivre seul en exil. Toutefois, je dois le reconnaître, je l'ai tenue dans l'ignorance du but exact de mes entretiens avec Magon. Chaque matin, lorsque nous nous mettons au travail, elle a ordre de ne point paraître dans mes appartements sous aucun prétexte. Quand nous avons achevé notre labeur quotidien, mon fidèle aide de camp dissimule soigneusement sous sa tunique les rouleaux de papyrus sur lesquels il a consigné mon récit. Et il n'omet jamais de rendre visite à Arishat pour se plaindre auprès d'elle du temps précieux que je lui fais perdre en l'entretenant sans cesse de pseudo-projets d'évasion. Il fait mine de me considérer comme un vieux radoteur poursuivant un rêve impossible dont il consent à s'occuper mû par un reste de pitié. Un brin perfide, ma maîtresse lui fait alors remarquer qu'il me doit la vie. Si les Fils de la Louve n'avaient pas décidé, eu égard à mon rang, de laisser à ma disposition un aide de camp, il aurait péri avec les autres officiers et généraux carthaginois étranglés après le triomphe de Scipion Aemilianus. Entre Arishat et Magon, s'est ainsi créée une fausse complicité dont je fais en apparence les frais mais qui nous permet de dissimuler notre secret.

Mon aide de camp a pris toutes les dispositions nécessaires pour

qu'après ma mort, mon texte ne tombe pas dans les mains de nos ennemis. Il a acheté une propriété en Campanie où une copie de mes écrits est déjà soigneusement dissimulée. Il est persuadé que ce texte, s'il traverse les siècles, nous vengera de la destruction de notre ville et fera connaître notre propre version des événements. Libre à lui de le penser. Moi aussi, j'ai longtemps nourri cette illusion mais j'en suis bien revenu. Un sinistre pressentiment me fait songer que les Fils de la Louve n'ignorent rien de nos travaux. Ils nous laissent faire sur ordre de mon vainqueur car son ami Polybe pourra ainsi tirer profit de cette longue digression pour enrichir son propre récit tout en prenant le contre-pied de mes propos. Toujours est-il que je doute fort qu'un jour, mes Mémoires aient un seul lecteur. Peu importe.

J'ai mûrement réfléchi et je suis persuadé qu'il ne sert à rien de défier Rome pour l'instant. Je l'ai dit, je suis convaincu qu'elle connaîtra un jour le sort de Troie et de Carthage comme l'avait deviné Scipion Aemilianus. Je laisse à d'autres le soin de s'en charger. Mon seul but est de me venger de mes compatriotes africains, qu'ils soient numides ou puniques, qui nous ont trahis et qui ont contribué à hâter la destruction de notre magnifique cité. J'entends qu'ils paient cher et sous peu cette infamie. J'ai pris mes dispositions en ce sens ou, plutôt, ce qui est infiniment plus plaisant, Rome s'en est chargée pour moi. Je n'ai pas les moyens en effet d'intervenir directement en Afrique où mon nom suscite la réprobation et où je ne compte plus aucun partisan. Mais la chance m'a souri en m'offrant la possibilité de rencontrer le fils de Mastanabal, Jugurtha, et d'en faire l'instrument de mes desseins.

Pour parvenir à mes fins, j'ai même délibérément enfreint la règle que je m'étais fixée depuis de longues années : ne jamais recevoir dans ma demeure de Puniques ou de Numides. Ceux qui se présentaient étaient systématiquement éconduits par Magon, sous des prétextes divers. Certes, je sais que mon aide de camp ne partage pas mon avis sur ce point et qu'il prend plaisir à recevoir chez lui ces visiteurs de passage pour évoquer avec eux notre bonne vieille terre d'Afrique ou pour prier en leur compagnie la bienfaitante Tanit et le tout-puissant Baal Hammon. Plus d'une fois, il a tenté de me convaincre de la joie que me procurerait le fait de pouvoir parler en punique avec nos frères de race d'Utique et d'Hadrim. Il m'est arrivé d'être sur le point de céder à son amicale pression mais, au dernier moment, je me suis toujours repris.

C'est donc sans grande conviction qu'il m'annonça un jour l'arrivée sur les bords du Tibre de Jugurtha, fils de Mastanabal. Ce jeune prince était venu à Rome pour tenter de mettre un terme à la crise politique régnant en Numidie. Depuis la mort de Gulussa et de Mastanabal, Micipsa est seul à régner et a fort à faire pour préparer sa

succession, en raison des querelles incessantes qui opposent entre eux ses deux fils, Hiempsal et Adherbal, et son neveu Jugurtha. Pour écarter ce dernier, en attendant de se débarrasser d'Adherbal, qu'il déteste, il n'a rien trouvé de mieux que de lui confier le commandement de la cavalerie numide chargée de prêter main-forte aux légions romaines pour mater la révolte des habitants de Numance en Ibérie.

Quand j'ai eu vent de ces intrigues et de la présence à Rome du petit-fils de Masinissa, j'ai demandé à un Magon interloqué par ma requête de me ménager une entrevue avec Jugurtha auquel j'ai longuement exposé le piège que lui tendait son oncle. Les Ibères, lui ai-je expliqué, sont des guerriers valeureux et ils peuvent infliger de lourdes pertes aux légions opérant sur leur territoire. C'est sans doute pour cette raison que Mastanabal a décidé d'y envoyer son neveu, escomptant que celui-ci trouverait la mort lors d'une bataille ou du siège de Numance. Il lui sera alors facile d'éliminer Adherbal et de transmettre ses pouvoirs à Hiempsal, un être falot et sans grande envergure, dont les Romains se débarrasseront pour annexer ses possessions et y installer l'excédent de population de leur ville et les vétérans de leurs armées. Il suffit d'observer ce qui se passe déjà pour le comprendre. De plus en plus de commerçants romains et italiens s'installent à Cirta et se conduisent comme en terrain conquis, exigeant d'être jugés par leurs propres tribunaux et appelant à l'aide le Sénat dès lors que leurs malversations et leurs pratiques commerciales peu scrupuleuses suscitent le mécontentement des Numides. Le fils de Gulussa m'a écouté avec beaucoup d'attention et je crois qu'il a été ébranlé par mes arguments. Cela ne l'a toutefois pas empêché de partir pour l'Ibérie et de se couvrir de gloire lors du siège de Numance, échappant plusieurs fois miraculeusement à la mort.

Pour récompenser sa vaillance, Micipsa a bien été obligé de l'adopter officiellement, au grand dam de ses deux fils. Cela m'a comblé d'aise. Tôt ou tard, une crise ne manquera pas de survenir et le royaume de nos anciens voisins, qui nous ont trahis après avoir été pendant des siècles nos alliés, sera déchiré par une guerre civile entre les trois princes que les Romains mettront à profit pour l'annexer. Il sera alors rayé de la carte comme l'a été Carthage et aucun peuple africain ne pourra ainsi prétendre avoir survécu à notre disparition.

Je ne sais pas si je vivrais assez vieux pour être le témoin de cet événement mais j'espère que les générations futures n'ignoreront pas que je fus en grande partie responsable de ce dénouement inéluctable. Cela ne signifiera pas pour autant que Rome régnera éternellement sur cette partie du monde. Je connais trop bien les Numides pour savoir qu'ils chercheront à résister par tous les moyens à la pénétration romaine en Afrique et qu'ils finiront par bouter hors de leurs rivages

les Fils de la Louve. Cela prendra du temps, beaucoup de temps, et ils devront peut-être, pour y parvenir, s'appuyer sur des envahisseurs étrangers venus d'Orient ou du cœur de l'Afrique. Peu m'importe que ces nouveaux conquérants soient pires que les vaincus. Sans le savoir, ils nous vengeront et, ce jour-là, des ruines de la vieille nécropole de Mégara, l'on pourra peut-être entendre un cri de joie poussé par les âmes de tous ceux qui y sont enterrés. Et qui sait ? Une nouvelle Carthage renaîtra. Ce ne serait que justice car le nom de notre cité ne peut disparaître de la mémoire des hommes et les meilleurs d'entre eux feront en sorte de se proclamer nos héritiers et nos continuateurs même si cela déplaît à ceux qui les gouverneront.

REMERCIEMENTS

Ce livre doit beaucoup à certaines personnes. Ma gratitude va tout d'abord à Martine, Olivia et Anna Girard-Haddad qui m'ont soutenu de leur affection. Je voudrais aussi mentionner Elias et Amal Nassar qui nous ont offert l'hospitalité à Ouagadougou, au Burkina Faso, où cet ouvrage a été en partie rédigé.

Ce serait faire preuve d'une noire ingratitude que de ne pas mentionner le rôle joué, à divers titres, par Jacqueline et Jacques Guessard, Marie-Claire Mendès France, Stéphane et Olivia Benamou, Isabelle Ansos, Georges-Marc Benamou, Benoît Rayski, Michelle Lopez, Adonis Montoya, Philippe Boggio, Elisabeth Auger, Henri et Tatou Lévy.

[1] Actuelle Milan.

[2] Actuelle Constantine.

[3] Région située dans le golfe de Syrte, dans l'actuelle Libye.

[4] Actuel Henchir Botria.

[5] Actuel Ras Dimasse.

[6] Aujourd'hui Lemta.

[7] Actuelle Sousse.

[8] Marsala en Sicile.

[9] Actuel Henchir Bou Baker.

[10] Nabeul.

[11] Actuelle Bizerte.

[12] Sans doute la colline de Sidi Bou Saïd.

[13] Environ 4,5 km.

[14] Environ 2,50 m.

[15] Environ 3,50 m.